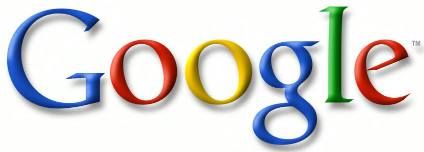


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

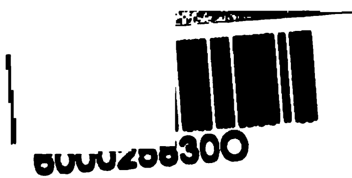
We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/





CAMPAGNE

DE

CIRCUMNAVIGATION.

TOME II.

PARIS — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, N° 56.

CAMPAGNE

DE

CIRCUMNAVIGATION

DE LA FRÉGATE

L'ARTÉMISE,

PENDANT LES ANNÉES 1837, 1838, 1839 ET 1840,

SOUS LE COMMANDEMENT

DE M. LAPLACE,

CAPITAINE DE VAISSEAU,

Publié par ordre du Gouvernement, sous les auspices du Ministre de la Marine.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

Librairie de la Société de Géographie, rue Hautefeuille, 23.

1848.

203. a. 277.


600025830O



CAMPAGNE

DE

CIRCUMNAVIGATION.

TOME II.

gubres m'assaillaient; je songeais à ce malheureux abandonné au milieu d'un océan immense sur une étroite planche de liége, mettant sans doute toute son espérance dans mes efforts pour le sauver, et voyant peut-être les embarcations envoyées à son secours passer et repasser auprès de lui sans l'apercevoir, et sans entendre sa voix affaiblie par la fatigue et par la terreur : enfin, j'éprouvais une torture morale que je ne puis exprimer. Mais aussi de quelle douce joie mon âme ne fut-elle pas remplie quand le cri, *Sauvé !!!* porté par le vent, arriva jusqu'à nous ! En effet, un instant après, notre pauvre naufragé, déposé à bord par M. Paris, était entouré de mille soins par nos médecins, et la frégate avait repris sa course rapide vers la côte de Coromandel.

Le lendemain, elle franchissait le canal ouvert entre les Maldives et l'archipel des Lakedives, qui probablement seraient à peu près inconnues encore, si le naufrage d'un grand navire de la Compagnie, richement chargé, n'avait décidé le gouvernement de Bombay à faire explorer les parages où ce sinistre s'était passé. Il fut alors constaté que cet archipel, composé de petits îlots, ou, pour mieux dire, de bancs de corail couverts de cocotiers, était habité par des Indiens venus de la côte du Malabar, où ils portent, durant la belle saison, des cargaisons de poisson salé et de cocos. Ils se montrent doux, hospitaliers pour les étrangers voyageurs, et même envers ceux que les ouragans de la mousson sud-ouest jettent fréquemment sur les écueils dont leurs îlots sont hérissés.

Le 27, nous aperçûmes Ceylan à travers les nuages épais dont la terre paraissait enveloppée : le temps était sombre, pluvieux, la mer grosse; le vent soufflait avec fureur; mais je savais par expérience que bientôt notre navigation serait moins orageuse. En effet, deux jours après, la frégate, alors à l'abri des hautes terres, longeait paisiblement la côte aux environs de Batikolo, et arrivait devant Trinquemaley, où j'espérais trouver l'amiral anglais Maitland, qui avait remplacé, comme commandant de la station britannique dans ces mers, l'amiral Keppel, auquel j'avais fait une visite dans les mêmes lieux l'année précédente. Mon attente fut déçue ; l'amiral était parti pour les détroits : je ne pus donc le prier de vive voix, comme j'en avais l'intention, d'accorder à nos armateurs une protection aussi bienveillante que celle dont je faisais preuve envers ses nationaux partout où je les rencontrais; mais je me consolai de ce désappointement, en songeant que probablement je trouverais plus tard l'occasion de donner cette marque de déférence à un officier général dont le nom se trouve lié, d'une manière si honorable, aux derniers événements de la vie politique de l'empereur Napoléon. Malheureusement, et malgré tous mes efforts pour y parvenir, les chances de notre navigation ne me permirent pas de rencontrer sir Maitland dans les mers de Chine, où cependant il stationna en même temps que moi.

Je retrouvai dans l'établissement anglais mes anciennes connaissances, aussi empressées de m'être

agréables qu'elles l'étaient autrefois, et, par leur entremise, j'obtins de l'arsenal, à un prix très-modéré, plusieurs articles dont la frégate avait un pressant besoin. Durant cette courte relâche, nous reçûmes de nombreuses visites à bord, et j'eus le plaisir de réunir à dîner mes amis de Trinquemaley, pour leur faire des adieux qui, probablement, devaient être éternels. Le 3 juin au soir, je fis mettre sous voiles, et, vingt-quatre heures après, *l'Artémise* mouillait devant Pondichéry.

Encore une fois nous abordions une terre française; j'entendais parler à des compatriotes la langue de mon pays; et ce qui peut-être me rendait plus heureux encore, je jouissais de cette liberté d'âme et d'esprit, de cette indépendance matérielle dont, sur le sol étranger, j'ai toujours ressenti l'amère privation. Comme l'année précédente, j'étais accueilli avec autant de bienveillance que d'empressement au sein des meilleures familles de la colonie; mais le souvenir de la cruelle épreuve que notre équipage avait subie dans ces mêmes parages et dans la même saison à peu près, dix mois auparavant, troublait sans cesse, et malgré moi, la tranquillité dont j'étais à même de jouir. La santé de l'équipage était généralement assez bonne, et nous ne comptions que quelques hommes à l'hôpital. Cependant une vague inquiétude me poursuivait; je redoutais pour nos jeunes gens le funeste choléra, et un autre fléau plus terrible encore, la dyssenterie, dont malheureusement quelques malades commençaient à subir les dangereuses atteintes. J'étais donc

porté à précipiter mon départ, lorsque survint l'accident cruel qui atteignit mon premier lieutenant, le compagnon fidèle et dévoué de mes longues et pénibles campagnes. Ce déplorable événement fit taire les regrets que j'éprouvais à quitter, pour longtemps sans doute, mes bons amis de Pondichéry.

Ce brave officier, passionné pour tout ce qui avait rapport à la mécanique et pouvait à ce titre servir au perfectionnement de la navigation à vapeur, était allé visiter en détail, pour la seconde fois, la belle fonderie de Porto-Novo, située à peu de distance, au sud de Goudelour. Dans un moment où le directeur de l'établissement lui donnait d'importants renseignements sur une amélioration notable que cet ingénieur distingué avait apportée dans la puissance des machines motrices, le pied de M. Paris, dont l'attention était entièrement absorbée, glissa sur l'étroit rebord de la vaste cavité où fonctionnait l'une des plus grandes roues de fonte donnant le mouvement aux lourds martinets des forges; et son corps allait être broyé par les volants de la mécanique, si, en le saisissant par les cheveux au moment où sa main droite, cramponnée à l'angle du mur, cédait au poids qu'elle supportait, l'ingénieur anglais ne l'eût retiré du gouffre, mais non assez promptement pour que l'extrémité du bras gauche n'eût été complétement déchirée par la roue, qui tournait avec une effrayante rapidité. C'est dans ce déplorable état qu'un jeune médecin de Goudelour le ramena, dans un canot, à bord de la frégate. L'amputation du membre offensé étant absolu-

ment nécessaire, elle fut immédiatement accomplie avec promptitude et dextérité par notre chirurgien major, et le malheureux patient la supporta avec autant de courage que de force d'âme. Aussi notre brave camarade, dont le principal souci, même au milieu des plus vives douleurs, était causé par la crainte d'abandonner forcément son état, reprenait-il son service peu de semaines seulement après l'opération, et continuait à s'occuper, comme précédemment, de la confection des cartes et des plans que devait dresser l'expédition.

Ce fut par conséquent avec un sentiment de tristesse dans l'âme que, le 13 juin, lendemain du jour où ce cruel accident avait eu lieu, je fis appareiller après le coucher du soleil, et gouverner vers Madras, devant laquelle nous mouillâmes douze heures après.

Les mêmes inquiétudes qui m'avaient assiégé à Pondichéry me suivirent dans notre nouveau séjour; elles devinrent même encore plus vives quand je vis l'hôpital recevoir successivement de nombreux dyssentériques, dont le mal faisait chaque jour des progrès non moins rapides qu'alarmants. Aussi, je ne me laissai point aller au plaisir que j'éprouvai de retrouver à Madras mon ami M. Dent, qui avait échangé dernièrement la place de collecteur à Goudelour contre une des plus hautes positions administratives de la Présidence; je résistai également aux aimables sollicitations de lord Elphinstone, dont le palais, inoccupé l'année précédente, était devenu le séjour des fêtes et

des plaisirs depuis le retour du maître, qui, lors de mon premier voyage, se trouvait en tournée dans les hauts pays : et enfin, malgré le vif désir que j'aurais eu de prolonger ma relâche de quelques jours, afin de complaire aux premières autorités qui désiraient nous accueillir brillamment chez elles, je donnai le signal du départ aussitôt qu'on eut embarqué les approvisionnements dont la frégate avait besoin.

Durant les premiers jours de notre voyage vers l'île de Poulo-Pinang, où je comptais toucher, j'eus lieu de me féliciter de ma résolution. A la chaleur humide, étouffante, aux brises de terre si brûlantes, si prolongées, que nous avions éprouvées sur la rade de Madras, succédaient peu à peu une température assez égale et des vents assez frais : nous pouvions, sans crainte d'être inondés, ouvrir les sabords, que la grosseur de la houle nous avait contraints de tenir fermés tant que nous avoisinâmes la côte; l'épidémie même sembla vouloir s'arrêter. Mais à peine eûmes-nous laissé en arrière, dans notre route vers les détroits, les archipels des Andamans et des Nicobars; à peine eûmes-nous commencé à éprouver les calmes et les grains de pluie si communs dans ces parages durant la mousson de sud-ouest, que le fléau reprit sa première intensité, et me fit sentir combien il était urgent de gagner le plus tôt possible un lieu de relâche, où nous pussions trouver les secours nécessaires à un si grand nombre de malades.

Malheureusement le temps ne secondait pas mon impatience : plus nous avancions vers les détroits,

plus les brises, devenues molles et variables, nous apportaient les chaudes et perfides émanations que produisent les rivages malsains des royaumes de Pégu et d'Ava, dont *l'Artémise* dépassait lentement les divers caps avancés. Au milieu des soucis que me donnait le mauvais état de santé de l'équipage, j'éprouvais pour surcroît de contrariété le regret de ne pouvoir visiter le pays de ces fameux Birmans, dont j'avais si souvent entendu parler dans l'Inde, et sur lesquels je vais résumer ici quelques notes historiques, qu'on ne trouvera peut-être pas dénuées d'intérêt.

L'humeur belliqueuse de ces ennemis implacables des Anglais n'a été nullement affaiblie par les revers qu'ils ont éprouvés en 1824, dans leur sanglante guerre contre les maîtres de l'Indostan. Il faut en convenir, leur haine envers ces derniers est complétement justifiée par la manière dont la Grande-Bretagne les a dépouillés de la plupart des provinces maritimes de l'empire, et par conséquent de la presque totalité de leurs meilleurs ports. En effet, si l'on jette les yeux sur la carte de l'Indo-Chine, on voit que, non contents de s'être fait céder, par les traités conclus en 1823, le royaume d'Arakan, dont les provinces s'étendent sur le golfe du Bengale depuis les bouches du Gange jusqu'au cap Négraïe, les Anglais se sont emparés à la même époque de toute la partie est du littoral où se trouvent les ports de Moulmein, de Merghi et d'Amherst, qui sont devenus entre leurs mains les entrepôts d'un commerce très-important, en dépit du climat meurtrier qui décime d'une ma-

nière terrible, sur cette côte, les étrangers et les garnisons envoyées de Calcutta ou de Madras.

Cependant, malgré ces nombreuses pertes de territoire, l'empire birman est encore bien vaste et bien puissant, puisque aujourd'hui il renferme dans ses limites toute l'étendue du pays borné au nord-ouest par la présidence du Bengale, dont le séparent des chaînes de montagnes et de vastes solitudes marécageuses, couvertes d'épaisses forêts; à l'est, par le royaume de Siam; au nord, par la Chine et par le Thibet; enfin au sud, par les eaux des détroits.

A la place où se trouve aujourd'hui l'empire birman, florissaient vers le XVIe siècle plusieurs royaumes indépendants les uns des autres, qui commandaient, concurremment avec Siam, à toute cette partie de l'Asie. C'est à cette époque que commencèrent les longues guerres des habitants d'Ava contre ceux du Pégu. D'abord ces derniers eurent l'avantage; leur souverain s'empara même de la capitale et de tout le pays ennemi; mais en peu d'années la chance avait complétement changé de côté. Alompra, chef d'un petit village, ranime le courage des vaincus, lève l'étendard de la révolte; les garnisons sont faites prisonnières ou sont massacrées; une flotte envoyée pour le soumettre est complétement détruite. Le Pégu voit à son tour un vainqueur sans pitié ravager ses provinces, s'emparer du palais de ses rois, où enfin, après plusieurs années de conflits sanglants entre les deux peuples, Alompra se proclame souverain des royaumes d'Ava et du Pégu réunis. Les maîtres du Bengale et les

Français, alors guidés par le fameux Dupleix, prirent une part sérieuse dans ces querelles; et l'on vit souvent les troupes envoyées de Pondichéry assurer la victoire aux Péguans, en servant avec autant de courage que d'adresse la grossière artillerie de leurs alliés contre les bataillons birmans, que des officiers anglais conduisaient au combat.

Sous les règnes des successeurs d'Alompra le fondateur de l'empire birman, princes féroces et stupides pour la plupart, les Européens ne jouèrent aucun rôle dans les diverses guerres occasionnées par les révoltes successives des habitants des provinces conquises, lesquels ne s'habituèrent que difficilement au joug de leurs nouveaux maîtres; et les marchands d'Europe ne parurent plus, pour ainsi dire, dans ces contrées, où naguère ils faisaient des affaires considérables : aussi n'existait-il plus aucune espèce de relation entre le nouvel État et les chrétiens, lorsqu'en 1795, des ambassadeurs birmans vinrent réclamer, du gouverneur général du Bengale, l'extradition de plusieurs malfaiteurs qui s'étaient réfugiés sur le territoire britannique par les frontières de l'Arakan. Cette négociation faillit d'amener une rupture; mais, après beaucoup de pourparlers, les choses s'arrangèrent à l'amiable; les réfugiés furent livrés; et, depuis cette époque, les marchands de Madras et de Calcutta reprirent le chemin des ports du Pégu, où ils ne tardèrent pas à se montrer d'autant plus exigeants que leurs affaires prenaient un développement plus considérable.

Le gouvernement indien voulut intervenir en leur

faveur; mais il le fit avec si peu de ménagement pour les intérêts et pour l'orgueil du souverain birman, que celui-ci put craindre que la Compagnie ne lui réservât le même sort qu'aux princes indiens ses voisins, qu'elle soumettait chaque année à son joug. Il se ligua donc contre elle avec le Népaul, et commença les hostilités en 1823, en expulsant tous les Européens de ses États. La guerre fut sanglante; les Birmans défendirent vaillamment leur territoire, que les Anglais venaient d'envahir. Ces derniers eurent de plus à lutter contre les influences meurtrières d'un climat horriblement malsain, et contre les obstacles que leur opposait une contrée dont les cantons maritimes, naturellement marécageux, sont presque toujours inondés par les eaux des grands fleuves, et principalement par celles de l'Iraouadi, dont les troupes du Bengale tentèrent de remonter le cours, et de pénétrer ainsi, à l'aide d'une flotte renforcée de plusieurs steamers, jusque dans l'intérieur du royaume.

Malgré cette habile tactique, leurs progrès furent très-peu rapides. Chaque village, protégé à la fois par l'inondation et une forte estacade, ainsi que cela est d'usage dans le pays, opposait une résistance opiniâtre, les vivres devenaient de plus en plus rares; les soldats mouraient par milliers, en proie à des maladies épidémiques inconnues jusqu'alors; en sorte que les deux parties belligérantes furent aussi satisfaites l'une que l'autre de conclure un traité de paix en 1824, les Birmans, au prix du sacrifice de quelques provinces maritimes de minime importance pour un peuple

peu adonné à la navigation, et les Anglais, en renonçant aux énormes indemnités pécuniaires qu'une guerre ruineuse sous tous les rapports semblait leur donner le droit d'exiger du vaincu.

Je ne sais si cette concession de leur part fut le résultat de la nécessité, ou d'un calcul intéressé en faveur du commerce de l'Inde : toujours est-il que ce commerce y a gagné considérablement. Nous avons vu que, grâce à celui-ci, les provinces conquises, principalement celles de Martaban, qui étaient autrefois presque désertes, et dont les ports recevaient à peine quelques navires d'un tonnage peu considérable, sont aujourd'hui très-fréquentées par les marchands de toutes les parties de l'Asie. Aussi la prospérité de Merghi, d'Amherst et de Moulmein s'est-elle accrue chaque année d'une manière considérable.

En effet, c'est principalement dans ces trois ports que se débarquent les marchandises apportées d'Europe et de l'Inde ; elles consistent principalement en draps légers, soieries, métaux ouvrés, toiles de coton blanches ou bleues, miroirs et cristaux communs, lesquels objets s'y échangent avec avantage contre des bois de construction très-estimés, des chevaux petits mais renommés pour leur vigueur, du riz, des céréales, du sucre, de l'indigo, de la cire, du coton, de l'or, de l'argent et des pierres précieuses : toutes choses que produit en abondance le territoire de l'empire birman.

Les provinces méridionales de ce vaste empire sont généralement unies, et rendues fertiles par une mul-

titude de petites rivières ou de ruisseaux qui les arrosent abondamment; aussi produisent-elles une immense quantité de riz. Les provinces du nord, quoique assez montagneuses, sont également très-fécondes : elles fournissent du blé, et la plupart des denrées tropicales recherchées par les traitants européens; on y exploite en outre de riches mines de plomb, de cuivre, d'étain, de fer, de diamants, d'émeraudes, dont les produits sont payés par les sujets du Céleste Empire avec de la soie ouvrée ou écrue, des feuilles d'or, des confitures, du papier, et de la quincaillerie grossière. Mais la plus considérable, la plus riche branche de commerce du Pégu, c'est celle du bois de teck, dont les divers affluents de l'Iraouadi, ce magnifique fleuve qui met chaque province de l'intérieur en rapport avec l'Océan, apportent annuellement des quantités prodigieuses à Rangoun, port situé au fond du golfe de Martaban, à une assez grande distance de la mer, et le seul un peu important que le traité de 1824 ait laissé aux Birmans.

C'est là que, de même qu'à Moulmein, affluent les gros navires et les caboteurs de tous les arsenaux maritimes de l'Indostan, y venant, les uns pour se faire réparer, les autres pour prendre des chargements de teck, ce bois précieux de construction que les vers respectent, et dont le temps peut à peine affaiblir la durée. Le meilleur provient des cantons montagneux situés au nord et à l'est de Rangoun, où se trouvent des forêts sans bornes, exploitées par une classe particulière de la population, que l'habitude de vivre au

sein de ces profondes solitudes met à l'abri de l'atteinte des maladies terribles qui règnent dans ces cantons marécageux.

L'activité, le mouvement du commerce deviennent naturellement moins importants à mesure que l'on s'éloigne des fleuves, ces larges cours d'eau que sillonnent sans cesse des milliers d'embarcations de toutes formes, de toutes grandeurs, chargées, les unes de passagers, les autres des productions du pays, ou de marchandises exotiques embarquées sur les bords de la mer. Dans l'intérieur, la température est moins élevée et le climat plus sain; on y rencontre une race d'hommes forts, bien découplés, intelligents, braves, laborieux, aimant l'agriculture, présentant enfin bien plus de rapports physiques avec les Chinois qu'avec les Indiens. Leurs femmes sont belles, gracieuses, et paraissent douées d'un caractère affectueux; ce qui les fait rechercher par les étrangers, à qui les parents les cèdent pour compagnes temporaires sans aucune répugnance, dit-on, et conformément à un usage immémorial. Ce peuple est néanmoins assez avancé en civilisation; ses mœurs, ses coutumes ne sont nullement barbares; ses institutions sociales ont beaucoup de rapport avec celles des Chinois; et il s'en rapproche encore par la croyance religieuse, le bouddhisme, dont aujourd'hui l'Ava et le Pégu sont considérés comme le principal foyer. Cette religion, ainsi que je l'ai dit précédemment à propos de Ceylan, où elle règne de même sans partage, est éminemment civilisatrice. Ses prêtres, comme ceux de la religion chré-

tienne primitive, se consacrent avec un désintéressement admirable à l'instruction et au soulagement des classes inférieures : leurs couvents sont ouverts à tout le monde, suivant un des préceptes de leur croyance. Ces hommes précieux ne s'occupent presque jamais d'affaires politiques; ils consacrent leur temps à la prière et à l'éducation des enfants du peuple : aussi ces derniers savent-ils généralement lire et écrire, connaissent par cœur des espèces de ballades en vers, où sont rappelés les principaux faits de l'histoire nationale, et montrent généralement durant toute leur vie une grande vénération pour leurs instituteurs. Cette vénération se traduit en aumônes abondantes ou en fondations religieuses, telles que vastes monastères, temples somptueux, dont la quantité et la magnificence sont vraiment fabuleuses. Il n'existe pas dans l'empire birman une ville, un village qui n'ait son temple presque toujours richement doré à l'extérieur comme à l'intérieur.

Le nombre des cités et des bourgs s'élève, dit-on, dans ce vaste empire, à près de six mille, contenant une population de dix-sept millions d'âmes environ. Ce ne sont pas de ces Indous faibles, craintifs, façonnés au servage, mais bien des hommes habitués aux armes, qui aiment la guerre, et sont enrôlés dans une sorte de landwehr ou garde nationale qui doit fournir chaque année en temps de paix un contingent de soixante mille hommes pour la garde du pays, et, en cas de guerre, se lever en masse à l'appel du souverain. La garde du roi et l'artillerie sont les seuls

corps permanents; mais ce dernier est peu de chose sous le double rapport du matériel et surtout du personnel, qui ne se compose guère que d'étrangers vagabonds. Quant à la marine militaire, elle consiste dans la réunion des bateaux armés de canons, et montés chacun par cinquante ou soixante guerriers, que toute cité maritime ou riveraine d'un grand cours d'eau doit fournir pour le service public, à la première réquisition.

Une semblable organisation militaire n'est pas dispendieuse, et par conséquent ne doit pas exiger de grands sacrifices de la part des contribuables : en effet, le gouvernement se contente de lever seulement un dixième sur tous les revenus quelconques; mais, malheureusement, comme l'empereur ne paye que très-médiocrement ses nombreux ministres et les autres fonctionnaires de l'État, attendu que ce prince cherche par tous les moyens possibles à augmenter les quantités prodigieuses d'or et d'argent que renferme, dit-on, son trésor, il arrive que les agents publics rançonnent leurs administrés chaque fois qu'ils peuvent le faire impunément. Quant aux lois et aux mesures de police, sages et énergiques à la fois, établies dans l'empire par le précédent souverain, celui-là même qui lutta si courageusement contre les Anglais, elles sont convenablement exécutées; la tranquillité règne dans les provinces, et la prospérité du pays, du moins en ce qui concerne le commerce, s'accroît évidemment d'une manière notable.

Parmi les principales villes de l'empire, la nouvelle

capitale, Amarapoura, est la plus remarquable, et remplace à juste titre Ava comme chef-lieu du gouvernement. Ce n'est pas qu'Amarapoura soit supérieure à celle-ci par la manière dont elle est bâtie ou par le nombre de ses monuments, puisque, à l'exception de quelques édifices faits de pierres et de briques, comme le palais du roi, les habitations des plus hauts personnages de la cour, et les fortifications garnies d'artillerie dont la ville est entourée, on n'y voit guère que des maisons de paille et de boue, ou bien des temples construits avec du bois, malgré les dorures qui les couvrent. Il est vrai que plusieurs monuments religieux offrent encore de belles voûtes élevées avec des matériaux qui ont bravé les siècles; mais il paraît certain que ce genre de construction est abandonné depuis longtemps.

Amarapoura n'est pas non plus une ville de premier ordre sous le rapport de la population, puisqu'elle ne renferme que 175,000 âmes, chiffre peu élevé pour les grandes cités d'Orient. Ce qui la distingue, c'est sa situation admirable : baignée d'un côté par un lac profond, une rivière navigable la contourne de l'autre; en sorte qu'elle forme, pour ainsi dire, une île entourée sans cesse par une multitude de bateaux venant apporter à ses bazars les productions des provinces les plus éloignées; tandis que dans ses murs affluent en même temps des voyageurs de toutes les contrées d'alentour, les uns pour commercer, les autres pour s'instruire dans la religion de Bouddha, ou bien pour visiter la bibliothèque du roi, dans laquelle

est conservée avec soin une collection extrêmement curieuse d'ouvrages religieux ou de littérature, très-estimés par les savants de cette partie de l'Asie.

Tel est le pays dont les maîtres de l'Inde avaient rêvé la possession, et qu'ils n'ont pu soumettre à leur joug, à cause de l'insalubrité du climat, et des obstacles que leur a opposés la courageuse défense des habitants. Les effroyables ravages exercés chez ces derniers par les troupes de la Compagnie leur ont inspiré une aversion profonde, un vif désir de vengeance, qui ont survécu jusqu'à ce jour aux traités de paix de 1824; tandis que chez les agresseurs on retrouve encore dans toute sa force première le souvenir décourageant de tout ce qu'ils ont souffert dans ce pays, par suite des maladies et des fatigues de la guerre : aussi le gouvernement de l'Inde britannique, sachant bien par expérience qu'il a fort peu à gagner et beaucoup à perdre dans un nouveau conflit, montre-t-il une grande magnanimité dans ses rapports avec ce peuple belliqueux, et principalement envers le souverain régnant, auquel son prédécesseur, mort en 1836, semble avoir légué l'orgueil national et la haine des Anglais, dont ils ont donné l'un et l'autre de fortes preuves, ce qui les a rendus également l'idole des Birmans.

Il résulte de ces deux sentiments, que partagent généralement tous les rangs de la population, une mésintelligence sourde entre les deux gouvernements, qui déjà, plusieurs fois, ont été sur le point d'en venir aux mains, tant le souverain birman met peu de ménagements dans ses relations politiques avec les

Anglais. Jusqu'à présent il s'est constamment refusé à recevoir un résident britannique dans sa capitale, se montre très-peu disposé à exécuter les différentes clauses du traité de paix qui sont favorables à ses rivaux ; et même à plusieurs reprises ses dispositions guerroyantes ont inspiré d'assez vives inquiétudes aux autorités des nouvelles possessions de la Compagnie dans le Martaban, pour que celle-ci se croie obligée d'y entretenir à grands frais plusieurs régiments de troupes blanches, que chaque année les maladies déciment cruellement.

Cet état de choses, qui dure depuis bientôt vingt années, aurait pu être favorable à notre commerce, s'il avait su en profiter; mais, malheureusement, il s'est montré là, comme partout ailleurs, peu actif, peu entreprenant : disons aussi, dans l'intérêt de la vérité, qu'il n'a pas été protégé suffisamment dans ces pays, où les marchands ne sont épargnés par les autorités locales que lorsqu'on les sait énergiquement soutenus. Or, les gouverneurs de nos colonies indiennes paraissent être restés jusqu'ici complétement étrangers à cette partie de leurs attributions, sans doute parce qu'ils ne se croient pas assez autorisés par la métropole pour faire des traités de commerce avec les souverains d'Asie, ou peut-être parce qu'ils n'ont reçu aucune instruction à ce sujet; d'un autre côté, l'absence de forces navales que la France pourrait faire stationner dans les mers de l'Inde, afin de veiller aux intérêts de nos armateurs sur toutes les parties de ces vastes côtes, ce manque de protection

a dû nécessairement empêcher ceux-ci d'aborder hardiment des parages dont les habitants furent considérés, de temps immémorial, comme peu favorables aux étrangers. Mais aujourd'hui que, sous ce rapport, les choses se sont améliorées dans l'Indo-Chine; aujourd'hui que les armes de la Grande-Bretagne ont ouvert ces contrées à la civilisation et au commerce européen, espérons que bientôt la France y jouera le rôle qui convient à sa dignité et à ses intérêts, suivant en cela l'exemple des Anglais et des Hollandais, que leurs relations commerciales ont rendus si puissants dans cette partie du monde (1).

Cependant les diverses nations qui l'habitent sont animées du même esprit de rivalité, sont en proie aux mêmes animosités qui les divisaient autrefois; elles restent par conséquent soumises, comme par le passé, à l'influence de la politique des peuples maritimes d'Occident. Si le souverain birman est parvenu, ainsi que je l'ai dit plus haut, à réunir sous son sceptre les États d'Aracan, d'Ava et du Pégu, naguère encore indépendants; si, à la suite de concessions surprises ou arrachées par leurs armes, les Anglais sont maîtres des côtes de Martaban, Siam est libre, et donne chaque année de nouvelles preuves de son antique haine contre l'empire birman, de cette haine qui a souvent ensanglanté les contrées voisines des détroits, et qui, maintenant encore, en trouble la tranquillité: car ce n'est pas dans les vastes plaines occupées en Asie par ces deux puissants royaumes que leurs populations viennent se mesurer sur les champs

de bataille; trop de fleuves rapides et profonds, trop de déserts, trop de montagnes couvertes d'antiques forêts, séparent les territoires ennemis : c'est toujours au milieu des provinces maritimes de la presqu'île malaise que ces collisions sanglantes ont eu lieu, et que les souverains rivaux, favorisés tour à tour par la fortune, sont parvenus à étendre ainsi leurs vastes États. Toutefois il paraît que, durant cette longue série de guerres, les Birmans furent le plus souvent vainqueurs, du moins depuis un siècle; car non-seulement ils ont envahi en 1760 et soumis à leur joug l'empire de Siam, qui n'a recouvré son indépendance qu'après une lutte longue et acharnée, mais plus tard ils se firent encore céder Merguy, Tavay et d'autres ports de Martaban, ceux-là même dont les Anglais ont pris possession depuis moins de vingt années; ce qui a garanti aux Siamois la paisible possession du reste de la presqu'île malaise, sur laquelle le souverain d'Ava semble avoir abandonné tous ses projets de conquête, depuis les derniers différends qu'il a eus avec les maîtres de l'Indostan. Mais cet état de paix n'est dû probablement qu'à la nécessité où se trouvent les deux puissances rivales de cesser leurs débats, afin de pouvoir résister à l'ennemi commun; et plus encore, peut-être, à la crainte que celui-ci inspire naturellement à des souverains auxquels il a dernièrement fait éprouver l'étendue de sa puissance.

Cet accord forcé entre des peuples qui depuis tant de siècles se sont montrés animés l'un contre l'autre d'une aversion tout à fait nationale, a failli pourtant

être rompu lors des dernières hostilités entre les Birmans et le gouvernement du Bengale, qui tenta, à cette époque, inutilement comme toujours, d'entraîner la cour de Siam dans son parti : celle-ci résista à toutes les offres qui lui furent faites à cet égard, mais elle chercha néanmoins à faire acheter sa neutralité; et la ruine du malheureux roi de Kédah fut la concession qui cimenta cet arrangement.

Ce prince tenait de ses ancêtres un petit royaume situé au milieu de la presqu'île, et dont les bords sont baignés par les eaux des détroits : il était resté à peu près inconnu des Européens jusqu'à la fin du siècle dernier, époque vers laquelle il aliéna au profit de la Compagnie des Indes, par l'entremise d'un capitaine anglais, et moyennant une pension annuelle de 50,000 francs, ses droits de propriété sur la belle île de Poulo-Pinang, qu'un canal à peine large de deux milles sépare du continent, sur lequel ce souverain, fatalement inspiré, concéda en même temps aux nouveaux maîtres de Poulo-Pinang, et vis-à-vis de cette île, une plaine renommée pour sa fertilité.

A peine les Anglais eurent-ils fait cette acquisition, qu'ils en comprirent toute l'importance. Par sa position, leur nouvel établissement commandait les détroits; il possédait un bon port, pouvant servir de point de station aux escadres chargées de garder ce passage important, et devenir, moyennant la franchise de tous droits accordés au commerce indigène, un riche entrepôt de marchandises, où les caboteurs de tous les pays malais afflueraient inévitablement au

préjudice des comptoirs hollandais, où ils étaient impolitiquement rançonnés. Ce projet habile fut immédiatement mis à exécution, et le nouvel établissement fit des progrès si rapides, qu'en 1805, c'est-à-dire vingt années à peine après sa fondation, il fut érigé en présidence indépendante, et doté d'une administration nombreuse et richement rétribuée. Poulo-Pinang, autrement dit l'île du Prince de Galles, et ses dépendances sur la terre ferme, auxquelles on donne le nom de province de Wellesley, se couvrirent en peu de temps d'une population considérable autant qu'industrieuse, composée principalement de Chinois et d'Indiens.

Les États du roi de Kédah durent nécessairement se ressentir d'une semblable prospérité : en effet, les habitants s'enrichirent rapidement par l'agriculture et le commerce; mais cette splendeur ne tarda pas à exciter la convoitise du souverain de Siam, qui, prétendant avoir sur cette contrée d'anciens droits de suzeraineté, somma le roi de Kédah de lui payer un fort tribut : le roi de Siam, qui s'était toujours considéré comme indépendant, et qui comptait sur la puissante protection que ses traités avec les Anglais devaient lui assurer, refusa d'acquitter le tribut demandé, et, se confiant à la foi britannique, il attendit paisiblement l'effet des menaces de son prétendu suzerain. Celui-ci n'en fit pas attendre longtemps la réalisation. Une flotte débarqua subitement de nombreuses troupes sur les côtes du royaume de Kédah, dont le chef, ainsi surpris, fut dépouillé de ses États en peu de jours, et

se sauva à Poulo-Pinang pour y implorer la protection des Anglais.

A la manière généreuse dont il fut accueilli, il dut naturellement penser que les maîtres de l'Indostan seraient pour lui de fidèles alliés; mais bientôt il fut cruellement désabusé, et acquit à ses dépens la fatale expérience qu'en politique la foi souvent promise est rarement gardée.

Alors se préparait la guerre entre les Birmans et la compagnie des Indes; guerre dans laquelle, ainsi que je l'ai dit plus haut, celle-ci fit tous ses efforts pour s'associer le souverain de Siam. Aussi, n'osant rien lui refuser, non-seulement le gouvernement de Bengale expulsa le roi de Kédah de Poulo-Pinang, mais encore, comme ce malheureux prince refusait courageusement de reconnaître pour maître celui dont les troupes désolaient sa patrie, il se vit dépouillé de sa pension, de ses honneurs, et envoyé prisonnier à Malacca, puis à Sincapour, où je le trouvai en 1838.

Cette affaire, dont j'avais beaucoup entendu parler dans l'Inde, où l'on blâmait généralement l'administration de Calcutta, avait attiré mon attention sur Poulo-Pinang. Je n'avais fait que l'apercevoir en 1830, lors de mon premier voyage sur *la Favorite;* et tout ce que j'entendais dire depuis longtemps sur la beauté de cette île, sur son climat salubre, sur sa magnifique végétation, augmentait mon désir de la connaître et d'y aborder le plus tôt possible, pour faire donner tous les soins nécessaires à mes pauvres dyssentériques, dont le nombre allait toujours croissant.

Déjà plusieurs avaient succombé, lorsqu'enfin, le 1er juillet, au point du jour, Poulo-Pinang se montra devant nous dans toute sa splendeur. Ses montagnes élevées étaient revêtues, depuis la base jusqu'à leurs cimes, d'une admirable verdure, dont le soleil faisait varier à l'infini les mille teintes, lorsque ses rayons parvenaient à percer l'épais voile de nuages qui enveloppent presque sans cesse les hautes terres de l'île, durant la mousson de sud-ouest. Au sommet et sur le flanc des montagnes se développaient sous mes yeux, ici, de vastes forêts primitives, que je reconnaissais aisément au vert sombre de leurs masses; là, de belles plantations de muscadiers, dont le feuillage touffu contrastait d'une manière agréable avec la teinte rougeâtre du sol sur lequel ces arbres étaient symétriquement rangés, ou bien avec la blancheur parfaite des maisons groupées à la cime de la plupart des mornes qu'elles entouraient de toutes parts. Plus bas s'étendaient jusqu'à la mer de belles rizières à couleur émeraude, et de vastes prairies, sur lesquelles mes yeux, fatigués de l'aspect monotone des villes et des plaines de l'Indostan, se reposaient avec un plaisir infini; mais en vain ils cherchaient à découvrir quelques villages, quelques hameaux, cet ornement de nos délicieuses campagnes de France.

Partout nous reconnaissions les traces, les résultats du travail de l'homme, et nulle part, à l'exception de quelques mauvaises huttes éparpillées au milieu des champs, nous n'apercevions d'habitations. C'est

qu'au milieu de ces contrées, auxquelles la nature a prodigué tous ses trésors, vit une race d'hommes plus terribles, plus féroces peut-être que les tigres dont les forêts sont infestées.

Chez ces êtres cruels, le brigandage et la piraterie sont en honneur; leur principale occupation est d'écumer les détroits, de surprendre les petits centres de populations isolés sur les côtes, et de réduire en servitude les malheureux indigènes qu'ils peuvent attraper. Je savais cela : aussi n'étais-je pas surpris de la solitude à laquelle un si beau pays semblait être condamné. Cependant je n'en désirais pas moins bien vivement d'aborder à Georges-Town, chef-lieu de l'île, dont j'avais entendu si souvent vanter les charmantes habitations et les délicieux environs par mes connaissances de Madras ou de Calcutta, qui avaient visité, pour rétablir leur santé, ce Montpellier de l'Asie britannique. D'un autre côté, mon impatience se trouvait excitée davantage encore par la nécessité que je sentais, de procurer le plus promptement possible du soulagement à mes pauvres malades, dont l'état allait sans cesse en empirant : mais, à mon grand chagrin, la brume épaisse qui couvrait les côtes, des brises faibles ou contraires, enfin des pluies diluviennes, nous arrêtèrent à l'entrée des passes; et ce fut le lendemain seulement, dans la journée, qu'à la faveur d'un vent favorable, et sous la conduite d'un pilote, *l'Artémise* put donner dans le canal formé par l'île et la grande terre, pour venir mouiller devant Georges-Town.

Enfin, nous étions arrivés devant cette ville, près de ces campagnes, considérées comme la terre promise par nos malheureux dyssentériques, dont les dernières pluies avaient considérablement augmenté le nombre. Ils allaient donc respirer un air plus pur, ils touchaient au terme de leurs maux : mais leurs espérances ainsi que les miennes, déjà un peu ébranlées par le mauvais temps de la veille, le furent bien davantage encore lorsqu'au lieu du bel horizon, de l'agréable atmosphère que nous comptions rencontrer dans notre nouvelle relâche, nous trouvâmes une température tiède et humide, un ciel chargé de brouillards épais, dont s'échappaient à chaque instant des torrents de pluie. Cependant je ne m'en décidai pas moins à rester quelques jours devant Poulo-Pinang, pour faire reposer mon équipage et pour nous approvisionner de médicaments et de vivres frais, dont nous commencions vivement à sentir le besoin; j'espérais en outre que la tranquillité du mouillage, et un régime plus confortable, opéreraient quelques changements favorables dans le fléau qui sévissait parmi nous.

Le gouverneur de la colonie, une des plus aimables connaissances que j'avais faites aux Indes dans mon voyage de *la Favorite*, était parti pour Sincapour peu de jours avant notre arrivée; mais les autres fonctionnaires supérieurs du gouvernement adoucirent les regrets que son absence me causa, par leur aimable empressement à nous rendre tous les services que notre situation pouvait exiger. Les officiers de la frégate et moi nous reçûmes chez eux le plus gra-



FORT DE CORNOUAILLES SUR PULO PENANG. VU DU MOUILLAGE

DÉTROIT DE MALACCA.

lesquelles on jouit d'une fraîcheur délicieuse, même dans les plus grandes chaleurs de l'hivernage; mais aussi il arrive quelquefois, dans cette saison, que les lames soulevées par la terrible mousson de sud-ouest, franchissant le quai opposé à leurs fureurs, viennent mouiller de leur blanche écume les galeries et les fenêtres de ces charmantes habitations. Un peu plus dans l'intérieur, on reconnaît, à leurs dimensions et à leur vaste toiture, plusieurs édifices publics; deux hôpitaux, l'un à l'usage des soldats de la garnison, l'autre où viennent souvent expirer de misère et de chagrin les Indiens exilés de leur patrie par une juste punition de nombreux méfaits; la prison; la maison de refuge des pauvres chinois; enfin le bâtiment considérable où se trouvent réunis les bureaux des diverses administrations, le seul du reste qui ait quelque apparence : les autres, à cause peut-être des idées tristes qui se rattachent à leur destination, ne m'ont laissé que des souvenirs peu agréables. Mais il n'en est pas ainsi d'une rue fort large et bordée d'arbres magnifiques, où sont réunis les entrepôts des riches négociants européens, ainsi que les magasins dans lesquels les marchands chinois offrent aux acheteurs les produits de toutes les parties du monde, arrangés avec un ordre, une propreté qui plaisent aux yeux.

Il n'y a guère plus de vingt années qu'il se faisait dans ce quartier d'immenses affaires, malgré la jalousie des souverains de Johore et de Rhio, et celle même du maître de Batavia, qui, les uns non moins que les autres, appliquaient tous leurs soins à empê-

chér les caboteurs du grand archipel d'Asie de fréquenter le nouvel établissement. Ce point était devenu le bazar des marchandises d'Europe, où les peuples malais venaient s'approvisionner, surtout depuis que la Compagnie anglaise était parvenue, durant le peu d'années qu'elle resta maitresse de Mahon, après l'avoir enlevé aux Hollandais vers la fin du siècle dernier, à expulser le commerce étranger de cette place, en le grevant de droits énormes. Mais la fondation de Sincapour vint mettre un terme à cette ère de prospérité : les nombreux pros des Célèbes, de Bornéo, de Macassar et des autres grandes îles de l'Est, s'arrêtèrent naturellement à l'entrée du détroit, où ils trouvaient un port franc, et amplement pourvu des articles d'Europe dont ils avaient besoin : dès lors ils ne vinrent plus à Poulo-Pinang, quoique le gouvernement de Calcutta, dans le but de conserver à cette dernière île le monopole du trafic de Sumatra et de la presqu'île malaise, se fût empressé de lui accorder les mêmes franchises commerciales qu'à Sincapour.

Cette mesure sage n'est pas cependant restée sans effet ; aujourd'hui encore Georges-Town voit affluer dans son port les caboteurs de toutes les contrées environnantes, qui y apportent les mille espèces de productions que fournissent les pays voisins des détroits, pour les échanger contre celles de l'Inde, de l'Arabie, de l'Europe et même de l'Afrique, transportées à Poulo-Pinang par de nombreux bâtiments, dont une partie qui se rend à Canton touche en passant à l'île du Prince de Galles, tandis que les autres y prennent de

nouvelles cargaisons destinées pour toutes les parties du monde. Parmi ces derniers, beaucoup se dirigent vers le cap de Bonne-Espérance, et vont porter sur nos marchés le poivre de Sumatra, l'or, l'étain, l'ivoire, les pierres précieuses, les peaux ainsi que les cornes de buffle et de rhinocéros que fournissent les provinces birmanes, ou les régions montagneuses de la presqu'île malaise; quelques-uns se rendent aux terres australes britanniques, où leurs armateurs vendent à bas prix aux habitants de ces contrées lointaines le sucre fabriqué par les Chinois à Poulo-Pinang, et que l'Angleterre a refusé jusqu'ici, à cause de sa mauvaise qualité. Enfin les navires de faible tonnage bornent leurs traversées aux côtes de l'Indostan, où sont accueillis avec faveur les fruits délicieux, l'excellent riz de Poulo-Pinang, et une sorte d'indigo très-bon, quoique non cristallisé.

Comme on le voit, le commerce de cette île est encore prospère; mais il ne pouvait suffire à l'active industrie des 50,000 âmes qu'un immense mouvement d'affaires y avait attirées en peu d'années, et au nombre desquelles on doit compter 25,000 Chinois, adonnés pour la plupart soit au négoce, soit aux arts mécaniques : le reste, il est vrai, à l'exception de 5 à 600 blancs, presque tous riches marchands ou employés de l'État, ne se compose guère que d'Indiens et de Malais, qui s'emploient soit comme domestiques, soit comme cultivateurs, ou bien qui croupissent dans la misère et l'oisiveté.

C'est vers l'agriculture que s'est tournée, depuis

quelques années. L'activité de cette nombreuse population, comme semblaient l'y inviter la beauté du climat, celle des campagnes, et la fertilité du sol. Deux genres de culture également conformes à la nature du terrain se présentaient aux colons : la culture du café et celle des épices. Une hausse sensible dans le prix de ces dernières, qui se déclara à cette époque sur les marchés d'Europe, fit donner la préférence à la muscade, et dès lors les plantations de muscadiers se multiplièrent à l'infini, aux dépens des bois que l'on défricha de toutes parts. Mieux eût valu, il me semble, donner ses soins aux cafiers, dont les produits sont excellents, comme à Poulo-Pinang; car il est évident que le café sera recherché de plus en plus dans nos pays civilisés par suite d'une consommation qui, toujours croissante, assure à cette branche de culture une prospérité bien autrement certaine que celle à laquelle peuvent prétendre les épices, pour qui il n'y aura plus de débouchés possibles lorsque la quantité portée sur nos marchés excédera les besoins très-bornés du commerce : or cet embarras se fera sentir aussitôt que les Hollandais, possesseurs des Moluques, où la muscade vient spontanément, en permettront la libre exportation, afin de nuire au commerce de leurs rivaux. Malheureusement pour l'intérêt de la colonie, cette dernière considération n'y fut pas comprise, ou, pour mieux dire, les Chinois, qui tiennent en leurs mains tous les genres d'industrie, fermèrent les yeux sur l'avenir; ils tournèrent tous leurs efforts, comme du reste firent les capitalistes anglais, vers la culture des

épices : les uns et les autres achetèrent, du gouvernement, des terres à raison de 5 fr. 50 c. de rente annuelle par acre, prix énorme en raison des dépenses considérables qu'exigeait le défrichement; et pourtant, non-seulement ils formèrent à grands frais des plantations considérables sur le penchant des montagnes, mais encore ils en entourèrent leurs habitations de la ville, ce qui a donné à celle-ci cet air champêtre tout à fait séduisant pour les voyageurs arrivant des bords desséchés de Coromandel.

J'étais heureux de reposer mes yeux sur cette fraîche verdure émaillée de constructions plus gracieuses, plus proprettes les unes que les autres; et lorsque je m'éloignais du rivage, tantôt je suivais des rues bordées de petites maisonnettes devant lesquelles les locataires, ouvriers en bois ou en métaux, et tous émigrants du céleste empire, travaillaient sous des tentes, et rivalisaient d'activité et d'industrie; tantôt je passais auprès de cases construites dans le style malais, c'est-à-dire, formées de légers treillis de rotin ou de bambou, offrant mille dessins pittoresques, et posées artistement sur des pieux à quelques pieds du sol, afin d'être mises à l'abri des insectes et de l'humidité.

Un matin que j'avais laissé le fort Cornwalis un peu loin derrière moi, je me trouvai, sans m'y attendre, en face d'un temple protestant, dont l'architecture me parut pleine de goût et d'élégance : la vue de ce joli édifice produisit sur moi un effet d'autant plus agréable, qu'il s'élevait au milieu de riantes pelouses et sous

l'ombrage d'arbres séculaires, dont les masses de feuillage semblaient se presser de toutes parts. Pour arriver jusque-là, j'avais parcouru des routes spacieuses, très-bien nivelées et parfaitement entretenues, d'où j'apercevais de chaque côté de riches plantations, que des haies touffues séparaient de la voie publique. En continuant ma promenade, j'arrivai aux belles habitations que les premiers fonctionnaires de l'État et les principaux négociants ont fait construire à une assez grande distance des quartiers bruyants. Dans la soirée des jours précédents, j'avais visité, en hôte accueilli avec empressement, plusieurs de ces riches demeures; mais je trouvais plus de plaisir encore à parcourir *incognito* leurs charmants environs, à respirer en liberté les parfums de leurs parterres et la fraîcheur de leurs bosquets. Là aussi je vis, sur un sol rougeâtre un peu sablonneux, des muscadiers étendant leurs jeunes rameaux au-dessus du feuillage des indigotiers, dont, suivant un usage établi dans la colonie, les revenus sont abandonnés pendant sept ans aux fermiers, comme dédommagement des frais qu'exigent le défrichement de la terre et l'entretien dispendieux des muscadiers, qui, craignant à la fois l'ardeur du soleil et l'humidité de l'atmosphère, ne peuvent être conservés qu'à l'aide de nattes, dont on les entoure presque constamment.

Dans ces beaux lieux que je me plaisais à parcourir, tout respirait l'aisance, tout annonçait une civilisation avancée: mais si j'aime à retrouver l'empreinte du génie de l'homme, la nature agreste n'en a pas moins de charmes à mes yeux; et je ressentis des émotions

tout aussi agréables, quoique d'une espèce différente, lorsqu'un autre matin, ayant profité de l'une de ces voitures à palanquin traînées par un petit cheval du Pégu, dont les conducteurs attendent ordinairement les voyageurs débarquant sur la jetée voisine du fort Cornwalis, j'allai visiter, de compagnie avec un de mes nouveaux amis de Georges-Town, la cascade, qui est considérée comme une des merveilles des environs.

En effet, elle mérite cette réputation. Rien n'est pittoresque comme cette eau qui jaillit d'une masse de feuillage, dont la lumière du jour affaiblit à peine l'obscurité, pour tomber, de plus de quarante mètres de haut, dans plusieurs petits bassins naturels, formés de rochers couverts de plantes parasites. De là l'onde s'échappe en murmurant à travers les cailloux, et va, sous des ombrages épais, alimenter mille petits ruisseaux qui fertilisent les campagnes inférieures. Il y avait quelque chose d'imposant dans l'aspect vénérable des arbres antiques qui couvrent le sommet de la montagne, et semblent sur le point d'être déracinés à chaque minute par le torrent : je redoutais, en vérité, cet événement presque autant pour eux que pour moi-même, quoique je fusse arrêté au pied de la cascade; car en reconnaissant de tous côtés les ravages de la hache, en voyant un grand nombre de ces vieux hôtes de la forêt, naguère encore l'orgueil de ce canton et l'objet de l'admiration des visiteurs, ignominieusement renversés à mes pieds, pour faire place à de faibles muscadiers, je m'intéressais à ceux

qui existaient encore, et je souhaitais ardemment qu'ils restassent longtemps, dans cette position inexpugnable, à l'abri d'un pareil sort.

Devaient-ils échapper à la rage de défrichement qui semble s'être emparée des colons de Poulo-Pinang? Je n'osais le croire quand je suivais des yeux, sur les flancs escarpés des montagnes voisines, et jusqu'aux cimes de quelques mornes, ces longues taches rougeâtres annonçant que les planteurs, c'est-à-dire le fer et le feu, avaient passé par là. Si encore les squelettes gigantesques de ces anciens rois de la forêt, transformés en pièces de charpente, rendaient quelques services avant de tomber en poussière! Mais non; ils sont frappés par le commerce et par l'industrie d'une sorte de réprobation, depuis que les espérances magnifiques qu'avait conçues le gouvernement anglais, d'établir à Poulo-Pinang un arsenal de construction pour la marine militaire, ont été complétement déçues. Soit que les bois eussent été mal choisis, ou qu'ils fussent tous de mauvaise qualité, une frégate et plusieurs autres forts navires, construits à grands frais avec les matériaux tirés du pays, se trouvèrent pourris en peu de temps, et ne rendirent aucun bon service : maintenant, à tort ou à raison, ces bois sont généralement condamnés au feu.

Toutes les personnes instruites de la colonie, appelées par leur position ou par leurs talents à occuper les premiers rangs de la société, blâmaient également cette fureur de défricher, qui aura pour résultat, si elle n'est bientôt contenue dans de justes bornes,

la dénudation complète des hautes terres, par conséquent le tarissement des ruisseaux qui fertilisent la plaine; et, plus encore, causera des changements peu favorables, sans nul doute, au climat de Poulo-Pinang. Une de ces personnes distinguées, riche négociant de Georges-Town, voulant me faire juger à la fois des progrès du mal et de l'état des cultures, me fit l'aimable proposition d'aller passer une partie de la journée à sa maison de campagne, située dans les montagnes à six milles environ du fort Cornwalis.

A sept heures du matin, nos voitures étaient arrivées au pied des hautes terres : nous les laissâmes sous un vaste hangar construit pour servir d'abri; et ayant pris place, chacun de notre côté, dans des espèces de fauteuils fixés sur des brancards que soulevèrent des porteurs indiens, nous commençâmes notre ascension. Bientôt, non moins ennuyé de cette façon de voyager que touché de commisération pour mon équipage bipède, je voulus mettre pied à terre, et suivre ainsi la caravane; mais au bout de peu d'instants, épuisé par la chaleur du soleil, par la pente rapide des sentiers, je me remis avec empressement dans mon fauteuil, et, malgré l'escarpement de la montagne, que peu de cavaliers osent gravir à cheval, nous arrivâmes de bonne heure, sains et saufs, à notre destination. Là je fus reçu par une aimable maîtresse de maison, jeune dame anglaise, qui me fit avec beaucoup de grâce les honneurs d'un fort bon déjeuner, et me permit ensuite d'aller avec son mari parcourir son intéressante propriété.

Demeure et plantations, tout était de création récente, et me parut peu considérable : la maison elle-même n'offrait rien que de simple dans son arrangement intérieur ; suivant l'usage du pays, elle était de bois, à un seul étage, surmontée d'un toit de peu d'élévation, afin qu'il pût résister aux terribles ouragans de l'hivernage et aux pluies diluviennes qui leur succèdent ; mais j'y trouvai beaucoup d'ordre et une propreté séduisante. Les longues files de muscadiers allaient en se déroulant sur les flancs du morne arrondi, depuis le sommet, sur lequel l'habitation était située, jusqu'au bord du ravin profond que nous avions côtoyé en montant. Ces arbres étaient jeunes encore, mais si vigoureux et si touffus, qu'ils promettaient de belles récoltes pour un avenir non éloigné. Nous parcourûmes la plantation dans tous les sens avant de parvenir à une sorte de belvéder que mon hôte avait fait construire sur le point le plus élevé de sa propriété, et d'où, au moyen de télescopes, on pouvait embrasser un espace infini vers l'est, c'est-à-dire du côté de la presqu'île malaise, tandis que, dans le sens opposé, la chaîne de mornes qui couvre le centre de l'île s'élevait comme un immense rideau vert. Mon compagnon de promenade mettait une extrême complaisance à m'expliquer les diverses parties de l'admirable panorama que nous avions sous les yeux, et satisfaisait avec une obligeance sans égale à mes interminables questions.

Cette vaste surface de pays qui s'étendait devant nous jusqu'à un lointain horizon, y compris la partie baignée par le golfe de Siam, que nous dérobait la

chaîne de montagnes élevées régnant dans toute la longueur à peu près de la presqu'île malaise, appartient au souverain siamois, dont les possessions, vers le nord, avoisinent ainsi les frontières anglaises du Martaban et celles de l'empire d'Ava. Depuis quelques années, ce prince a étendu son joug d'airain, comme je l'ai expliqué plus haut, sur le royaume de Kédah, dont Poulo-Pinang faisait autrefois partie; et il se prépare aujourd'hui à envahir également les États de Pérak et de Salangor, lesquels jusqu'à présent sont parvenus à se soustraire à sa suzeraineté, grâce à leur union parfaite au moment du danger, et au courage de leurs habitants. Ceux-ci, protégés qu'ils sont par les rivières nombreuses dont leur territoire est sillonné, et par les îlots dangereux qui hérissent ces côtes, se sont montrés de tout temps des forbans déterminés.

C'est à la faveur de cette barrière opposée à l'ambition du souverain de Siam, et peut-être aussi par le voisinage de Malacca et de Sincapour, que les principautés situées à l'extrémité de la presqu'île, parmi lesquelles Johore est la plus considérable, ont pu conserver aussi longtemps leur indépendance: mais, d'après ce qui est arrivé dernièrement au royaume de Kédah, que les Anglais, ses protecteurs, ont abandonné à la merci d'un ennemi sans pitié, ces principautés ont tout lieu de craindre un sort pareil, auquel il sera difficile qu'elles échappent, tant le gouvernement de l'Inde semble avoir à cœur de conserver au commerce britannique la bienveillance du monarque siamois.

J'appris de mon complaisant cicérone qu'il existe au

sein des montagnes de la presqu'île quelques tribus sauvages, composées les unes de negres, les autres d'hommes cuivrés seulement, et même moins basanés que les Malais de la côte. Ces deux races, quoique de nature différente, sont désignées cependant par les Anglais sous le nom commun de Krians.

Les premiers, chez lesquels il n'existe pas la moindre trace de civilisation, occupent les hautes terres qui séparent les possessions du roi de Siam de celles de l'empereur birman. Ils vivent dans les forêts, d'où ils osent rarement sortir, à cause de la crainte que leur inspirent les Malais, qui souvent les poursuivent pour les réduire en esclavage: à quoi ils parviennent avec d'autant plus de facilité, que ces pauvres nègres, bien qu'ils appartiennent visiblement à la même race que les féroces insulaires des Andamans, ont des mœurs fort douces, et sont d'un caractère inoffensif. Les Krians cuivrés ne se montrent pas moins bons, pas moins ennemis de toute espèce de violence, quoique cependant ils soient plus civilisés que leurs compatriotes noirs. Par l'intermédiaire de quelques familles de la même race, ils entretiennent des relations de commerce avec les Chinois, qui exploitent des mines d'étain sur leur territoire, et échangent avec eux des étoffes grossières ainsi que de la quincaillerie, contre de l'or, de l'ivoire, des bois précieux, du poivre, enfin des peaux de buffles ou de rhinocéros.

Les missionnaires de toutes les croyances chrétiennes, qui habitent des cantons peu éloignés de la mer et voisins des établissements anglais, ont pu se mettre

aisément en relation avec les Krians. Ils les ont trouvés disposés à suivre les préceptes de l'Évangile, simples dans leurs coutumes, et vivant sous une sorte de gouvernement patriarcal exercé par les chefs des familles. La guerre, le pillage, leur sont inconnus; et ils n'opposent à leurs ennemis d'autres barrières que les épaisses forêts dont les terrains montagneux qu'ils habitent sont entièrement couverts. Cependant, ils sont de haute taille, forts, habiles chasseurs, et décochent leurs flèches avec une étonnante dextérité. Leurs femmes jouissent d'une grande réputation de beauté; les vêtements qu'elles tissent pour leurs maris, et les jeunes filles pour leurs futurs (car aucune de ces dernières ne peut se marier sans apporter en dot cette preuve de son industrie), sont remarquables par la légèreté et la solidité de l'étoffe, autant que par les dessins gracieux dont ils sont ornés.

Je distinguais sans peine les pics élevés qui font reconnaître aux voyageurs les lieux principaux de la résidence des deux races d'hommes dont je viens de parler. Un signe analogue me fit découvrir, d'après les indications que me donnait mon hôte, les limites orientales du royaume de Kédah. Cette contrée, heureuse et florissante il y a quelques années, est aujourd'hui pauvre, dévastée, et presque déserte, par suite de l'invasion des Siamois qui l'occupent. Sans doute que la plupart des habitants qui ont pu échapper aux massacres ou bien aux sanglantes guerres civiles dont leur pays est le théâtre, se sont réfugiés dans la province de Wellesley, dont ils ont augmenté

l'industrieuse population. Mais les Anglais, en abandonnant leur allié, n'en ont pas moins perdu un débouché très-avantageux pour leurs marchandises; et ils trouveront difficilement la compensation de ce désavantage dans l'amitié d'un monarque qui les hait, se défie d'eux, et manquera par conséquent à la foi des traités aussitôt qu'il croira pouvoir le faire impunément.

Et d'ailleurs le roi de Siam n'est-il pas un voisin bien dangereux pour la province de Wellesley, que ses nouvelles conquêtes pressent de toutes parts, et sur laquelle il peut, quand il voudra, porter la guerre et la dévastation? Peut-être même qu'alors il trouverait des auxiliaires dans les princes malais voisins; car généralement ceux-ci ne cèdent qu'à regret à l'influence britannique; et s'ils pouvaient s'entendre entre eux pour combattre l'ennemi commun, depuis longtemps ils auraient secoué le joug: du moins il est permis de le croire lorsqu'on se rappelle la terreur panique que répandit à Poulo-Pinang, il y a quelques années, la nouvelle que les naturels de Perak, de Salangor, et de plusieurs autres parties de la presqu'île, s'étaient ligués pour chasser les Anglais et ravager leurs établissements. L'alarme fut si vive à Georges-Town, qu'on arma jusqu'aux Chinois, et que toutes les richesses de la ville, ainsi que le trésor du gouvernement, furent transportées dans le fort Cornwalis, où elles restèrent jusqu'à ce que les coalisés, les uns intimidés par des menaces, les autres séduits par des promesses, eurent repris le chemin de leur pays, bornant leurs belliqueux projets à quelques actes de piraterie.

l'industrieuse population; mais les Anglais, en aband
nant leur allié, n'en ont pas moins perdu un déb
ché très-avantageux pour leurs marchandises; et
trouveront difficilement la compensation de ce dé
vantage dans l'amitié d'un monarque qui les hait, se
fie d'eux, et manquera par conséquent à la foi des t
tés aussitôt qu'il croira pouvoir le faire impunéme

Et d'ailleurs le roi de Siam n'est-il pas un voi
bien dangereux pour la province de Wellesley, que
nouvelles conquêtes pressent de toutes parts, et
laquelle il peut, quand il voudra, porter la guerre
la dévastation? Peut-être même qu'alors il trouve
des auxiliaires dans les princes malais voisins;
généralement ceux-ci ne cèdent qu'à regret à l'influe
britannique; et s'ils pouvaient s'entendre entre e
pour combattre l'ennemi commun, depuis longtem
ils auraient secoué le joug: du moins il est permis
le croire lorsqu'on se rappelle la terreur panique q
répandit à Poulo-Pinang, il y a quelques années,
nouvelle que les naturels de Pérak, de Salangor, et
plusieurs autres parties de la presqu'île, s'étaient
gués pour chasser les Anglais et ravager leurs étab
sements. L'alarme fut si vive à Georges-Town, qu'
arma jusqu'aux Chinois, et que toutes les riches
de la ville, ainsi que le trésor du gouvernement,
rent transportées dans le fort Cornwalis, où el
restèrent jusqu'à ce que les coalisés, les uns intimi
par des menaces, les autres séduits par des prom
ses, eurent repris le chemin de leur pays, born
leurs belliqueux projets à quelques actes de pirate

C'est depuis cette époque probablement qu'un régiment de Cipayes stationne à Poulo-Pinang, et fournit des garnisons aux divers comptoirs britanniques des détroits. Mille hommes environ restent toujours au chef-lieu ; c'est une force respectable sans doute : mais quelle résistance un peu longue pourrait-elle opposer à des populations aussi nombreuses, aussi guerrières, aussi ennemies des Européens que celles qui habitent la presqu'île malaise, si, enfin, elles parvenaient un jour à combiner sérieusement leurs efforts pour secouer le joug anglais?

Un pareil événement serait néanmoins à déplorer pour la civilisation, et même pour l'humanité; car, on ne peut le nier, l'influence anglaise a amené de notables changements dans les mœurs, dans les coutumes des populations de ces contrées. Grâce aux efforts des maîtres puissants qui les gouvernent, la piraterie, cette école de férocité et de dépravation pour les habitants des côtes, a considérablement diminué; et les Malais, qui s'y adonnaient principalement, ont en grande partie tourné vers le cabotage cet esprit remuant, aventureux, qui les caractérise. Ils fréquentent sans cesse les établissements britanniques, où, lorsqu'ils se conduisent convenablement, ils sont accueillis avec bonté, avec générosité même, et prennent dans ces relations, pour les introduire chez eux, le goût et les idées de civilisation qui commencent à germer de toutes parts.

L'affaire du roi de Kédah, indignement abandonné à la merci d'un ennemi puissant par des alliés qui avaient

solennellement promis de le protéger, est sans doute, en morale comme en politique, une mauvaise action qui a grandement discrédité le nom britannique dans l'Indo-Chine : mais empressons-nous d'ajouter qu'elle a été hautement blâmée par tous les Anglais établis aux Indes, ainsi que dans les pays malais, et que ceux qui résident à Sincapour ont même adressé à ce sujet, à la chambre des communes, une pétition très-énergique, qui, malheureusement, est restée sans effet : tant il est vrai que chez nos voisins, et cela est une loi de la nécessité, les questions de commerce absorbent toutes les autres. Du reste, si quelque chose pouvait atténuer cette faute en politique, ce serait le degré étonnant de prospérité auquel est parvenue en si peu d'années la province de Wellesley, qui occupe le long du littoral, vis-à-vis Poulo-Pinang, une longueur de 30 milles, et s'avance du dixième de cette distance dans l'intérieur du pays.

En 1822, elle n'était, dit-on, qu'une plaine presque déserte, couverte de marécages et de jungles, horribles repaires de bandes de tigres, qui rendaient, non moins que les naturels errants dans ces solitudes, l'abord du rivage extrêmement dangereux pour les étrangers. A cette place même on voit aujourd'hui des champs couverts de riz, de légumes ou d'arbres fruitiers; de toutes parts s'élèvent de jolis villages, où s'agite une population de 50,000 individus, presque entièrement composée de Chinois industrieux et actifs, qui s'enrichissent en fournissant la colonie de mille sortes de provisions. Ce sont eux qui conduisent

au marché de Georges-Town des moutons excellents, des bœufs assez bons; qui l'approvisionnent de ces fruits si renommés dans les Indes, et des volailles de toute espèce dont on fait, sur la rade comme à terre, une très-grande consommation, quoique le prix en soit généralement élevé. Il n'y a que le poisson de mer qui manque aux amateurs de la bonne chère, ou du moins les pêcheurs n'en apportent que de très-petites quantités, soit qu'il y ait paresse de leur part, ou que ces rivages n'offrent aucune proie à leurs filets; peut-être encore craindraient-ils de rencontrer des forbans, s'ils allaient exercer leur industrie à une grande distance de la côte.

Tels étaient les sujets divers sur lesquels nous discourions mon hôte et moi, pendant que, du point culminant où nous étions placés, nos regards se promenaient sur les rivages malais. Les questions politiques, commerciales, industrielles, étaient successivement discutées à mesure qu'un nouvel objet se présentait à notre esprit, ou qu'elles étaient soulevées par nos réflexions réciproques. C'est ainsi que j'appris les nombreuses vicissitudes qu'a subies le gouvernement de la colonie depuis son organisation en 1803, ainsi que les causes qui les ont amenées. Il fut d'abord confié aux mains d'une autorité supérieure complétement indépendante de l'administration de Calcutta et richement rétribuée, attendu qu'à cette époque l'île de Poulo-Pinang était considérée, par la métropole, comme un nouvel Eldorado, dont le port devait se remplir immédiatement de flottes construites avec

les bois que produisent les forêts voisines. Cet engouement ne dura pas plus longtemps que les premiers navires qui sortirent, comme essai, de ce nouveau chantier ; ils coûtèrent des sommes prodigieuses, et se trouvèrent hors de service très-peu de temps après. Cependant, comme la colonie avait dès lors atteint un haut degré de prospérité commerciale, les avantages accordés primitivement lui furent conservés, et, pendant plusieurs années encore, les trésors de la Compagnie coulèrent sur ces bords privilégiés. C'est durant cette ère de prodigalité que furent construites, pour les hauts employés du gouvernement, ces somptueuses habitations voisines de la ville, et celles qu'on éleva au sommet des montagnes de l'île, pour assurer à leurs hôtes fortunés une température moins élevée pendant les chaleurs de la mauvaise saison. C'est alors aussi que les colons virent établir à grands frais ces belles routes qui sillonnent le pays dans tous les sens. Mais depuis 1830 les choses ont bien changé, et l'économie, aux mesures sévères, a bien fait pâlir cette brillante splendeur. La première autorité perdit à la fois son titre de gouverneur général, ses énormes appointements, et enfin son indépendance; elle fut subordonnée à l'administration de Calcutta, et la parcimonie succéda à la profusion; de sorte qu'aujourd'hui les travaux les plus nécessaires sont abandonnés, faute de fonds; et plus encore les ouvrages anciens tombent en ruine de toutes parts. Il est vrai que Georges-Town étant port franc, Poulo-Pinang devient une charge considérable, sans presque

aucun dédommagement pour les finances de la Compagnie, quoique celle-ci se soit réservé le monopole lucratif de l'opium et de l'areck.

Du reste, de toutes parts, dans l'île, on est frappé de l'apparence d'une prospérité matérielle. Les gens de toutes les classes sont proprement vêtus et bien portants; leurs demeures plaisent également par un air d'aisance; enfin, la multitude des maisons d'agrément répandues dans la campagne, et principalement sur le penchant des mornes, témoigne en faveur de l'opulence des employés de l'État et des négociants de la colonie. De quelque côté que je tournasse les yeux, j'apercevais les toits rouges de ces maisons et leurs façades peintes en couleurs vives, scintillant, pour ainsi dire, à travers le feuillage des bois; tandis que d'autres habitations, situées à la cime des montagnes les plus élevées, ressemblaient plutôt à des vigies ou à des ermitages qu'à des demeures de plaisance : tant paraissaient considérables leur élévation au-dessus de la plaine, et leur éloignement des endroits habités.

Ce n'est cependant que dans ces lieux élevés que l'on retrouve le climat de nos provinces méridionales, et que l'on respire cet air pur et léger qui donne une nouvelle vigueur aux constitutions épuisées par les chaleurs de l'Indostan : aussi voit-on chaque année, en août et en septembre, les riches civiliens de Calcutta et de Madras venir prendre possession pour quelques mois de ces demeures aériennes. D'abord leurs poumons épuisés ont peine à fonctionner au sein de cette atmosphère subtile, et le sommeil fuit leurs paupières;

mais bientôt une vigueur nouvelle circule dans leurs membres affaiblis; l'appétit revient, et avec lui la gaieté, le contentement d'esprit et la santé. Malheureusement ce bien-être ne résiste pas longtemps à l'effet terrible du climat indien; en sorte que dans les établissements fondés par le gouvernement de Calcutta, au sommet du mont Hygée, consacré sans doute à la déesse de la santé, reviennent souvent plusieurs fois les convalescents qui sont envoyés annuellement de l'Inde pour se rétablir à Poulo-Pinang.

Le gouverneur de la colonie, dont les malades traités dans ces maisons de santé reçoivent souvent la visite, a lui-même, dans les environs, une habitation fort agréable, qu'une belle route lie au fort Cornwalis. Ce haut fonctionnaire en possède également une autre qui ne le cède en rien à la première, et se trouve située, d'une manière extrêmement pittoresque, sur la cime du mont Olivia, d'où l'on embrasse un point de vue superbe, mais moins admirable encore, me disait mon cicérone, que celui dont on peut jouir sur la montagne de l'ouest la plus haute de la chaîne, au sommet de laquelle il existe, m'assurait-il, un plateau d'une assez vaste étendue. De ce point élevé on découvre l'île entière dans ses moindres détails topographiques, et les regards peuvent parcourir sans obstacles les immenses rizières, les vastes plantations d'arbres fruitiers qui garnissent les plaines fertiles baignées par la mer du large. Combien n'est-il pas à regretter que les communications de cette partie du pays avec le chef-lieu soient gênées par les montagnes d'une part,

et de l'autre par la crainte des forbans qui infestent la côte!

Mais déjà le soleil commençait à descendre vers l'horizon, et mes regards se tournaient presque malgré moi vers le point de la rade où se trouvait mouillée *l'Artémise*, ce perpétuel sujet de toutes mes pensées, et qui l'était alors pour moi de mille soucis; car, malgré mes constants efforts pour procurer quelque soulagement à nos malades, ils ne se rétablissaient pas, et le nombre en augmentait chaque jour. Les pluies continuelles que nous éprouvions, la chaleur humide de l'atmosphère, à laquelle succédait parfois, dans la nuit, une fraicheur inattendue, imprimaient au fléau une nouvelle malignité. Je m'étais donc décidé à conduire la frégate à Malacca, où l'on me faisait espérer une température plus sèche et moins malfaisante que celle dont nous étions accablés au mouillage de Poulo-Pinang; mais je n'en pensais pas moins avec inquiétude que je ne trouverais pas, sous tous les rapports, dans cette nouvelle relâche, autant de ressources qu'à Georges-Town. Nous allions de plus abandonner nos bons missionnaires, qui, dans la position critique où se trouvait mon équipage, nous avaient prodigué des témoignages constants du plus vif intérêt: leur digne chef lui-même, justifiant à nos yeux, par son dévouement infatigable, la vénération et l'attachement qu'il avait inspirés aux colons de toutes les croyances, venait chaque jour consoler nos malades, rendre l'espérance aux uns, et aux autres l'énergie nécessaire pour supporter leurs douleurs (2).

Mais la mort de plusieurs dyssentériques, qui expirèrent presque en même temps, acheva de fixer mes irrésolutions; et, le 8 juillet, lendemain de mon excursion dans l'île, ayant fait la veille mes remercîments et mes adieux à mes aimables hôtes des monts Écossais, j'ordonnai de lever l'ancre; et *l'Artémise*, déployant ses voiles à une brise favorable, fit route pour Malacca, laissant derrière elle, sur la rade qu'elle quittait, trois navires marchands français, venus de Bourbon à Georges-Town pour y vendre une partie des vins, des liqueurs et des comestibles, dont leur chargement était principalement composé et qui devaient aller prendre ensuite dans les ports birmans du bois et du riz, articles très-recherchés dans nos colonies indiennes. Un de ces navires, arrivé récemment, avait éprouvé des avaries graves dans sa mâture; je le fis réparer complétement avant de l'abandonner.

En dehors, nous retrouvâmes les calmes et les brises qui nous avaient été si contraires quelques jours auparavant; les nuages s'étaient de nouveau amoncelés sur les hautes terres de Poulo-Pinang, auxquelles ils semblaient donner des proportions énormes. Nous eussions même pu être trompés par cette apparence, si nous n'avions su que cette île, qui n'a que cinq milles du nord au sud, s'étend à peine à huit milles de l'est à l'ouest ; car ses pointes se projetaient alors au milieu de la brume, et paraissaient se perdre dans un horizon lointain. Il n'y avait rien dans ce spectacle qui pût nous faire regretter d'être si promptement partis de Georges-Town : aussi chacun à bord, les



hommes bien portants comme les malades, tournaient les yeux vers Malacca, où nous espérions trouver un climat plus favorable, et les moyens nécessaires pour établir convenablement à terre les pauvres victimes du cruel fléau, qui prenait une désolante extension.

D'autres raisons d'un genre moins triste, moins sérieux, me faisaient aussi désirer de revoir les bords hospitaliers vers lesquels nous nous dirigions. Je ne me rappelai pas sans plaisir l'aimable accueil qui m'avait été fait en 1830 à Malacca, quand j'y abordai avec *la Favorite*. J'allais retrouver le même résident, M. Darling, dans la famille duquel j'avais été reçu avec tant d'aménité : aussi éprouvai-je une satisfaction que doublaient mes souvenirs, lorsque, le 15 au matin, après une nuit orageuse, précédée de plusieurs jours d'une navigation lente et pénible, nous aperçûmes le mont Ophir, avec sa couronne ordinaire de nuages, planant sur de sombres forêts. Quelques heures plus tard, lorsque nous ne fûmes plus qu'à petite distance de terre, la frégate laissa tomber l'ancre devant sa nouvelle destination.

Ainsi que je m'y attendais, je trouvai la première autorité de Malacca pleine d'empressement à nous offrir les secours qui nous devenaient indispensables dans une position aussi critique que la nôtre; et le soleil n'était pas encore couché, que déjà quarante de nos hommes les plus souffrants, ayant le chirurgien major près d'eux, se trouvaient commodément établis dans une vaste maison dont l'exposition ne laissait

[illegible] an-

[illegible] ma santé se trouva bientôt revenue à son état normal. Aussi je [illegible] presque tout mon temps [illegible] un pays

que je n'avais fait qu'entrevoir lors de ma première visite, et dont j'avais cependant gardé de bien doux souvenirs, ainsi qu'ont été à même d'en juger les personnes entre les mains desquelles le *Voyage de la Favorite* a pu tomber.

Il est vrai que huit années avaient apporté de grands changements dans l'intérieur de la famille charmante qui me recevait une seconde fois avec tant d'urbanité : la jolie, la gracieuse fille de la maison s'était mariée, et habitait l'Europe; avec elle avaient disparu les joies du foyer domestique. Mais je retrouvai sa mère, femme remplie d'amabilité et d'un esprit remarquable, qui voulut bien m'aider de ses conseils dans mes études du pays : quelquefois même elle me priait de l'accompagner à la ville, ou bien dans ses courses à la campagne. Presque chaque matin, muni de renseignements recueillis la journée précédente, ou répondant à quelque invitation des habitants notables que je rencontrais chez le résident et qui désiraient me montrer leurs propriétés, j'allais, au lever du soleil, parcourir, souvent à pied et parfois dans une voiture palanquin, comme celles de Georges-Town, les divers quartiers de Malacca, pour en bien connaître les curiosités.

C'est ainsi que je visitai la maison des États, vaste édifice placé dans une admirable position, où se trouvent les appartements nombreux qu'occupaient autrefois les autorités hollandaises, et dont se sert encore aujourd'hui le gouverneur de Poulo-Pinang, quand il fait l'inspection des comptoirs rangés sous

son autorité. C'est ainsi encore que je parcourus plusieurs établissements philanthropiques, parmi lesquels le vaste séminaire où de jeunes Chinois, destinés à l'apostolat, sont élevés par des ministres protestants qu'envoie à cet effet la société des missions de Londres, puis les écoles que les habitants de races et de croyances diverses ont établies pour y faire instruire leurs enfants.

La plupart des édifices de cette dernière catégorie sont situés dans le faubourg près de la rivière, sur le bord opposé à celui où s'élèvent le fort, la maison des États, ainsi que les principaux établissements publics. Cependant, malgré cet avantage, ce dernier quartier ne peut être comparé, ni pour l'étendue, ni pour la population, ni enfin pour l'apparence des habitations, au faubourg dont je viens de parler. En effet, dans celui-ci les maisons, généralement à un seul étage, sont presque toutes jolies, et peintes de couleurs vives; elles forment plusieurs rues larges, qui se coupent à angle droit. Autant la rive gauche est triste et silencieuse, autant l'autre côté présente un aspect animé : aux portes de chaque logis, des individus de tout sexe et de tout âge viennent se grouper, le matin et le soir, pour respirer la fraîcheur; ici, je voyais des émigrés du céleste empire entourés de leur famille et de leurs enfants, dont quelques-uns, au teint d'une extrême blancheur, à la figure régulière, à la taille bien prise, m'auraient fait douter que leur mère fût de sang malais, si je n'avais su combien les individus de race chinoise sont généralement beaux dans leur

contrée natale; là, se montraient de jeunes filles que leur carnation brune et leur costume semi-européen me faisaient promptement reconnaître pour des métisses portugaises : beaucoup étaient bien, et, chez plusieurs, de grands yeux noirs, des traits fins, de belles dents, un corsage svelte, attirèrent particulièrement mon attention; mais un certain je ne sais quoi me sembla justifier la manière peu favorable dont j'avais entendu les dames blanches parler de leur vertu. Les hommes appartenant à cette race dégénérée ne sont guère plus estimés par les Européens, près desquels ils remplissent habituellement des emplois serviles. On les accuse d'être paresseux, débauchés, et peu susceptibles d'attachement. Aussi ils vivent presque tous dans la misère, et le disputent en démoralisation aux Chinois des rangs inférieurs, qui composent avec eux la basse classe de la population.

Quant aux émigrés du céleste empire et aux descendants des maîtres de Goa, qui tiennent aux sommités de la société, soit comme marchands, soit comme propriétaires, ils sont généralement et justement estimés. Il en est beaucoup, surtout parmi les premiers, qui jouissent d'une grande aisance, et déploient un luxe remarquable dans l'installation ainsi que dans l'ameublement de leurs habitations, ce dont les Malais se montrent très-jaloux. Car, bien que ces derniers soient au moins pour moitié dans les dix mille âmes qui forment aujourd'hui, dit-on, la population de Malacca et de ses alentours, ils sont presque tous pauvres, et portés par conséquent à considérer les

étrangers riches comme les auteurs de leur misère. De là est née une aversion qui, malgré la surveillance des autorités britanniques, se manifeste fréquemment par des pillages, et même par des assassinats. Plusieurs fois ces crimes ont été rigoureusement châtiés; mais souvent les malfaiteurs se sauvent dans les bois ou chez les tribus voisines du territoire anglais, et y séjournent jusqu'à ce que leur affaire soit assoupie.

Ces promenades matinales étaient tous les jours pour moi une source de distractions nouvelles et instructives, auxquelles les causeries que j'allais faire avec mes connaissances, dont le nombre augmentait sans cesse, et qui toutes m'invitaient à fréquenter leur maison, avaient pour moi un attrait tout particulier. Mais un autre moment de la journée avait encore peut-être un plus grand prix à mes yeux, quand je pouvais en disposer à mon gré. C'était le soir, après le coucher du soleil, alors que, libre de soins quelconques, je pouvais aller m'asseoir à l'écart sur les ruines de la petite église que les Portugais avaient élevée au sommet d'un monticule qui domine Malacca, et que les murailles de l'ancien fort entouraient de toutes parts. De là, on jouit d'une vue magnifique: d'un côté, des prairies immenses couvertes de la plus riche végétation; de l'autre, la mer, et dans le lointain les hautes terres de Sumatra.

Que d'heures j'ai passées à cette place, plongé dans mes réflexions, ou bien cherchant à me retracer, au milieu de ces ruines, de ces fortifications renversées, quelques-uns des événements extraordinaires accom-

plis en ces lieux par les anciens Portugais! Ce temple, ces bâtiments, avaient été élevés sous les yeux du grand Albuquerque, quand, après plusieurs combats sanglants soutenus en 1511, à la tête de ses soldats indomptables, il se fut emparé de Malacca, pour venger la défaite éprouvée au même endroit, les années précédentes, par son lieutenant Séguaria.

De quelle témérité inouïe, de quelle admirable force de volonté ce grand homme de guerre ne dut-il pas avoir besoin pour se rendre ainsi maître en quelques jours d'une cité florissante qui alors renfermait une population de cent soixante-dix mille âmes, à laquelle s'étaient joints des milliers de guerriers, accourus sous la conduite des nombreux chefs voisins et tributaires du souverain de cette importante cité! Car, au temps dont nous parlons, Malacca était considérée dans les vastes contrées de l'Indostan comme la métropole des pays malais, à cause du nombre, de l'opulence et de la civilisation avancée de ses habitants, qu'un immense commerce mettait en relation avec toutes les parties de l'Asie, et même avec l'Yémen, d'où ils avaient reçu le mahométisme. Cependant, elle ne put résister longtemps à l'intrépide vice-roi de Goa et à ses huit cents Portugais, traînant à leur suite deux mille soldats indiens : ni les hautes murailles dont la ville était entourée, ni la multitude de ses défenseurs, qu'animaient la haine, le fanatisme religieux et la soif de vengeance, ne purent arrêter cette poignée de conquérants ; après deux semaines de combats continuels, Malacca fut prise d'assaut, et

Albuquerque planta son drapeau à l'endroit même où, seul, trois siècles après, au milieu de ces ruines solitaires, je cherchais presque en vain quelque vestige de tant de hauts faits. Là où le général portugais avait érigé un temple au Dieu des chrétiens, et bâti la citadelle contre laquelle vinrent échouer pendant cent années les efforts des princes malais ; là où les églises, les couvents de moines et de nonnes étalaient leurs vastes portiques, je ne voyais rien....: tout avait disparu, excepté quelques tombes oubliées dans un coin de l'enceinte sacrée, excepté le petit clocher au sommet duquel les Anglais ont placé un phare, qui annonce aux navigateurs malais que Malacca n'est pas encore complétement tombée dans le néant.

Quels événements ont ainsi fait déchoir une cité si belle, si florissante, et dont le nom seul réveille tant de mémorables souvenirs? Les mêmes qui ont renversé dans la poussière Diu l'imprenable, et la superbe Goa. Les Portugais ont commis dans la presqu'île malaise les mêmes fautes que sur les bords indiens, et y ont par conséquent éprouvé les mêmes malheurs. Dans l'une comme dans l'autre de ces contrées la cour de Lisbonne a envoyé des moines, et des administrateurs sans loyauté, sans énergie, sans talents, au lieu de guerriers, au lieu d'hommes intègres, courageux, et capables de défendre ses belles possessions de l'Indo-Chine contre les attaques incessantes des indigènes, ou contre les envahissements non moins dangereux des Hollandais.

Là comme aux côtes malabares, comme partout

où j'ai retrouvé des traces de l'ancienne grandeur du Portugal, les mêmes réflexions pénibles sont venues se mêler à l'admiration que m'inspiraient les exploits des hommes de fer dont je viens de parler. Qu'est-il resté de tous ces triomphes, de toutes ces victoires? Rien que des ruines, et une profonde aversion contre les Européens, perpétuée chez tous les Malais par les traditions des calamités affreuses dont ces rivages furent désolés, dès après la découverte du cap de Bonne-Espérance. Leurs pères ignoraient jusqu'à l'existence de nos régions septentrionales ; et la première connaissance qu'ils en eurent leur fut donnée par des dévastations, des massacres, que n'avait provoqués aucune agression. Pas une ville maritime, pas un port de quelque importance ne fut épargné ; partout un vainqueur impitoyable promena le pillage et le meurtre avec une barbarie dont rien ne saurait l'absoudre, pas même le fanatisme religieux, ardent et aveugle, comme il l'était à cette époque. Aussi, lorsqu'on réfléchit que ces peuples, dont les annales ont du sang à chaque page, se sont vu jeter, par la ruine de Malacca et de leurs villes principales, dans la barbarie d'où ils étaient sortis au XIVe siècle ; lorsqu'on se rappelle la duplicité et l'injustice qu'ont montrées envers eux les diverses puissances européennes qui, depuis plus d'un siècle, se sont emparées des anciennes possessions portugaises sur les bords malais ; enfin, lorsqu'on reconnaît que ces nouveaux maîtres, qui n'ont pas été plus humains pour eux que leurs devanciers, ont fait pis encore en les privant d'une partie de

[illegible] que ses [illegible] aujour- [illegible] ne s'y [illegible] de tout [illegible] les haines. la [illegible]

[illegible] peuvent-ils voir de [illegible] ils [illegible] alliés [illegible] les [illegible] reconnaissent [illegible] N'est-ce pas [illegible] irréconciliables des Portugais [illegible] siècle [illegible] cent [illegible] Malacca [illegible] que les Hollandais [illegible] secours pour s'empa- [illegible] maîtres cependant [illegible] l'attaque [illegible] Quel effet doit [illegible] les Malais la comparaison de l'état [illegible] qu'elle avait encore vers le milieu du XVIIIe siècle? Elle était alors le centre d'un commerce assez considérable: elle contenait dans ses murs une nombreuse population indigène, et régnait en souveraine sur un territoire étendu; tandis qu'à présent elle ne reçoit dans son port que quelques navires caboteurs: son commerce est aux mains d'étrangers venus du céleste empire, et bien peu de cantons la considèrent encore comme leur chef-lieu: enfin, les orgueilleux remparts que les

Européens avaient élevés à grands frais, qui furent si souvent les témoins de leur supériorité en audace, en énergie sur les indigènes de cette partie de l'Asie, et qui étaient par conséquent, aux yeux de ceux-ci, un monument de force et de gloire pour notre race, ces remparts ont été renversés par d'autres Européens, par les Anglais, dans le but d'anéantir la cité que leurs prédécesseurs avaient asservie. En effet, pour contraindre les habitants de Malacca à s'aller fixer au nouvel établissement de Poulo-Pinang, le gouvernement de Calcutta s'empressa en 1807, pendant le peu de temps que cette ville resta en son pouvoir, de la démanteler, afin que son enceinte n'offrît plus aucune sécurité contre les attaques des peuples voisins : bien plus encore, les Anglais frappèrent le commerce local de droits énormes, pour éloigner les trafiquants du grand archipel d'Asie, et faire cesser, de cette manière, une concurrence qui pouvait nuire à Georges-Town.

Cependant cette animosité des Malais contre les chrétiens commence à s'affaiblir : elle était principalement entretenue par la piraterie, qui est bien moins active depuis quelques années, grâce aux efforts que font les Anglais pour la détruire, grâce à l'influence civilisatrice du commerce, et, plus encore peut-être, grâce aux steamers armés qui croisent constamment aujourd'hui dans les parages que semblent fréquenter de préférence les forbans. Aussi, depuis que la navigation est devenue moins dangereuse sur ces rivages, les petits caboteurs, les pêcheurs même, osent

leurs libertés, pourrait-on trouver singulier que ces peuples détestent le joug auquel ils sont soumis aujourd'hui, et s'étonner de ce qu'étant hors d'état de s'y dérober par la force, ils cherchent à se venger de tant de maux et d'injures avec les armes des faibles, la trahison, la perfidie et l'assassinat?

En vérité, quelle opinion peuvent-ils avoir de notre politique et de nos principes religieux, lorsqu'ils se souviennent que maintes fois les Européens ont été chercher des alliés, pour se combattre les uns les autres, chez ces mêmes mahométans dont ils connaissent la haine profonde contre les chrétiens? N'est-ce pas auprès des rois d'Achem, ces ennemis irréconciliables des Portugais, qui en moins d'un siècle tentèrent cent fois d'enlever Malacca à ces derniers, que les Hollandais allèrent mendier, en 1642, des secours pour s'emparer de cette ville, dont ils ne devinrent maîtres cependant qu'après un blocus de cinq mois, tant l'attaque avait été faible et la défense opiniâtre? Quel effet doit produire sur l'esprit des Malais la comparaison de l'état actuel de cette ville, avec l'importance qu'elle avait encore vers le milieu du XVIIe siècle? Elle était alors le centre d'un commerce assez considérable; elle contenait dans ses murs une nombreuse population indigène, et régnait en souveraine sur un territoire étendu; tandis qu'à présent elle ne reçoit dans son port que quelques navires caboteurs; son commerce est aux mains d'étrangers venus du céleste empire, et bien peu de cantons la considèrent encore comme leur chef-lieu: enfin, les orgueilleux remparts que les

Européens avaient élevés à grands frais, qui furent si souvent les témoins de leur supériorité en audace, en énergie sur les indigènes de cette partie de l'Asie, et qui étaient par conséquent, aux yeux de ceux-ci, un monument de force et de gloire pour notre race, ces remparts ont été renversés par d'autres Européens, par les Anglais, dans le but d'anéantir la cité que leurs prédécesseurs avaient asservie. En effet, pour contraindre les habitants de Malacca à s'aller fixer au nouvel établissement de Poulo-Pinang, le gouvernement de Calcutta s'empressa en 1807, pendant le peu de temps que cette ville resta en son pouvoir, de la démanteler, afin que son enceinte n'offrît plus aucune sécurité contre les attaques des peuples voisins : bien plus encore, les Anglais frappèrent le commerce local de droits énormes, pour éloigner les trafiquants du grand archipel d'Asie, et faire cesser, de cette manière, une concurrence qui pouvait nuire à Georges-Town.

Cependant cette animosité des Malais contre les chrétiens commence à s'affaiblir : elle était principalement entretenue par la piraterie, qui est bien moins active depuis quelques années, grâce aux efforts que font les Anglais pour la détruire, grâce à l'influence civilisatrice du commerce, et, plus encore peut-être, grâce aux steamers armés qui croisent constamment aujourd'hui dans les parages que semblent fréquenter de préférence les forbans. Aussi, depuis que la navigation est devenue moins dangereuse sur ces rivages, les petits caboteurs, les pêcheurs même, osent

leurs libertés, pourrait-on trouver singulier que ces peuples détestent le joug auquel ils sont soumis aujourd'hui, et s'étonner de ce qu'étant hors d'état de s'y dérober par la force, ils cherchent à se venger de tant de maux et d'injures avec les armes des faibles, la trahison, la perfidie et l'assassinat?

En vérité, quelle opinion peuvent-ils avoir de notre politique et de nos principes religieux, lorsqu'ils se souviennent que maintes fois les Européens ont été chercher des alliés, pour se combattre les uns les autres, chez ces mêmes mahométans dont ils connaissent la haine profonde contre les chrétiens? N'est-ce pas auprès des rois d'Achem, ces ennemis irréconciliables des Portugais, qui en moins d'un siècle tentèrent cent fois d'enlever Malacca à ces derniers, que les Hollandais allèrent mendier, en 1642, des secours pour s'emparer de cette ville, dont ils ne devinrent maîtres cependant qu'après un blocus de cinq mois, tant l'attaque avait été faible et la défense opiniâtre? Quel effet doit produire sur l'esprit des Malais la comparaison de l'état actuel de cette ville, avec l'importance qu'elle avait encore vers le milieu du XVII[e] siècle? Elle était alors le centre d'un commerce assez considérable; elle contenait dans ses murs une nombreuse population indigène, et régnait en souveraine sur un territoire étendu; tandis qu'à présent elle ne reçoit dans son port que quelques navires caboteurs; son commerce est aux mains d'étrangers venus du céleste empire, et bien peu de cantons la considèrent encore comme leur chef-lieu: enfin, les orgueilleux remparts que les

Européens avaient élevés à grands frais, qui furent si souvent les témoins de leur supériorité en audace, en énergie sur les indigènes de cette partie de l'Asie, et qui étaient par conséquent, aux yeux de ceux-ci, un monument de force et de gloire pour notre race, ces remparts ont été renversés par d'autres Européens, par les Anglais, dans le but d'anéantir la cité que leurs prédécesseurs avaient asservie. En effet, pour contraindre les habitants de Malacca à s'aller fixer au nouvel établissement de Poulo-Pinang, le gouvernement de Calcutta s'empressa en 1807, pendant le peu de temps que cette ville resta en son pouvoir, de la démanteler, afin que son enceinte n'offrît plus aucune sécurité contre les attaques des peuples voisins : bien plus encore, les Anglais frappèrent le commerce local de droits énormes, pour éloigner les trafiquants du grand archipel d'Asie, et faire cesser, de cette manière, une concurrence qui pouvait nuire à Georges-Town.

Cependant cette animosité des Malais contre les chrétiens commence à s'affaiblir : elle était principalement entretenue par la piraterie, qui est bien moins active depuis quelques années, grâce aux efforts que font les Anglais pour la détruire, grâce à l'influence civilisatrice du commerce, et, plus encore peut-être, grâce aux steamers armés qui croisent constamment aujourd'hui dans les parages que semblent fréquenter de préférence les forbans. Aussi, depuis que la navigation est devenue moins dangereuse sur ces rivages, les petits caboteurs, les pêcheurs même, osent

leurs libertés, pourrait-on trouver singulier que ces peuples détestent le joug auquel ils sont soumis aujourd'hui, et s'étonner de ce qu'étant hors d'état de s'y dérober par la force, ils cherchent à se venger de tant de maux et d'injures avec les armes des faibles, la trahison, la perfidie et l'assassinat?

En vérité, quelle opinion peuvent-ils avoir de notre politique et de nos principes religieux, lorsqu'ils se souviennent que maintes fois les Européens ont été chercher des alliés, pour se combattre les uns les autres, chez ces mêmes mahométans dont ils connaissent la haine profonde contre les chrétiens? N'est-ce pas auprès des rois d'Achem, ces ennemis irréconciliables des Portugais, qui en moins d'un siècle tentèrent cent fois d'enlever Malacca à ces derniers, que les Hollandais allèrent mendier, en 1642, des secours pour s'emparer de cette ville, dont ils ne devinrent maîtres cependant qu'après un blocus de cinq mois, tant l'attaque avait été faible et la défense opiniâtre? Quel effet doit produire sur l'esprit des Malais la comparaison de l'état actuel de cette ville, avec l'importance qu'elle avait encore vers le milieu du XVIIe siècle? Elle était alors le centre d'un commerce assez considérable; elle contenait dans ses murs une nombreuse population indigène, et régnait en souveraine sur un territoire étendu; tandis qu'à présent elle ne reçoit dans son port que quelques navires caboteurs; son commerce est aux mains d'étrangers venus du céleste empire, et bien peu de cantons la considèrent encore comme leur chef-lieu: enfin, les orgueilleux remparts que les

Européens avaient élevés à grands frais, qui furent si souvent les témoins de leur supériorité en audace, en énergie sur les indigènes de cette partie de l'Asie, et qui étaient par conséquent, aux yeux de ceux-ci, un monument de force et de gloire pour notre race, ces remparts ont été renversés par d'autres Européens, par les Anglais, dans le but d'anéantir la cité que leurs prédécesseurs avaient asservie. En effet, pour contraindre les habitants de Malacca à s'aller fixer au nouvel établissement de Poulo-Pinang, le gouvernement de Calcutta s'empressa en 1807, pendant le peu de temps que cette ville resta en son pouvoir, de la démanteler, afin que son enceinte n'offrît plus aucune sécurité contre les attaques des peuples voisins : bien plus encore, les Anglais frappèrent le commerce local de droits énormes, pour éloigner les trafiquants du grand archipel d'Asie, et faire cesser, de cette manière, une concurrence qui pouvait nuire à Georges-Town.

Cependant cette animosité des Malais contre les chrétiens commence à s'affaiblir : elle était principalement entretenue par la piraterie, qui est bien moins active depuis quelques années, grâce aux efforts que font les Anglais pour la détruire, grâce à l'influence civilisatrice du commerce, et, plus encore peut-être, grâce aux steamers armés qui croisent constamment aujourd'hui dans les parages que semblent fréquenter de préférence les forbans. Aussi, depuis que la navigation est devenue moins dangereuse sur ces rivages, les petits caboteurs, les pêcheurs même, osent

leurs libertés, pourrait-on trouver singulier que ces peuples détestent le joug auquel ils sont soumis aujourd'hui, et s'étonner de ce qu'étant hors d'état de s'y dérober par la force, ils cherchent à se venger de tant de maux et d'injures avec les armes des faibles, la trahison, la perfidie et l'assassinat?

En vérité, quelle opinion peuvent-ils avoir de notre politique et de nos principes religieux, lorsqu'ils se souviennent que maintes fois les Européens ont été chercher des alliés, pour se combattre les uns les autres, chez ces mêmes mahométans dont ils connaissent la haine profonde contre les chrétiens? N'est-ce pas auprès des rois d'Achem, ces ennemis irréconciliables des Portugais, qui en moins d'un siècle tentèrent cent fois d'enlever Malacca à ces derniers, que les Hollandais allèrent mendier, en 1642, des secours pour s'emparer de cette ville, dont ils ne devinrent maîtres cependant qu'après un blocus de cinq mois, tant l'attaque avait été faible et la défense opiniâtre? Quel effet doit produire sur l'esprit des Malais la comparaison de l'état actuel de cette ville, avec l'importance qu'elle avait encore vers le milieu du XVIIe siècle? Elle était alors le centre d'un commerce assez considérable; elle contenait dans ses murs une nombreuse population indigène, et régnait en souveraine sur un territoire étendu; tandis qu'à présent elle ne reçoit dans son port que quelques navires caboteurs; son commerce est aux mains d'étrangers venus du céleste empire, et bien peu de cantons la considèrent encore comme leur chef-lieu: enfin, les orgueilleux remparts que les

Européens avaient élevés à grands frais, qui furent si souvent les témoins de leur supériorité en audace, en énergie sur les indigènes de cette partie de l'Asie, et qui étaient par conséquent, aux yeux de ceux-ci, un monument de force et de gloire pour notre race, ces remparts ont été renversés par d'autres Européens, par les Anglais, dans le but d'anéantir la cité que leurs prédécesseurs avaient asservie. En effet, pour contraindre les habitants de Malacca à s'aller fixer au nouvel établissement de Poulo-Pinang, le gouvernement de Calcutta s'empressa en 1807, pendant le peu de temps que cette ville resta en son pouvoir, de la démanteler, afin que son enceinte n'offrît plus aucune sécurité contre les attaques des peuples voisins : bien plus encore, les Anglais frappèrent le commerce local de droits énormes, pour éloigner les trafiquants du grand archipel d'Asie, et faire cesser, de cette manière, une concurrence qui pouvait nuire à Georges-Town.

Cependant cette animosité des Malais contre les chrétiens commence à s'affaiblir : elle était principalement entretenue par la piraterie, qui est bien moins active depuis quelques années, grâce aux efforts que font les Anglais pour la détruire, grâce à l'influence civilisatrice du commerce, et, plus encore peut-être, grâce aux steamers armés qui croisent constamment aujourd'hui dans les parages que semblent fréquenter de préférence les forbans. Aussi, depuis que la navigation est devenue moins dangereuse sur ces rivages, les petits caboteurs, les pêcheurs même, osent

s'aventurer au large, ainsi que je le remarquai, non sans étonnement, lorsque je promenais mes regards sur la vaste mer, pendant qu'un orage se formait sur les terres de Sumatra.

La nuit était délicieuse; une douce fraîcheur succédait peu à peu à la chaleur du jour; pas un nuage ne voilait au ciel la clarté des étoiles, dont les rayons éclairaient doucement les ruines de l'église et les pans de muraille au milieu desquels j'étais assis; autour de moi régnait un profond silence, et dans le lointain le tonnerre faisait entendre son bruit imposant. Mille émotions douces et amères, calmes et ardentes, se pressaient dans mon âme; les pensées diverses que les temps passés venaient d'éveiller en moi s'étaient insensiblement effacées devant d'autres souvenirs moins graves et plus chers, ceux que j'avais emportés de ma famille et de ma patrie; ils s'emparaient de mon cœur et de mon esprit, et n'y laissaient plus de place aux soucis que m'inspirait l'avenir. C'est alors que je sentis, pour la millième fois peut-être, que si les personnes à imagination vive peuvent, dans leurs voyages, trouver des charmes aux impressions fortes et vibrantes que leur inspirent les grands spectacles de la nature et ses imposants phénomènes, le véritable bonheur, celui qui ne laisse après lui ni fièvre morale ni déceptions, est auprès des êtres que nous chérissons. Bientôt, continuant ma promenade militaire, je m'acheminai vers la demeure de mon hôte, où, en reprenant mon rôle d'observateur, je retrouvai bientôt mon énergie, et m'armai, en véritable

marin, d'une nouvelle insouciance contre les chagrins et les dangers futurs.

C'est ainsi que je consacrais ordinairement mes soirées, sinon au repos du corps, du moins à celui de l'esprit, toutes les fois que je n'étais pas retenu soit à bord de la frégate, soit ailleurs par quelque dîner de cérémonie; mais aussi, comme je l'ai dit plus haut, les matinées et même les journées entières étaient presque toutes employées très-utilement dans l'intérêt de mon instruction et de ma santé.

Quand j'eus parcouru l'intérieur de la ville, ma curiosité se tourna vers les cantons environnants. Un des officiers de la garnison, homme instruit et de bonnes manières, m'offrit une heureuse occasion de la satisfaire, en m'invitant à déjeuner au fort qu'il commandait dans l'intérieur, à environ quinze milles du port; et ce fut sous son escorte qu'un matin, avant le lever du soleil, nous entreprîmes, dans nos petites voitures, cette nouvelle excursion.

La route que nous suivions était récemment faite, et présentait cependant une surface parfaitement unie, grâce à l'argile dont les terres rougeâtres de Malacca semblent fortement chargées, et à laquelle les rayons du soleil font acquérir promptement une grande dureté; mais aussi l'aspect des campagnes trahissait un sol peu susceptible de culture, excepté dans les endroits où quelque ruisseau arrosait le potager d'un industrieux jardinier chinois. Cependant la végétation sauvage était vigoureuse, et me le parut davantage encore à mesure que nous avançâmes vers l'intérieur. Le

terrain devenait visiblement plus productif; çà et là paraissaient des hameaux entourés de bouquets de grands arbres, ou bien de rizières, dont le vert tendre formait avec la teinte sombre des bois un contraste du plus heureux effet.

Déjà nous rencontrions des bandes de femmes occupées à mettre en valeur ces terrains marécageux, où elles enfonçaient à chaque pas jusqu'aux genoux dans le sol détrempé : les unes dirigeaient les irrigations, en ouvrant ou fermant au besoin les petites digues ou terrassements qui contenaient les eaux; les autres étaient employées à nettoyer les brins du riz; toutes enfin s'occupaient des divers travaux de l'agriculture. Des buffles, dont les énormes proportions me frappèrent, et qui marchaient cependant sous la conduite de jeunes enfants, servaient au labour, et venaient ainsi en aide à ces pauvres créatures dans leur tâche pénible. En vain je cherchai à découvrir quelques hommes parmi elles: ils dormaient dans les cases environnantes, ou bien cherchaient des fruits dans les bois d'alentour, tandis que leurs compagnes avaient à supporter les plus dures fatigues. Tel est l'usage dans ce pays, comme aussi dans beaucoup d'autres que j'ai visités aux bords asiatiques, où presque toujours le sexe le plus fort se conduit indignement envers le plus faible, quoique la douceur, l'intelligence et les grâces physiques dont ces femmes sont douées dans leur jeunesse, semblent leur mériter une destinée moins cruelle.

Bientôt la route, qui jusqu'alors avait été déserte,

commença à se couvrir de Malais que leurs affaires ou la curiosité amenaient au chef-lieu. Des Chinois arrivaient aussi en foule, apportant au marché le produit de leurs plantations ou de leurs basses-cours. Les premiers, marchant à pas lents et avec nonchalance, ne m'inspiraient aucune espèce d'intérêt; ils étaient presque tous de petite taille, mal conformés, salement vêtus, et leur figure large, aplatie et cuivrée portait l'empreinte de toutes les mauvaises passions. Les Chinois, au contraire, quoique pliés sous les pesants fardeaux qui chargeaient leurs épaules, cheminaient rapidement, et nous saluaient avec un air plein de bienveillance et de satisfaction: parmi ces derniers, la plupart portaient à la ville des corbeilles remplies de grosses oies, de chapons gras, de dindes à la tête écarlate, de poules et de canards en très-bon état, de bananes dorées, d'oranges à l'écorce verte, de limons parfumés, de mangoustans délicieux, et surtout de durians, espèce de fruits gros comme le melon, d'une enveloppe également verte et rugueuse, et dont l'intérieur est rempli d'une pulpe blanchâtre et savoureuse, mais qui exhale une odeur extrêmement désagréable : ce fruit cependant n'en est pas moins très-recherché des indigènes, et même des Européens. J'ajouterai, comme un fait assez extraordinaire, que les tigres en sont très-friands, et ne viennent rôder, dit-on, autour des lieux habités que pour dérober les durians tombés des branches, ce qui est du reste, aux yeux des propriétaires, une preuve de la complète maturité de ces fruits.

J'apercevais aussi de temps à autre de petites charrettes traînées par des buffles; moyen de transport introduit depuis quelques années seulement dans le pays, et que favorisent les nouvelles routes exécutées sur plusieurs parties du territoire anglais. Ces charrettes étaient chargées d'arack, de poivre, de sagou, de cocos, de bétel, de résine, d'ivoire, de cuirs et de cornes de rhinocéros, de peaux de buffles et de cerfs; articles qui sont tous tirés des possessions de la Compagnie ou des cantons malais les plus rapprochés, et destinés en majeure partie à l'exportation, de même que les volailles et les fruits dont je viens de parler.

Ces deux dernières espèces de productions sont, à vrai dire, la seule branche de trafic un peu importante que ses malheurs aient laissée à Malacca; c'est en l'exploitant avec une activité sans cesse croissante que les marchands de cette cité déchue parviennent à payer aux négociants de Sincapour les articles européens nécessaires aux besoins de la population indigène des provinces intérieures, lesquelles leur fournissent en outre les denrées citées plus haut, et, au moyen de la petite rivière dont la ville est traversée, une assez grande quantité de bois de charpente et d'ébénisterie, très-estimés dans les établissements anglais des détroits.

Cette espèce de prospérité commerciale, qui ne faisait que de poindre lors de mon passage à Malacca en 1838, m'étonna d'autant plus, que je n'ignorais pas combien le pays avait souffert de la guerre à laquelle il s'était vu entraîné par suite du soulèvement

des tribus malaises qui, sous le nom de Nannings, occupent le territoire britannique. On dit que ce soulèvement fut occasionné par une mesure fiscale ayant pour but de substituer une sorte de dîme sur les produits territoriaux, à certains droits de corvée et à plusieurs taxes sur le labourage établis du temps des Hollandais. Ce changement était-il juste et politique? devait-il, comme on le prétend, contenter les naturels? Ce sont là, je le crois bien, des questions difficiles à résoudre. Toujours est-il que ces derniers prirent les armes, et que, loin d'être intimidés à l'approche d'une centaine de cipayes composant toute la garnison, qu'on envoya contre eux, ils marchèrent à leur rencontre, et les contraignirent à fuir honteusement jusqu'à la ville, sous les murs de laquelle les insurgés ne tardèrent pas à se présenter, après avoir saccagé tous les hameaux environnants. La circonstance était critique pour les autorités de Malacca, qui se voyaient entourées d'une population pleine d'épouvante, et dont la majeure partie leur était hostile; mais, à défaut de troupes capables de repousser un ennemi encouragé par sa dernière victoire et par des renforts venus des royaumes voisins, elles eurent recours aux séductions de toute sorte. Ce moyen réussit complétement: bientôt les Nannings, abandonnés de leurs principaux alliés, furent contraints à retourner chez eux, d'où ils ne sortirent de nouveau, en armes, que lorsqu'une expédition envoyée de Madras envahit leur territoire. Cette fois, la partie était trop inégale pour qu'ils pussent opposer la moindre résistance;

leurs principaux villages furent occupés ; on s'empara de leurs chefs, et l'ordre se trouva ainsi complétement rétabli en peu de temps.

Toutefois cet heureux résultat ne fut pas obtenu sans peine et sans d'énormes dépenses. On savait, par l'expérience de la campagne précédente, combien était redoutable l'audace des Malais combattant dans les bois, et avec quelle promptitude ils interceptent les passages au moyen d'estacades formées de gros arbres abattus et entrelacés, derrière lesquelles ils se défendent avec une grande détermination : aussi le chef de l'expédition se décida-t-il à faire pratiquer une large route par ses troupes, à mesure qu'elles s'avançaient à travers les bois dans l'intérieur du pays ; il prit, de plus, le sage parti de construire un fort à quinze milles environ du chef-lieu, à l'endroit même où, l'année précédente, la garnison de Malacca, pressée par l'ennemi, avait été obligée d'abandonner ses canons, de brûler ses bagages, afin de se rabattre plus vite du côté de la mer.

Cette route, nous la parcourions; ce fort était le but de notre voyage; et, tout en gémissant des maux que la guerre avait dû répandre nécessairement sur le pays, je trouvais que, contre l'ordinaire, elle avait amené avec elle des compensations réelles, et procuré à la contrée des avantages dont elle n'eût jamais été en possession peut-être, si les événements dont je viens de parler ne s'étaient accomplis. En effet, à la faveur des voies de communication pratiquées durant les hostilités entre le chef-lieu et les principaux villages

des Nannings, dans le but de faciliter le transport des approvisionnements destinés aux troupes, le commerce, l'industrie, et par conséquent la civilisation, se sont introduits dans des lieux qui jusqu'alors leur avaient été fermés complétement, tant il était difficile aux étrangers d'y pénétrer. Aujourd'hui, ce sont ces mêmes cantons qui fournissent en majeure partie les fruits et les denrées que je voyais porter en si grande quantité au marché de Malacca, où ils sont échangés contre mille articles européens Ces relations ont le triple avantage de rendre le sort des naturels moins misérable, de leur inculquer peu à peu nos mœurs, de les initier à nos usages, et d'effacer insensiblement les fâcheuses impressions que ces peuples ont conservées à l'égard des chrétiens.

Aussi les autorités de la colonie multiplient-elles les communications autant que cela leur est possible. A chaque instant nous rencontrions des bandes de forçats indiens, envoyés de Madras, qui abattaient les bois et les jungles pour faire quelque nouveau chemin, ou construisaient des ponts sur les ruisseaux. Ces hommes avaient l'air bien portants, et ne paraissaient pas découragés. On est généralement content de leur travail, de leur conduite; et la plupart obtiennent aisément la permission de rester dans le pays, quand le temps de leur peine est terminé. Ceux d'entre eux qui sont musulmans épousent des filles malaises, et servent ainsi à augmenter la population.

Tout en cheminant, en causant, en questionnant mon compagnon de voyage, j'approchais du but de

notre course; et bientôt nous débouchâmes sur une plaine, au milieu de laquelle j'aperçus le fort où je devais passer la journée. Nous y parvînmes par une chaussée bordée de rizières; et j'avoue qu'en voyant ces faibles remparts de terre, dont, malgré leur récente construction, une partie comblait déjà les fossés par suite des pluies du dernier hivernage; en voyant, à l'intérieur, de mauvaises baraques formées d'écorce d'arbre, dont une tenait lieu de magasin, une autre de caserne à une cinquantaine de cipayes, et enfin la dernière, ni plus solidement bâtie ni mieux close que les deux premières, composant le logement de la principale autorité du lieu; j'avoue, dis-je, que je n'eus pas grande confiance dans l'utilité que pouvait offrir, sous tous les rapports, une bicoque semblable; et j'allai même jusqu'à considérer comme très-aventuré le déjeuner sur lequel je comptais pour réparer mes forces après notre longue course du matin. Mais combien je fus agréablement rassuré, quand je trouvai à la porte de cette habitation, si peu commode en apparence, une jeune et jolie dame anglaise, femme de mon compagnon de voyage, qui nous reçut de la façon la plus aimable, et nous fit gracieusement les honneurs d'un excellent déjeuner servi dans son appartement, dont l'arrangement confortable fut pour moi une nouvelle cause d'étonnement! Le repas était à peine terminé, que déjà nous étions à cheval, parcourant les environs du fort, tous trois de compagnie; car ma charmante hôtesse voulut bien nous accompagner. Nous visitâmes successivement tous les lieux qui pouvaient

offrir quelque intérêt à mon insatiable curiosité; mais le nombre en était malheureusement très-borné : et dès que nous eûmes laissé en arrière les champs marécageux au milieu desquels se trouve le fort, je ne vis plus que des jungles épais, à travers lesquels serpentaient difficilement d'étroits sentiers, que des troncs d'arbres, tombés de vieillesse, obstruaient à chaque pas.

Pour mon compagnon de voyage, intrépide chasseur, ce genre de promenade avait un charme infini; les touffes de grands arbres que nous rencontrions, les clairières que nous traversions, et que probablement il avait souvent visitées, réveillaient dans sa mémoire le souvenir de faits qui, racontés par lui d'une manière aussi simple que spirituelle, m'intéressaient d'autant plus que je prenais ainsi une connaissance plus exacte de la contrée. C'est par ce moyen que j'appris combien les forêts de la presqu'île renferment d'animaux sauvages d'espèces différentes. En s'avançant encore un peu dans ces bois qui nous entourent, me disait mon guide, on trouverait des éléphants, des rhinocéros, des tigres, des léopards, des ours noirs, des sangliers, des cerfs, des daims de la plus forte taille, des buffles sauvages extrêmement dangereux, des troupes innombrables de farouches bisons qui attaquent l'homme et le broient avec fureur sous leurs pieds; les jungles fourmillent d'insectes venimeux, et l'on compte plusieurs sortes de boas parmi les reptiles, dont la quantité est si grande en Malaisie, que souvent on en découvre jusque dans les maisons des villes, où ils se glissent à la faveur de la nuit. La race des singes n'est

pas moins multipliée; on en rencontre dans les bois, et aux environs des lieux habités, une foule d'espèces, depuis l'orang-outang de la plus haute taille jusqu'aux plus petites variétés. Je n'en pouvais douter; car, à mesure que nous pénétrions dans les fourrés, nous entendions de plus en plus leurs cris discordants et sonores, qui semblaient effrayer même les oiseaux, dont les nombreuses volées traversaient à chaque instant les sentiers que nous suivions, et parmi lesquels je remarquai plusieurs individus aux brillantes couleurs, entre autres le faisan argus, dont le plumage est d'une beauté incomparable.

L'espèce humaine ne le cède, dans ces contrées, ni en variété, ni en nombre, aux autres êtres de la création, continuait mon intéressant narrateur; et s'il nous était possible de parcourir ces immenses forêts, où les naturels seuls peuvent pénétrer, nous rencontrerions, avant peu de jours de marche, des tribus nombreuses de sauvages, qui diffèrent toutes les unes des autres par les usages, les mœurs et la couleur de la peau. Ces tribus occupent la chaîne de montagnes qui s'étend depuis la naissance de la presqu'île jusqu'à son extrémité.

J'ai déjà parlé des Krians noirs et blancs, dont les possessions touchent presque à la mer des Détroits, beaucoup plus près de Poulo-Pinang que de Malacca. Ils ont pour voisins, vers le sud, les Samangs ou Mawas, espèce de nègres au teint de suie, au poil laineux, et dont le nez épaté et les grosses lèvres disgracient encore les formes ignobles et la physionomie fé-

roce. Ces Mawas passent en outre pour avoir des mœurs extrêmement cruelles, et sont très-redoutés des Malais, qui les accusent d'être anthropophages; ils sont armés de la sagaie, et d'une sorte de sarbacane longue de deux à trois mètres, faite d'un bambou creusé, sculpté en dessus, et garni intérieurement d'une substance douce et unie. Au moyen de ces tubes, les Mawas atteignent aisément à d'assez grandes distances les oiseaux les plus petits, en chassant avec le souffle des boulettes de terre glaise ou des dards emplumés, dont les indigènes de la plaine redoutent extrêmement la piqûre empoisonnée.

Une autre sorte de nègres dont les tribus parcourent les hautes terres, les Jackoons, sont bien peu semblables, assure-t-on, aux horribles Samangs dont il vient d'être question. Cette dernière espèce a les cheveux longs, les traits réguliers et la taille élevée. Les Malais considèrent les Jackoons comme des gens doux et inoffensifs, quoique se servant de l'arc avec une grande adresse, mais seulement contre les animaux sauvages, dont ils font leur principale nourriture; ils craignent beaucoup les étrangers, fuient leur présence; et pourtant ils font quelque trafic avec eux, du moins avec les Chinois qui sont venus s'établir sur la lisière des grands bois, dans le but de traiter avec cette peuplade. Les rapports s'établissent entre eux d'une manière aussi singulière que paisible : à certains endroits de la forêt fixés par l'usage, et situés à peu de distance de l'habitation du marchand, les sauvages viennent déposer en cachette de l'ivoire, des rotins, des joncs,

[illegible] d'animaux : et ils se retirent après avoir jeté [illegible] pour avertir le Chinois de leur venue. [illegible] qui connaît par expérience les articles que ses [illegible] préfèrent, porte à cette espèce de bazar improvisé, du tabac, des étoffes grossières, de la quincaillerie, du fer, de la verroterie, et rentre discrètement chez lui : les sauvages reviennent alors; ils font eux-mêmes les échanges, et toujours, à ce qu'il paraît, avec une extrême droiture : puis ils emportent les objets qu'ils ont choisis. Mais malheur au marchand qui abuserait de leur confiance et de leur bonne foi, surtout s'il ne tenait aucun compte des hurlements que pousse dans cette circonstance la partie qui se trouve lésée! car il court le risque de voir son habitation assaillie et saccagée pendant la nuit par les Jackoons irrités.

Cependant leur industrie mercantile ne se borne pas à ces échanges : quelques-uns d'entre eux, plus hardis que le reste de leurs compatriotes, s'aventurent jusqu'aux villages malais pour y vendre des simples récoltés dans les forêts, et qui sont considérés par les naturels de la plaine comme très-efficaces dans certaines douleurs d'entrailles, ou pour les maladies de la peau ; or, comme les vendeurs ajoutent à ces spécifiques quelques pratiques de sorcellerie, ils font payer fort cher leurs herbes et leurs prétendus enchantements.

Ces nègres vivent donc en paix avec leurs voisins, ne guerroient jamais entre eux, et ne sont occupés la plupart du temps qu'à chercher leur nourriture dans les forêts; ils attaquent sans crainte et font tomber

sous leurs coups les animaux les plus gros, les plus féroces; ils surprennent les cerfs que la soif attire au bord des torrents, et percent de leurs traits le buffle sauvage, quand ce redoutable quadrupède passe sous les arbres dans le feuillage desquels ils sont cachés. Ils emploient pour tuer l'éléphant le même moyen auquel les Ceylanais ont recours, celui de percer de flèches les pieds de l'animal lorsqu'il descend des hauteurs; mais leurs armes étant trop fragiles pour entamer l'épaisse cuirasse de l'hippopotame, dont cependant ils aiment beaucoup la chair, ils attendent le moment où ce lourd pachyderme, qui fréquente de préférence les endroits marécageux, étant venu se vautrer dans la fange, s'y trouve si bien enfoncé, que le pauvre animal, malgré ses longs efforts, ne peut se retirer de cette boue que plusieurs jours de sécheresse ont rendue compacte, ce qui donne aux chasseurs la facilité de l'approcher sans crainte, et même de l'entourer de broussailles sèches auxquelles ils mettent le feu; de sorte que bientôt la victime, enveloppée par les flammes, est transformée en un mets succulent et copieux, dont tous les membres de la tribu accourent prendre leur part.

C'est en racontant avec non moins d'esprit que de grâce une multitude de faits de ce genre, que mon guide était parvenu à me faire trouver de l'agrément à une promenade accomplie au milieu des jungles ou des bois, sur un sol très-accidenté, et par une chaleur accablante. Toutefois je me trouvai un peu fatigué lorsque nous arrivâmes, après cette longue tour-

née, au principal but de notre excursion, la source d'eau chaude, près de laquelle le gouvernement avait fait élever depuis quelques années une sorte de maison de santé. L'onde précieuse qui guérit, dit-on, les douleurs de goutte, les rhumatismes, et beaucoup d'autres maux, sort en bouillonnant d'un petit puits, d'où une rigole la conduit dans plusieurs baignoires maçonnées à la surface du sol. Cette espèce de salle de bains est entourée de murs de terre blanchis à la chaux. On travaillait à les réparer, ainsi que la toiture de l'établissement, qui déjà avait été gravement endommagée par les pluies, et, ce qui est cent fois pis, par les fourmis blanches, véritable fléau des propriétaires et des laboureurs en Asie, de même que dans nos colonies, où la pernicieuse atteinte de ces insectes amène rapidement la ruine des constructions fragiles généralement usitées dans les pays chauds.

Tous les autres édifices élevés aux environs de la source n'avaient pas été moins maltraités; le pavillon qui sert d'asile momentané aux malades d'un certain rang, l'hôpital destiné aux militaires, et enfin la caserne des troupes préposées à la garde du lieu, se trouvaient considérablement dégradés. Il est vrai que ces bâtiments, construits presque entièrement d'écorces d'arbres, n'opposent pas une grande résistance aux dents acérées des karias, qui du reste peuvent accomplir très-paisiblement leur œuvre de destruction, attendu que ces bains sont fort peu fréquentés.

Partout sous nos pas la fumée sortait du sol, et marquait la direction des petits ruisseaux circulant au mi-

lieu des masures voisines et des champs d'alentour, dont la végétation est superbe, quoique l'eau qui les arrose paraisse fortement imprégnée de soufre ; mais cette eau n'en est pas moins potable; on n'en boit guère d'autre à Malacca et dans les environs, où, malgré sa couleur blanchâtre, peu agréable à l'œil, elle est même préférée à toute autre, à cause de son goût légèrement sucré et de ses qualités hygiéniques. Il est peu de cantons où on ne la trouve pas à un mètre au-dessous du sol; aussi chaque maison, chaque case possède son puits.

Pour revenir de la source thermale au fort, nous cheminâmes à travers une plaine découverte, assez bien cultivée par les naturels de plusieurs hameaux, dont les cases et les champs de riz ou de légumes étaient séparés entre eux par des bosquets d'arbres fruitiers indigènes, les uns en fleur, les autres couverts de fruits, dont notre charmante compagne m'apprit que l'on compte jusqu'à quarante-cinq espèces différentes. Ces fruits, quoique sauvages, sont presque tous excellents, tant la nature s'est montrée libérale envers ces contrées sous le rapport des productions du sol. Le riz y est très-beau; les cannes à sucre parviennent à une grande hauteur; le cafier, le poivrier, s'ils y étaient mieux cultivés, ou si la main-d'œuvre était moins chère, donneraient des résultats meilleurs et plus abondants. Les forêts contiennent en outre une foule de bois très-estimés pour la charpente et pour l'ébénisterie; on y trouve également l'arbre précieux d'où découle cette résine qui met les charpentes à

l'abri de la piqûre des vers et des insectes, et que l'on recherche avec empressement aux Indes, pour en enduire la carène des vaisseaux et les parois des maisons.

Mais dans ce pays, comme dans beaucoup d'autres parties du globe situées sous les mêmes latitudes, la cause de ce luxe de végétation, je veux dire la chaleur humide particulière aux climats intertropicaux, est malheureusement délétère pour l'espèce humaine; les affections cutanées du plus mauvais caractère, telles que la lèpre et les ulcères, les fièvres inflammatoires, les dyssenteries, la petite vérole, et même le terrible choléra, font parfois de très-grands ravages parmi la population indigène, et ne sévissent pas moins sur les étrangers, ainsi que l'éprouvent constamment les troupes de la garnison, malgré le soin qu'on a de les rappeler souvent à Madras, et comme l'équipage de *l'Artémise* en faisait la cruelle expérience en ce moment.

Le commandant du fort lui-même ainsi que sa femme, contraints de résider dans un canton marécageux et entouré de bois épais, subissaient l'influence insalubre de l'atmosphère. Cette vie solitaire, cet éloignement de leur patrie et même des bords indiens, où ils avaient laissé des parents et des amis, devaient naturellement répandre sur les manières, sur la conversation de ces deux pauvres exilés, une teinte de tristesse que ma présence avait d'abord adoucie, mais qui reparut peu à peu, à mesure que, notre connaissance devenant plus intime, nous pûmes parler de ce

qui nous intéressait. Comme eux j'étais exilé, comme eux je souffrais de la solitude à laquelle ma position me condamnait. Une douce sympathie s'établit donc entre nous ; aussi éprouvai-je une sorte de vide d'âme, un sentiment cruel d'isolement, lorsque, après avoir pris quelques rafraîchissements et remercié mille fois du fond du cœur mes hôtes de leur gracieux accueil, je repris le chemin de la ville un peu avant le coucher du soleil.

On conçoit que des moments aussi doucement employés devaient s'écouler rapidement ; et d'autant plus que je sentais diminuer chaque jour les vives inquiétudes que la santé de mon équipage m'avait inspirées. Nos dyssentériques, bien logés, bien soignés, reprenaient presque tous leurs forces ; et si, depuis notre arrivée à Malacca, plusieurs d'entre eux avaient succombé à l'atteinte du fléau, on attribuait leur mort bien moins à l'intensité de la maladie qu'à leur entrée tardive à l'hôpital, pour lequel ils montraient un éloignement déraisonnable, ou bien à l'usage de prétendus remèdes qu'ils avaient achetés en secret, et fort cher, à des empiriques chinois ou malais. Une autre cause encore avait hâté la mort de plusieurs de nos pauvres malades : c'était une faim tellement dévorante, que, malgré toute la surveillance des infirmiers, ils se gorgeaient, jusqu'à l'instant fatal, de biscuits et de viandes salées, dont on trouvait les restes sous leur oreiller. A terre même, il était fort difficile d'empêcher les hommes en santé de donner de bien funestes preuves d'attachement à leurs camarades traités hors

[illegible] des aliments [illegible] tous les efforts des [illegible] vers la fin de juillet les [illegible] une grande faiblesse, [illegible] je me décidai [illegible] notre voyage vers la [illegible] arriver avant le renouvellement [illegible] la dangereuse époque [illegible] heures du soir, nous appareillâmes [illegible] et gouvernâmes [illegible]

[illegible] le temps avait été presque [illegible] de la brise de sud-ouest [illegible] elles combattaient l'une [illegible] nous n'éprouvions [illegible] la température [illegible] de l'état-major [illegible] impulsions de [illegible] pensaient [illegible] quelques-uns avaient [illegible] plusieurs connaissances [illegible] parmi les [illegible] hollandais les [illegible] avec empressement les [illegible] du pays, d'autres s'étaient livrés avec ardeur à la chasse dans les environs de la ville : mais la crainte des serpents et des insectes venimeux qui fourmillent dans les bois, et les piqûres incessantes des moustiques, cette plaie des contrées marécageuses, les eurent bientôt dégoûtés d'un exercice qui

perdait d'autant plus de son agrément à leurs yeux, que le gibier, poursuivi à outrance par les naturels, ne se trouve plus guère que dans les forêts éloignées de Malacca. Quant aux matelots, l'abondance des vivres frais de toutes sortes, et des promenades à terre presque journalières, les avaient ramenés, physiquement et moralement, à leur état normal, c'est-à-dire, à la gaieté, à la santé, et à l'insouciance de l'avenir.

Nous étions donc tous dans de bonnes dispositions pour prendre la mer; et ce fut d'autant plus heureux, qu'à peine sortis, nous retombâmes dans une série de contrariétés semblables à celles que nous avions précédemment éprouvées dans les calmes, les brises molles et contraires, et les violents orages accompagnés de pluie. Ce fut en pareilles circonstances que nous franchîmes ces passages difficiles, à travers lesquels j'avais conduit *la Favorite* plusieurs années auparavant. Je revis les mêmes montagnes servant de points de reconnaissance aux marins : le mont Moar, qui domine orgueilleusement les rivages d'alentour; la belle colline Formose, qu'une riante verdure couvre jusqu'à son sommet; enfin les hautes Carimons, ces îles près desquelles, naguère encore, les navigateurs indigènes et même européens ne passaient qu'en tremblant, avant que les navires à vapeur anglais eussent livré à la justice expéditive des tribunaux criminels de Sincapour les bandes de forbans qui, de temps immémorial, en avaient fait leurs repaires, malgré la nature aride et montueuse du sol. Mais ces îles sont si bien placées pour commander

l'entrée du détroit, que le fondateur de Sincapour eut un instant l'envie d'y placer l'entrepôt du commerce britannique dans ces contrées : des considérations de politique locale l'empêchèrent seules, dit-on, de mettre à exécution ce projet, dont l'abandon a été depuis vivement censuré.

Nous côtoyions de très-près les rivages fertiles et bien arrosés du royaume de Johore, renommé pour ses fruits excellents, ses beaux bois de charpente et d'ébénisterie, son or, son ivoire, et surtout la qualité supérieure de l'étain que ses mines produisent. La capitale, assez belle ville, située à l'extrémité de la presqu'île malaise, à peu près vis-à-vis l'île de Sincapour, fut fondée, en 1512, par le fils du souverain que les Portugais avaient chassé de Malacca. Elle prit, en peu de temps, une telle importance, que ses habitants purent lutter pendant quelques années avec succès contre les redoutables maitres de Goa, qui ne parvinrent à s'emparer de la ville de Johore qu'en 1608, après plusieurs guerres infructueuses, et ne purent même en conserver la possession, malgré leur vif désir de rester maitres d'une place qui, dès cette époque, faisait un commerce très-considérable avec les diverses parties du grand archipel d'Asie, et comptait, au nombre de ses dépendances, Bintang, Battam, ainsi que plusieurs autres grandes iles situées à l'ouverture du détroit du Gouverneur.

Cette lutte sanglante, et les dévastations qui en résultèrent, eurent pour conséquence naturelle d'accroître encore la haine que les naturels de ces contrées ont con-

çue contre les chrétiens. Aussi les habitants du Johore se sont montrés de tout temps les plus déterminés forbans des pays voisins : leur audace, leur barbarie, les avaient rendus la terreur des Européens ; et probablement ils le seraient encore, si la fondation de Sincapour n'eût pas contraint chefs et sujets, qui se livraient à l'envi à la piraterie, de mettre un terme à leurs brigandages. Depuis lors, ce royaume est tombé dans l'obscurité : le sultan a vendu, moyennant une pension annuelle, Bintang aux Hollandais, peu de temps après avoir cédé, au même prix, Sincapour à l'Angleterre ; et la capitale n'a plus d'autre commerce que la vente, à l'établissement anglais, des diverses denrées fournies par les provinces qui l'entourent.

Ces améliorations, quoique poursuivies avec vigueur par les autorités du comptoir anglais, n'étaient devenues pourtant sensibles que depuis l'époque du passage de *la Favorite*, tant les Malais avaient renoncé avec peine à leurs anciennes habitudes de désordre : aussi étais-je étonné de trouver ces parages, que j'avais laissés presque déserts en 1830, couverts aujourd'hui d'une foule de caboteurs, et même de bateaux légers, dans lesquels les pourvoyeurs de Sincapour s'avancent assez loin au large pour offrir leurs services aux capitaines des bâtiments arrivant d'Europe. Cependant ajoutons que ces bateaux sont montés ordinairement par un bon nombre d'hommes armés, de façon à résister aux petits forbans qui sortent parfois de l'embouchure des rivières, fort nombreuses sur cette côte, afin de surprendre les embarcations tout

[illegible] sur la rade de Singapour.

Nous jouissions dans ce moment d'un magnifique spectacle. Le soleil touchait presque à l'horizon, et dorait, de sa clarté mourante, les bords cuivrés des nuages épais amoncelés sur les hautes terres de Johore: mille éclairs éblouissants, et les roulements prolongés du tonnerre, annonçaient un de ces orages très-fréquents dans la saison où nous étions alors, et qui viennent, chaque soir, répandre dans l'atmosphère une délicieuse fraîcheur. Rarement ces orages sont accompagnés d'un vent impétueux; et si le grain souffle avec quelque violence, il n'est à craindre que pour les navires caboteurs, à bord desquels on veille fort mal généralement [illegible] sont presque toujours en [illegible]

Aussi [illegible] au plaisir [illegible] de Sincapour. [illegible] sur les [illegible] et sur [illegible] de pierre [illegible]

bon nombre sortant du port y étaient immédiatement remplacés par de nouveaux arrivants. Au bord de l'eau, figuraient d'une façon très-agréable une foule de jolies maisons blanches, entourées de bouquets d'arbres, et ornées, presque toutes, de toits en terrasse et de galeries extérieures, sur lesquelles nous apercevions, à l'aide de nos longues-vues, des dames et des *gentlemen* occupés probablement à regarder *l'Artémise* venant au mouillage. Un peu plus haut, sur la pente douce du terrain, au sommet de plusieurs monticules verts, ou dans de petites vallées charmantes, ombragées par de grands arbres, je reconnaissais quelques-uns des monuments publics à leurs larges dimensions, ou bien à la blancheur éclatante de leurs murailles; d'un côté, le palais de justice, remarquable construction dans le style grec; de l'autre, la caserne des troupes, dont les nombreuses dépendances occupent un terrain considérable. Enfin, je détournai avec peine mes regards d'une charmante église arménienne, que distinguent son clocher aérien, ses petites colonnes, son portique élégant, et qui semble se cacher sous une épaisse feuillée, pour paraître plus gracieuse encore aux yeux charmés qui la découvrent. Tout cela était cependant éclipsé par l'habitation du gouverneur, située sur le point culminant de la colline qui domine la ville et la mer : non qu'elle soit grandiose ou d'une architecture très-distinguée, puisque ce n'est, en définitive, qu'un édifice de bois sans étage, surmonté d'un toit plat, dont les larges bords abritent de longues galeries; mais la position en est

admirable. Une brise légère rafraîchit sans cesse les vastes appartements qu'elle renferme, tandis que des arbres séculaires les défendent contre les rayons du soleil.

Les hôtes de cette belle demeure pouvaient distinguer, de leurs fenêtres, toutes les parties du détroit et les plaines de Johore ; à leurs pieds s'étendaient des pelouses, des parterres de fleurs, et les restes de l'antique forêt dont naguère encore ces cantons étaient couverts ; tandis que sur leur tête flottaient les couleurs britanniques déployées au sommet d'un mât élevé, d'où elles semblaient dominer tout le pays d'alentour.

C'est là qu'en 1830 j'avais été accueilli, avec autant de distinction que de bienveillance, par le gouverneur de l'établissement, le même qui, étant devenu commandant supérieur des possessions anglaises dans les Détroits, résidait à Poulo-Pinang. Je ne pus le voir pendant mon séjour à Georges-Town, attendu qu'il était en tournée à Sincapour, d'où, par malheur, il venait de partir sur un navire à vapeur, dans la nuit qui précéda l'arrivée de *l'Artémise* devant ce dernier port. Mes regrets d'avoir ainsi manqué deux fois l'occasion de revoir une ancienne connaissance dont j'avais eu tant à me louer, furent heureusement adoucis par le cordial accueil que je reçus du colonel Cooke, commandant le régiment de Cipayes affecté à la garde des comptoirs britanniques sur la presqu'île malaise, et par les aimables attentions dont me combla le consul américain, M. Balestier, homme distin-

gué sous tous les rapports, qui voulut absolument être mon hôte pendant la durée de notre relâche dans sa résidence.

Sous la direction de deux semblables guides, je ne pouvais manquer de renseignements positifs sur ce pays intéressant; et d'autant mieux que je trouvai réunies, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, les personnes les plus marquantes des diverses administrations publiques et du haut commerce, dont la plupart répondaient avec empressement à mes questions, et m'accompagnaient même souvent dans les promenades qui succédaient presque toujours au dîner. C'est ainsi qu'avec le colonel et plusieurs autres officiers je visitai les casernes et l'hôpital militaire, où régnaient beaucoup d'ordre et la plus grande propreté. Cependant l'air morne et ennuyé des soldats excita mon attention; je me souvins du mouvement, de la vie que j'avais remarqués en pareils lieux à Bombay et à Calcutta, et qui étaient occasionnés par la présence des familles de Cipayes. Ici, pas une femme, pas un enfant ne paraissait; un morne silence régnait partout; et j'appris, non sans étonnement, que, pour diminuer les frais de transport, le gouvernement du Bengale oblige les soldats qu'il envoie outre-mer, à laisser leurs familles dans l'Inde. Il paraît que cette mesure cruelle produit les plus mauvais résultats; car les pauvres Cipayes, ainsi éloignés des objets de leur affection, se livrent à la débauche, à l'ivrognerie, contractent avec les indigènes des liaisons dangereuses pour la discipline, se montrent, plus que

partout ailleurs, fatigués, dégoûtés de leur état, et vont enfin encombrer les hôpitaux, où beaucoup meurent en peu de temps. Certes, le traitement de ces nombreux malades est plus onéreux à la Compagnie que ne le serait le transport des femmes et des enfants de quelques centaines de soldats blancs ou noirs, envoyés annuellement pour tenir garnison dans les pays birmans et malais; car non-seulement ces soldats viennent presque toujours de Madras, et n'ont par conséquent qu'une courte navigation à faire jusqu'à leur destination, mais encore leur passage sur les bâtiments frétés dans ce but ne doit pas coûter bien cher, si on en juge par la manière fort peu confortable dont ils sont traités à bord.

Ces causes de mécontentement, données par l'administration de Calcutta aux troupes employées dans l'Indo-Chine, me semblèrent exercer une fâcheuse influence sur l'attachement de ces dernières pour elle, et plus encore sur leur discipline; car le nouveau mode de punition mis en vigueur dans l'armée indienne, la réclusion solitaire, est beaucoup plus employé dans le régiment de Sincapour que dans ceux de Madras ou de Bombay. J'appris du colonel qu'il obtenait d'excellents résultats de ce moyen de discipline, principalement sous le double rapport de l'amendement et de la santé des hommes adonnés à la débauche. Ils sortent de prison, me disait-il, mieux portants, et généralement disposés à se conduire d'une manière plus régulière; et quoique redoutant beaucoup cette punition, ils ne s'en plaignent pas, parce qu'elle est

toujours appliquée avec une grande modération, et jamais arbitrairement. Le chef du corps peut seul l'infliger, et pour huit jours au plus seulement. Si le coupable est passible d'une incarcération plus prolongée, il comparaît devant une cour martiale; et encore cette dernière ne peut-elle le condamner qu'à trois mois, qui est le maximun fixé par la loi pour ce genre de punition. Je trouvai les cellules, dont on me montra l'intérieur, aussi bien tenues que celles où j'étais entré à Bombay, c'est-à-dire très-propres et bien aérées. Elles sont situées loin du bruit, dans un endroit écarté, où les prisonniers viennent se promener les uns après les autres, une demi-heure le matin et autant le soir. Ceux que je vis me parurent jouir d'une santé parfaite, et rien en eux n'annonçait le découragement ou l'exaspération.

Je ne puis malheureusement dire autant de bien de plusieurs autres établissements publics que je visitai avec le même soin. L'hôpital civil est horriblement mal administré; tout y est malpropre et soulève le cœur. Le bagne, où sont les convicts envoyés de Madras pour les travaux publics, et en particulier pour l'entretien des routes, laisse également beaucoup à désirer; il ne présente ni la solidité ni la distribution que doit avoir un bâtiment consacré à une pareille destination.

Cependant j'ai été à même de remarquer, en parcourant la ville, que l'administration locale s'occupait d'objets d'intérêt général, et même d'embellissements: des rues nouvelles, tirées au cordeau, étaient soigneusement pavées; des canaux s'ouvraient pour

[illegible] aque-[illegible] montagnes [illegible]. Les quais [illegible] achever l'en-[illegible]

[illegible] progrès [illegible] promptement [illegible]. Dans les [illegible] laissé [illegible] succédait [illegible] vastes entrepôts [illegible]. Je voyais [illegible] d'hommes [illegible] empressement [illegible] autres répa-[illegible] dans [illegible] négo-[illegible] magasins. De toutes parts [illegible] étonnante [illegible] d'ouvriers chi-[illegible] de leur travail, j'ai souvent pensé que [illegible] peu solide, et que ces constructions, improvisées pour ainsi dire, ne devaient pas être en état de résister long-temps à l'influence d'une atmosphère constamment humide. En effet, la plupart de ces habitations prennent en peu de temps un air de vétusté, de délabrement, qui donne, au premier coup d'œil, à Sincapour l'air d'une vieille cité.

Dans l'intérieur de la ville, on est frappé sur tous

les points par le contraste choquant de la plus grande opulence et de la plus abjecte misère. Auprès de jolies habitations saines et spacieuses, des familles malaises sont entassées à l'étroit dans d'horribles bouges élevés sur des pieux, au milieu de larges flaques de vase que le soleil, à chaque reflux, frappe de ses rayons brûlants, et qui seraient devenus depuis longtemps des foyers de maladie, si les eaux descendant des hautes terres n'y entretenaient constamment une salutaire humidité. Mais, à l'empressement que l'on met à défricher les collines d'alentour, on doit prévoir le moment où ces ruisseaux tariront; et alors si les vastes travaux de desséchement dont il est question ne sont pas promptement exécutés, Sincapour deviendra un lieu pestilentiel, de très-sain qu'il est encore aujourd'hui.

Sur les places, dans les rues, affluaient des gens de toutes les nations asiatiques; partout régnait un mouvement d'hommes et de choses tout à fait curieux, principalement sur le port, où mes instincts de marin me ramenaient toujours. Les pros du grand archipel d'Asie s'y pressaient de toutes parts, pour embarquer ou débarquer leurs cargaisons; et cependant cette animation, ce mouvement qui me surprenaient, devaient être bien plus remarquables deux mois plus tard; car c'est alors que les forts caboteurs malais, profitant des beaux temps qui règnent d'ordinaire à chaque changement de mousson, viennent des grandes îles de l'est, apportant des productions de toute espèce, pour les échanger contre des marchan-

[illegible] arrivent les [illegible] de Nankin avec [illegible] nombreux passagers. [illegible] paraissent les [illegible] entassés les pèle[illegible] pour céder [illegible] de Mahomet, [illegible] le tombeau [illegible]

[illegible] pour Sinca[illegible] est environ de [illegible]ment aug[illegible] les parties de [illegible] les magasins [illegible] d'écailles [illegible] pour l'Europe; [illegible] d'oiseaux et [illegible] gourmets chinois. [illegible] les nom[illegible] occidentales [illegible] comptoir an[illegible] du café, du [illegible] temps, des va[illegible] diamants. Pour [illegible] apportées par les [illegible] pas moins recherchées, [illegible] de soie, en sucre candi, [illegible] et en mille autres productions de l'industrie des sujets du céleste empire. Enfin, à cette même époque, l'étain, les résines

et les autres produits des pays malais encombrent les quais de Sincapour.

En 1833, la valeur des marchandises tirées de la Grande-Bretagne, et données en échange de celles dont je viens de parler, s'éleva, dit-on, à 45 millions de francs. Depuis, suivant ce que plusieurs personnes m'ont assuré, elle se serait beaucoup accrue; mais je crois que dans cette évaluation on a compris l'opium, dont les junques ont exporté une notable quantité chaque année, jusqu'au moment où la guerre qui éclata entre la Chine et nos voisins interrompit ce genre de trafic. Plusieurs fois j'ai entendu traiter ce sujet important, chez le consul américain, par des hommes non moins instruits, non moins compétents en pareille matière que le maître de la maison; et, chaque fois, la discussion m'a fourni des données précieuses sur l'état politique et la situation commerciale de ces curieuses contrées. J'aurai occasion plus tard d'utiliser ces renseignements, quand j'essayerai de tracer le tableau des archipels situés au sud des Philippines, sur lesquels les graves événements dont la Chine vient d'être le théâtre semblent avoir attiré l'attention des gouvernements européens. En attendant, je me bornerai à compléter ici l'histoire du commerce actuel de Sincapour; je le ferai voir luttant avec peine contre les Hollandais qui jalousent sa prospérité, et cachant, sous sa brillante splendeur, un mal qui fait chaque jour de nouveaux progrès.

En effet, peu d'années après sa fondation, le comptoir anglais exploitait on peut le dire, le trafic de

[illegible] de la Sonde: [illegible] subsissaient [illegible] navigateurs [illegible] les marchandises [illegible] de l'est les plus éloignés.

Mais depuis [illegible] choses ont bien changé [illegible] par la force la concurrence [illegible] que Sincapour faisait à Batavia [illegible] du commerce de ses colonies [illegible] combattre cette concurrence par des [illegible] pacifiques, mais non moins efficaces.

D'abord le gouvernement de Java commença par frapper d'une [illegible] toutes les marchandises [illegible] dans les possessions [illegible] d'Asie: puis il étendit cette mesure [illegible] produits de l'Indostan [illegible] de Coromandel, branche de [illegible] dont le nouvel établissement était devenu l'entrepôt principal. Voyant ensuite que, malgré ces diverses mesures, les productions des belles îles dont je viens de parler continuaient de s'acheminer vers Sincapour, le gouvernement de Java imposa un droit de sortie considérable sur les articles indigènes expédiés de ses propres possessions pour les comptoirs anglais; et en même temps il employa activement la diplomatie, la séduction et même la force des armes, pour ranger successivement sous sa domination la plupart des

points qui n'étaient pas encore soumis au joug européen, et dont les habitants avaient le plus de relations avec les trafiquants anglais.

C'est ainsi que les Hollandais ont fermé aux étrangers presque tous les ports de Sumatra; qu'ils ont occupé sur Bornéo la majeure partie des côtes du N. O., de l'O. et du S. O., là même où se fait le plus grand commerce; c'est ainsi qu'ils ont conquis le royaume de Macassar, et vont soumettre également le reste de Célèbes, cette contrée dans laquelle se trouve la métropole des Bugis; tout cela, disent-ils, au nom de la philanthropie, et pour civiliser plus promptement ces nations barbares.

Cette philanthropie, dont l'influence menace de s'étendre sur la surface entière du grand archipel d'Asie, cause évidemment le plus sensible préjudice aux affaires du comptoir anglais, attendu que, malgré le goût prononcé que montrent pour les produits britanniques toutes les tribus malaises et même les naturels barbares de l'intérieur de Bornéo, les caboteurs indigènes, surveillés presque partout par des douanes sévères, trouvent non moins de difficultés à se procurer des denrées du pays qu'à se défaire des marchandises prises à Sincapour; d'où il résulte que, sur cette place, les importations et les exportations ont également diminué.

Cette dernière conséquence de l'état de choses actuel excitait d'autant plus l'amère critique de mes interlocuteurs, presque tous négociants, que, suivant eux, on pourrait facilement arrêter le mal, et même

ouvrir de nouvelles sources de prospérité pour leur couronne. Le moyen qui leur semblait le plus capable d'opérer cette amélioration était de fonder un établissement semblable sur les côtes orientales de Bornéo ou sur Célèbes, c'est-à-dire, au centre même du commerce indigène dans le grand archipel d'Asie : alors, disaient-ils, la multitude de pros malais, que la crainte des pirates ou d'un long et difficile voyage empêchent de venir des grandes îles de l'E. à l'embouchure du détroit, viendraient trafiquer avec empressement au nouveau comptoir, et livreraient ainsi aux mains de l'Angleterre presque tout le trafic de ces contrées. Un semblable résultat ne coûterait probablement à celle-ci que des pensions à quelques rajahs, pour le prix de leurs possessions et les frais d'entretien de plusieurs centaines de soldats, ainsi que de deux ou trois steamers chargés de poursuivre les pirates qui infestent ces parages : l'humanité, la civilisation gagneraient beaucoup à cet ordre de choses, et les Bugis en seraient enchantés, menacés qu'ils sont constamment par le gouvernement de Java jusqu'au cœur de leurs possessions. Quant aux Hollandais, ils ne pourraient guère être plus hostiles à leurs rivaux qu'ils ne le sont aujourd'hui, et, pour combattre ces derniers, se trouveraient réduits, comme par le passé, au seul moyen qui soit à leur portée, l'exclusion des marchandises étrangères de tous les ports soumis à leur pouvoir ou à leur influence. Sincapour, il est vrai, perdrait peut-être quelque chose à ce nouveau système de débouchés ; mais il ne ferait que rentrer ainsi

dans le rôle qui lui fut assigné à sa fondation, celui d'être le magasin où les naturels des pays malais situés à l'ouest de Bornéo devaient se fournir de marchandises britanniques : d'ailleurs, sa position sur la route des navires qui se rendent de l'Europe ou de l'Indostan dans les mers de Chine, sa proximité de cette dernière contrée et des pays voisins, que la présence des Européens pousse de plus en plus dans les voies de la civilisation, lui assureront toujours une assez grande prospérité.

Tels étaient les discours tenus autour de moi par les convives de M. Balestier. Toutefois, le présent était encore si beau, que l'avenir semblait peu les inquiéter. Sans doute que le nombre des pros malais avait diminué, mais celui des junques chinoises allait sans cesse en augmentant; sans doute encore que les magasins de ces messieurs étaient encombrés de guinées bleues, mais ils écoulaient des quantités immenses de quincaillerie, d'étoffes de laine, de coton ou de soie, de métaux ouvrés ou non, de munitions de guerre, de fusils, de pistolets, d'armes blanches, et réalisaient des bénéfices considérables; aussi vantaient-ils, l'un, les armes des manufactures de Liége; l'autre, les quincailleries, les toiles rouge-turc d'Allemagne; un troisième, les cotonnades écrues d'Amérique et les mousselines suisses. Quant aux articles français, on n'en disait pas un mot; et lorsque je voulus en parler, ce fut un cri général de réprobation contre nos fabricants; chacun des assistants avait un grief à émettre contre eux : « Pourquoi, disaient-ils

presque tous, vos compatriotes ne veulent-ils pas travailler pour les pays d'outre-mer, lorsque de légères modifications dans la forme ou dans la qualité de leurs produits en assureraient le placement ici? La quincaillerie, les armes à feu des départements du nord, les toiles rouge-turc imprimées dans ceux de l'est, les articles de luxe de Paris, les provisions de table originaires du Midi, enfin une certaine espèce de vin préparé à Bordeaux et aussi fort que le claret anglais, ont été parfaitement vendus, et le seraient encore s'il en arrivait sur la place: mais, loin de là, les quelques navires français qui viennent nous visiter n'apportent généralement que des marchandises d'une mauvaise qualité, ou bien hors d'usage dans le pays. » Ce fait est malheureusement vrai : aussi les armateurs de ces navires font presque toujours de mauvaises affaires; et ce qui paraîtra plus fâcheux encore, ils intimident, de retour chez eux, par des cris de détresse, leurs collègues de nos ports, lesquels, se laissant aller à des craintes exagérées de compromettre, dans des expéditions maritimes du même genre, les capitaux dont ils peuvent disposer, restreignent de plus en plus leurs opérations. Or, comme d'un autre côté les manufacturiers ne veulent travailler qu'à coup sûr et avec la certitude d'un fort bénéfice, il arrive que, malgré les efforts du gouvernement pour le soutenir, notre commerce d'outre-mer va de mal en pis.

Si, au lieu de se plaindre continuellement d'être abandonnés, les négociants français recherchaient avec activité, avec persévérance, à l'exemple de nos

voisins, les voies les plus favorables à la prospérité de leur industrie, question qu'eux seuls sont capables de résoudre d'une manière précise; les ministres, ainsi éclairés sur les véritables intérêts du commerce, s'empresseraient, sans nul doute, d'en favoriser le développement par tous les moyens en leur pouvoir : c'est alors que nos armateurs pourraient faire de bonnes opérations dans les pays lointains, et reconnaîtraient aisément combien Sincapour leur offre des chances de succès, qu'ils ont négligées jusqu'à présent. Là, en effet, au lieu de porter, comme ils l'ont toujours pratiqué, leurs cargaisons de marchandises françaises à Canton, où ils n'en trouvent que difficilement la vente et payent des droits énormes, sans espoir de former des chargements de retour, ils les échangeraient contre les produits malais ou chinois prisés chez nous. Mais, pour réussir dans cette entreprise, il faut, je le répète, de l'activité, de l'intelligence, et une profonde connaissance des besoins du pays que l'on a l'intention de fournir.

De pareils sujets, qui avaient un rapport immédiat avec la mission dont j'étais chargé, captivaient nécessairement toute mon attention, mais non si complétement que je ne portasse un vif intérêt aux questions d'un autre genre traitées en même temps devant moi. Ainsi, par exemple, j'éprouvai un certain plaisir, lorsque la conversation, alimentée jusqu'alors par les affaires extérieures de l'établissement anglais, passa, à la faveur d'une transition dont je n'étais pas complétement innocent, sur des matières différentes, entre autres sur la culture des terres, leur valeur et

leurs diverses productions. Ici encore la discussion me prouva que partout, et de quelque façon qu'elle agisse, l'administration a toujours tort aux yeux de ses administrés. Du reste, j'entendais émettre les mêmes griefs que j'avais vu élever à Poulo-Pinang : là, le prix des terres concédées par le gouvernement est trop élevé; ici, la concession qu'on en faisait, bornée à vingt années, empêchait également les cultures de s'étendre rapidement, parce que les propriétaires n'osaient pas se livrer à de fortes dépenses, pour améliorer des terrains dont la jouissance pouvait leur être enlevée avant qu'ils se fussent indemnisés de leurs frais. Le fait est que les progrès de l'agriculture ne sont pas en rapport avec l'affluence des travailleurs et la bonne qualité des terres, principalement dans les vallées où se montre de toutes parts une superbe végétation, surtout depuis que l'écoulement des eaux étant assuré, les marécages qu'elles formaient auparavant ont été transformés en plantations. C'est du moins ce que prétendait mon hôte, qui, propriétaire lui-même de terrains peu éloignés de la baie, voulut me prouver, en me montrant ses champs et ceux de quelques-unes de ses connaissances, que l'île de Sincapour était beaucoup plus favorisée par la nature, sous le rapport du sol, qu'on ne l'avait cru primitivement.

Je profitai avec empressement, comme on le pense bien, d'une aussi bonne occasion de visiter les environs de la ville en semblable compagnie, et j'eus lieu d'être satisfait sous tous les rapports.

Les routes, il est vrai, ne me parurent pas aussi bien entretenues que je l'aurais pensé; mais quand je vis les bandes nombreuses de convicts occupés à combler des marécages, à creuser des tranchées pour l'écoulement des eaux, enfin à niveler le grand chemin qui doit lier les deux rives opposées de l'île, je trouvai que tout était pour le mieux; surtout lorsque mon guide complaisant eut attiré mon attention sur plusieurs maisons de campagne placées au fond de charmants vallons, dans des sites tout à fait romantiques. Grâce à l'humidité continuelle de l'atmosphère et à une irrigation facile, les pelouses, les plates-bandes de fleurs, les bosquets de vieux arbres, et les plantations de jeunes girofliers ou de muscadiers dont ces derniers étaient entourés, offraient mille teintes vertes plus douces à l'œil, plus fraîches les unes que les autres; et ces beautés naturelles, se mariant aux murailles blanches, aux toits à l'italienne, aux galeries suspendues des habitations, formaient des points de vue ravissants. Ceux de ces riants séjours que je visitai étaient parfaitement soignés à l'intérieur. J'eus occasion d'y voir un grand nombre de ces jeunes Chinois que les unques de Nankin apportent chaque année à Sincapour, et qui s'engagent comme ouvriers, ou bien comme domestiques, au service des riches Européens. Dans l'une comme dans l'autre de ces deux fonctions, ils se montrent généralement intelligents, probes et bons sujets, quoique parmi leurs compatriotes des basses classes il se trouve une multitude de coquins, que leur audace et leur habitude du vol

rencent la terre et des [illegible] de la ville et de la campagne.

Tous les cultivateurs dont [illegible] au milieu des campagnes étaient aussi des émigrants du céleste empire : car cette populeuse contrée semble en possession, depuis un temps immémorial, du privilége de fournir des marchands, des [illegible] et des hommes de peine à la presqu'île malaise et au grand archipel d'Asie, où ils occupent dans [illegible] à peu près la même place que les juifs en Europe, comme ceux-ci l'étaient encore naguère chez nous. [illegible] sont détestés des indigènes, rançonnés par les chefs ; et, de même aussi que les juifs, ils se montrent industrieux, travailleurs, bienveillants les uns pour les autres, mais non moins intéressés et tout aussi peu scrupuleux sur le choix des moyens pour arriver à la fortune. Ils composent, dans les établissements européens de l'Indo-Chine, la majeure partie de la population. Ce sont eux, à Sincapour, qui sont artisans et ouvriers, qui construisent les maisons de même que les navires, et cultivent la terre. Cependant les Malais se livrent aussi à l'agriculture, comme je l'appris sur la propriété de M. Balestier, où j'en vis plusieurs occupés à planter des cannes à sucre, ou à faire marcher une petite usine dirigée par un Chinois. Quoique celle-ci fût installée suivant les plus nouveaux procédés de la raffinerie, et que les cannes me parussent très-belles, je trouvai que les produits, dont on me montra un échantillon, étaient un peu terreux, trop friables ; défauts que j'attribuai à quelque vice de

fabrication plutôt qu'à la qualité des cannes, puisque les nombreux consommateurs, tant européens qu'indigènes, les trouvent très-juteuses et suffisamment sucrées : on dit même que, mangées à l'état naturel, elles contribuent à la guérison des maux d'entrailles, si communs dans ces contrées. Le fait est que plusieurs de nos convalescents en ressentirent la bénigne influence; tandis que trois de leurs camarades, que l'on ne put empêcher de se gorger de fruits et peut-être aussi d'aliments plus substantiels, mais non moins dangereux pour des dyssentériques à peine guéris, moururent misérablement.

Depuis deux mois environ nous étions habitués à la paisible navigation des détroits, au calme de rades où les mauvais temps sont à peu près inconnus, et nous goûtions à terre d'agréables et de nombreuses distractions. Aussi n'était-ce pas sans une sorte d'inquiétude que beaucoup d'entre nous tournaient les yeux vers la mer de Chine, sur laquelle grondait alors, à quelques lieues du mouillage seulement, l'orageuse mousson de sud-ouest. Cette même pleine lune dont nous profitions avec tant de plaisir pour nos promenades du soir, avait éclairé, l'année précédente, un typhon, pendant lequel furent engloutis une foule de navires, entre autres plusieurs grands trois-mâts de 1200 à 1400 tonneaux, au moment où, se rendant à Canton, ils naviguaient entre le 16e et le 19e degré de latitude septentrionale. C'était à la même époque que nous allions franchir ces parages si féconds en sinistres; mais, confiant dans mon heureuse étoile, qui déjà une

fois m'avait protégé contre les ouragans pendant mes courses sur les côtes du céleste empire, je quittai, sans aucune inquiétude, Sincapour le 6 août au matin; et, le soir même, *l'Artémise,* ayant doublé heureusement Pedra-Blanca, entrait dans la mer de Chine, où, poussée par une forte brise de S. O., elle gouverna rapidement vers les côtes de la Cochinchine, que je comptais visiter.



CHAPITRE XVII.

ENTRÉE DANS LA MER DE CHINE. — SIAM, LE CAMBOGE, LE TSIAMPA, LA COCHINCHINE. — ARRIVÉE A TOURANE. — DÉPART POUR LUÇON. — SÉJOUR A MANILLE. — L'ARTÉMISE MET SOUS VOILES POUR CANTON.

J'ai cherché, dans le précédent chapitre, à donner une idée des pays malais : la tâche était difficile, et je sens que je ne l'ai qu'imparfaitement remplie. Mais aussi que d'écueils j'avais à éviter! Ne devais-je pas craindre de lasser chez mes lecteurs une patience déjà beaucoup trop éprouvée, et de fatiguer leur attention tantôt par des descriptions interminables, tantôt en leur parlant d'hommes ou de choses qui doivent leur être complétement indifférents? Et cependant j'étais obligé d'entrer dans ces détails, pour tracer, d'une manière un peu lucide, le tableau politique et commercial à la fois des vastes contrées entourant la mer de Chine, de ces pays où les grandes nations maritimes du globe ont transporté le théâtre de leurs rivalités. Que de régions barbares, dont les noms étranges, tout à fait ignorés chez nous avant la guerre des Anglais contre le céleste empire, prennent place aujourd'hui, dans nos journaux ou dans nos ouvrages périodiques, à côté de ceux des contrées les mieux

connues. Quel intérêt n'offriront-elles donc pas lorsqu'avant peu d'années elles auront subi, bon gré mal gré, le joug de notre civilisation, ou, pour mieux dire, de nos fabricants ! Alors, si le voyage de *l'Artémise* n'est pas entièrement tombé dans l'oubli, peut-être pensera-t-on à le consulter : et si l'on n'y trouve pas des détails attachants, ingénieusement embellis par de poétiques descriptions, du moins on pourra y puiser des renseignements vrais, et dépouillés de toute partialité, de toute espèce de prévention. Ma tâche est longue et pénible : elle a été pour moi l'occasion de bien des dégoûts : mais jusqu'à présent je l'ai remplie avec courage, soutenu, comme je le sens, par l'intention d'être utile à mes concitoyens, par la certitude de remplir mon devoir d'écrivain consciencieusement, avec énergie. Cette conviction seule a pu me décider à persévérer dans la carrière difficile qui est ouverte devant moi : et j'ose espérer que, jusqu'au terme, la bienveillance de mes lecteurs ne me fera pas défaut. Je ramène donc leur attention sur *l'Artémise*, qui vient d'entrer dans la mer de Chine, se dirigeant sous toutes voiles vers Touranne, que *la Favorite* avait visitée en 1829.

A notre gauche s'ouvrait le large golfe de Siam, avec ses rivages hérissés de petites îles, et dentelés de rivières presque toutes navigables pour les chaloupes jusqu'à une assez grande distance dans l'intérieur du pays. La plupart de ces rivières offrent, à leur embouchure, des ports très-fréquentés par les marins étrangers. Du côté de la presqu'île malaise se font dis-

tinguer, sous ce rapport, Pahang, d'où sont expédiées à Sincapour, par le cabotage, des quantités assez considérables de poudre d'or, d'épices, d'ivoire et de bois d'ébénisterie; Tringano, dont les habitants font le même genre de trafic, et se montrent non moins féroces, non moins hostiles aux chrétiens que leurs voisins de Patani et de Singore, habitués au désordre et au brigandage, par suite des invasions fréquentes accomplies sur leur territoire par les Siamois, avant que ces derniers les eussent complétement subjugués à la fin du siècle dernier. Ces naturels marchent toujours armés; et le droit du plus fort est à peu près le seul qui soit reconnu parmi eux. Du reste, ils se montrent courageux, entreprenants, et tellement passionnés pour la liberté, qu'ils aiment mieux mourir que d'être réduits en esclavage. La prison est une punition inconnue chez eux; la mutilation ou la mort sont les châtiments réservés au vol et au meurtre; mais, la plupart du temps, les parents des coupables s'en débarrassent par le poison, s'ils n'ont pu les décider à s'expatrier.

C'est vers le nord, un peu au-dessus de la dernière des villes dont je viens de parler, que commence le royaume de Siam proprement dit, cette contrée dont la France se préoccupa beaucoup sous le règne de Louis XIV, où notre commerce florissait encore vers le milieu du siècle dernier, et où nous sommes aujourd'hui complétement remplacés par les Anglais. Il est peu de pays au monde qui soient plus favorisés par la nature que celui-ci : les côtes offrent une mul-

titude d'excellents ports, au sein desquels les productions de l'intérieur arrivent par des rivières larges et profondes; les belles forêts qui couvrent les montagnes renferment cent espèces de bois propres aux travaux de charpentage et de marqueterie; principalement le teck et le sapin, avec lesquels se construisent annuellement, pour la Chine, une multitude de junques, sur lesquelles sont entassés, en quantités considérables, le bois de rose si estimé à Canton pour la menuiserie, et le bois d'aigle, dont l'odeur aromatique est recherchée dans tous les pays civilisés. C'est par la même voie que s'exportent chaque année les produits des mines dont les hautes terres sont richement dotées, et la récolte des plaines qui avoisinent les bords de la mer; l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, le plomb, exploités par les montagnards pour le compte du souverain; le fer avec lequel les Chinois établis dans la capitale fabriquent un nombre infini de vases pour les usages domestiques, et dont ils envoient, depuis quelques années, des milliers de tonneaux à Canton ; enfin, le poivre, le café, le riz, le sucre, que produisent les immenses plantations qui couvrent les bords de tous les cours d'eau, surtout du fleuve Menam, à l'embouchure duquel est situé Bangkok, principal port du royaume. Tous ces objets sont répandus par une multitude de caboteurs chinois, malais, indiens, dans toutes les parties de l'Asie; Sincapour en reçoit sa bonne part, et voit de plus son marché fourni, à certaines époques de l'année, de sel commun, de pelleteries, de peaux de buffle ou d'élé-

phant ou enfin de rhinocéros, d'ivoire, de gomme laque, de cardamum, de nids d'oiseaux, articles tirés également de Siam, et que les trafiquants de Canton recherchent avec empressement.

Pour payer cette quantité énorme de produits, toutes les contrées civilisées du globe apportent leur contingent de marchandises à Bangkok. L'Europe fournit des draps communs, des cotonnades imprimées, des passementeries, de la quincaillerie, des cristaux, des armes à feu et des munitions de guerre; l'Inde offre ses bijoux d'or ou d'argent, ses tissus de coton, son opium et ses épices; la Chine, ses étoffes de soie brochées, son thé, et cette multitude d'objets de mille espèces, fabriqués par ses industrieux ouvriers : enfin, les négociants de l'Amérique du nord envoient annuellement cinq ou six navires qui prennent des cargaisons de sucre, en échange des toiles de coton écrues, de la poudre, etc., qu'ils ont apportées. Quant à la France, si elle n'avait pas des missionnaires à la cour du souverain, dont, par leur conduite sage et vraiment évangélique, ils ont capté la bienveillance, son nom serait depuis longtemps complétement oublié dans ces lieux où elle a joué autrefois un si grand rôle.

D'après cela, on pourrait croire que le royaume de Siam est bien gouverné, et qu'il se trouve dans une situation heureuse. Il n'en est rien : cette apparence de prospérité est due seulement aux émigrés chinois, dont la quantité est très-considérable, et qui jouissent auprès des autorités d'un grand crédit, en raison pro-

bablement de leurs richesses, ou peut-être encore à cause de l'influence que la cour de Pékin exerce sur celle de Siam. Sans eux, ce vaste royaume, dont la population est nombreuse et les terres si fertiles, ne fournirait que peu ou point de produits à l'exportation; et même aujourd'hui la consommation des marchandises étrangères ne s'y accroît pas d'une manière sensible.

J'ai déjà parlé, à propos de l'empire birman, de la haine profonde que se portent mutuellement les populations d'Ava et celles de Siam : des guerres continuelles, et par conséquent d'horribles dévastations, en ont été les résultats nécessaires. Souvent la fortune fut contraire au souverain de Bangkok; et, à la fin du siècle dernier, il vit l'ennemi maître de sa capitale. Ce dernier, il est vrai, en fut bientôt expulsé; mais il n'en garda pas moins les ports de Merguy, de Moulmein et de Tavai, les plus beaux que le vaincu possédât sur les détroits, les mêmes, du reste, dont les maîtres du Bengale se sont emparés en 1824.

Ces malheurs n'ont pas affaibli l'esprit remuant et guerrier des Siamois. Je les ai montrés à Poulo-Pinang envahissant le royaume de Pérak, et tout disposés, s'ils n'eussent craint d'être à leur tour victimes de la politique du gouvernement de Calcutta, à faire cause commune avec celui-ci, pour écraser les Birmans leurs antagonistes. Depuis lors la nation siamoise a eu de fréquents démêlés avec la Cochinchine, dont les frontières longent les siennes vers l'est.

Avec de semblables dispositions à la guerre, un peuple ne fait pas de rapides progrès en civilisation et

en industrie, surtout lorsque pendant longtemps il a été en proie à de sanglantes révolutions.

La fin du dix-septième siècle fut principalement fertile en graves événements, auxquels prirent part les trois puissances maritimes d'Europe, dont à cette époque les navigateurs fréquentaient ces contrées lointaines. Dès l'année 1662, les Anglais et les Hollandais se disputaient, par l'intrigue et la séduction, et quelquefois même les armes à la main, la plus forte part d'influence à la cour de Siam; vingt ans après environ, la France s'emparait du principal rôle politique, et le remplissait avec cette grandeur qui caractérise le règne de Louis XIV. Un Grec, du nom de Phaulcon, que des affaires de commerce avaient conduit à Siam, parvint, par la faveur du souverain, au rang de premier ministre, et déploya, dans cette position difficile, autant d'énergie que de talents. Par ses soins, l'ordre et la tranquillité régnèrent dans le royaume; les dissensions intestines furent éteintes; une dangereuse révolte des troupes auxiliaires recrutées à Macassar, espèce de prétoriens dont le ministre tout-puissant voulut réprimer la turbulence, fut étouffée dans le sang des factieux.

Mais Phaulcon, qui avait tout à craindre des autres mandarins du royaume, que les Anglais soutenaient en secret, envoya, au nom de son souverain, à la cour de France, un ambassadeur chargé de proposer un traité de commerce et d'amitié. Notre histoire dit avec quel empressement ce traité fut conclu en 1688. Six vaisseaux de guerre, portant quatorze cents hom-

mes de troupes d'armes différentes, vinrent mouiller à l'embouchure du Ménam; et Bangkok, qui alors n'avait pas encore remplacé, comme capitale, la grande cité de Juthia, ruinée cent années plus tard par les Birmans, Bangkok, dis-je, vit nos soldats élever une citadelle dans ses murs.

Malheureusement, par suite d'événements qu'il serait trop long de raconter ici, ce brillant début, qui semblait tant promettre pour l'avenir, n'eut aucun résultat. Phaulcon et ses adhérents furent massacrés dans une révolution; et les Anglais reprirent leur ancien ascendant sur le gouvernement du pays, ou, pour mieux dire, recommencèrent la lutte contre les Hollandais, qui, maîtres de Batavia, faisaient presque tout le commerce de Siam.

Mais bientôt, ne trouvant ni les uns ni les autres aucune sécurité dans un pays plongé plus que jamais dans les discordes civiles, ils abandonnèrent leurs comptoirs, et ne reparurent dans le pays que vers 1767, époque à laquelle les Siamois, conduits au combat par un de leurs chefs, homme de talents supérieurs, ayant chassé les Birmans de leurs foyers, la tranquillité dont le royaume commença à jouir attira de nouveau les Européens à Bangkok.

Dans quel état trouvèrent-ils le pays? Dévasté et appauvri : la population en avait été décimée par le fer et la famine; et quand le commerce extérieur reprit son ancien cours, les marchands d'Europe trouvèrent, dans les Chinois établis en foule dans le pays, des concurrents redoutables, dont l'im-

portance s'est continuellement accrue depuis cette époque.

Ce sont eux qui font aujourd'hui presque toutes les affaires, qui cultivent les terres, exploitent les mines et possèdent les sucreries; eux, enfin, qui achètent de première main toutes les denrées du pays. En vain les Anglais ont renouvelé leurs traités, en vain les Américains en ont conclu un en 1833; ils n'y ont rien gagné, tant les étrangers inspirent de défiance au souverain, qui, sans doute pour les empêcher d'affluer dans ses États, leur refuse non-seulement toute espèce de protection pour leurs affaires, mais ne veut pas tolérer de consuls dans sa capitale, et, plus encore, ne leur permet de trafiquer qu'avec une permission spéciale signée de sa main; tandis que les Chinois jouissent, sous ce rapport, de la plus complète liberté, ne sont soumis qu'à des taxes légères, et tiennent ainsi dans leurs mains le monopole des principales denrées: toutefois ajoutons que celui-ci doit à leur travail et à leur industrie la prospérité dont il jouit.

Il est supposable cependant que cet état de choses, si contraire aux intérêts du commerce européen, subira avant longtemps de notables modifications. Si le peuple est plongé dans la barbarie, dans l'ignorance la plus profonde, les conséquences de la civilisation se font sentir dans les classes élevées; les chefs, les princes, cherchent à s'instruire dans nos arts, dans nos sciences. Un de ceux-ci et frère du roi, et, je crois même, son héritier, se montre très-bienveillant envers les étrangers, recherche leurs avis

[illegible] a déjà opéré de notables change-ments dans l'organisation de l'armée, de l'artillerie et de la marine. D'un autre côté, les maîtres de Sincapour ne dissimulent pas leur mécontentement du peu de faveur dont ils jouissent auprès du souverain, dont les possessions touchent les leurs, auquel ils ont donné, dernièrement encore, une preuve de condescendance, en livrant à sa merci les États de leur ancien allié, le roi de Kedah. Tous ces motifs font prévoir, comme je viens de le dire, de prochains changements dans les relations commerciales de Siam avec les Européens.

Il serait même à désirer que ces changements s'opérassent sans retard, surtout s'ils doivent améliorer le sort des populations, qui sont horriblement misérables, quoique fort industrieuses et faciles à gouverner. Leurs chefs les pillent, les rançonnent sans cesse, et considèrent le peuple comme un troupeau d'esclaves, sur lesquels ils croient avoir un droit de propriété si positif, qu'ils en font porter, dit-on, le sceau à chacun de ces pauvres serfs, au moyen d'un signe ineffaçable empreint au poignet droit. Ce signe de servitude, qui fait reconnaître les Siamois partout où ils se trouvent, n'a pu être que bien difficilement appliqué aux Malais des pays conquis, et cet usage cause presque chaque année des révoltes sanglantes parmi les tributaires de Siam.

On reproche généralement, et probablement non sans raison, aux mandarins siamois d'être cupides, menteurs, sans foi, et d'aimer l'argent par-dessus

tout : pourtant ils se montrent non moins tolérants que leur souverain à l'égard des étrangers; bien rarement ils les maltraitent, et même ils souffrent patiemment que toutes les sectes chrétiennes aient des missionnaires et des temples dans les lieux de leur résidence. On dit même que le roi actuel est enchanté de voir ces édifices orner les places publiques de la capitale; et quoique enrichissant de dons les prêtres de Boudha, dont lui ainsi que ses courtisans sont de zélés sectateurs, il permet sagement à ses sujets le libre exercice de tous les cultes. Malheureusement il paraît que les missionnaires établis à Siam, à quelque religion ou quelque nation qu'ils appartiennent, ne profitent de cette tolérance que pour se disputer entre eux et se condamner mutuellement au feu éternel, ainsi, du reste, qu'ils le font assez, en général, partout où ils travaillent concurremment à la propagation de la foi. Cependant, pris séparément, on trouve, parmi les prêtres de ces diverses sectes, des hommes respectables sous tous les rapports, et dévoués à leur saint ministère: mais s'agit-il de prééminence religieuse, ou d'augmenter le nombre de leurs ouailles, ces hommes graves ne craignent nullement de scandaliser, par leurs continuels débats, les populations qui les entourent.

Ces dissidences sont d'autant plus à déplorer qu'elles s'opposent sans aucun doute, dans ces pays barbares, où tout semble en ce moment favoriser les innovations, aux progrès de la religion chrétienne et de la civilisation qui la suit. Il est vrai de dire pourtant que, d'un autre côté, ces mêmes missionnaires n'épargnent

rien pour parvenir à ce but. C'est pour l'atteindre plus sûrement qu'ils ont institué à Bangkok, dont la population s'élève, dit-on, à 190,000 âmes, une multitude d'écoles où les enfants des deux sexes viennent s'instruire gratuitement, et qu'ils vont porter la parole de Dieu', des consolations et même des secours, aux misérables qui habitent l'intérieur de ces contrées sauvages.

Cette population considérable de Bangkok, parmi laquelle les missionnaires doivent trouver de fort nombreuses occupations, se compose de Siamois, de Malais, de Chinois, et même de quelques marchands anglais qui ont obtenu du souverain la faveur de résider temporairement dans le royaume. Les indigènes, qui sont en grande majorité, vivent dans la plus abjecte misère, surtout depuis 1831, époque désastreuse, à laquelle le Ménam ayant débordé submergea au loin les territoires voisins de ses rives. L'inondation détruisit toutes les plantations, tous les arbres fruitiers, dont l'ensemble étonnait les voyageurs, et faisait comparer à de superbes jardins les plaines immenses dont la capitale est entourée. Beaucoup de gens furent noyés; et le bétail, soit qu'il eût subi le même sort, ou qu'il fût mort plus tard de faim, par suite du manque de fourrage, disparut presque en totalité.

Depuis lors, grâce à l'industrie, à l'activité des Chinois, le mal a été réparé en partie. Dès 1838, l'exportation du sucre, du poivre et du riz avait repris son cours; une multitude de jonques ou de caboteurs garnissaient comme auparavant les bords du fleuve, et



des milliers de petites embarcations, naviguant sur toutes les rivières qui sillonnent le pays, affluaient de l'intérieur dans la capitale. Mais cette ville n'était encore qu'un amas de cases de paille et de boue, au milieu desquelles s'élevaient, par-ci par-là, les habitations des riches Chinois, celles des grands personnages de la cour, et, entre autres, le palais du roi, espèce de forteresse armée de canons, et qui est, pourtant, aussi incapable de soutenir une attaque sérieuse que le sont les vieilles murailles qui entourent la ville.

Quoique ce tableau n'ait rien de brillant, celui que je pourrais tracer du gouvernement et de la police de cette vaste cité le serait encore moins. Mais, je le répète, dans la nouvelle ère qui semble s'ouvrir pour les régions voisines de la mer de Chine, il est à croire qu'un grand rôle est réservé au royaume de Siam, à cette contrée si fertile, si riche en produits précieux, et que la nature a dotée de tout ce qui peut porter au plus haut degré la prospérité commerciale d'un pays, couvert comme celui-ci d'une population forte, nombreuse et industrieuse. Il serait donc à désirer que, dans l'intérêt de ses armateurs et de sa politique, la France cherchât à renouer ses antiques relations avec la cour de Siam, avant que nos voisins y soient devenus tout-puissants.

Telles étaient les pensées qui occupaient mon esprit, tandis que la frégate passait rapidement devant le golfe dont les eaux baignent les régions que je viens de décrire. Bientôt elle eut atteint les rivages du Camboge, cette belle province, théâtre des combats fré-



[illegible] de Siam [illegible] l'eussent [illegible] récemment en- [illegible] armes pour se [illegible] i avait livré le [illegible] montré peu re- [illegible] Heureusement [illegible] par cette dé- [illegible] de faire ce qu'on [illegible] de nouveaux malheurs [illegible] monstrueuses et puis- [illegible] les deux principaux [illegible]

Plusieurs [illegible] importantes villes, qui ne contenaient pas moins de 30,000 habitants chacune, [illegible] d'un commerce important entre la Chine et ces contrées, ont été cruellement ravagées par les puissances dont le voisinage leur est si préjudiciable. Bien souvent les Siamois [illegible] ne manquent jamais de se faire envers [illegible] emmené en servitude une partie des habitants de ces deux cités. Mais telle est la richesse de leur territoire, et l'avantage de la situation qu'elles occupent au bord de larges fleuves et près des rivages de la mer, que, plus heureuses que les autres villes du Cambodge, aujourd'hui complétement ensevelies sous leurs ruines, leur prospérité ne s'est pas entièrement évanouie. Une foule de caboteurs chinois ou malais continuent d'encombrer les approches de Kankao et de Chantibon.

et vont porter à Nankin et à Bangkok ces mêmes productions précieuses que les Européens viennent embarquer dans ce dernier lieu, comme étant fournies par Siam.

Un peu plus haut vers le nord se trouve la vaste province de Tsiampa, incorporée, il y a un demi-siècle environ, au territoire cochinchinois par l'empereur Gya-long, et dont la capitale, Saygon, est la seconde ville de l'empire. Quoique cette province ait été annexée autrefois à celle du Camboge, la population qui l'habite est en majeure partie musulmane, par conséquent plus brave, plus guerrière que celle des États voisins, et paraît même avoir une tout autre origine. Aussi Gya-long, qui connaissait le caractère turbulent de ses nouveaux sujets, avait-il fait fortifier avec soin Saygon, où, de même que lui, son successeur eut soin d'entretenir une forte garnison.

Lorsqu'en 1830 je visitai ces contrées avec *la Favorite*, le Tsiampa était gouverné par Tacoun, l'un des généraux du précédent empereur et son favori; de plus, homme d'une haute capacité, aimé, estimé de ses concitoyens, et protecteur déclaré des chrétiens, qu'il considérait comme les plus fidèles sujets de l'empereur, en raison du courage et du dévouement dont ils avaient fait preuve dans les combats sanglants qu'il eut à livrer aux Tonquinois pour replacer son maître à la tête du royaume. A ces divers titres, le gouverneur de Tsiampa était à la fois un objet de jalousie et de crainte pour le successeur de Gya-long, qui comprenait que la solidité

de son trône dépendait de la fidélité de cet homme puissant, dont plusieurs fois, dit-on, il avait cherché à se défaire par le fer ou le poison. En 1832, la mort le débarrassa de son vieux mentor, et presque aussitôt une affreuse persécution commença contre les chrétiens : les églises élevées sous la protection du souverain précédent, qui, par politique et par reconnaissance, s'était toujours montré favorable à nos coreligionnaires, furent détruites sur tous les points ; un missionnaire mourut dans les supplices, et deux autres, auxquels le tyran fit grâce de la vie à la prière de sa mère, allèrent mourir de misère dans l'exil : enfin, un grand nombre de fidèles, qui refusèrent de fouler aux pieds la croix, périrent dans les tourments. Jusque-là, cette œuvre d'iniquité s'était accomplie sans obstacle ; mais lorsque l'empereur, voulant sans doute avilir les chrétiens dans leur ancien protecteur, ou peut-être pour exercer une basse vengeance, ordonna que la mémoire et les restes de Tacoun fussent flétris comme ceux d'un traître, la garnison de Saygon se souleva, s'empara de la ville, d'une partie de la province, et proclama empereur un petit fils de Gya-long.

Si ce jeune prince se fût trouvé au pouvoir des insurgés, si le roi de Siam eût tenu sa promesse de les secourir, au lieu de se contenter, comme il le fit, de ravager les provinces frontières, la révolution se serait accomplie, et d'autant mieux, qu'au moment où elle éclatait les montagnards du Tonquin, mis en pleine révolte par l'obligation de changer leur costume national contre celui des Cochinchinois, battaient à plusieurs

reprises les troupes envoyées contre eux. Cette mesure, tout à fait impolitique, avait exaspéré les individus des deux sexes, et surtout les femmes, pour lesquelles le pantalon, qui joue un grand rôle dans la toilette des dames cochinchinoises, était un horrible vêtement.

Par malheur, les insurgés du Tsiampa ne purent s'entendre avec ceux du Tonquin : les uns voulaient mettre sur le trône un descendant de Gya-long; les autres étaient décidés à ne reconnaître pour souverain qu'un des rejetons de la famille Ly, celle-là même qui avait régné sur le Tonquin et tenu la Cochinchine sous le joug, jusqu'à l'époque où Gya-long, ayant vaincu ses compétiteurs, les fit périr sur l'échafaud.

Après avoir ravagé la plaine pour vivre, les montagnards, pressés par les troupes royales venues en force de Hué, et agités par des dissensions intestines, se retirèrent dans leurs forêts, où les Cochinchinois n'ont pas encore osé les poursuivre. La garnison de Saygon ne fut pas plus heureuse : se voyant abandonnée par les Siamois, et pour ainsi dire par les chrétiens, qu'elle ne put déterminer à un soulèvement en sa faveur, malgré tous les efforts de ses chefs pour conserver des missionnaires français auprès d'eux, elle fut contrainte de se renfermer dans les fortifications de la ville, que l'armée de l'empereur entoura d'un double retranchement, afin d'attendre, sans coup férir, que la famine lui livrât les révoltés. Ils tinrent cependant deux années; mais alors, décimés par la désertion, le manque de vivres et les maladies, ils ouvrirent les portes de Saygon. Quelques-uns d'entre

eux parvinrent à gagner les frontières de Siam; les autres, envoyés à Hué, y périrent dans les supplices.

Quoique ces deux formidables soulèvements eussent été complétement étouffés; quoique la persécution contre les chrétiens ne fût plus si ardente, le royaume n'en était pas plus tranquille: une vive fermentation agitait les esprits dans le Tonquin, dans le Tsiampa, et même en Cochinchine; des séditions sans cesse renaissantes trahissaient la haine que la nation portait à son souverain. Celui-ci, tourmenté par des frayeurs perpétuelles, et croyant échapper aux conséquences de ses barbaries en commettant de nouveaux massacres, envoyait impitoyablement à la mort, sous les moindres prétextes, ses parents comme ses sujets, et faisait décapiter les officiers de son armée qui n'avaient pas été heureux dans leurs rencontres avec les Tonquinois. Enfin, pour trouver sans doute l'oubli momentané de ses inquiétudes et peut-être aussi de ses remords, il s'abandonnait à l'ivrognerie : alors aucun de ses courtisans n'osait l'aborder, et la terreur régnait autour de lui.

Tel était l'état des choses quand *l'Artémise* mouilla devant Touranne, le 12 août 1839. Cette magnifique rade était entièrement déserte, et je compris sur-le-champ combien ce souverain avait été fidèle au projet qu'il commençait à mettre à exécution lors du passage de *la Favorite* neuf années auparavant, celui de susciter des embarras de tous genres aux marchands européens venus dans ses États, afin de les dégoûter de l'envie d'y revenir. Il avait complétement

PAGODE COCHINCHINOISE A TOURANNE





PAGODE COCHINCHINOISE A TOURANNE

(COCHINCHINE)

atteint son but; car depuis longtemps il n'était point venu dans ces parages de bâtiments un peu considérables armés par des chrétiens; à l'exception pourtant d'un trois-mâts apportant en 1837 l'envoyé chargé, par le président des États-Unis, de faire un traité de commerce avec l'empereur, mais qui, après avoir été leurré de fausses espérances par la cour, fut contraint de partir sans avoir obtenu rien de ce qu'il demandait.

Du reste, que viendraient faire dans ce lieu les traitants étrangers, puisque le souverain, qui tient dans ses mains le monopole de toutes les principales denrées du pays, et notamment du sucre, les expédie à présent à Sincapour sur ses bâtiments de guerre, qui lui rapportent en retour toutes sortes d'articles manufacturés et de productions d'Europe, que les sujets sont contraints d'acheter du royal trafiquant, à un prix élevé. Ceux de nos marchands qui s'aventureraient dans quelque port de la Cochinchine n'y trouveraient point de chalands pour leur cargaison, ni de vendeurs capables de leur procurer un chargement de retour, si ce n'est les agents du fisc, qui leur feraient payer le sucre beaucoup plus qu'il ne vaut dans les comptoirs européens de l'Indo-Chine.

Avec quel chagrin ne voyais-je pas cette rade, si belle et si sûre, condamnée à une profonde solitude; un point si bien placé, sous le double rapport de la politique et du commerce, complétement abandonné par la France, tandis que sa possession lui eût assuré la suprématie dans ces mers, et la part la plus grande

peut-être [illegible] de [illegible]

[illegible] je ne reviendrai pas sur les [illegible] que j'ai traités assez longuement dans la relation du voyage de la *Favorite*; je laisse aux lecteurs [illegible] l'importance [illegible] donner à mes observations. D'abord les graves événements survenus en Chine depuis cette époque [illegible] à Sincapour et ailleurs sur ce [illegible] sujet, tout ce que je voyais sur les lieux mêmes semblait justifier mes prévisions : jamais l'empire ne s'était vu tant exposé aux dissensions intestines; jamais les catholiques, dont, malgré les persécutions dernières, le nombre s'élevait à plus de [illegible], n'avaient montré autant de disposition à secouer le joug de leurs [illegible]. Dans de telles circonstances, Minh-men n'eût donc pu repousser l'intervention d'un gouvernement européen en faveur de ces malheureuses victimes. Depuis, ce souverain sanguinaire est descendu dans la tombe, chargé, à plus de titres encore, de l'exécration de ses malheureux sujets, laissant le trône à un fils qui, dit-on, semble disposé à marcher sur les traces de son père.

Ce dernier régnait encore quand l'*Artémise* arriva sur la rade de Tourane : et je m'en aperçus promptement, aux précautions qui furent prises sur-le-champ contre nous par le petit mandarin commandant la ville et le fort. Une galère chargée de soldats vint mouiller auprès de la frégate, et aucun de nous ne put faire un pas sur le rivage, sans être escorté de plusieurs fac-

tionnaires armés de piques, qui ne nous disaient rien, il est vrai, mais qui surveillaient nos moindres actions. J'attribuai cette sorte d'inquisition, que du reste j'avais déjà éprouvée en partie lors de mon dernier voyage, à une intention bien formelle de nous empêcher d'avoir aucune communication avec les gens du pays.

Comme une surveillance non moins sévère était exercée sur toutes les personnes du bord allant à la ville, il devint impossible, à nos pauvres missionnaires établis dans le pays, de me faire parvenir le moindre renseignement sur leur sort et la façon dont ils étaient traités par le souverain cochinchinois. J'en étais d'autant plus contrarié, que ma visite à Tourane n'avait d'autre but que de vérifier la réalité des vexations dont on les disait victimes de la part des autorités locales, et de mettre, autant qu'il était en mon pouvoir, un terme à un état de choses si contraire à la propagation de la religion catholique, et par conséquent à notre influence politique dans ces contrées.

D'un autre côté, je comprenais très-bien que, tout à fait ignorant des faits, et ne pouvant obtenir aucun renseignement, tant était inquiète la surveillance matérielle et morale dont nous étions l'objet, la moindre démarche énergique de ma part en faveur de nos prêtres pouvait être intempestive et même fatale à ces derniers ainsi qu'à leurs ouailles, en excitant la défiance d'un tyran ombrageux. Je dus donc mettre la plus grande modération dans ma conduite, afin de ne pas me trouver entraîné, soit pour soutenir une

menace, soit pour réprimer une insulte, à des extrémités non prévues par mes instructions.

Le grand mandarin qui vint me visiter, et que je reconnus pour un de ceux auxquels j'avais eu affaire en 1829, montra non moins de réserve que par le passé sur toute espèce de questions politiques : toutefois, il me fit, comme à cette époque, de la part de l'empereur, les plus belles protestations d'amitié pour la France; m'assura que son souverain était fort content toutes les fois que les armateurs de notre nation venaient commercer dans ses États, et qu'il désirait que je trouvasse à Tourane tous les rafraichissements dont je pourrais avoir besoin. Mais, malgré toutes ces belles protestations, la surveillance dont nous étions l'objet devint encore plus sévère. Cependant je restai sur la rade plusieurs jours après cette conférence, espérant toujours que les missionnaires parviendraient à me faire connaitre leur position; et j'étais bien décidé, dans le cas où ils auraient été incarcérés, à les faire remettre en liberté. Mais, soit que la persécution eût cessé ou qu'ils crussent que mon intervention ne pouvait que nuire à leurs intérêts, soit encore qu'ils pensassent, avec juste raison, que s'ils bravaient les lois d'un pays, ils devaient supporter avec résignation les conséquences de leur conduite, comme un effet de la volonté de Dieu, je ne reçus aucun message; et, le 21 août au soir, *l'Artémise* fit voile pour Manille, où les intérêts de notre commerce et le besoin de vivres m'engageaient à relâcher.

Nous touchions au renversement de la mousson, cette époque si dangereuse pour les marins qui fréquentent les mers de Chine; et cependant nous avions joui d'un temps délicieux depuis que la frégate se trouvait sur les côtes de Cochinchine et en relâche à Tourane. La température était fort douce, principalement la nuit; le ciel ne se couvrait que de légers nuages qui voilaient les rayons du soleil, dont nous pouvions ainsi braver impunément l'influence à toutes les heures du jour: au lieu de la fougueuse mousson de S. O. qui soufflait au large, nous n'éprouvions que de petites brises de S. E., par lesquelles l'atmosphère était entretenue dans une presque constante sérénité. Cette presqu'île de Tourane, que j'avais vue, dans la saison opposée, couverte de nuages sombres, battue par de furieux coups de vent de N. O., inondée par les pluies de l'hivernage, se montrait alors revêtue. jusqu'à la cime de ses plus hautes montagnes, d'un manteau vert émaillé de fleurs; en sorte que tout le monde à bord, les malades compris, avait pu profiter de la proximité du rivage pour prendre un exercice salutaire. De plus, nos maîtres d'hôtel et les agents des subsistances étaient parvenus à s'approvisionner suffisamment au marché de Tourane, de façon à varier le régime culinaire d'une manière assez confortable pour tout le monde à bord; chose importante pour un chef d'expédition, en raison de l'influence notable qu'elle exerce non moins sur le moral que sur la santé du personnel des navires de guerre. Aussi n'ai-je jamais rien épargné pour assurer sous ce rapport, de même

que sous tous les autres, le bien-être des équipages confiés à mes soins. J'en éprouvai encore cette fois les heureux effets, lorsque la frégate, après s'être éloignée des parages que nous abandonnions, se trouva de nouveau aux prises avec la mousson régnante, les chaleurs humides et les mauvais temps. Nos convalescents avaient presque tous recouvré la santé; et j'eus d'autant plus lieu de m'en applaudir, que du moment où nous entrâmes dans la vaste baie de Manille, au fond de laquelle *l'Artémise* mouilla devant la ville le 30 août vers midi, elle fut assaillie, pendant deux semaines, par des coups de vent du large, accompagnés de torrents de pluie qui interceptaient presque entièrement nos communications avec la terre.

Ces contrariétés nous étaient d'autant plus pénibles, que depuis longtemps nos yeux se tournaient vers cette belle colonie espagnole, vers ces lieux désirés, où nous allions accomplir la longue relâche qui devait partager, pour ainsi dire, notre voyage en deux parties. Heureusement les mauvais temps cessèrent; et, grâce à la réception affectueuse que nous reçûmes du consul général de France, M. Adolphe Barrot, grâce aussi au bon accueil que nous firent la plupart des négociants français ou étrangers, chacun de nous put tirer, de son séjour au chef-lieu de Luçon, un excellent parti pour ses plaisirs, sa santé et son instruction.

Je revoyais, après huit années d'absence, un pays intéressant que j'avais déjà étudié avec soin; j'étais donc à même d'apprécier les changements survenus aux Philippines pendant cette période, et de recon-

naître quelle influence y avaient eue, soit en bien, soit en mal, les révolutions auxquelles, depuis si longtemps, sa métropole est en proie. Tout cela avait d'autant plus d'attrait pour moi, qu'en ce moment l'attention intéressée de plusieurs puissances maritimes d'Occident se portait sur cette partie des possessions espagnoles dont la faible cour de Madrid se montrait disposée à consommer l'aliénation, dans l'intérêt de ses finances, complétement épuisées.

Ce dernier parti trouvait en France des approbateurs parmi ceux de nos gouvernants qui ne connaissaient ni le caractère ni les opinions politiques des habitants de Luçon. Dans le premier volume du Voyage de *la Favorite*, j'ai consacré un long chapitre à la description de cette colonie; j'ai dit que sa population est non moins nombreuse que variée, qu'elle ne manque pas d'industrie et d'une certaine civilisation; mais, en même temps, je l'ai montrée remuante, inquiète, portée au désordre, aimant son indépendance, et ne reconnaissant pas d'autre joug, surtout dans les provinces éloignées du chef-lieu, que celui de la religion, auquel les moines espagnols sont parvenus à la soumettre. Dans toutes les parties de l'île, même celles où l'autorité espagnole est le mieux reconnue, les naturels sont en possession de franchises municipales très-étendues, ou, pour mieux dire, ils ont conservé la forme de gouvernement dont ils jouissaient de temps immémorial, et qu'ils ont sans doute importée des diverses contrées d'où ils tirent leur origine. Ils payent tant bien que mal une faible capitation aux maî-

tres de Manille, comme ils la payaient anciennement à leurs chefs; mais la moindre aggravation dans les charges, le moindre changement, la plus légère secousse imprimée à cet ordre de choses, la plus petite excitation à la révolte de la part des curés, amèneraient inévitablement une anarchie, un désordre général, non moins effroyable que celui dans lequel le pays fut plongé après la prise de Manille par les Anglais en 1767.

La cour de Madrid n'est donc pas réellement maîtresse de Luçon; et s'il est vrai qu'elle exerce un pouvoir sans contrôle sur le chef-lieu et les cantons qui l'avoisinent, elle ne peut se considérer jusqu'à présent que comme suzeraine de ces contrées, où l'on croit en Europe qu'elle commande en souveraine absolue. Que pourrait-elle donc céder à la France ou à l'Angleterre? Un pays qu'elle ne possède que nominalement pour ainsi dire, et qui ne relève de son autorité qu'à certaines conditions, que ne voudrait probablement pas reconnaître la puissance à laquelle l'Espagne céderait ses droits. Quant à nos voisins d'outre-mer, ils ne doivent pas avoir oublié les tristes résultats qu'ont eus pour eux, pendant le dernier siècle, leurs tentatives sur Manille, d'où ils furent trop heureux de pouvoir s'échapper pour fuir la vengeance des populations de l'intérieur, exaspérées contre eux par les dévastations qu'ils avaient commises, et plus encore par leur titre d'hérétiques. Certainement ils ne trouveraient pas aujourd'hui sur ces rivages moins d'aversion pour leur joug et moins de fanatisme religieux que par le passé, ni des dispositions moins

belliqueuses; et, de plus, les puissances maritimes d'Europe, consentiraient-elles volontiers à laisser tomber aux mains de la Grande-Bretagne un point aussi important sous tous les rapports?

La France, il est vrai, ne rencontrerait pas autant d'obstacles que les Anglais sous le rapport de la religion, puisque chez nous le catholicisme est la croyance dominante : mais la façon dont nous avons traité les ordres monastiques, et nos guerres dans la Péninsule, ont laissé des souvenirs qui ne sont pas de nature à nous donner à Luçon un grand crédit près du clergé monacal ou séculier, ni près d'un peuple détestant l'étranger, et dont les prêtres dirigent l'opinion. Ensuite, cette possession, toute belle, toute désirable qu'elle puisse paraître, nous offrirait-elle jamais une compensation suffisante des sacrifices de tous genres à faire pour d'abord en obtenir la cession, et, plus tard, pour réprimer les fréquentes révoltes qui éclateraient indubitablement dans les provinces intérieures, où pénétreraient sans cesse de dangereux émissaires, et, au besoin, des secours matériels expédiés en secret par des puissances rivales et jalouses, si toutefois quelqu'une de ces dernières n'employait pas des moyens plus directs pour nous enlever les avantages d'une semblable occupation? Tout ceci mûrement considéré, on pensera probablement, comme moi, que le parti le plus sage et le plus politique que puisse prendre notre gouvernement, c'est de laisser les Philippines aux mains de ses maîtres actuels, et même de leur en conserver la propriété envers et contre tous. Trop

d'intérêts communs existent entre cette nation et la France, pour que, au lieu d'abuser de sa faiblesse présente, celle-ci ne la protége pas dans son malheur, afin qu'au jour, qui n'est pas éloigné peut-être, où l'Espagne reprendra sa place naturelle dans l'équilibre européen, nous retrouvions en elle une bonne et puissante alliée.

Cependant, et ceci est pour l'avenir, ce n'est pas sans fondement que plusieurs hommes d'État, à Londres ainsi qu'à Paris, ont émis des craintes relativement à la durée probable du règne de l'Espagne sur les Philippines, car la cour de Madrid a commis, depuis vingt années, des fautes bien graves et bien nombreuses dans le gouvernement et dans l'administration de ce bel archipel, qui reste pourtant la seule de ses possessions lointaines offrant des chances d'une prospérité durable pour l'avenir. En effet, au lieu d'agir avec la plus grande circonspection, au lieu de ménager les esprits et les opinions qui dominaient dans cette intéressante colonie, où l'ordre social, la tranquillité publique, le pouvoir même de l'Espagne reposent sur d'antiques institutions, et principalement sur l'influence des moines, le cabinet de Madrid parut avoir pris à tâche d'y envoyer comme employés de l'État, afin probablement de s'en débarrasser, tout ce que la capitale et les principales villes de la Péninsule renfermaient de plus ardents novateurs. Aussi quels furent les résultats de cette conduite inconséquente? En peu de temps tous les partis se trouvèrent aux prises dans Manille; d'un côté se rangèrent presque

tous les employés du gouvernement, les états-majors et même les soldats des troupes blanches, qui, excités les uns et les autres par des meneurs venus de la métropole, voulaient, comme cela avait eu lieu en Espagne, faire table rase à Manille des anciennes institutions, et y substituer ce qu'on appelle à Madrid un gouvernement constitutionnel. Le parti opposé se composait des Espagnols regrettant l'ancien ordre de choses et des moines, qui, menacés dans leurs priviléges, dans leurs biens, dans leur existence même, se préparaient à la résistance en groupant autour d'eux leurs nombreux partisans, dont ils allaient jusqu'à exciter le fanatisme religieux par leurs prédications. Ce parti semblait d'autant plus formidable, qu'il avait pour lui toutes les classes de la population indigène, scandalisées par la destruction des couvents, les persécutions dont les prêtres étaient l'objet, enfin par l'abaissement du pouvoir spirituel, qu'ils vénéraient depuis si longtemps : toutes choses considérées par eux comme autant de sacriléges, que la religion leur commandait d'arrêter par tous les moyens en leur pouvoir.

Jamais leurs antagonistes, quoiqu'ils disposassent de l'arsenal et des troupes blanches, n'auraient pu tenir tête à une telle masse d'ennemis, si ces derniers n'avaient été divisés entre eux par des intérêts différents, ou tenus dans l'irrésolution par les défiances mutuelles qui naissaient du conflit de ces mêmes intérêts. Ainsi, par exemple, la classe nombreuse des métis, d'où sortent les employés inférieurs

des diverses administrations publiques, le personnel des petits états-majors des troupes indigènes, presque toutes les corporations industrielles, enfin la plupart des commerçants en détail; la classe des métis, dis-je, se considérant à ces divers titres, comme supérieure aux autres parties de la population native, ne veut rien moins que se mettre au lieu et place des Espagnols, que du reste elle serait déjà parvenue à expulser de Manille, si les conspirations tramées dans ce but avaient été menées à fin avec autant d'énergie qu'on avait mis d'habileté à les ourdir. Mais ces métis, avec lesquels les Tagals et les naturels des autres provinces seront d'accord tant qu'il s'agira de défendre les prêtres et la religion, verraient ces derniers se séparer d'eux sur-le-champ, et même les traiter en ennemis, si jamais ils parvenaient à s'emparer du pouvoir; tant est grande la jalousie qui règne entre ces deux éléments principaux de la population de Luçon. D'une autre part, les moines, de même que les membres du clergé séculier, n'offriraient guère plus de garantie d'un bon accord, s'il fallait sérieusement faire tête à l'orage; les uns et les autres n'ignorant pas que leurs collègues indigènes, répandus en grand nombre comme curés sur la surface du pays, leur deviendraient hostiles par ambition ou par envie, dès qu'une collision ferait succéder l'anarchie au gouvernement actuel.

Tels sont les éléments de discorde que renferme dans son sein le parti formidable qui jusqu'à présent a contenu les radicaux de Manille, et détourné les déplorables résultats que pouvaient avoir les fautes com-

mises par la cour de Madrid. Aussi, quoique le clergé soit bien puissant encore, en raison de l'action directe qu'il exerce sur les masses, il est à craindre cependant que cette influence ne s'affaiblisse rapidement devant les idées nouvelles qui surgissent de toutes parts, et qu'elle ne suffise plus bientôt pour maintenir non-seulement les métis des villes, mais encore l'innombrable population des provinces, dans l'obéissance envers la cour d'Espagne.

Ne semble-t-il pas même étonnant que celle-ci soit encore maîtresse des Philippines, lorsque l'on considère le peu de discernement qui a généralement présidé au choix des agents chargés d'administrer ces précieuses colonies, et l'ignorance extrême dans laquelle le gouvernement est resté jusqu'à présent touchant l'état actuel des partis à Manille? Ni les troubles qui eurent lieu en 1838, et durant lesquels le pouvoir de la première autorité fut complétement méconnu par ceux-là même dont le devoir était de le faire respecter; ni le soulèvement de plusieurs régiments des troupes indigènes, qui se révoltèrent quelques années plus tard, et eussent brisé le joug espagnol, sans la belle résistance d'un bataillon d'artillerie nouvellement arrivé d'Europe; ni enfin l'insurrection d'une province entière, dont la population ayant pris les armes, dit-on, à la voix d'un prétendu prophète et au nom de la religion outragée dans la personne de ses ministres, ne céda la victoire, aux forces envoyées contre elle, qu'après un combat sanglant; rien n'a pu faire sortir l'Espagne de l'aveuglement dont elle est

tracée depuis si longtemps, et qui lui fera perdre la plus belle de ses possessions d'outre-mer, si elle n'ouvre enfin les yeux sur ses véritables intérêts.

Il faudrait qu'elle ne déléguât son pouvoir dans ces contrées qu'à des hommes à la fois prudents et énergiques, qui connussent les besoins et l'état politique du pays confié à leur commandement; qui sussent traiter les masses de façon à calmer l'exaspération, la soif d'indépendance qu'on a fait naître maladroitement dans cette classe, en chassant les principaux d'entre eux, avec dédain et brutalité même quelquefois, des emplois qu'ils occupaient dans les diverses administrations, ou bien en lui fermant tout accès aux grades un peu élevés dans les troupes indigènes. Il faudrait que, tout en renfermant le pouvoir spirituel et temporel des moines dans de justes limites, l'autorité, faisant preuve à la fois d'intelligence et de fermeté, leur laissât assez d'influence pour que les populations restassent soumises toujours à ce frein salutaire qui les retient dans l'ordre, et sans lequel elles tomberaient bientôt dans la plus horrible anarchie; il faudrait, enfin, que les hauts fonctionnaires, se montrant supérieurs aux préjugés que leurs compatriotes nourrissent généralement à l'égard des étrangers, protégeassent ces derniers dans leurs entreprises industrielles, au lieu de les traiter avec défiance et jalousie; car eux seuls jusqu'ici ont fait progresser un peu la colonie en civilisation, et eux seuls, pendant longtemps encore, pourront la faire avancer dans la même voie.

A Luçon, plus que partout ailleurs, une semblable tâche sera bien difficile à remplir, parce que le gouverneur général qui voudra l'entreprendre rencontrera de grands obstacles, non-seulement dans ses administrés, mais, plus encore, chez les ministres de la métropole eux-mêmes, qui se décideront difficilement à renoncer aux avantages politiques et surtout aux profits particuliers qu'ils se procurent, en envoyant à Manille une multitude d'employés civils ou militaires qui dévorent le budget de cette colonie. Comment ce haut fonctionnaire se soustraira-t-il aux demandes incessantes de la cour de Madrid, qui tire annuellement plusieurs millions de francs des caisses de Manille? Quels moyens emploiera-t-il pour réprimer les abus dont fourmillent les administrations, abus que le temps et l'impunité semblent avoir consacrés, et qui sont d'autant plus difficiles à déraciner que les rouages de ces administrations sont très-compliqués, se meuvent dans le plus profond secret, et que les comptables chargés de les faire marcher s'efforcent de tenir cachés ces détails, que, chez nous, leurs collègues mettent une sorte d'orgueil à publier?

Cette œuvre, je le répète, présentera de grandes difficultés; et lors même qu'il se rencontrerait un homme d'élite à qui ses capacités donneraient quelques chances de succès, il lui faudrait bien des années pour atteindre le but honorable qu'il se serait proposé. Cependant lorsque le pouvoir s'est trouvé en des mains capables de l'exercer, on a vu les améliorations se succéder assez rapidement; mais, par une

[illegible] vraiment déplorable. jamais, ou bien rarement, les gouverneurs d'un mérite réel ne sont restés longtemps en fonctions. C'est ce qui arriva au général Henrilles qui allait prendre le timon des affaires lors du passage de la *Favorite* à Luçon, et au général Camba, militaire et administrateur distingué sous tous les rapports, le même qui était parvenu, par sa fermeté et sa prudence, à calmer l'irritation causée par les troubles de 1837.

Ce dernier gouvernait encore les Philippines à l'époque où j'arrivai dans ce pays avec *l'Artémise;* et lorsque, suivant mon habitude, je portai mes investigations sur l'état commercial et politique du pays, comme je l'avais déjà fait huit années auparavant, je remarquai plusieurs améliorations notables et récentes, qui témoignaient d'une tendance marquée vers un sage libéralisme en fait de commerce et d'administration.

On montrait beaucoup plus d'égards que par le passé pour les étrangers qui avaient obtenu la permission de résider dans la colonie; ils ne couraient plus le risque, comme autrefois, d'être expulsés arbitrairement et brutalement du pays. Les règlements de douanes, touchant l'importation des marchandises d'Europe et l'exportation des denrées indigènes, avaient été et allaient encore être considérablement modifiés dans un sens favorable au commerce extérieur. Ces sentiments de bienveillance pour les Européens allaient même jusqu'à les autoriser volontiers à fonder des établissements agricoles dans les pro-

vinces de l'intérieur. Il est vrai de dire qu'en s'écartant ainsi des anciennes et absurdes lois imposées par l'Espagne à ses colonies, on avait fait croître si rapidement les revenus publics, que l'administration devait naturellement se montrer disposée à persévérer dans le système de douanes plus large, mieux entendu, par suite duquel l'île de Luçon avait presque doublé, en quelques années, les quantités de sucre et de café qu'elle livrait à l'exportation.

De pareils antécédents étaient bien faits pour conduire les autorités de Manille à lever, en partie du moins, l'interdiction dont les étrangers avaient été frappés jusqu'alors quant aux communications avec les provinces de l'intérieur; mais malheureusement les populations de ces parties de l'île ne sont pas encore mûres pour de semblables innovations, surtout dans les cantons les plus éloignés du chef-lieu, où un régime administratif des plus absurdes s'oppose à toute espèce de progrès en commerce et en agriculture.

En effet, dans la plupart de ces provinces, les alcades ou premières autorités sont de véritables pachas, dont le pouvoir ne s'arrête dans ses excès, que devant la crainte de faire soulever les naturels ou de mécontenter le clergé. Or, tout en évitant l'un et l'autre de ces deux écueils, ils peuvent réaliser en peu de temps des fortunes considérables, quoique ne recevant de l'État que de très-faibles émoluments. Pour atteindre ce but, ils exercent, de concert avec les curés, un monopole absolu sur le trafic des denrées du pays placé

sous leur juridiction; et ces exactions leur sont d'autant plus faciles, qu'étant forcés de verser en numéraire dans le trésor de la colonie le montant des diverses taxes que leurs administrés acquittent en nature, ces espèces de préfets se trouvent, par le fait, légalement autorisés à faire le commerce, et sont, par conséquent, à même de s'attribuer des profits énormes d'une manière plus ou moins licite; en sorte que, comme généralement ils intéressent à leurs opérations non pas seulement les fonctionnaires ecclésiastiques, mais encore les chefs des villages, les pauvres indigènes, tout en jouissant de libertés municipales très-étendues, n'en sont pas moins cruellement pressurés.

Or, je le demande, quels succès pourraient espérer des étrangers jetés au milieu d'une population défiante, prévenue d'avance contre eux, et dont ils connaîtraient à peine les coutumes et le langage? Ils ne trouveraient évidemment chez les autorités de tous rangs, au lieu de l'appui moral ou matériel dont ils sentiraient le besoin, que la malveillance, la jalousie haineuse, et toutes les mauvaises passions que peut soulever la cupidité contrainte d'abandonner une partie de sa proie.

D'un autre côté, ces Anglais, ces Français, ces Américains, qui sollicitent des concessions de terrains dans l'intérieur du pays pour y établir des cultures ou des usines, possèdent-ils les qualités sans lesquelles un étranger ne saurait espérer de vivre paisiblement un seul jour au milieu de naturels susceptibles, vindicatifs, fiers, d'humeur changeante, imbus de préjugés, qui

aiment beaucoup le gain et peu le travail, chez lesquels enfin on trouve tous les défauts et tous les vices d'un peuple à peine sorti de la barbarie? De quelle intelligence, de quelle modération et de quelle énergie en même temps ne faut-il pas qu'un Européen soit doué pour conduire de telles gens, pour les rendre laborieux; et, ce qui est plus difficile encore, pour les amener à concourir à la défense d'établissements nouvellement fondés, que menaceront constamment les bandes de brigands qui parcourent les provinces, et se portent partout où elles espèrent trouver peu de résistance et une riche proie? Bien peu d'étrangers sont parvenus à ce résultat, même parmi ceux dont les établissements avoisinent Manille, et qui se trouvent par conséquent bien moins exposés aux inconvénients graves que j'ai signalés plus haut.

Il y a donc lieu de croire que, de bien longtemps, on ne verra se réaliser les espérances basées sur ces concessions de terrains faites aux étrangers par l'autorité de Manille. La culture du sucre et celle du café ont pris, il est vrai, une très-grande extension depuis quelques années; même le nombre des sucreries a considérablement augmenté : mais ces différentes industries étant exercées par des Chinois, on n'y emploie que des procédés grossiers qui ne témoignent d'aucune amélioration, et n'en font même pas présager pour l'avenir.

Ces divers points d'intérêt public avaient attiré la sollicitude du général Gamba; et probablement il aurait accompli d'utiles changements, s'il n'eût été

[illegible] pour la colonie, aux plus hautes fonctions de l'État. En effet, presque partout où je portais mes investigations, il m'était facile de reconnaître les résultats de l'impulsion qu'il avait donnée aux nombreuses branches de l'administration confiée à ses soins. Les troupes blanches ou noires me parurent mieux tenues, mieux disciplinées que par le passé; le corps des officiers principalement se faisait remarquer par sa bonne composition. Dans la ville la police était mieux faite, on entendait parler moins souvent de maisons pillées par les malfaiteurs; les grandes routes elles-mêmes étaient devenues à la fois plus sûres et bien moins impraticables que par le passé : de sorte que les communications entre les diverses provinces avaient pris une notable activité, surtout depuis que, les côtes étant mieux gardées par des flottilles de chaloupes canonnières, les naturels se trouvaient bien moins exposés aux incursions des pirates. Enfin, par la force seule des choses, et grâce à un système de douanes plus large, à l'admission, rendue moins difficile, des étrangers dans Manille, le libéralisme et la civilisation moderne, si j'ose m'exprimer ainsi, pénétraient peu à peu dans les classes hautes et moyennes de la population, diminuaient leurs préjugés en les éclairant, et les rendaient plus sociables : mais malheureusement, il faut l'avouer, ces améliorations n'étaient obtenues qu'aux dépens des croyances religieuses, et, par conséquent, de l'influence du clergé, sur laquelle est basée, ainsi que je l'ai dit plus haut, la tranquillité matérielle des

populations de Luçon. Les couvents eux-mêmes sont en proie aux dissensions intestines, qui affaiblissent de plus en plus la considération dont, jusqu'ici, les moines avaient su s'entourer.

Les jeunes religieux secouaient publiquement le joug de leurs supérieurs ou de leurs anciens; plusieurs aventures immorales étaient venues scandaliser les dévots, et jeter, parmi la société du chef-lieu, une teinte de ridicule sur les deux principaux ordres monastiques. Un jeune moine, que son amour un peu trop prononcé pour les plaisirs mondains avait fait condamner au cachot, s'était échappé malgré la surveillance qu'on exerçait à son égard, et avait pris, avec une demoiselle qu'il enleva, le chemin de l'Amérique du Sud, où il s'était marié. Un autre, qui avait su capter la confiance de ses frères en Dieu au point de se trouver en même temps trésorier du couvent et dépositaire des bijoux magnifiques, des nombreuses pierreries retirés aux principales madones dans la crainte des révolutions, disparut un beau jour, avec toutes les richesses de l'ordre, sur un navire qu'il avait acheté et équipé sous un faux nom. En vain les moines dépouillés firent courir un bâtiment après lui; en vain ils promirent une récompense considérable à celui qui leur livrerait ce voleur effronté : l'abomination fut entièrement consommée, et, plus tard, on apprit que le fugitif jouissait paisiblement, aux États-Unis, du prix de son audace et de sa longue fourberie. Ce dernier événement, très-récent encore lorsque j'arrivai au chef-lieu des Philippines, était un sujet de plai-

santerie pour la haute société, à laquelle, du reste, chaque voyageur arrivant d'Amérique apportait une nouvelle occasion de tourner en ridicule les pauvres moines, ainsi que les tribulations qu'ils avaient à souffrir.

Cette société, que je trouvais si changée depuis huit ans sous le rapport des préjugés religieux, avait fait, comme par compensation, des progrès rapides en tenue, dans les usages de la bonne compagnie, et même dans le confortable intérieur; ce qu'on doit attribuer sans doute à la grande quantité de familles venues des principales villes d'Espagne à la suite des fonctionnaires de l'État. Chaque soir, lorsque mon aimable hôte et moi nous allions, suivant l'usage du pays, respirer la fraîcheur sur la promenade au bord de la mer, je remarquais bien que les dames ne faisaient plus arrêter leurs équipages au premier coup de l'angélus, et qu'elles ne se signaient plus dévotement, comme je leur avais vu faire en semblable occasion huit années auparavant; mais leur maintien me paraissait plus convenable, et leurs manières généralement distinguées. Dans des calèches élégantes, qui avaient remplacé les sales voitures autrefois en usage à Manille, j'apercevais une foule de jolies femmes dont les beaux yeux noirs, les dents d'émail et la séduisante tournure me rappelaient le beau sexe de Séville et de Cadix. Si, à une heure plus avancée, nous allions rendre visite à quelques-unes de ces dames, elles nous recevaient dans des appartements bien mieux ornés et beaucoup mieux distribués qu'à l'époque de mon premier voyage; enfin, si le

dimanche, à l'heure de la retraite, nous dirigions nos pas vers la place d'armes, je trouvais de nouvelles preuves des progrès que les gens de la haute société avaient faits sous le rapport du bien-être et des distractions.

Là, nous rencontrions une foule d'équipages remplis de tout ce que le beau monde de la ville renfermait de plus brillant dans les deux sexes : les conversations étaient très-animées, bruyantes même, jusqu'au moment où les musiques des corps composant la garnison, précédées de nombreux tambours, et d'un riche fanal sur les glaces duquel étaient peints élégamment le numéro du régiment et les armes d'Espagne, débouchaient de la grande rue, et venaient se ranger devant le palais du gouvernement. Là elles exécutaient des morceaux variés, le plus souvent français, joués avec un ensemble et un goût remarquables; puis s'acheminaient vers la caserne, tout en faisant entendre des airs nationaux. Cette foule de spectateurs, presque tous appartenant aux classes élevées, les uns en voiture, les autres à pied; cette multitude de feux répandus sur la place, ceux qui brillaient aux fenêtres des maisons voisines, où figuraient beaucoup de jolies femmes; enfin l'hôtel du gouvernement, dont l'éclairage contrastait d'une manière singulière avec l'aspect sombre, imposant, presque lugubre de la cathédrale, qui forme un des côtés de la place; tout cet ensemble composait un spectacle que je revoyais toujours avec un nouveau plaisir.

Dans son désir de me procurer des distractions,

M. Adolphe Barrot me mit en rapport avec les plus notables négociants étrangers, parmi lesquels je retrouvai plusieurs de mes anciennes connaissances. Tous me reçurent avec un bienveillant empressement, et me procurèrent d'agréables passe-temps, ainsi que de bonnes occasions de m'instruire sur tout ce qui avait rapport au commerce tant intérieur qu'extérieur de la colonie.

C'est ainsi que j'appris combien était désastreux pour celui-ci le contre-coup des graves embarras qu'éprouvaient en ce moment les banques des États-Unis et d'Angleterre. Le payement des lettres de change émises par les capitalistes de Londres, à l'aide desquelles les Américains acquittent ordinairement à Manille la majeure partie de leurs chargements, ayant été refusé, ces derniers se trouvaient dans l'impossibilité de prendre le sucre, le café et les autres produits des Philippines que les États du nord consomment annuellement. Pour des raisons analogues, les négociants anglais avaient fait très-peu d'affaires les années précédentes; et par suite les indigènes, ne trouvant pas à vendre leurs denrées, ne pouvaient acheter de marchandises d'Europe; en sorte que les magasins des trafiquants étrangers restaient encombrés de presque toutes les cargaisons arrivées depuis deux ans. Le numéraire était très-rare et la défiance générale; plusieurs maisons considérables paraissaient fortement ébranlées, et parmi elles on en comptait deux, dirigées par des Chinois, dont la position financière était d'autant plus critique, que les cultivateurs du céleste em-

pire ayant eu successivement (chose fort extraordinaire) deux abondantes récoltes de riz, l'exportation de cette denrée, si active ordinairement à Luçon, se trouvait réduite à presque rien. Mais l'on touchait au terme de la crise; déjà les affaires se faisaient avec moins de peine, et tout donnait l'espérance qu'elles reprendraient l'année suivante leur cours ordinaire.

Du reste, je retrouvais les négociants de ces diverses nations dans la même situation respective, sous le rapport commercial, qu'à mon passage à Manille sur *la Favorite*. Les Anglais, jouissant toujours du privilége de fournir aux populations les articles les plus nécessaires, effectuaient la majeure partie des importations; les Américains au contraire, qui n'apportaient que peu de marchandises en comparaison de leurs rivaux, et qui payaient leurs chargements en numéraire ou en lettres de change, tenaient le premier rang parmi les acheteurs des productions de la colonie; les Hollandais ne cherchaient nullement à partager les profits de ces opérations; les navires des villes anséatiques fréquentaient de plus en plus les Philippines, où les provenances d'Allemagne prenaient faveur: quant au commerce français, il avait encore perdu, si c'est possible, depuis 1831, par suite du mauvais choix et de la mauvaise qualité des articles composant ses cargaisons. Cette négligence, à laquelle, il faut l'avouer, la friponnerie n'était pas toujours étrangère, avait fait tomber en partie le monopole des objets de goût et de mode que nous fournissions autrefois sans concurrence aux habitants de Luçon, dans les mains des né-

gociants anglais; et cela au moment où les manufacturiers de la Grande-Bretagne étaient parvenus, à force d'industrie, de persévérance et de sacrifices, à imiter si parfaitement les étoffes du pays, que ces imitations, données à meilleur marché que les tissus indigènes, étaient généralement préférées par la masse des consommateurs. D'autres causes encore, non moins fâcheuses que celles dont il a été question plus haut, étaient venues aggraver encore la déplorable situation de notre commerce aux Philippines; je veux parler des droits considérables dont l'administration de Manille avait cru devoir frapper nos vins et nos liqueurs, pour favoriser les provenances d'Espagne; ce qui rendait la concurrence impossible pour nos armateurs, malgré les diminutions que notre consul général avait obtenues par ses actives réclamations, et grâce à la considération si bien méritée dont il jouissait dans toutes les classes de la société.

En semblable compagnie, il m'aurait donc été facile d'obtenir tous les renseignements que j'eusse pu désirer, et de jouir en même temps des agréables distractions que Manille peut offrir aux étrangers; mais, sous ce double rapport, le pays n'avait plus rien de nouveau pour moi, qui, peu d'années auparavant, m'étais efforcé, pendant une longue relâche, de l'étudier d'une manière complète sous tous les rapports. Cependant presque chaque matin, avant la chaleur, je n'en parcourais pas moins avec une certaine curiosité tantôt la ville, tantôt les faubourgs, pour juger des changements qu'ils avaient subis depuis le passage

Voy. de l'Africaine





de *la Favorite*. Ces changements étaient fort peu sensibles, et ne déposaient que bien faiblement en faveur des soins ou du bon vouloir des autorités municipales.

En effet, je ne trouvais Manille ni plus propre ni moins obstruée de décombres que par le passé. Ces couvents, qui naguère encore lui donnaient une apparence de vie, étaient tristes et presque déserts; les fossés étaient tout aussi remplis qu'autrefois d'une vase fétide qui répandait dans l'air, pendant le reflux, des miasmes dont l'influence délétère rend les environs très-malsains à certaines époques de l'année; les édifices publics me parurent tout aussi négligés. Enfin, je trouvai le pont de Bidondo, seule voie de communication entre les bords opposés de la rivière, rompu, au milieu, par la chute d'une arche qui s'était écroulée faute d'entretien, et à laquelle des madriers branlants suppléaient d'une manière fort peu rassurante pour les passants : quant à la réparation elles languissait depuis plus d'une année.

Le riche faubourg de Bidondo lui-même n'était ni moins boueux à la suite des pluies, ni moins rempli de poussière dans les temps secs. Je trouvai le marché, les places, les bords de la rivière, tout aussi sales qu'en 1830; enfin les édifices publics, consacrés aux plaisirs mondains de la population, ne me parurent pas plus fréquentés ni mieux tenus, quoique la ruine des couvents, et par conséquent une notable diminution dans la splendeur des solennités religieuses, eussent enlevé aux amateurs de fêtes une foule d'occasions de satisfaire leur goût.

Ainsi la salle de spectacle était toujours une mauvaise grange, où souvent se faisaient entendre, durant la saison des pluies, les coassements des grenouilles qui peuplent les mares voisines, réveillées qu'elles sont par les cris des acteurs débitant quelque mélodrame bien sombre, bien sanglant. Les habitants de Manille montrent généralement une sorte de passion pour ce genre de pièces, qu'ils préfèrent de beaucoup aux petits vaudevilles espagnols que des métis viennent représenter sur la même scène à certains jours du mois, et qui sont, il faut en convenir, aussi froids, aussi monotones que les mélodrames sont bruyants et animés. Ces derniers ont beaucoup d'analogie avec les mœurs et les habitudes des naturels; les brigands et les pirates y jouent toujours un grand rôle. De pareils sujets plaisent au peuple dans tous les pays du monde; et à Manille comme à Paris, les acteurs ne manquent pas de les rendre encore plus intéressants par des cris furieux, des mouvements forcenés, et par la façon bizarre dont ils se costument. Plus il y a de tapage, de combats, de coups de fusil, de bons horions distribués, plus vive est la joie des spectateurs; et parfois cette joie est portée jusqu'à la frénésie. Il est vrai de dire que la plupart des acteurs ne remplissent pas trop mal leurs rôles, quoiqu'ils les chargent presque toujours jusqu'au burlesque : ce en quoi, du reste, ils n'ont pas tort, puisque, en agissant ainsi, ils plaisent encore à leurs auditeurs, charmés sans doute par le contraste de ces vociférations, de ces gestes désordonnés, avec les accents monotones et plaintifs des personnages composant les chœurs, probable-

ment chargés, comme dans le théâtre grec, d'expliquer aux assistants les parties un peu obscures du drame.

Toutefois, ces plaisirs ne peuvent avoir beaucoup de charmes pour les personnes qui ont visité les grandes villes d'Europe; aussi les étrangers y prennent-ils peu de part, quoique, autant que j'ai pu en juger, le cercle de leurs distractions soit très-borné; ils ne se voient entre eux que bien rarement, et fréquentent fort peu la société espagnole, dans laquelle, du reste, ils se trouveraient en butte aux tracasseries jalouses et aux mauvaises passions qui la divisent.

Ces dissensions, qu'il faut attribuer principalement aux opinions politiques, ont banni presque entièrement des salons de Manille l'abandon et la gaieté. Les employés du gouvernement, à commencer par l'autorité première, sont continuellement soupçonnés, attaqués, dénoncés par les factions, comme exaltados, carlistes ou christinos, suivant le parti qui domine à Madrid; aussi craignent-ils sans cesse pour leurs places et même pour leurs vies, que menacent constamment des conspirations parmi les troupes ou des émeutes populaires. Ils se défient les uns des autres, de tous leurs alentours, et s'occupent, par conséquent, beaucoup plus de garantir leurs intérêts particuliers que d'assurer le bien général, lequel, au contraire, a besoin, pour prospérer, d'une entente parfaite entre les divers fonctionnaires publics, et d'une profonde tranquillité dans l'esprit public.

Je devais me tenir et me tins en effet en dehors de toutes les rivalités et des dissidences politiques

qui agitaient la haute société de la capitale des Philippines, imitant en cela le sage exemple et la conduite mesurée de notre consul général. Je n'entretins de relations suivies qu'avec fort peu de fonctionnaires publics, et parmi lesquels figuraient principalement des officiers de marine. Le capitaine de vaisseau Halcon a surtout conservé dans mon souvenir la place que son mérite et ses qualités, aussi solides qu'aimables, doivent lui assurer dans celui de toutes les personnes qui l'ont connu. Envoyé d'Espagne, depuis quelques années seulement, pour compléter l'hydrographie des Philippines et en protéger les côtes, il avait, de concert avec plusieurs de ses collègues, avancé considérablement ce beau travail, et inspiré par son courage et son activité une crainte salutaire aux pirates. Combien de fois, dans nos fréquentes causeries, cet homme distingué ne m'a-t-il pas rappelé par ses beaux sentiments, et par ses connaissances étendues dans notre métier, ce corps royal de la marine espagnole, dont les membres étaient si renommés encore au commencement du siècle pour leur instruction et leur valeur, alors que les vaisseaux espagnols, mêlés aux nôtres, combattaient les flottes de la Grande-Bretagne!

Lorsqu'on lit les annales de nos révolutions, on ne peut s'empêcher de gémir en voyant combien la France a contribué, depuis cinquante années, à l'abaissement de ce peuple courageux, qu'il était, au contraire, dans son intérêt de soutenir, et de conserver toujours pour allié. Puisque nous sommes cause de

l'abaissement politique et du désordre social où l'Espagne se trouve aujourd'hui, laissons-lui du moins accomplir tranquillement l'œuvre de sa régénération, et chercher le mode de gouvernement qui convient le mieux au caractère et aux mœurs de ses habitants : n'intervenons donc pas dans ses affaires intérieures, ce serait une mesure à la fois injuste et impolitique, qui soulèverait tous les partis contre nous, et augmenterait, s'il est possible, l'anarchie à laquelle sont en proie nos malheureux voisins.

A combien d'Espagnols, gens de mérite, sensés, patriotes, ayant horreur des révolutions, n'ai-je pas entendu émettre hautement cette manière de voir! Elle est commune du reste à tous les hommes qu'anime l'amour national, et se trouve peut-être plus répandue chez les Espagnols que partout ailleurs en Europe. Laissons-les donc fermer eux-mêmes le gouffre des révolutions, au fond duquel ils s'agitent depuis si longtemps; et soyons bien persuadés que cet enfantement laborieux produira un mode de gouvernement analogue aux besoins moraux et matériels de la nation : c'est alors seulement que l'Espagne comprendra tout ce que valent les Philippines, et qu'elle usera de tous ses moyens pour conserver et améliorer cette belle possession.

Il n'est point au monde, en effet, d'établissement d'outre-mer qui offre de plus grands avantages sous tous les rapports. Par la manière dont elle est située, l'île de Luçon commande, pour ainsi dire, la mer de Chine et les côtes de l'empire céleste, sur lesquelles des

flottes parties de Manille peuvent se rendre en très-peu de temps. Sa population nombreuse et active couvre des plaines fertiles, susceptibles de fournir en abondance toutes les productions tropicales que l'Europe demande à ses colonies ; et, dans les chaînes de montagnes dont le pays est traversé, on trouve en métaux et en bois de charpente tout ce qui est nécessaire à la construction des plus gros navires.

Quand, par suite de l'émancipation forcée des noirs dans les grandes Antilles, l'Espagne perdra Cuba et Porto-Rico, elle trouvera, si elle le veut sérieusement, un ample dédommagement de cette spoliation dans la possession des Philippines. C'est un diamant, mais un diamant presque brut ; et, pour qu'il acquière toute sa valeur, pour qu'il brille de tout son éclat, il a besoin d'être taillé par une main habile ; or il est à craindre que la cour de Madrid ne la trouve que difficilement, si l'on juge de l'avenir par le passé. Heureusement pour celle-ci (et je l'ai démontré plus haut) que toute puissance qui voudra la remplacer dans la tâche difficile de façonner complétement les populations indigènes de Luçon au joug européen, et d'exploiter leur industrie, y perdra immanquablement ses troupes et ses trésors. L'Espagne seule peut, au moyen de son clergé, contenir ces tribus remuantes que jusqu'ici l'influence de la religion catholique, ou plutôt celle des moines, a fait vivre en paix entre elles, et maintenues dans un tranquille état de vasselage relativement à Manille. Mais il ne faut pas cependant qu'on tarde à changer le système de conduite suivi jusqu'à présent à leur égard ;

car, autrement, chef-lieu et provinces pourraient bien échapper à leur maître suzerain. Ce serait là une cruelle perte pour notre ancienne alliée et pour la civilisation elle-même, attendu que, d'une part, les Philippines offrent au commerce européen une mine de richesses inépuisable, et que de l'autre, quoique les Espagnols, abandonnant tout à fait cette tâche aux moines, aient mis une lenteur remarquable dans leurs efforts pour amener à un état social moins imparfait les féroces populations de cet archipel, toujours est-il que, grâce aux relations d'affaires qu'elles entretiennent avec Manille, ces dernières commencent à sortir de leur antique barbarie; et on ne peut douter que ces îles, de même que leur voisine Solo, ne soient destinées, aujourd'hui que l'Asie occidentale est pour ainsi dire envahie par les Européens, depuis la dernière guerre de l'Angleterre contre le céleste empire, à jouer prochainement un rôle important dans les affaires politiques et commerciales de l'Indo-Chine.

Je devais donc être avide de renseignements sur ces contrées curieuses, et j'en recueillis beaucoup, que je dus à l'obligeance de mes collègues de la marine espagnole, et principalement à celle du capitaine Halcon, que ses connaissances des lieux et des hommes rendaient une autorité irrécusable à mes yeux. Aussi est-ce dans mes fréquentes conversations avec lui que j'ai fait la plus ample moisson des notions précieuses que je possède sur ce sujet, et qui trouveront naturellement leur place dans le tableau politique et commercial de la partie du grand archipel d'Asie située entre

Luçon et Java; tableau que j'essayerai de dérouler sous les yeux du lecteur, autant du moins que me le permettront mes faibles moyens et le genre de cet ouvrage, lorsque je serai parvenu à montrer la véritable situation de l'empire céleste tel qu'il était quand je le visitai en quittant Luçon, et tel que l'a laissé sa dernière guerre contre la Grande-Bretagne.

Ce fut à préparer les matériaux nécessaires pour remplir ces deux tâches difficiles, que j'employai principalement les quelques semaines de repos que notre active navigation me laissait goûter à Manille; repos dont nous avions tous également profité, et que je trouvai si doux sous le toit hospitalier de M. Adolphe Barrot. En effet, près de lui je jouissais à la fois des plaisirs d'une société agréable, et des avantages que pouvait m'offrir la conversation d'un homme d'esprit, qu'un long séjour à Manille et plusieurs voyages à Canton avaient mis au courant des affaires de ces deux pays.

Sous un tel patronage, j'étais certain d'avance que la frégate serait aussi complétement ravitaillée que pouvaient le permettre les ressources de la colonie. En effet, grâce aux soins de M. le consul général, *l'Artémise* fut pourvue pour six mois de vivres de campagne, d'une qualité excellente et d'un prix peu élevé : à l'exception pourtant du vin, dont on ne put se procurer qu'une très-petite quantité. Combien alors j'eus raison de m'applaudir d'avoir demandé au gouverneur de Bourbon, dans la prévision de ce désappointement, qu'une assez forte quantité de cette boisson, si précieuse pour notre équipage, fût arrivée à Batavia

pour l'époque du passage de la frégate dans cet établissement hollandais! J'attachais d'autant plus de prix à ce que les événements ne rendissent pas ma précaution inutile, que beaucoup de nos hommes, à peine guéris, lors des mauvais temps qui nous assaillirent durant les premières semaines de la relâche, des suites de la cruelle épidémie qui avait dernièrement sévi sur eux, éprouvèrent de dangereuses rechutes, desquelles les médecins ne pouvaient les guérir qu'en leur faisant suivre un régime tonique, capable de rendre quelque vigueur à des constitutions affaiblies. Heureusement aussi que, vers la fin de septembre, les pluies cessèrent tout à fait; de jolies brises succédèrent aux coups de vent; l'on put donc s'occuper à la fois de sécher l'intérieur de la frégate, et de faire à celle-ci toutes les réparations nécessaires pour qu'elle reprît promptement la mer.

La mousson de nord-est approchait rapidement, et les navies, profitant des derniers souffles de celle de sud-ouest, arrivaient en foule à Manille. Les uns venaient de la Grande-Bretagne avec des cargaisons d'articles communs pour la basse classe, et d'objets de luxe pour les hauts rangs de la société; d'autres avaient quitté les États-Unis chargés d'approvisionnements de marine, de balles de cotonnades écrues, de marchandises britanniques embarquées à Liverpool, en échange desquelles, et avec des lettres de crédit fournies par les banquiers de Londres, ils allaient prendre d'immenses cargaisons de sucre et de café. Enfin, plusieurs beaux navires espagnols qui avaient apporté des

draps, de l'orfévrerie d'église, des vins, des liqueurs, des comestibles, devaient repartir sous peu de temps pour ceux des ports de la Péninsule où sont établies des manufactures royales de tabac, y portant des quantités considérables de cette plante, mais seulement en feuilles, et non transformée en cigarres, comme le fisc contraint les acheteurs étrangers de la prendre, au grand détriment des cultivateurs indigènes.

Plusieurs de ces jolis brigs qui font le commerce ou, pour mieux dire, la contrebande entre Luçon et Macao, rentrèrent au commencement d'octobre, annonçant que la mousson de nord-est, que j'attendais pour partir, commençait à remplacer au large celle de sud-ouest; mais pas sans que cette dernière, comme cela n'arrive que trop souvent, eût fait ses adieux à la mer de Chine par un terrible typhon qui, le 27 septembre, avait ravagé les côtes de cet empire. J'attendis donc quelques jours encore, pendant lesquels on termina tous les préparatifs de départ; et, le 16 octobre au matin, *l'Artémise* mit sous voiles pour l'embouchure du Tigre, devant laquelle nous arrivâmes le 21, par un temps couvert, pluvieux et peu sûr. Cependant nous n'en trouvâmes pas moins la mer couverte de bateaux de pêche traînant deux à deux leurs immenses filets. Quoique j'eusse joui de cet intéressant spectacle sur *la Favorite,* j'étais toujours étonné de voir les marins de ces embarcations, qui, malgré leur solidité et leurs larges dimensions, ne sont après tout que de fragiles esquifs auprès de nos grands navires, se montrer parfaitement tranquilles,

lorsque tout annonçait un mauvais temps très-prochain. La mer semble leur patrimoine; c'est le champ qu'ils cultivent, qu'ils arrosent de leur sueur; les typhons même, dont la furie est si fatale aux plus gros bâtiments européens, n'interrompent pas leurs travaux; et généralement ils ne touchent au rivage que pour renouveler les provisions et déposer leur chargement de poisson salé. Habitués à se suffire complétement à eux-mêmes, et n'attendant secours de personne, ces hommes audacieux déploient dans leur dangereux métier une intrépidité, une expérience de la mer, une patience qu'on ne peut assez admirer; mais malheureusement cette manière de vivre solitaire a détruit, à ce qu'il paraît, chez eux, une des plus belles qualités du véritable marin; je veux parler de cette générosité, de cette noblesse d'âme qui toujours le porte, au mépris de sa propre vie, à secourir les misérables que les flots menacent d'engloutir. Jamais ils ne donnent assistance aux étrangers naufragés; souvent même ceux-ci ont été traités par eux avec la dernière barbarie. C'est en vain souvent qu'un navire battu par la tempête les appelle à son secours, ils l'abandonnent à son funeste sort; ou s'ils s'en approchent, c'est pour le piller, après avoir préalablement massacré l'équipage, lorsque celui-ci ne peut leur opposer une résistance sérieuse.

Aussi, en passant au milieu des nombreuses bandes de leurs bateaux, j'évitai toute espèce de relation avec eux, même pour prendre des renseignements sur les terres que nous apercevions devant nous, enveloppées

d'un immense voile de brume. Nous approchâmes ces dernières, pendant la nuit, sous petite voilure; et, à neuf heures du matin, l'horizon s'étant éclairci un peu, je reconnus la roche Piedra-Blanca, puis la grande Lemma, enfin le passage où j'avais conduit *la Favorite* huit années auparavant. Là, et de même qu'à cette époque, je rencontrai un pilote dont je refusai d'abord les services, à cause de ses prétentions exagérées; mais quand je parus décidé à continuer ma route sans lui, il devint plus raisonnable, et prit la direction de la frégate. D'après sa très-juste observation, que la rade de Macao n'étant pas encore très-sûre, en raison de la nouveauté de la mousson, nous ne pouvions y mouiller que fort loin de terre, je l'autorisai à conduire *l'Artémise* à l'île Lintin, où nous laissâmes tomber l'ancre dans l'après-midi, au moment où un assez mauvais temps se déclarait.

Deux jours après, un canot que j'avais envoyé à Macao revint à bord, m'apportant d'assez bonnes paroles de la part des mandarins chinois, et l'autorisation de me rendre à Canton par les canaux de l'intérieur.

Le lendemain, je débarquais sur les quais des comptoirs portugais, où je revis avec plaisir quelques-unes de mes anciennes connaissances, entre autres les supérieurs des missions françaises. Je trouvai la plus gracieuse hospitalité sous le toit de M. Inglis, vrai gentleman anglais, associé du chef de l'une des premières maisons de commerce européennes à Canton, et alors

chargé du consulat de France en Chine, M. Dent, près duquel j'arrivai le 25 octobre au matin, après un voyage fort agréable avec plusieurs officiers que j'avais engagés à m'accompagner.



CHAPITRE XVIII.

SÉJOUR A CANTON. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES RELATIONS POLITIQUES ET COMMERCIALES ACTUELLES DE LA CHINE AVEC L'ANGLETERRE ET LES AUTRES GRANDES PUISSANCES DU MONDE. — DÉPART POUR BATAVIA.

Pour la seconde fois en moins de huit années, je visitais Canton, centre de l'immense commerce des peuples civilisés avec la Chine, et le seul point de cette vaste contrée qui fût alors bien connu des Européens. Mon premier séjour à Canton en 1830, lors du voyage de *la Favorite*, n'avait pas rassasié ma curiosité; et, malgré les nombreux renseignements que j'avais recueillis aux Indes dans mes entretiens avec des personnes instruites récemment arrivées du céleste empire, j'étais impatient de juger par moi-même des modifications qu'avaient subies, durant cette période, les relations des habitants avec les étrangers. Aussi, dès que je fus confortablement installé aux factoreries chez notre consul, je commençai mes petites excursions, après avoir toutefois accompli les visites de convenance et d'amitié.

Je me trouvai tout d'abord en pays de connaissance; beaucoup de négociants étrangers, que j'avais connus à mon précédent voyage, s'empressèrent, avec une

aimable cordialité, de venir au-devant de moi et de m'offrir leurs services. La plupart d'entre eux appartenaient aux sommités du commerce; en sorte que je me trouvai tout d'abord à la meilleure source possible pour obtenir les renseignements dont je pouvais avoir besoin. Tour à tour ils m'accompagnaient dans mes courses et dans mes nombreuses visites aux belles boutiques de China-street, de New-China-street, où chaque jour mes compagnons de voyage et moi nous allions échanger nos piastres contre quelques curiosités du pays, destinées à nos familles ou à nos amis. Assez souvent même, et principalement le matin, je m'aventurais, tout seul, à parcourir les quartiers voisins des factoreries; et presque nulle part, à mon grand étonnement, je ne rencontrais dans le peuple ces mauvaises dispositions que j'avais remarquées, en pareille circonstance, huit années auparavant; partout, et jusque dans des rues les plus populeuses ou éloignées des bords du fleuve, je circulais librement au milieu de la foule, sans paraître exciter en rien la curiosité des passants : parfois, il est vrai, des enfants réunis sur les portes des magasins, ou sous les échoppes des marchés, me saluaient de quelques propos dont mes souvenirs me rappelaient la signification peu agréable; mais cette fois ils étaient lancés en riant, et ne trouvaient point d'écho parmi les assistants. Encouragé par ces bonnes dispositions, je devins plus hardi de jour en jour, au point d'explorer plusieurs quartiers qui m'étaient tout à fait inconnus, surtout celui où se trouvent réunies des

fabriques importantes de laque et une verrerie renommée. Ces diverses fabriques excitaient d'autant plus vivement ma curiosité, que, dans mon précédent voyage, ma qualité d'étranger m'en avait fermé l'entrée. Ce fut donc avec un vif plaisir que j'acceptai la proposition que me fit M. Dent, d'aller les visiter avec lui.

On croit généralement en France que les Chinois font un secret de la manière dont ils confectionnent ces jolis petits meubles revêtus de laque dont on fait tant de cas en Europe, et que jusqu'ici les ouvriers parisiens se sont efforcés en vain d'imiter. J'eus la conviction du contraire; car le maître de la fabrique d'objets de ce genre, avec lequel, il est vrai, mon cicerone était lié, s'empressa de m'expliquer tous les procédés qu'il employait pour donner à ses ouvrages ce brillant vernis que l'on admire généralement. Il me fit promener dans tous ses ateliers, vastes salles où travaillaient soixante ouvriers environ, tant doreurs que peintres et ébénistes. Ceux-ci assemblent ou montent, très-artistement, les divers morceaux de bois composant les meubles, comme boîtes de toutes formes et de toutes grandeurs, secrétaires, paravents, etc., destinés à être vernis; ensuite, après les avoir passés à la pierre ponce, puis enduits avec de la colle forte peu épaisse, ils les couvrent d'une légère couche de sable presque impalpable, et les remettent en cet état aux mains des peintres. La tâche de ceux-ci consiste dans l'application d'une, de deux ou trois couches de laque, suivant le prix plus

ou moins élevé que doit avoir le meuble ; mais ils appliquent généralement deux couches, et lorsque la seconde est sèche, on lui donne le poli voulu en la ponçant avec soin et en la frottant avec un outil de bois très-tendre, choisi exprès pour cet usage. Alors commence le travail des décorateurs, ou pour mieux dire des doreurs, gens fort peu avancés, je dois l'avouer, dans l'art du dessin et de la peinture. C'est au moyen de feuilles de papier percées d'une multitude de très-petits trous présentant dans leur ordre symétrique l'esquisse de divers ornements, que l'artiste les trace sur la surface, en employant un tampon rempli de poudre blanche : lorsque ces premiers traits sont placés, le dessin est couvert de plusieurs couches de laque rouge, afin de donner du relief à l'objet représenté ; puis, avant que la dernière de ces couches soit entièrement sèche, elle est enduite de poudre d'or, appliquée au moyen d'un procédé qui permet de varier les reflets métalliques. Enfin, quelques traits noirs ou rouges sont jetés çà et là dans l'ensemble pour faire ressortir les parties saillantes, et l'œuvre est terminée.

Cette description résume assez exactement tous les renseignements que j'ai pu obtenir sur les procédés employés dans ce genre d'industrie. Quoique je l'aie faite en quelques lignes, pour ne pas fatiguer la patience du lecteur, l'emploi de la laque n'en exige pas moins plusieurs mois d'un travail assidu, non pas seulement pour les ouvrages importants, mais encore pour ceux d'une faible valeur, tant sont multipliées

et minutieuses les précautions que les ouvriers sont toujours obligés de prendre à leur confection, quoique depuis quelques années une baisse continuelle dans les prix de cette sorte d'objets ait contraint les fabricants chinois d'en soigner beaucoup moins la qualité. De sorte qu'on ne saurait aujourd'hui établir de comparaison, pour la beauté et la solidité, entre la laque que l'on vend à Canton, et celle que nos pères y achetaient le siècle dernier.

Le maître de la manufacture se montra aussi communicatif que sur tout le reste, lorsque je lui demandai des détails touchant la manière de préparer la laque elle-même avant d'en faire usage; et je profitai de sa bonne volonté avec d'autant plus d'empressement, que dans cette préparation me semblait être tout le secret de la supériorité des ouvriers chinois sur les nôtres, dans cette branche d'industrie.

La laque, espèce de résine qu'on retire d'un arbre au moyen des incisions ou de l'ébullition, arrive des provinces de l'intérieur à Canton, dans des petits barils de forme conique. Dans cet état elle est blanchâtre, visqueuse, et, quant à sa consistance, assez semblable au goudron. Pour s'en servir, on la mêle d'abord à deux tiers d'eau dans un vase de terre très-évasé, qu'on expose au soleil de telle façon que, dans une couple de jours, le mélange est débarrassé de l'eau par l'évaporation, et prend une couleur noirâtre assez foncée. Alors on y joint une petite quantité de vinaigre (une once pour vingt livres de laque), un peu de fiel de porc, et enfin de l'huile, pour donner du bril-

lant à la composition, qui ensuite, battue et passée à travers un linge fin, peut être employée immédiatement.

La matière trop fraîche n'est pas d'un bon usage; elle doit avoir au moins une année de récolte, et après deux ans elle commence à perdre de ses propriétés, du moins à ce que m'ont assuré plusieurs marchands indigènes, tout en me disant que les Européens n'en exportent de Chine qu'une très-petite quantité, parce que, généralement, on ne la leur livre que falsifiée.

Dès que je crus avoir suffisamment étudié ce genre d'industrie, je m'empressai d'aller visiter, toujours sous la conduite de mon complaisant guide, la verrerie dont j'ai parlé plus haut; mais je n'y trouvai presque aucun sujet digne d'observation. Tous les procédés de fabrication dont on y faisait usage sont connus en Europe, où ils ont été abandonnés depuis près d'un demi-siècle. Ainsi les carreaux de vitre que je vis sortir des mains des ouvriers étaient grands tout au plus comme les deux mains, d'une teinte verdâtre et couverts de taches, quoique les creusets où la matière est mise en fusion, les moyens employés pour la transformer en immenses globules, la manière de diviser ces derniers à l'aide d'un diamant, enfin les fours, dans lesquels les divers morceaux s'aplanissent par l'action du feu, rien dans tout cela ne différait essentiellement de ce qui se pratique dans nos usines de même genre. Cependant je pris bientôt un vif intérêt à ces anciens procédés, et même à leurs imparfaits produits, lorsque je songeai que, depuis

dix siècles peut-être, les Chinois fabriquaient du verre de la même espèce et de la même façon, et qu'ils garnissaient leurs fenêtres de vitres, alors qu'en France, à Paris, du temps de Charles VI, des carreaux, tirés à grands frais de Venise et employés pour la première fois à l'ornement des palais royaux, étaient considérés comme une chose extraordinaire, et excitaient l'envie, la cupidité du peuple, soulevé par les Armagnacs.

Chez la nation au milieu de laquelle je vivais, tous les métiers, les arts utiles ou agréables, sont généralement exercés de temps immémorial avec une perfection manuelle, si je peux m'exprimer ainsi, vraiment admirable. Les métaux, les bois, les pierres, sont mis en œuvre avec autant de soin que dans les contrées de l'ancien monde les plus avancées en civilisation; mais on reconnait aisément que les sciences appliquées à l'industrie n'ont pas ouvert encore aux arts mécaniques, en Chine comme en Europe, ces voies larges qui conduisent ceux-ci à la perfection. Que ne feraient donc pas les sujets du céleste empire, si, au lieu d'être courbés, depuis plusieurs siècles, sous le joug d'un gouvernement barbare, systématiquement adverse à toute espèce de progrès ou d'innovation, ils pouvaient donner un libre essor à leur génie industriel; eux qui, malgré tous ces obstacles, se montrent, pour la main-d'œuvre proprement dite, les rivaux souvent heureux des ouvriers les plus adroits de Londres ou de Paris, non pas seulement dans les ouvrages que recherchent les Européens, et qui sont en général d'un fini admirable, mais encore dans les tra-

vaux ou les constructions de tout genre? Avec quelle solidité, en effet, sont bâties les maisons des gens riches! Comme les pierres en sont bien polies et parfaitement assemblées, quoiqu'elles aient la dureté du granit! Et lorsqu'on visite toutes les parties intérieures et extérieures de ces vastes bâtiments, combien de preuves ne trouve-t-on pas de la patience et du savoir-faire des artistes chinois! Je n'en avais pas une juste idée avant de connaître l'habitation magnifique d'un riche marchand qui, par vanité de propriétaire autant que pour m'être agréable, me la fit parcourir dans tous ses détails.

Comme cette habitation était à peine achevée et qu'on n'y logeait point encore, pas une chambre, pas un cabinet ne nous fut caché, même dans les appartements des femmes, jolies pièces situées au premier étage, et donnant d'un côté sur les jardins, et de l'autre sur une belle galerie terminée par le logement du maître; au rez-de-chaussée, se trouvaient les immenses salles de cérémonie communiquant par de larges portes avec les pelouses ornées de fleurs, et, par des dégagements habilement dissimulés, avec de vastes communs où l'on avait réuni les cuisines, leurs dépendances, et des réduits en nombre suffisant pour une multitude d'esclaves. Enfin, au second étage, qui, pour ses communications avec l'extérieur, me parut complétement indépendant du premier, je vis une foule d'appartements d'une importance secondaire, il est vrai, mais tous commodes et parfaitement distribués. D'après les explications du propriétaire,

je crus comprendre qu'ils étaient destinés à des hôtes temporaires, parents ou amis.

Mes lecteurs seront peut-être étonnés, en lisant cette description, de la simplicité des choses qu'on croit généralement, en Europe, être bizarres, ou du moins tout à fait différentes de ce qui se voit chez nous dans le même genre; mais, je le répète, tout porte à croire que les Chinois ont été nos maîtres dans les arts et même dans le confortable matériel de la vie, tant, sous ces divers rapports, il y a de similitude entre nos usages et les leurs. Cette maison, ces chambres que je parcourais dans tous les sens, et dont probablement j'aurais trouvé le parfait modèle dans les plus anciennes constructions des quartiers voisins, ressemblaient singulièrement aux nôtres, et surtout à celles où l'on a cherché, suivant la mode de l'époque, à rappeler le XIIIe siècle. Si le luxe des peintures et des ornements ne révèle pas ce goût, cette élégance qu'on admire à Paris dans les ameublements modernes, du moins la serrurerie, la menuiserie y sont tout aussi finies, tout aussi gracieuses; les meubles aussi appropriés à leur destination et non moins moelleux que ceux dont les salons de la Chaussée d'Antin sont garnis. Comme nos fashionables actuels, les Chinois aiment à couvrir leurs tables de petites babioles, dont la bizarrerie, l'étrangeté, font à peu près tout le mérite; et, j'ose à peine le dire, leurs ouvriers ne le cèdent en rien dans ce genre à nos artistes de Paris.

Mais ce en quoi les Européens sont surpassés à la

Chine, c'est dans la manière saine, décente, commode, dont les basses classes sont logées. Que les maisons soient bâties de pierres, de briques, ou même de bois; qu'elles donnent abri à des laboureurs ou à des journaliers; partout, comme dans les plus somptueuses habitations, on remarque beaucoup de soin dans la construction, et la plus grande propreté. Les espèces de restaurants où les pauvres gens viennent manger, les magasins, les boutiques, et jusqu'aux plus chétives échoppes en plein vent, attiraient mon attention par cet air d'ordre et de netteté qui fait plaisir à voir; partout, enfin, mes yeux apercevaient les preuves d'une civilisation avancée.

Malheureusement, en Chine comme en Europe, elle est accompagnée de ses plaies ordinaires, la misère et la démoralisation des classes inférieures. Plus je pénétrais vers le centre de Canton, plus je comprenais cette triste vérité : à chaque pas je rencontrais des troupes de pauvres; des files d'aveugles, conduits par un enfant, parcouraient la ville; à leur air fatigué, à la poussière dont ces malheureux étaient couverts, il était aisé de voir qu'ils arrivaient de loin. Ils s'arrêtaient aux portes des principaux magasins pour demander l'aumône, et rarement ils se retiraient sans avoir obtenu des aliments ou quelques pièces de monnaie. De nombreux mendiants isolés erraient dans les rues; d'autres, stationnant au coin des maisons, étalaient leur repoussante misère ou leurs horribles plaies aux yeux des passants. J'appris plus tard que ces industriels forment une association, une espèce de cour

des miracles, gouvernée par un chef absolu, reconnu, rétribué même par l'autorité, qui souvent a recours à lui pour l'exécution de certaines mesures de police, ou pour découvrir les malfaiteurs : aussi jouit-il d'une très-grande influence, non-seulement sur ses administrés, mais encore auprès des habitants, qui contribuent bénévolement à lui assurer des revenus assez forts pour le faire vivre dans l'abondance, aux dépens, comme chez nous, des classes laborieuses de la société.

La facilité avec laquelle vivent ces mendiants est une preuve irrécusable de l'humanité de leurs concitoyens; d'autant plus que, malgré la belle réputation de philanthropie faite aux souverains du céleste empire par les anciens missionnaires jésuites, il paraît certain qu'il n'y a presque point d'établissement de charité en Chine : aussi arrive-t-il souvent que, durant les hivers rigoureux qui se font quelquefois sentir dans les provinces du nord et même dans celles du sud, comme à Canton, on trouve le matin, sur les places publiques ou sur les marches des temples, des cadavres d'individus de tout sexe et de tout âge, morts de froid ou de faim. J'ajouterai qu'en 1834, lorsque les factoreries et la ville furent envahies par les eaux du Tigre, qui s'élevèrent, dans les principales rues, jusqu'à cinq pieds de hauteur, ce furent les riches habitants, auxquels se joignirent généreusement les négociants étrangers, qui vinrent, presque seuls, au secours de cette foule de malheureux que le fléau avait laissés sans moyen d'existence et sans protection. On es-

tima à quarante mille le nombre des victimes qui périrent dans les eaux.

Cette coopération, pour accomplir une bonne œuvre dont il n'y avait pas encore eu d'exemple, des Chinois avec les étrangers, produisit un excellent effet : elle établit des rapports plus dignes entre les classes élevées et les Européens, et dès cette époque les sentiments du peuple envers les étrangers se modifièrent d'une manière sensible. Ce fut probablement le désir d'encourager ces bonnes dispositions, et de les faire servir à la propagation du christianisme, qui inspira, à une des sociétés évangéliques de la nouvelle Angleterre, la noble et généreuse pensée d'établir à Canton un hôpital pour les indigènes seulement, où les individus de toutes les classes de la société, atteints de quelque infirmité, peuvent obtenir gratis des consultations, ou des soulagements à leurs maux. Pour rendre cette institution philanthropique plus profitable encore, les fondateurs la mirent sous la direction de l'un des membres de leur société, chirurgien d'un grand mérite, qui, pour la gloire de la religion seulement, consentit à vivre loin des siens, de sa patrie, et voua sans retour ses talents et sa fortune au service de l'humanité souffrante.

J'ai vu cet établissement; j'en ai parcouru les vastes et confortables salles, où les patients viennent ordinairement s'installer quelques jours avant de subir l'opération que leur état exige, et restent ensuite aussi longtemps que le chirurgien juge nécessaire de les garder sous ses yeux, pour assurer leur parfaite

guérison. C'est avec un empressement admirable, une charité vraiment évangélique, que les soins sont prodigués à tous ceux qui les réclament. Aussi, quoique l'installation de cet hôpital ne datât que de quelques mois seulement, lorsqu'en novembre 1838 je le visitai à l'un des deux jours de la semaine fixés pour les opérations, je trouvai les salles encombrées de malades. Beaucoup avaient des loupes énormes ou des ulcères, deux sortes de maladies très-communes en Chine; mais les aveugles, par suite de cataractes ou d'ophthalmies, étaient en majorité. J'en vis opérer plusieurs successivement, et je jouis du plaisir qu'éprouvaient ces bonnes gens en recouvrant la lumière, que la plupart d'entre eux avaient perdue depuis longtemps; puis succédait à cette première émotion, surtout chez les sujets amenés des provinces éloignées, le profond étonnement que leur causaient les objets étrangers rassemblés autour d'eux, et l'opérateur lui-même, dont la douce et gracieuse physionomie semblait éclairée par la charité, et par le bonheur d'avoir fait une bonne action. Mais bientôt un bandeau couvrait les paupières des nouveaux opérés, que l'on conduisait dans l'une des salles voisines, où ils allaient attendre leur entier rétablissement.

Plusieurs d'entre eux étaient des gens de la haute classe, et même mandarins d'un rang élevé; mais tous devenaient égaux devant l'œuvre de bienfaisance. Aucune rétribution, aucun témoignage matériel de gratitude n'était accepté; et si quelque âme reconnaissante ou quelque riche personnage insistait malgré ces re-

fus, son modeste bienfaiteur l'engageait, en toute humilité, à rapporter au Dieu des chrétiens la faveur dont il venait d'être l'objet.

Cet acte des sociétés bibliques américaines est d'une grande portée sans doute, et parfaitement de nature à donner aux Chinois une haute idée de notre religion, si éminemment pure, si noble, si belle, alors qu'elle n'est pas faussée dans ses préceptes par le fanatisme et par les passions humaines. Est-il rien de plus admirable, de plus sublime que le dévouement de cet homme, qui, sans hésitation, s'exile aux pays lointains, afin de consacrer son existence entière au soulagement des malheureux; de cet homme, qui ne veut accepter qu'une pension à peine suffisante pour subvenir à ses besoins, ne se préoccupe d'aucun avantage matériel, et trouve en lui seul la récompense des bienfaits sans nombre qu'il accomplit chaque jour? Ah! son nom est digne d'une renommée que mes écrits obscurs ne pourront lui donner. Cependant je veux que le docteur Parker, si jamais ce livre tombe entre ses mains, y trouve le juste hommage rendu par le commandant de *l'Artémise*, non-seulement à ses vertus, à ses talents et à l'abnégation de tout intérêt personnel, dont il fait preuve, mais encore à sa modestie, et à toutes les qualités aimables qui le distinguent.

A la faveur de l'obligeance que me témoignaient la plupart de mes connaissances, j'étendais chaque jour davantage le cercle de mes relations avec les marchands du pays, et je tirais ainsi parti, au profit

de mon instruction et de ma curiosité, de l'espèce de rapprochement que des rapports plus fréquents qu'autrefois établissaient peu à peu entre les indigènes et les étrangers. Aussi avais-je chaque jour quelque occasion de recueillir de nouveaux renseignements sur tout ce que le pays et les habitants offrent de remarquable, et même sur les affaires politiques, qui s'étaient fort embrouillées depuis que le monopole de la Compagnie avait fait place à la liberté du commerce. D'un autre côté, le puissant patronage de mon hôte, et mes anciennes relations avec les plus recommandables négociants européens de Canton, m'avaient procuré, parmi les riches hanistes, plusieurs amis qui me comblèrent de prévenances.

Ainsi, par exemple, il m'arriva un jour deux invitations pour le lendemain, mais heureusement pour des heures différentes : dans l'une, il était question d'un spectacle que les marchands de thé de Canton offraient à leurs collègues des provinces, venus chez eux; par l'autre, un haniste m'engageait, ainsi que plusieurs officiers de la frégate, à prendre part à un grand festin chinois qu'il donnait en notre honneur. En conséquence de la première de ces deux invitations, j'étais, à midi, assis très-commodément dans un fauteuil au milieu d'une société chinoise distinguée, ayant auprès de moi plusieurs Anglais de ma connaissance, qui, fort instruits dans les usages du pays, comprenaient en outre la langue indigène. Cette fois je n'assistai pas, comme je l'avais fait à mon précédent voyage, à un spectacle en plein vent, exécuté par de

mauvais bateleurs, mais bien à la représentation d'un drame tragique, joué par une bande considérable d'acteurs, et sur un théâtre monté dans l'intérieur de la Bourse ou Consou, vaste édifice destiné aux transactions entre les marchands de thé; aussi ces derniers, leurs amis et leurs suivants formaient-ils l'auditoire, composé d'un millier d'assistants environ.

On avait choisi pour lieu de la cérémonie une cour entourée de portiques sur trois côtés, et dont le quatrième, faisant face à l'entrée, était une haute muraille recouverte de sculptures et d'ornements dorés: elle servait de fond au théâtre et en soutenait l'échafaudage, consistant en quelques planches ou perches auxquelles étaient suspendues des toiles peintes d'une manière à peu près uniforme, et ne représentant aucune sorte de décoration. Un immense rideau percé de deux portes séparait la scène de cette muraille, et l'espace ainsi ménagé sur l'arrière du théâtre servait de foyer aux acteurs. Les notables de la société étaient réunis sous les galeries, commodément assis sur des chaises ou sur des banquettes; le reste du public se tenait debout au milieu de la cour, que l'on avait eu soin toutefois de protéger, au moyen d'une tente, contre la pluie et les rayons du soleil. Quand nous arrivâmes, la pièce était commencée; mais, grâce à la complaisance de mon interprète, qui probablement avait assisté plusieurs fois à de semblables représentations, je compris enfin ce que signifiaient ces combats, ces évolutions, ces allées et venues continuelles d'acteurs aux mines féroces,

aux figures barbouillées de blanc, de rouge, de noir, portant, à la manière des anciens hommes de guerre chinois, des costumes plus bizarres, plus extraordinaires, plus éclatants les uns que les autres. Le drame avait pour sujet les sanglants débats de trois prétendants à la couronne du céleste empire, dont le plus légitime et en même temps le plus intéressant est soutenu par le dieu des combats, qui, sous l'apparence d'un simple mortel, mais revêtu du costume effroyable que portent ses statues placées à la porte des temples du pays, vient combattre pour son protégé. Aussi, après maintes victoires, malgré les crimes et les trahisons, malgré les grands coups de sabre des autres prétendants à la couronne, le Mars chinois fait asseoir son favori sur le trône impérial.

Mais, avant d'arriver au dénoûment, combien de scènes et même d'actes se sont succédé! que de fois le scélérat momentanément triomphant, et l'honnête homme persécuté, sont venus ennuyer le public de leurs interminables monologues! Je ne saurais dire le nombre d'apparitions que les partis ennemis ont faites sur la scène pour se battre, et qui se sont terminées tout bonnement par d'épouvantables grimaces. Si l'on ajoute à tous ces épisodes fatigants les cris aigus, les accents criards des acteurs travestis en femmes, représentant les héroïnes du drame ou composant les chœurs, et dont les voix en fausset contrastaient, d'une façon tout à fait désagréable, avec les tons graves auxquels leurs camarades en

culotte s'efforçaient d'atteindre, on comprendra aisément que je dus être promptement rassasié d'un pareil spectacle. Cependant je ne me décourageai point, et finis par trouver la récompense de ma persistance dans l'intérêt que m'offrirent les nombreux rapports qui existent entre les usages scéniques suivis en Chine, et ceux que l'on observait chez nous lorsque notre théâtre prit naissance aux foires de Saint-Laurent et de Saint-Germain; usages dont, aujourd'hui encore, on ne s'écarte guère, dans ces mélodrames qui font les délices du peuple de Paris.

Cependant je dois dire que tous les acteurs que j'avais sous les yeux étaient, sans aucune exception, des jeunes gens de 16 à 18 ans, bien faits, d'un physique très-agréable, que relevaient encore la richesse ainsi que la variété des déguisements; ils mettaient, de plus, dans leurs rôles une gaieté, un entrain mêlés à une certaine habitude des planches, dont chez nous les principaux théâtres des boulevards peuvent seuls fournir des exemples. Les uns portaient des masques dont l'expression était généralement calculée pour être effrayante; les autres avaient complétement changé leur physionomie, en se teignant le haut et le bas du visage en couleurs tranchées ou douces, suivant le genre du caractère le plus convenable au personnage qu'ils représentaient. Quant aux acteurs choisis parmi les plus jolis garçons de la troupe pour remplir les rôles de femme, leurs traits délicats, légèrement saupoudrés de farine de riz, leur air mo-

deste, leur tournure féminine, prêtaient vraiment à l'illusion.

D'abord tout cela me parut grotesque, absurde; mais peu à peu je m'y habituai; et finis même par connaître parfaitement la signification de tous les gestes de la pantomime. Ainsi je compris que lorsqu'un acteur décrivait un arc de cercle avec la jambe droite, il montait à cheval; que si c'était avec la gauche, il en descendait; que plusieurs coups de houssine donnés sur la botte annonçaient son départ, et que le retour était indiqué par trois ou quatre sauts exécutés en arrivant; une grande enjambée voulait dire qu'on avait franchi un fossé. Enfin, en entendant la bruyante fanfare annonçant l'entrée en scène d'un personnage important, ou quelque épisode palpitant de la pièce, je me souvins sur-le-champ, et non sans un peu de cette jouissance que nous causent toujours les souvenirs de jeunesse, des mélodrames de notre Ambigu-Comique. Quant aux acteurs secondaires, le public n'était averti de leur venue ou de leur disparition que par un simple coup de clochette.

Si l'action se traînait lentement, pour prolonger sans doute les plaisirs de l'auditoire, en récompense les entr'actes s'écoulèrent assez rapidement. Ils furent remplis d'abord par des saltimbanques, au nombre desquels se faisait remarquer un paillasse dont le jeu était fort pittoresque et l'agilité extrême; ensuite par une petite pièce, espèce de farce d'autant plus graveleuse qu'elle était jouée avec beaucoup d'ensemble et de gaieté : Une fille amoureuse trompe son père, vieil

avare qu'elle vole de concert avec son amant, introduit dans la maison à la faveur d'un déguisement; puis ils décampent au grand désespoir de l'avare, qui redemande sa cassette, et ne la retrouve que lorsqu'il a pardonné aux deux coupables et consenti à leur union.

La tragédie ou drame héroïque, comme on voudra l'appeler, dont j'ai indiqué le sujet en quelques mots, dura plusieurs heures, pendant lesquelles les spectateurs me parurent fort peu attentifs : mais il n'en fut pas de même durant la représentation de la petite pièce ; elle excita des éclats de rire continuels, causés, me dit mon interprète, par une foule de lazzis dont le beau sexe faisait tous les frais.

Il paraît qu'en Chine les maris ne sont guère plus maîtres au logis que ne le sont ceux des heureuses contrées qu'éclaire le soleil d'occident; on peut croire même que, par suite de l'existence claustrale à laquelle les femmes sont assujetties, la tranquillité du foyer domestique est plus troublée chez eux que chez nous, par les tracasseries et les mauvaises passions : quelquefois même il y éclate des rébellions conjugales où les lois n'ont que faire, et que les maris n'ont pas toujours le bonheur d'apaiser promptement, surtout lorsqu'ils ont, comme cela est commun, plusieurs concubines et une centaine de domestiques des deux sexes, renfermés dans leurs vastes habitations. Aussi en cette contrée, comme dans quelques autres de l'Asie, cette partie importante de l'organisation sociale a-t-elle occupé sérieusement les moralistes du

céleste empire : plusieurs ont tracé aux maris la conduite qu'ils devaient tenir en pareilles circonstances. Il y a même sur ce sujet des ouvrages très-répandus, dont une de mes connaissances a bien voulu me communiquer les passages les plus curieux traduits littéralement, en même temps qu'elle me fournissait quelques renseignements curieux sur les mœurs privées des Chinois (3).

Quant à ceux que je puisai dans le vaudeville en question, je ne les pris pas plus au sérieux que je ne voudrais le voir faire à un Chinois qui, assistant à la représentation de quelques-unes de nos pièces à la mode jouées au théâtre du Palais-Royal ou des Variétés, y chercherait des données touchant la moralité des dames françaises. Néanmoins (l'avouerai-je à ma honte) cette sorte de vaudeville m'amusa beaucoup plus que le drame héroïque, auquel je ne pris pas un bien vif intérêt, quoique la vertu finisse par y triompher, en dépit du crime et de la trahison.

Je ne pouvais douter de la solennité de cette séance: la composition distinguée de l'auditoire, dont une partie avait envahi les deux côtés du théâtre, comme cela se voyait naguère chez nous ; l'air d'importance des gens de service, qui circulaient sur la scène en fumant gravement leur pipe aux moments les plus solennels de l'action; enfin les riches décorations des galeries, où je voyais suspendus une foule de fanaux garnis de soie et peints brillamment, tout ce que j'avais sous les yeux attestait évidemment que j'assistais à la représentation d'un des plus beaux morceaux

de la littérature chinoise, joué par la meilleure troupe de Canton. Et cependant je me sentis si accablé de fatigue avant la fin du spectacle; j'avais la tête tellement brisée par le tapage que faisaient à l'envi les deux aigres violons chinois, le gong retentissant et le tambour dont se composait l'orchestre, qu'après quatre bonnes heures de séance je me sauvai chez moi, heureux de pouvoir prendre un peu de repos avant de me rendre à la seconde cérémonie par laquelle devait se terminer la journée.

En effet, à six heures je m'acheminai, en compagnie de notre consul et de plusieurs officiers de la frégate, vers la demeure de notre amphitryon, par qui nous fûmes reçus, avec non moins d'empressement que de dignité, dans une vaste salle, où se trouvaient déjà réunis quelques-uns de ses parents et bon nombre de convives européens.

Je remarquai, dès l'entrée, que cette pièce était fort sombre et fort triste, malgré le nombre considérable de fanaux répandus partout: elle paraissait avoir été transformée à la hâte en salon de réception pour la circonstance; du moins on n'y voyait aucune apparence de ce luxe que les riches chinois aiment tant à déployer dans leurs demeures. Mais à peine avais-je eu le temps de faire cette observation, que nous passâmes dans la salle du festin.

Lors de mon passage à Canton avec *la Favorite*, j'avais assisté à de semblables fêtes, dont j'ai donné les détails dans la relation de ce Voyage; mais celle-ci était plus grandiose, et par conséquent les usages du

beau monde chinois durent y être encore plus complétement observés. Aussi essayerai-je de donner au lecteur une idee de cette soirée singulière, craignant d'autant moins de fatiguer son attention, que dans ces contrées tout est curieux pour les Européens. Sans cette considération (je dois le dire pour me disculper, si j'ai été parfois ennuyeux), jamais je n'eusse osé entreprendre les descriptions longues et fréquentes auxquelles je me suis livré.

Les invités se rangèrent, six par six, à quatre tables. Trois étaient présidées chacune par un parent du maître de la maison, qui lui-même me plaça à ses côtés, et fit les honneurs de la quatrième avec beaucoup de soins et d'urbanité. Nous occupions les trois côtés de cette dernière; le quatrième, qui faisait face à la porte d'entrée, était couvert de fruits et de fleurs, tandis que devant nous on avait étalé un nombre infini de plats, parmi lesquels bon nombre, malgré mon expérience de la cuisine chinoise, m'étaient tout à fait inconnus. Je trouvai bien, il est vrai, le potage aux nids d'oiseaux, les œufs échauffés, les canards bouillis et réduits presque en purée, les coquillages accommodés de plusieurs façons étranges, et, comme stimulants, des cent-pieds salés et des chenilles préparées par le même procédé; mais je vis pour la première fois des œufs de pigeon en sauce, des petits oiseaux nageant dans un brouet noirâtre, des poissons coupés par morceaux, et bien d'autres mets encore, dont je ne pus deviner l'origine ni la qualité. Encouragé par les invitations

pressantes de mon hôte et par l'exemple des Anglais mes voisins, qui mangeaient à qui mieux mieux, je voulus essayer de quelques-uns de ces ragoûts: tout ce que j'approchai de mes lèvres avait une saveur si singulière, si nauséabonde, que, malgré une faim assez vive, je discontinuai mes tentatives, espérant que les mets du second service me répugneraient moins. Dieu sait quel temps il me fallut attendre cette partie du repas sur laquelle je fondais mon espoir de dîner, et combien, dans la nécessité où je me trouvais de répondre aux fréquentes santés qui m'étaient adressées, je dus avaler de petites tasses de camchou, cet horrible vin chinois fabriqué avec du riz fermenté! Prise froide, cette liqueur m'aurait peut-être semblé potable; mais, chaude, elle me portait à la tête et au cœur. D'un autre côté, le service de la table se faisait avec une lenteur extrême, quoique cependant les domestiques parussent très-bien dressés sous beaucoup de rapports. Tout semblait donc se réunir pour allonger la séance et épuiser ma résignation. Aussi me trouvai-je fort heureux quand je vis entrer dans la salle deux bateleurs, accompagnés d'autant de musiciens portant des violons chinois.

Après avoir préalablement salué la compagnie, ces quatre personnages commencèrent sur-le-champ une sorte d'intermède, dans lequel les chants et les danses étaient entremêlés. Quoique je ne comprisse pas, comme on le pense bien, un seul mot à ce qu'ils disaient; quoique leurs voix, assez fraîches cependant, n'eussent rien d'agréable pour mon oreille, surtout

quand les sons aigres des instruments les accompagnaient, je trouvai néanmoins quelque plaisir à voir les positions gracieuses que prenaient les deux acteurs en remplissant leurs rôles. Ils étaient à peine âgés de seize ans, d'une figure et d'une tournure tout à fait avenantes; il y avait dans leur physionomie quelque chose de doux, d'intéressant, et je dirai mieux de féminin, qui me plut tout d'abord et me rendit indulgent pour leur danse, ou pour mieux dire pour les mouvements grotesques de leurs pieds, chaussés de souliers à énormes semelles. Leur costume lui-même n'avait rien d'attrayant; ils étaient vêtus de longues chemises blanches, que, dès leur début, ils couvrirent de courtes robes noires, ce qui acheva de leur donner toute l'apparence de nos enfants de chœur.

Cependant leur rôle touchait à sa fin, mais non toutefois sans qu'ils l'eussent assaisonné de force louanges, bien douces pour l'amour-propre de l'amphitryon et de ses parents, du moins si j'en juge par le plaisir que tous semblaient prendre à les écouter, lorsqu'on nous servit à chacun une tasse de thé sans sucre, que j'avalai sans trop de répugnance, quand j'eus appris, d'un des convives, que cet épisode annonçait la fin du premier service. En effet, bientôt après mon hôte, me prenant par le bras, m'engagea à faire avec lui un tour de promenade dans les appartements. Après une demi-heure environ de cet exercice, dont mes jambes, engourdies par une longue immobilité, se sentirent fort bien, nous trouvâmes un nouveau festin servi, et chacun reprit sa place à table.

Aux plats avait succédé une foule de soucoupes rangées par douzaines devant les convives, et qui, au grand désappointement de mon estomac vide, contenaient des ragoûts à peu près semblables à ceux que j'avais repoussés au premier service. Je me résignai donc à attendre le rôti, que, du reste, je savais jouer le principal rôle dans les repas chinois. Au bout de quelques instants, je vis entrer le maître d'hôtel et ses acolytes, portant en grande cérémonie un énorme porc et un immense quartier de mouton sortant tous deux de la broche, et dont la couleur dorée faisait plaisir à voir. Ils furent déposés l'un et l'autre, en vue des assistants, sur deux petites tables, vers lesquelles mes regards se tournaient d'autant plus souvent que je mourais de faim. Qu'on juge de mon désappointement, lorsque, à la première bouchée que je pris de ces superbes rôtis, je sentis le même goût qui m'avait condamné au jeûne jusqu'alors, et quelles durent être mes inquiétudes touchant le reste de la soirée, quand l'un de mes commensaux, familier des dîners chinois, et qui à ce titre n'avait pas perdu un coup de dent, m'apprit enfin que ce goût détestable n'était autre que celui de l'huile de ricin, dont les cuisiniers chinois font un usage habituel dans leurs préparations !

Après cette découverte, je me sentis moins disposé encore qu'auparavant, à céder à l'appétit qui me tourmentait ; ce ne fut qu'au dessert qu'il me fut possible de le satisfaire un peu, à l'aide de confitures et de fruits secs, dont une nouvelle tasse de thé, sans sucre

comme la précédente, facilita la prompte digestion.

Alors il était onze heures; j'étais accablé de fatigue, et mes paupières se fermaient malgré moi, quelques efforts que je fisse pour regarder les tours d'escamotage exécutés par une troupe de jongleurs qui avaient succédé aux acteurs dont j'ai parlé précédemment, et dont le bavardage continuel et monotone contribuait considérablement à me livrer, sans défense, aux atteintes du sommeil. Enfin nous levâmes le siége, et mon hôte me conduisit, ainsi que l'assemblée, à plusieurs fenêtres donnant sur une cour, au milieu de laquelle je distinguai, suspendue comme un réverbère, une sorte de corbeille qui tout à coup laissa échapper des torrents d'artifices, au milieu desquels parut un arbuste qui se couvrit de feux imitant de beaux fruits, dont la couleur rouge se changea peu à peu en un bleu clair du plus joli effet.

Deux fois ce brillant spectacle se renouvela; puis chacun se retitra chez soi, enchanté, sans doute, de la soirée qu'il venait de passer, et de la manière splendide dont le riche haniste l'avait accueilli. Quant à moi, j'allai promptement me mettre au lit, où je dormis du sommeil d'un homme qui n'a pas à redouter les suites d'un copieux repas.

Le lendemain matin, suivant ma coutume, je parcourais de bonne heure les rues de Canton; mais cette fois ma promenade avait un but, je devais aller visiter la manufacture de thé vert appartenant à une de mes nouvelles connaissances de la veille, Chinois opulent, parlant assez bien l'anglais, et qui

voulut absolument me faire visiter son usine dans tous les détails. J'acceptai sa proposition avec d'autant plus d'empressement que, jusqu'alors, je n'avais eu sur la préparation du thé que des données très-vagues, souvent contradictoires, et j'espérais ainsi obtenir par moi-même des renseignements positifs, qui ne me laisseraient plus de doute sur un sujet tout à fait inconnu en France; mais malheureusement mon attente ne fut pas entièrement satisfaite, et bien des choses sont encore restées obscures pour moi.

En effet, je n'ai pu savoir d'une manière certaine si le thé vert et le thé noir sont produits par deux arbrisseaux différents, ou si ce dernier ne doit sa couleur et son goût particulier qu'à des procédés de fabrication. Les personnes compétentes que j'ai questionnées à cet égard n'ont pas été d'accord sur ce point : les unes disent que le thé vert est du thé noir préparé, et donnent pour preuve de leur assertion que les Chinois ne font jamais usage de cette première espèce; les autres disent, au contraire, que ces deux sortes de thé n'ont pas une origine commune, quoique provenant de végétaux de la même famille. Enfin beaucoup m'ont assuré qu'on ne récoltait qu'une très-petite quantité de thé vert en Chine, et que celui qu'on exporte de cette contrée pour les nôtres en si grande quantité n'est autre chose que du thé noir, transformé en thé vert au moyen de certains procédés. Dans le doute, je me suis rangé à ce dernier avis, et d'autant mieux que j'ai vu comment se pratiquait cette transformation.

Il paraît que la province de Canton produit une quantité considérable de thé, mais d'une qualité si inférieure que le commerce européen le refuse généralement. Pour en trouver le débit, les marchands chinois ont imaginé d'en faire du thé vert, qu'ils vendent à des prix modérés aux armateurs étrangers, pour l'usage des États-Unis et des pays septentrionaux de l'Europe, où la consommation de cette denrée, ainsi préparée, est très-considérable aujourd'hui.

Autour de longues tables qui occupaient le milieu de plusieurs vastes salles, je trouvai rangées plus de cent femmes ou jeunes filles épluchant des feuilles de thé séchées au soleil, que des ouvriers amassaient devant elles. Les plus petites et en même temps les plus saines de ces feuilles étaient mises à part dans des corbeilles, tandis qu'on rejetait au fond de grands paniers celles dont la trop forte dimension ou le mauvais état de conservation déterminait le rebut, mais qu'on utilisait, cependant, en les vendant aux pauvres gens.

Le contenu des corbeilles, après avoir été soumis à un nouveau triage plus sévère que le premier, était porté dans une immense galerie de forme oblongue, où sont construits sur les deux plus longs côtés une vingtaine de fourneaux en maçonnerie, supportant chacun deux chaudières de fer qui ont la forme d'une sphère d'environ deux pieds de diamètre, et dont le fond se trouvait échauffé par les flammes du foyer, qu'on alimentait au moyen de petites bûches de bois blanc.

Dans ces chaudières, qui me parurent d'une extrême propreté et qui étaient surveillées chacune par un ouvrier, on versait presque au même instant une douzaine de livres des feuilles que contenaient les corbeilles dont j'ai parlé plus haut; puis le Chinois chargé du soin de la chaudière les tournait constamment avec la main droite, jusqu'à ce que l'action du feu les eût complétement crispées; ce qui avait lieu dans un espace de temps déterminé par l'apparition et l'interruption des légères colonnes de fumée que dégageaient deux sortes de mèches placées à l'endroit le plus apparent de la salle. Aussitôt que cette première partie de l'opération était accomplie, le principal surveillant jetait successivement dans chaque chaudière, sans qu'on cessât d'en agiter le contenu, deux petites cuillerées d'une poudre presque impalpable, composée de six parties de bleu de Prusse et de quatre parties de gypse, qui, mêlée au thé, lui communique ce bleu d'azur qui plaît à l'œil des Européens. Vingt minutes après, la substance est mise pour refroidir dans de larges caisses peu profondes, d'où bientôt elle est tirée pour être passée au travers de trois cribles percés de trous de diverses grandeurs. Le premier retient les grains de thé les plus gros : cette espèce porte le nom de *thé impérial*, et est la plus estimée; le second crible arrête au passage les feuilles bien crispées et bien arrondies, qui sont qualifiées de *poudre à canon;* quant aux feuilles moins grosses que les autres et qui restaient dans le troisième crible, d'où la poussière seule peut s'échapper, elles forment

le *yong-hyson*. Ces trois qualités de thés sont ensuite renfermées dans des boîtes portant étiquettes, et livrées au commerce étranger sous le nom général de thés de Canton.

Voilà ce que j'ai vu : quant aux espèces supérieures, tant de thé impérial que de poudre à canon et yong-hyson, si prisées chez nous, comment acquièrent-elles cette couleur verte, azurée, qui sert à les faire reconnaître? Est-ce également au moyen du bleu de Prusse et du gypse? Je n'ose affirmer le contraire, car beaucoup de personnes m'ont assuré que les thés verts se fabriquent généralement dans l'intérieur de l'empire, par les mêmes procédés employés à Canton; mais que seulement les thés noirs, dont on fait usage, sont de meilleure qualité.

Tout en suivant dans cette usine, avec beaucoup d'attention, le travail qui s'accomplissait sous mes yeux, je n'en observais pas moins la foule de choses étrangères dont j'étais entouré; mais ce qui m'étonna davantage, ce fut la tenue convenable des nombreux ouvriers réunis dans la salle où nous étions : ils riaient, causaient en travaillant, mais sans bruit, sans tumulte, sans grossièreté; leurs manières envers nous étaient avenantes, respectueuses même, et généralement ils me parurent proprement habillés. J'avais fait précédemment des observations analogues en voyant les femmes et les jeunes filles occupées au triage des feuilles : toutes avaient un air décent, non-seulement dans leur mise, mais encore dans leur physionomie, quoique appartenant à la classe la plus in-

fime; et plusieurs d'entre elles étaient vraiment jolies.

Comme on le voit, tous les moments de mon séjour à Canton étaient presque exclusivement consacrés au rôle d'observateur. Les grands dîners que la plupart de mes anciennes connaissances et quelques-unes des nouvelles se plaisaient à me donner, furent également pour moi de précieuses occasions de m'instruire, dont je profitai avec empressement. Là, au milieu des chefs des plus notables maisons de commerce, j'apprenais la cause ainsi que les résultats des graves événements qui s'étaient passés durant les huit dernières années, et comprenais pourquoi l'avenir apparaissait sombre, menaçant, et de nature à inspirer de l'inquiétude à tous les gens raisonnables; tandis que le vulgaire, séduit, entraîné par un mouvement d'affaires dont jamais encore Canton n'avait offert l'exemple, se livrait à toutes les folies des spéculations.

Une sorte d'agitation morale et physique avait succédé à la gravité, au sérieux, je dirai même à la tranquillité qui régnaient aux factoreries à l'époque de mon premier voyage, alors que la Compagnie des Indes tenait encore entre ses mains le trafic de la Chine. Cette effervescence, je l'avoue, m'éblouit d'abord; je me demandai si réellement le commerce anglais n'avait pas gagné en force, en richesse, et même en dignité, par la substitution de la liberté au monopole. Je craignais de m'être trompé dans mes prévisions touchant les conséquences fâcheuses que ces changements pouvaient amener pour nos voisins; je regrettais qu'elles fussent consignées dans ma re-

lation du voyage de *la Favorite*, et me reprochais d'avoir donné à mes lecteurs des idées inexactes à cet égard; mais dès que mes yeux se furent accoutumés à ce faux éclat, je reconnus promptement le véritable état des choses, et j'acquis la certitude que ma première opinion était fondée. De sorte qu'il fut clair pour moi que ce mouvement extraordinaire pouvait se comparer à un accès de fièvre chaude, à laquelle quelque catastrophe prochaine devait mettre fin.

J'ai suffisamment fait connaître dans mon précédent ouvrage quelle était la situation des affaires à Canton en 1830, c'est-à-dire, deux années seulement avant la grande révolution que le commerce britannique a subie en Chine. Déjà cette révolution, que l'on considérait comme certaine, causait dans les esprits un mécontentement d'autant plus vif qu'elle allait à la fois bouleverser l'existence de cette foule de personnes dont les intérêts étaient liés à ceux de la Compagnie, et nuire infailliblement à la prospérité de la plupart des riches maisons anglaises établies à Canton, auxquelles leurs rivales de la métropole se disposaient dès lors à faire une concurrence désastreuse.

Ce mécontentement s'augmentait encore des craintes qu'un pareil avenir causait aux négociants de Bombay et de Calcutta, dontla principale source de richesse, le trafic de l'opium, pouvait être sinon complétement tarie, du moins beaucoup entravée dans son cours. Aussi ne demandaient-ils que la continuation du *statu quo*. Malheureusement pour eux les armateurs des principales villes maritimes de la Grande-

Bretagne, et principalement ceux de Glascow, tous ennemis jurés de la Compagnie, l'emportèrent enfin sur cette dernière, qui, en avril 1834, se vit dépouillée du monopole qu'elle exerçait depuis si longtemps. D'une autre part, les autorités chinoises, habituées à ne rencontrer dans les agents de la souveraine de l'Inde aucune résistance un peu sérieuse à leurs volontés, ou pour mieux dire à leurs exactions, furent tellement effrayées des changements que le nouvel ordre de choses allait apporter dans leurs relations avec les étrangers, qu'elles s'empressèrent de demander au chef de la factorerie, qui allait résilier ses pouvoirs, qu'une autorité fût nommée à son lieu et place pour contenir dans l'ordre cette multitude d'Anglais qui allaient sans doute affluer à Canton, aussitôt que la liberté du commerce serait proclamée.

En effet, au mois de juillet 1834 on vit arriver en Chine, comme superintendant du commerce britannique et investi de grands pouvoirs par la cour de Londres, lord Napier, que son rang à la cour, son nom, ses qualités personnelles, rendaient recommandable sous tous les rapports. Aussi la communauté anglaise de Canton conçut-elle les plus grandes espérances d'obtenir enfin le redressement des nombreux griefs qu'elle reprochait depuis longtemps aux mandarins.

Cependant, ainsi que je l'ai dit plus haut, tous les marchands anglais ne partageaient pas cette manière de voir : à la tête des dissidents se plaçaient les trafiquants d'opium, à qui le haut fonctionnaire venu du

la métropole inspirait de la crainte; car ils savaient très-bien que l'autorité du pays ne manquerait pas d'attirer l'attention du superintendant sur le commerce illicite qui les enrichissait. A eux se joignaient, comme mécontents, non-seulement les anciens agents de la Compagnie, lesquels devaient regretter naturellement le rôle brillant qu'ils avaient joué à ce dernier titre parmi leurs concitoyens, mais encore la foule de marchands appartenant à toutes les nations maritimes du monde, et qui presque tous, soit par jalousie nationale ou bien dans l'intérêt de leurs propres affaires, se montraient fort peu disposés à subir patiemment les conséquences du nouvel ordre de choses.

Lord Napier se trouva donc, dès son arrivée à Canton, dans une position très-difficile, contraint qu'il était, pour s'assurer un point d'appui parmi ses concitoyens, de ménager des esprits exaltés par des opinions presque diamétralement opposées, tandis qu'en même temps il avait à lutter contre la politique astucieuse des hauts fonctionnaires de la province, dont les intentions avouées étaient de s'opposer à toutes les prétentions qu'il pourrait émettre comme envoyé de son souverain.

Les Anglais établis à Canton formaient deux partis bien distincts, qui cherchèrent, comme on devait s'y attendre, à influencer le superintendant. L'un, composé d'hommes remuants, à imagination ardente, et cachant peut-être leurs intérêts privés sous le voile de l'honneur national, poussait aux mesures violentes, prétendant que les Chinois céderaient

aux menaces ou à la moindre démonstration belliqueuse; l'autre, qui comptait, au contraire, dans ses rangs beaucoup de gens sages, dès longtemps familiarisés avec l'esprit de la population indigène et celui de son gouvernement, engageait le superintendant à se méfier de la politique des grands mandarins, à se conduire avec réserve et prudence, tout en faisant preuve envers ceux-ci de beaucoup de fermeté. Ces derniers conseils étaient les meilleurs, et se trouvaient d'autant mieux appropriés aux circonstances, que lord Napier n'avait pour toutes forces à sa disposition que deux petites corvettes détachées de la station de Ceylan. Malheureusement, et pour des raisons qu'il est impossible d'expliquer même aujourd'hui, il épousa l'opinion contraire, celle des exaltés, qui lui firent commettre, comme on va le voir, une longue suite de fautes, dont les résultats furent l'insuccès de sa mission, et de profonds chagrins qui le conduisirent en peu de temps au tombeau.

A la fin de juillet, lord Napier se rend brusquement à Canton, se fait reconnaître dans sa nouvelle position par tous les sujets britanniques, et somme les premières autorités locales d'accéder aux demandes qu'il leur adresse au nom de son gouvernement, notamment à celle de lui reconnaître le droit de traiter directement et d'égal à égal avec le vice-roi de la province, et non plus par le canal des hanistes, comme cela avait eu lieu jusqu'alors pour le chef de la factorerie de la Compagnie anglaise. Le 22 août 1834, trois mandarins d'un rang inférieur, envoyés par le vice-

roi, viennent lui demander ce qu'il veut. C'est en vain que dans de longs pourparlers le superintendant cherche à leur faire comprendre le but de sa mission, et la différence qui existe entre lui, mandataire de son souverain, et les agents même les plus élevés de la Compagnie : toutes ses demandes, discutées les unes après les autres, sont repoussées, et il lui est enjoint de retourner sur-le-champ à Macao, pour y attendre la décision du vice-roi. A cette injonction humiliante, lord Napier répond par un refus formel; il fait débarquer des soldats de marine anglais aux factoreries, pour veiller à sa propre sûreté ainsi qu'à celle de ses compatriotes et de leurs propriétés; il rompt toute espèce de relation avec les fonctionnaires chinois, et, dans plusieurs proclamations, se répand en invectives et en menaces contre les autorités du pays, qui ne pourront, dit-il, le faire sortir de Canton que par la force des armes.

De semblables dispositions furent, comme on le pense bien, accueillies avec acclamations par les membres du parti exalté, qui ne doutaient pas que leurs anciens persécuteurs ne cédassent enfin aux réclamations du gouvernement britannique, et que, par la suite, les relations commerciales entre les deux nations ne fussent établies sur un tout autre pied. Mais les événements firent changer bientôt leurs cris de triomphe en cris de détresse, et prouvèrent jusqu'à l'évidence tout ce qu'il y avait de rationnel dans l'opinion des gens modérés. En effet, au lieu de faire la moindre concession, les autorités chinoises redou-

blèrent de dédain et d'animosité envers lord Napier; elles lui retirèrent tous ses domestiques indigènes, défendirent, sous des peines très-sévères, qu'il lui fût vendu aucune espèce de provision; et lorsque le superintendant ordonna à ses deux corvettes de remonter le Tigre jusqu'à Wampoa, non-seulement le vice-roi suspendit complétement le commerce européen à Canton, mais encore montra des dispositions belliqueuses bien faites pour inquiéter les étrangers établis dans cette ville, lesquels durent, en effet, concevoir de vives craintes pour leurs biens et pour leurs personnes, lorsqu'ils virent les sentiments de malveillance des mandarins à leur égard se propager rapidement parmi les classes inférieures de la population.

D'un autre côté, dès qu'il voulut faire tête à l'orage, lord Napier put apprécier à leur juste valeur l'énergie et surtout le désintéressement national des hommes qui l'avaient poussé dans une si funeste voie. Aussitôt que les affaires eurent pris une tournure défavorable, toutes les mauvaises passions se déchaînèrent contre lui; ses deux collègues, anciens employés supérieurs de la Compagnie, que ses manières un peu hautaines peut-être avaient, dit-on, mécontentés, et qui n'avaient jamais partagé sa façon de penser en politique, se tinrent éloignés de Canton, et restèrent neutres dans la lutte que leur chef soutenait contre les autorités du pays. Une sorte de conseil composé de négociants, que lord Napier avait créé pour se faire un point d'appui parmi ses compatriotes, s'érigeant en censeur sévère de ses actes, pré-

tendit être toujours consulté, et déploya tant d'exigence ou si peu de sagesse dans sa conduite, que les principaux résidents anglais, fatigués d'une semblable tyrannie, se prirent à douter de la légalité de ses pouvoirs, et cherchèrent à l'annuler complétement. Il faut mentionner aussi le rôle que jouait la presse européenne à Canton, où elle jouit de la plus complète licence, et se montre à ce titre, non moins qu'ailleurs, l'organe des opinions les plus absurdes et souvent des plus mauvaises passions : aussi contribua-t-elle beaucoup à détruire la considération et l'influence du superintendant, par les attaques virulentes qu'elle dirigeait incessamment contre ses actes ou même sur ses projets futurs, qui étaient livrés chaque matin par elle à la publicité, et discutés avec la plus insigne malveillance.

La suspension absolue du commerce, prononcée par le vice-roi et maintenue avec la dernière rigueur, lésait trop d'intérêts privés pour qu'elle n'excitât pas davantage encore, non-seulement l'animosité des divers partis dont les sujets britanniques suivaient le drapeau, mais encore celle des étrangers et surtout des Américains, que, dans cette circonstance, les autorités chinoises avaient confondus, non sans intention, avec les marchands anglais. Ces dangereux rivaux du commerce de la Grande-Bretagne adressèrent naturellement leurs réclamations au vice-roi, arguant de leur neutralité dans les débats entre celui-ci et lord Napier. A ces réclamations se joignirent celles des riches traitants parsis et indiens, aux

mains desquels est presque entièrement dévolu le riche commerce de l'Inde britannique avec la Chine, et qui furent tacitement ou même ouvertement soutenus par les puissantes maisons anglaises engagées dans le trafic de l'opium.

Cet état de choses ne pouvait avoir une longue durée. Bientôt le superintendant se vit complétement abandonné de ses compatriotes et même de ses plus intimes conseillers, dont l'amour du bien public n'alla pas jusqu'à sacrifier leurs intérêts privés à ceux de leur pays. Alors, assailli de tous côtés par des réclamations chaque jour plus violentes; bloqué, pour ainsi dire, dans les factoreries, où il ne pouvait se procurer ni domestiques ni aliments frais, lord Napier, brisé au moral par tant de cruelles déceptions qui finirent par réagir sur sa santé, dut enfin céder aux injonctions des mandarins. Les soldats de marine, triomphalement débarqués à Canton, furent renvoyés de nuit à bord des corvettes, qui elles-mêmes reçurent l'ordre de descendre le Tigre, dont, peu de semaines auparavant, elles avaient franchi l'entrée de vive force; et le fier superintendant, que la puissance des armes devait seule faire sortir des factoreries, s'embarqua, avec son médecin, sur un bateau fourni par le gouvernement chinois, et retourna, abreuvé d'avanies, par les canaux de l'intérieur, à Macao, où il expira peu de jours après son arrivée. Dès ce moment, la tranquillité, quoique troublée d'une façon bien grave depuis un mois, se rétablit comme par enchantement; tout ce qui venait de se passer sembla complétement

[illegible] par les Chinois que par leurs ri-
[illegible] à ce que le
[illegible] considérables pour
[illegible] accoutumé!

[illegible] partageait,
[illegible] de pen-
[illegible] qu'à la crainte
[illegible] que lui procure le
[illegible] supprimés, tout
[illegible] dans ses instructions
[illegible] Napier, auquel il était enjoint de con-
[illegible] même que la guerre sem-
[illegible] commerciales entre les
[illegible] chaque fois que ces der-
[illegible] d'interruption, les plénipo-
[illegible] de leurs prétentions vis-
[illegible] lesquels, du reste, il faut en
[illegible] toujours efforcés de placer ces
[illegible] en dehors des débats politiques.

Après que le superintendant eut expié malheureusement, par une mort prématurée, les fautes contre lesquelles les hautes capacités qu'on lui accordait généralement auraient dû le prémunir, la tranquillité régna à Canton pendant deux années (1835 et 1836), et les affaires de nos voisins y firent de très-grands progrès, quoique les autorités locales ne se fussent relâchées en rien de leur ancien système de concussion, ni de leur antipathie dédaigneuse pour les étrangers. Il est vrai que les collègues de lord Napier, au lieu de continuer l'œuvre commencée par celui-ci,

restèrent comme oubliés à Macao, d'où ils ne revinrent aux factoreries que vers le milieu de 1837, peu de mois avant l'arrivée du capitaine de vaisseau Elliot, nommé successeur du défunt superintendant.

Cette nouvelle autorité reprit la tâche dans laquelle son prédécesseur venait d'échouer; elle avait reçu, comme la suite l'a prouvé, les mêmes instructions, à savoir, de conserver soigneusement à l'Angleterre ses liaisons de commerce avec le céleste empire, tout en contraignant les fonctionnaires chinois de montrer plus d'égards et de respect pour le représentant de la Grande-Bretagne.

Ce que le capitaine Elliot devait exiger de la cour de Péking se bornait à trois choses : jouir de la considération due à ses hautes fonctions; ne plus être contraint à faire usage d'expressions humiliantes dans sa correspondance avec le vice-roi; enfin, pouvoir s'adresser directement à ce dernier pour les relations diplomatiques sans avoir recours à l'entremise des hanistes, comme cela s'était toujours pratiqué jusqu'alors.

Ces demandes paraîtront bien justes, bien simples; mais elles étaient contraires aux usages chinois, et tendaient à relever les barbares aux yeux des populations indigènes : aussi furent-elles repoussées comme elles l'avaient été précédemment, quoique le capitaine Elliot, instruit par le passé, mît dans sa conduite à l'égard des mandarins autant de laisser aller, pour ainsi dire, que lord Napier avait montré d'exigence et de hauteur. Ses conférences avec ceux-ci n'eurent

aucun bon résultat ; de sorte que, venu à Canton en septembre 1837, il amenait, trois mois après, les couleurs britanniques flottant sur les factoreries, et retournait à Macao.

Cet acte d'énergie valut au nouveau superintendant les félicitations de ces mêmes hommes qui avaient poussé lord Napier dans l'abîme; mais aussi ne lui épargnèrent-ils pas les plus amères critiques, quand, peu de temps après, et sans nouvelles raisons déterminantes, il revint aux factoreries, rehissa le pavillon anglais, et s'exposa de nouveau aux insolences des mandarins.

Ceux-ci, enhardis par leur récent triomphe sur lord Napier, n'épargnèrent pas, comme on le pense bien, les avanies à son successeur, surtout quand ils se furent aperçus, avec ce tact ordinaire aux diplomates chinois, de l'état perplexe dans lequel se trouvait leur antagoniste, par suite de ses instructions et du peu de considération que lui portaient ses compatriotes. En effet, celui-ci avait à lutter contre mille obstacles, conséquences naturelles de la position difficile que lui avait laissée son prédécesseur, sous l'administration duquel les pouvoirs du superintendant avaient été complétement déconsidérés.

Cependant le vice-roi, comprenant sans doute que cette lutte prendrait tôt ou tard une tournure plus sérieuse, sembla disposé à faire quelques concessions au capitaine Elliot : ainsi, par exemple, il consentit à recevoir ses lettres; mais en même temps, soit pour empêcher sans doute que cette concession ne parût

avoir trop d'importance, ou bien pour embarrasser son rival, il transporta la question sur un autre terrain. Paraissant admettre que le superintendant était un grand personnage envoyé par son souverain pour gouverner les Anglais établis à Canton et veiller à leurs intérêts, il le somma d'empêcher ces derniers de se livrer au trafic de l'opium, comme contraire aux lois du pays, et surtout aux volontés de l'empereur, qui ne veut pas, ajoutait-il, que les étrangers, en vendant à ses sujets une drogue pernicieuse, les empoisonnent, et enlèvent ainsi annuellement une partie considérable des richesses monétaires de l'empire. « Si vous ne pouvez empêcher vos compatriotes de braver ainsi les lois, écrivait le mandarin chinois, vous n'avez donc aucun pouvoir sur eux ; dans ce cas, vous n'êtes pas délégué de votre souverain, et nous ne vous devons aucune des marques de considération auxquelles vous prétendez. »

Ce dilemme était très-embarrassant pour le capitaine Elliot; il chercha à s'y soustraire par des réponses évasives : mais il avait affaire à de trop fins diplomates pour échapper à leurs arguments. Alors il amena une seconde fois son pavillon, et revint à Macao.

Sur ces entrefaites, l'amiral commandant les forces britanniques aux Indes parut devant le comptoir portugais, sur le vaisseau de 74 canons *le Weleslay*, accompagné de deux corvettes, et se mit sur-le-champ en relation avec le superintendant.

La présence d'un officier général et de forces na-

vales considérables firent naturellement penser aux résidents anglais que les débats entre leur chef et les mandarins allaient prendre une tout autre tournure; mais ces derniers, que tenaient, dit-on, parfaitement au courant de ce qui se passait dans le conseil de leurs rivaux plusieurs négociants étrangers, ainsi que les journaux, qui, chaque matin, divulguaient et commentaient, avec leur malignité ordinaire, les secrets de ces conférences, ne se montrèrent nullement intimidés. Leur jactance même s'accrut quand ils apprirent que le vaisseau n'était pourvu que d'une partie de son artillerie, que l'équipage comptait beaucoup de vides dans ses rangs, et qu'à bord se trouvait la famille de l'amiral, suivie de plusieurs femmes attachées à son service.

Aussi, en place de l'autorisation que leur demanda l'amiral pour visiter Canton, ils lui envoyèrent l'ordre formel de quitter sur-le-champ les bords du céleste empire; et, dans la crainte qu'il n'accomplît ce voyage incognito, son signalement fut envoyé aux chefs des postes situés sur la côte, qui reçurent en outre l'ordre de visiter scrupuleusement tous les bateaux naviguant dans le Tigre, au-dessus de Bocca-de-Tigris. Les rivages furent garnis de troupes; *le Weleslay* se vit entouré d'une centaine de junques armées; enfin, une proclamation du vice-roi, dans laquelle l'éloquence chinoise avait épuisé son répertoire de termes injurieux pour les Européens, défendit, sous les peines les plus sévères, de vendre des provisions aux équipages anglais. C'est en vain que le chef de l'es-

pédition, ainsi que le superintendant, s'efforcèrent d'amener le vice-roi à des dispositions moins malveillantes; ils ne purent rien obtenir, et *le Weleslay* abandonna, en octobre 1838, la rade de Macao pour retourner aux Indes, sans avoir fait la moindre démonstration belliqueuse.

Après cet événement, le capitaine Elliot sembla d'abord disposé à attendre, au comptoir portugais, d'autres instructions de son gouvernement; mais les nouvelles mesures oppressives prises par les mandarins contre les étrangers, sous le prétexte d'exécuter les ordres de l'empereur touchant le trafic de l'opium, le contraignirent bientôt à recommencer la lutte contre les autorités locales, auxquelles il proposa, pour sortir, du moins momentanément, de la position difficile où il se trouvait, de coopérer à la suppression du trafic défendu. Une surveillance sévère fut donc établie à tous les passages du Tigre, ou sur les canaux de l'intérieur conduisant de la mer à Canton; et comme les négociants anglais cachèrent davantage leurs opérations, le superintendant et les mandarins purent affecter de croire, chacun de son côté, pendant quelque temps, que la contrebande de l'opium avait considérablement diminué, si même elle n'était tout à fait supprimée. Mais cet accord ne fut pas de longue durée. Le vice-roi, craignant de se compromettre à l'égard de la cour de Pékin, qui sans cesse l'accusait de faiblesse ou de prévarication dans cette affaire, soumit les résidents étrangers, soupçonnés de se livrer au trafic défendu, à la plus sé-

vère inquisition. Ceux-ci, habitués depuis longtemps à conduire leurs affaires en pleine liberté, se fatiguèrent bientôt de ces nouvelles entraves, et, au lieu de redoubler de précautions pour cacher leurs opérations, s'empressèrent, comme le font toujours les gens pris en défaut, de jeter les hauts cris contre les mesures de surveillance dont ils étaient l'objet: ils eurent même l'imprudence de braver les autorités locales chaque fois que l'occasion s'en présenta; de sorte que le moment de calme dont je viens de parler fut suivi d'un surcroît d'animosité mutuelle, avant-coureur de grands désordres.

Tel était l'état des choses quand j'arrivai à Canton au mois de novembre 1838. Grâce aux données exactes que j'avais sur le pays, et bien plus encore à de fréquents entretiens avec mes connaissances anciennes ou nouvelles, qui, presque toutes, appartenaient aux sommités de la société européenne, je fus très-promptement à même de reconnaître que des événements majeurs étaient à la veille de s'accomplir.

En effet, une inquiétude vague, mais profonde, existait dans tous les esprits, et s'y mêlait à une fureur de spéculation qui ne respectait rien, et causait chaque jour la ruine de quelques-unes de ces nouvelles maisons de commerce établies à Canton depuis l'abolition du monopole de la Compagnie. L'importation des marchandises anglaises, et l'exportation des produits chinois pour la Grande-Bretagne, avaient, il est vrai, considérablement augmenté; mais les thés, les soies, apportés en trop grande abondance sur les marchés

de cette dernière, y avaient baissé de valeur d'une manière désastreuse, tandis que ces mêmes denrées s'étaient soutenues au même taux en Chine, où, par suite d'encombrement, les objets manufacturés provenant d'Europe ne se vendaient plus qu'à vil prix. Aussi ne se trouvait-il que bien peu de négociants, grands comme petits, qui, s'empressant d'imiter le fatal exemple donné chez nous par beaucoup de gens qu'une situation équivoque de fortune pousse à jouer aveuglément sur les fonds publics, dans l'espoir de rétablir leurs affaires, ne cherchassent à réparer leurs pertes au moyen de l'aventureux trafic de l'opium. Une sorte de fureur pour ce genre de spéculations s'était emparée de la majeure partie des étrangers, et répandait une démoralisation effrayante parmi les membres de toutes conditions composant la communauté européenne à Canton.

Sous l'influence d'une semblable passion, ceux-ci ne durent pas tenir, naturellement, plus de compte des édits de l'empereur que des menaces des mandarins, qui, pour la plupart, devenaient, du reste, leurs complices moyennant d'énormes profits. Il arriva donc que le trafic prohibé prit une extension effrayante, non-seulement dans les cantons riverains du Tigre, mais encore sur la majeure partie du littoral de l'empire : dans presque toutes les baies, et à l'embouchure même des fleuves, se trouvaient mouillés des bâtiments fortement armés, servant d'entrepôts pour les contrebandiers d'alentour, et que tenaient constamment approvisionnés des navires légers expédiés de Macao.

[illegible] se demandaient les gens raisonnables ces résultats d'une lutte si extraordinaire entre [illegible] d'un empire puissant et des étrangers dont la présence y était à peine tolérée : d'un [illegible] toutes les lois du royaume, et y introduisant annuellement quarante mille caisses d'une drogue malfaisante, en échange de laquelle ils recevaient d'immenses sommes de numéraire ; de l'autre, un souverain s'opposant à ce que ses sujets fussent empoisonnés, et ses États appauvris par l'enlèvement continuel des métaux précieux, ou bien que les côtes de son empire devinssent des repaires de forbans, écumeurs des ports voisins et de toutes les contrées maritimes du globe, dans l'espoir d'arracher un riche butin aux traitants d'opium. La fin d'un état de choses aussi bizarre ne se fit pas attendre longtemps, et l'orage éclata peu de mois après que j'eus abandonné cette contrée, pour continuer mon long voyage de circumnavigation.

Un mandarin du premier rang, homme très-capable, énergique, et beaucoup plus avancé que tous ses collègues dans la connaissance de notre civilisation, arriva de Pékin à Canton dans les premiers mois de 1839, avec des pouvoirs extraordinaires pour réprimer le trafic de l'opium. Dès ce moment, les mesures les plus violentes se succédèrent rapidement pour atteindre ce but, et sans que le capitaine Elliot crût pouvoir faire à ce sujet la moindre observation ; tant sa position était difficile, et tant furent pressantes les sommations que lui adressa le commissaire impérial

Linn, afin de le contraindre à joindre ses efforts aux siens pour arrêter l'introduction de la drogue défendue, conformément aux engagements que, peu de temps auparavant, il avait contractés devant le précédent vice-roi!

Les marchands étrangers bien connus pour se livrer à ce genre de commerce furent expulsés de Canton; leurs bâtiments durent quitter le fleuve, et plusieurs Chinois, convaincus d'avoir fait la contrebande pour leur compte, subirent le dernier supplice devant les factoreries; tous les navires, les paquebots même qui sillonnent continuellement ces parages, furent soumis à une visite sévère sur tous les points du rivage où l'autorité locale jugea nécessaire d'établir des postes de douaniers. Enfin, ces diverses mesures n'ayant pas produit les résultats que le grand mandarin se promettait, il somma les étrangers de remettre tout l'opium dont ils étaient détenteurs, et fit bloquer les factoreries par un corps de troupes considérable. Alors le capitaine Elliot, craignant pour la sûreté de ses compatriotes, menacés du pillage et même de la mort, ordonna, au nom de la reine d'Angleterre, à ceux d'entre eux dont les magasins recélaient de l'opium, de le lui livrer sur-le-champ; ce qui eut lieu. Le tout fut remis aux autorités chinoises, et brûlé devant une commission de mandarins nommée à cet effet. Ainsi furent détruites vingt-deux mille caisses de cette drogue pernicieuse, et par conséquent disparut une valeur de soixante millions de francs environ.

Cet énorme sacrifice aurait dû satisfaire le com-

missaire impérial : il n'en fut rien. Le blocus des factoreries cessa, il est vrai; mais les étrangers se virent en butte, comme auparavant, à de nouvelles avanies. D'un autre côté, les esprits s'irritaient de plus en plus, en Angleterre, de la lenteur avec laquelle marchaient les opérations militaires contre le céleste empire : le commerce, auquel la suppression du monopole de la Compagnie des Indes en Chine avait fait concevoir de magnifiques espérances, restées vaines jusqu'alors, demandait à grands cris que le gouvernement vint à son aide pour en presser la réalisation, et obtenir, de gré ou de force, le redressement des nombreux griefs que les marchands des principales villes maritimes du royaume, ayant des intérêts dans cette partie de l'Asie, reprochaient aux mandarins de la province dont Canton est le chef-lieu. Les circonstances donnaient à leurs plaintes et à leurs exigences une plus grande importance encore; car, à l'époque dont je parle, l'exportation des articles fabriqués avait considérablement diminué, à cause de la concurrence faite à la Grande-Bretagne par la plupart des pays européens, aux besoins desquels nos voisins avaient pourvu jusqu'alors.

Aussi les classes ouvrières souffraient-elles cruellement de la stagnation des affaires, et les cantons manufacturiers devenaient chaque jour le théâtre de désordres commis par une foule de malheureux mourant de faim. De toutes parts surgissaient de graves embarras pour le cabinet de Londres : les revenus publics diminuaient de plus en plus; l'Irlande lui don-

nait de vives inquiétudes; une guerre sanglante s'allumait dans le nord de l'Inde; enfin, il était à la veille de conclure ce traité du 23 juillet, qui faillit incendier l'Europe, et qui peut être considéré comme l'un de ces mille efforts, heureux ou malheureux, que la Grande-Bretagne a tentés et tentera encore pour ouvrir à tout prix des débouchés aux produits de son industrie. Il ne semblait donc pas possible que, se trouvant placée dans une position aussi critique, elle consentît à augmenter ses embarras en rompant avec le céleste empire, au risque d'enlever à ses manufacturiers la chalandise d'une immense population, et à la Compagnie des Indes l'écoulement, si lucratif pour elle, de ses récoltes d'opium.

Mais, en Angleterre, la voix du commerce est toute-puissante: le ministère en fournit dans cette circonstance une preuve bien grande, puisqu'il se décida à faire la guerre à la Chine, malgré la répugnance bien fondée qu'il montrait à s'engager dans une lutte dont l'issue était plus qu'incertaine; dans une lutte que le parti redoutable des Saints flétrissait des noms les plus honteux, et qui devait avoir pour premier résultat d'amener une notable diminution dans les revenus publics, par suite de la stagnation d'une partie très-importante du commerce britannique avec l'Asie.

La plupart des négociants établis à Canton depuis 1833, c'est-à-dire, venus pour profiter des dépouilles de la Compagnie des Indes, et qui se plaignaient le plus amèrement de la conduite des mandarins, assuraient, il est vrai, que la moindre démonstration bel-

liqueuse intimiderait ces derniers, et qu'on obtiendrait ainsi facilement les concessions désirées. Mais cette opinion était fort contredite par leurs collègues de Calcutta et de Bombay, dont la plupart, se trouvant engagés dans le trafic de l'opium, ou tenant entre leurs mains l'immense commerce de l'Inde avec la Chine, et jouissant à ces titres d'une grande influence parmi leurs concitoyens, blâmaient sévèrement la marche tantôt faible, tantôt hostile, que chaque superintendant s'était cru obligé de tenir à l'égard des autorités indigènes : ils allaient même jusqu'à prétendre que celles-ci, excitées par leur haine, ou bien encouragées par leur mépris pour les Européens, de plus, poussées par les ordres de l'empereur, ne consentiraient à aucune des concessions demandées; que si le conflit s'engageait une fois sérieusement entre les deux nations, il ne serait pas facilement apaisé, et offrirait aux Américains, ces dangereux concurrents des Anglais, l'occasion de s'emparer de l'importation du thé dans le nord de l'Europe. Ces gens prudents ajoutaient que ce n'était pas en employant la violence, mais bien par la persuasion, par la douceur et la patience, que l'on amènerait une population de plusieurs centaines de millions d'âmes à renoncer à ses préjugés, à ses coutumes, et surtout à son aversion pour les étrangers.

A cette dernière raison les hommes d'État consciencieux en ajoutaient une autre non moins juste, non moins conforme aux vrais principes d'humanité et aux droits des nations : c'est que la Grande-Bretagne

n'était nullement en droit de contraindre par la force des armes le gouvernement chinois à permettre l'importation d'une drogue dont l'usage pernicieux, sous tous les rapports, pour l'espèce humaine, ne tendait à rien moins qu'à détruire la population; d'une drogue si dangereuse, que de temps immémorial il était défendu, sous des peines très-sévères, d'en introduire dans l'empire, et dont le trafic clandestin faisait annuellement sortir du pays des sommes de numéraire si considérables, que les monnaies d'or et d'argent y étaient devenues aussi rares qu'elles y étaient abondantes vingt années auparavant.

Mais de telles considérations devaient être sans force devant les exigences du commerce anglais, et céder à la nécessité absolue où se trouvait le cabinet britannique de ne point interrompre le trafic de l'opium, cette mine de richesse pour ses colonies de l'Inde et pour leur métropole. Aussi le ministère céda-t-il : la Chine fut mise en dehors du droit commun; et, au mois de juillet 1840, une expédition, composée d'une multitude de transports portant 4,500 soldats, parut devant Macao, et bientôt après le blocus de Canton fut déclaré.

Tout le monde en Europe s'est occupé de cette guerre; les journaux français en ont donné à l'envi des détails circonstanciés (4); il serait donc inutile d'attirer ici l'attention des lecteurs sur les faits accomplis, si je n'avais besoin de suivre la marche des événements pour bien faire comprendre les résultats qu'ils ont eus déjà, et ceux qu'ils auront dans l'ave-

nir, quant aux relations de l'Europe avec cette partie importante de l'Asie.

On sait que l'expédition forma d'abord le blocus de l'embouchure du Tigre, mais d'une manière si imparfaite, que l'établissement portugais de Macao put toujours communiquer librement avec Canton par les canaux de l'intérieur; qu'elle se dirigea ensuite vers le nord, et parvint à l'embouchure du Peho, ou fleuve de Pékin, dans les derniers jours d'août, après avoir pris Tynghai, chef-lieu de la plus grande des îles Chusan, où fut laissée une assez forte garnison. Ce début réalisait une partie des espérances de la communauté anglaise de Canton, à laquelle cette démonstration belliqueuse de son gouvernement semblait promettre de justes et de terribles représailles des affronts dont les mandarins l'accablaient depuis si longtemps. L'empereur, humilié, contraint de souscrire aux conditions les plus dures imposées en faveur des intérêts britanniques; la prise même de sa capitale, ne devaient être, suivant eux, pour l'expédition, que l'affaire d'un coup de main; et, cette conquête achevée, la Chine entière allait se trouver à la merci de la politique et du commerce anglais. L'occupation de Chusan fut donc considérée comme le premier pas dans la route triomphale qu'allait parcourir le plénipotentiaire de la Grande-Bretagne, nouveau titre donné au capitaine Elliot.

Celui-ci, en effet, put croire un instant à la réalisation de si belles espérances, quand il vit un des grands mandarins composant le conseil de l'empe-

reur venir, à sa demande, sur les bords du golfe Petchily, où était mouillée la flotte britannique, recevoir les dépêches que le chef du cabinet britannique adressait au gouvernement du céleste empire; et, plus encore, lui accorder successivement plusieurs entrevues, pendant lesquelles l'envoyé le traita avec les égards les plus flatteurs, voire même d'égal à égal, et montra un vif désir de terminer le différend à la satisfaction de la Grande-Bretagne. Ce mandarin était le fameux Kescheen, favori de son souverain, homme souple, très-fin, d'une haute capacité, et qui sut cacher, sous des dehors gracieux et une apparence de franchise, sa haine profonde pour les Anglais. Il avait compris que d'abord il fallait à tout prix éloigner l'ennemi du voisinage de la capitale, où sa présence jetait une vive inquiétude et pouvait causer une dangereuse fermentation; ensuite gagner du temps, afin de mettre son gouvernement à même de se préparer à la guerre. Par quels moyens parvint-il à son but? On ne le sait; mais ce qui est positif, c'est que, à la vive satisfaction de la cour céleste et aux acclamations de l'immense population de Pékin, l'expédition abandonna, le 19 septembre 1840, l'entrée du Peho ainsi que les ancrages voisins, et revint mouiller devant Macao, pour y attendre jusqu'en novembre ce même Kescheen, chargé par l'empereur de négocier la paix.

A la stupéfaction que causa, parmi les Anglais établis à Canton ou réfugiés au comptoir portugais, une semblable retraite, succédèrent bientôt les éclats de

l'indignation générale envers le contre-amiral Elliot, commandant la flotte, et son neveu, le capitaine Elliot ; la presse se déchaîna contre eux : mais l'oncle étant retourné sur ces entrefaites en Europe, pour échapper, dit-on, aux dégoûts dont on l'abreuvait, le plénipotentiaire resta seul en butte à toute l'animosité de ses compatriotes. Cependant, en jugeant sans aucune prévention la conduite de ce dernier dans cette circonstance, on comprendra aisément qu'il ne pouvait agir d'une autre manière. En effet, comment admettre avec raison que le superintendant se décidât à attaquer avec trois mille hommes tout au plus, et dont la moitié étaient Indiens, une capitale aussi importante que Pékin, renfermant plus d'un million d'âmes, autour de laquelle sont concentrées les troupes tartares, et dont les murailles ne peuvent être approchées par mer qu'au moyen de bateaux, tant le cours du Peho qui les baigne est peu profond, et obstrué de bancs de sable? Il faut ajouter encore, à tous ces obstacles, que le pays, étant très-marécageux, peut être inondé facilement, et passe, parmi les indigènes eux-mêmes, pour être l'une des contrées les plus malsaines de l'empire.

On a prétendu que l'expédition n'aurait pas dû quitter les abords de la capitale avant d'avoir arraché une solution définitive à la cour de Pékin. Mais, ainsi que nous venons de le voir, il était difficile d'y contraindre cette dernière; puis la mauvaise saison commençait, et le golfe de Petchily n'offrait aucun abri convenable à cette multitude de navires, la plu-

part d'un fort tonnage, manquant de vivres, chargés de troupes, et comptant de nombreux malades à bord.

Les nouvelles qui arrivèrent de Chusan sur ces entrefaites achevèrent d'exaspérer les esprits : elles étaient déplorables ; les insulaires, dont l'indiscipline et l'inconduite des troupes anglaises avaient excité au plus haut degré la haine innée contre les étrangers, se refusaient opiniâtrément à toute espèce de relation avec les envahisseurs du pays ; de sorte que ceux-ci, privés ainsi de provisions fraîches et manquant à la fin, par suite d'une inqualifiable incurie, de munitions de toute espèce, de vêtements chauds et même de médicaments, choses indispensables sous un climat froid en hiver et malsain en été, étaient cruellement décimés par les maladies, et se laissaient aller au découragement. Les régiments qui avaient fait le voyage du golfe de Petchily ne paraissaient pas être dans un état plus satisfaisant, tant au physique qu'au moral : entassés sur des navires généralement mal approvisionnés, ils avaient subi l'influence des bords insalubres du Peho. Aussi, officiers et soldats désiraient-ils généralement abandonner une contrée où ils avaient déjà tant souffert.

Dans quel état se trouvait alors le commerce anglais à Canton ? Il faisait de mauvaises affaires, et était livré aux dissensions. Les marchands, non intéressés, du moins ouvertement, dans le trafic de l'opium, demeuraient bien encore aux factoreries ; mais les transactions étaient à peu près nulles, et la foule de navires venus de la métropole pour échanger de

riches cargaisons contre du thé, dont l'Angleterre commençait à manquer, stationnaient çà et là au milieu des îles situées à l'entrée du Tigre, attendant avec impatience le moment où, le blocus étant enfin levé, ils pourraient remonter jusqu'à Wampoa. D'un autre côté, la presse de Canton, se montrant, non moins que par le passé, l'organe des mécontents de tous les partis, lançait chaque matin, contre le superintendant, d'amères diatribes, accompagnées de renseignements contraires à la cause que ce dernier défendait, et dont les autorités chinoises faisaient leur profit.

Enfin, Kescheen arriva vers la fin de novembre à Canton avec le titre officiel de commissaire impérial, et remplaça le vice-roi Linn, tombé en disgrâce, sous le prétexte qu'il avait montré de la faiblesse dans ses fonctions, mais réellement à cause d'un mémoire remarquable adressé par cet homme à son souverain, auquel il avait osé dire que la mauvaise organisation de l'armée, l'installation imparfaite des vaisseaux de guerre, donnaient aux barbares une supériorité incontestable sur les Chinois; et que la prudence exigeait qu'on leur fît des concessions pour conserver la paix, jusqu'au moment où le gouvernement, ayant réorganisé ses troupes et préparé tous ses moyens de défense, serait en mesure de faire la guerre avec succès. La suite des événements a prouvé combien ce conseiller jugeait sainement des choses. Son dévouement au pays, sa franchise héroïque furent payés d'un cruel exil en Tartarie; ainsi disparut des affaires

un des plus redoutables adversaires que les Anglais eussent rencontrés dans leurs continuels débats avec la cour de Pékin.

Les conférences entre les plénipotentiaires des deux nations commencèrent sans beaucoup de retard : Kescheen se montra dans les mêmes dispositions qu'auparavant, et traita, au grand étonnement de ses compatriotes, sur le pied de l'égalité avec le superintendant, qui se montra, en effet, très-flatté des égards que lui témoignait un aussi haut personnage, non pas secrètement, comme cela avait eu lieu jusque-là, mais en présence de la population. Aussi le capitaine Elliot, dupe peut-être de son rusé adversaire, ou bien ne voulant pas sembler en reste d'urbanité avec lui, parut très-empressé, trop peut-être, de terminer les différends qui divisaient les deux cours. Néanmoins, il exigea d'abord la cession à l'Angleterre de Hong-Kong, île située près du territoire chinois, à l'embouchure du Tigre; ensuite vingt millions de francs comme dédommagement de l'opium détruit l'année précédente; enfin, que les fonctionnaires des deux nations fussent mis sur le pied d'une parfaite égalité dans leurs mutuelles relations. De pareilles concessions étaient de nature à ne pouvoir être obtenues que par la force des armes; aussi Kescheen demanda-t-il le délai nécessaire pour les soumettre à l'approbation de son souverain.

Il est clair qu'en flattant l'amour-propre du plénipotentiaire anglais par des honneurs inusités jusqu'alors et par de belles protestations, le diplomate chi-

nois ne cherchait qu'à endormir la vigilance de l'ennemi, et à gagner le temps nécessaire pour relever ou augmenter les fortifications qui défendaient l'entrée du fleuve ainsi que les abords de Canton, autour duquel des troupes nombreuses se concentraient rapidement. Toutefois, à la faveur de l'armistice conclu dès le commencement des négociations, le commerce se faisait avec la même liberté qu'avant les hostilités, et comme si rien n'avait eu lieu. Tous les navires s'étaient empressés de remonter à Wampoa, où ils embarquaient à la hâte d'énormes quantités de thé, quoique les marchands chinois, profitant des circonstances, en eussent considérablement augmenté le prix, et se fissent payer en numéraire.

La nécessité d'assurer l'approvisionnement de la Grande-Bretagne en cette denrée, et de lui conserver en même temps un important débouché pour ses manufactures, a probablement été la cause du laisser aller, si je puis m'exprimer ainsi, que le capitaine Elliot montra dans le cours des négociations. Il avait reçu sans nul doute de son gouvernement l'injonction la plus positive de favoriser le commerce, et de satisfaire, autant qu'il dépendrait de lui, au besoin pressant que ressentait l'Angleterre de ne rien perdre de ses ressources pour faire face aux dépenses énormes où l'entraînaient, malgré elle, les affaires de Syrie et celles de l'Afghanistan.

Cependant le moment arriva où, malgré toutes les concessions pour arranger les choses, il fallut en venir aux moyens belliqueux. Ce fut lorsque Kescheen,

se croyant prêt pour commencer la guerre et assez fort pour exterminer ses ennemis, changea de ton et rompit les négociations, en déclarant inadmissibles les conditions présentées par son rival.

Malheureusement pour lui, ce dernier était en mesure de le faire repentir de sa mauvaise foi. L'escadre réunie près de Bocca de Tigris franchit ce passage fortifié avec tant de soin par les Chinois, renversa les ouvrages de défense malgré la résistance assez opiniâtre des garnisons, fit taire les batteries établies sur les rives du fleuve, et arriva promptement devant Canton, que les négociants étrangers n'avaient abandonné que depuis quelques jours seulement. Le grand mandarin, intimidé par des succès aussi prompts, se vit contraint à demander un armistice, qu'on accorda immédiatement; et, après vingt jours de pourparlers, il conclut la paix aux conditions refusées par lui deux semaines auparavant; puis les opérations commerciales, à peine interrompues, reprirent leur cours, comme s'il ne s'était rien passé d'important.

Mais les choses avaient bien changé de face : il ne s'agissait plus de question d'étiquette entre les autorités des deux nations, de ces débats futiles, parfois ridicules, où les vanités personnelles étaient plus en jeu que le sentiment du bien général. A ces puérilités avait succédé une véritable guerre, avec ses massacres, ses dévastations, et la violente animosité qu'elle inspire naturellement aux populations souffrantes : c'était un duel sérieux entre les deux pays.

Si l'Angleterre succombait dans la lutte, elle perdait une des plus belles sources de richesses auxquelles puisait son commerce maritime, tandis que son triomphe faisait tomber à jamais les barrières puissantes que la prudence des souverains du céleste empire, bien justifiée, du reste, par le sort de l'Indostan, avait élevées, de temps immémorial, entre les Européens et leurs sujets.

Le cabinet de Londres comprenait très-bien tout ce qu'il y avait de critique dans cette alternative; mais, poussé par les cris incessants des villes maritimes intéressées dans le commerce de la Chine, non moins que par la nécessité de céder à ce dévorant esprit d'envahissement auquel la prospérité de la Grande-Bretagne est nécessairement attachée, le cabinet de Londres, dis-je, parut enfin vouloir mener les affaires de Chine avec une certaine vigueur. Il refusa sa sanction au traité de paix que venait de conclure le capitaine Elliot; et une nouvelle expédition, plus forte encore que la première, fut préparée à la fois en Angleterre et dans les ports de l'Inde britannique. De son côté, l'empereur parut tout aussi décidé à continuer la lutte; il fulmina en conséquence, contre les envahisseurs de son pays, plusieurs édits, par lesquels il vouait les Anglais à l'exécration de ses sujets, mettait à prix les têtes des chefs et des soldats, donnait ordre d'armer toutes les grandes cités maritimes de l'empire; enfin, envoyait, à son armée tartare, l'ordre de marcher au secours de Canton. Sur ces entrefaites, les deux plénipotentiaires, ac-

cusés de faiblesse par leurs souverains respectifs, furent l'un et l'autre remplacés.

Cette résolution, dans la conduite du gouvernement de Pékin, était juste, était noble, puisqu'il défendait contre une inique agression les populations confiées à ses soins. Mais que pouvaient des soldats armés de flèches et de lances, contre des troupes aguerries, disciplinées à l'européenne, et dont même une partie était dernièrement arrivée d'Angleterre? Quelle résistance des fortifications dans le style du moyen âge pouvaient-elles opposer à l'artillerie formidable de vaisseaux de haut-bord? Les résultats de la lutte ne pouvaient être douteux. En effet, lorsque le capitaine Elliot, recommençant les hostilités par suite de la rupture du traité conclu avec les Chinois, parut pour la seconde fois, le 15 mai, devant Canton, la ville ne put être défendue, ni par les troupes nombreuses préposées à sa garde ni par les ouvrages dont on l'avait entourée. Après quelques heures seulement de combat, elle se rendit à discrétion, et n'échappa à l'incendie et au pillage que par une contribution de trente millions de francs, que les principaux marchands payèrent aux vainqueurs. La flotte rentra ensuite paisiblement dans son mouillage de l'embouchure du fleuve. Les marchands anglais, que les derniers événements avaient contraints de revenir à Macao ainsi que leurs navires, remontèrent immédiatement, les uns aux factoreries, les autres à Wampoa, et les affaires commerciales reprirent encore une fois leur cours accoutumé.

On s'est demandé pourquoi, après une victoire aussi facile, le capitaine Elliot, qui pouvait prendre possession de la ville, abandonnée précipitamment par les troupes chinoises, n'a pas commencé dès lors à suivre dans cette partie de l'Asie la marche politique que ses compatriotes ont suivie avec tant de succès dans la presqu'île indienne. Il paraît même que les chefs militaires de l'expédition, qui ne partageaient pas sa manière de voir à cet égard, l'ont accusé de pusillanimité. Mais, pour toutes les personnes qui connaissent assez le pays pour pouvoir juger sainement de la question, et qui ont été à même d'apprécier le caractère noble, l'esprit élevé du capitaine Elliot, l'amour qu'il porte à son pays, l'énergie déployée par lui dans maintes occasions difficiles, il est clair qu'une pareille assertion est tout à fait erronée. D'ailleurs, la juste appréciation des circonstances dans lesquelles s'est trouvé ce plénipotentiaire démontrera suffisamment qu'il a sagement agi, et qu'il aurait compromis d'une manière grave, s'il eût fait autrement, les intérêts commerciaux de son pays, pour saisir des avantages politiques tout à fait incertains.

Canton renferme plus d'un million d'âmes; et les basses classes qui composent la majeure partie de cette immense population sont redoutées dans l'empire, à cause de leur esprit remuant et enclin au désordre. En enlevant cette vaste cité de vive force, était-il prudent, je le demande, de mettre quelques milliers de soldats aux prises avec une pareille tourbe de misérables, à laquelle accourait se joindre, au

moment de la capitulation, une telle multitude de paysans exaspérés par les nombreux désordres commis par les envahisseurs de leurs foyers, que si les notables habitants et les mandarins civils eux-mêmes, craignant les plus terribles désastres pour leurs concitoyens, n'étaient activement intervenus pour faire retourner chez eux ces dangereux défenseurs, les troupes anglaises, forcées bientôt de s'enfuir sur leurs vaisseaux devant ces myriades d'ennemis, auraient assisté, sans pouvoir l'empêcher, au saccagement de Canton et à la destruction des factoreries, où se trouvaient concentrées les richesses des marchands européens? De plus, quelle honte pour son nom, quelle défaveur pour sa politique dans ces contrées, de pareils désastres auraient jetée sur la Grande-Bretagne, déjà si fortement accusée en Europe de dureté envers les peuples vaincus, et d'une soif insatiable d'envahissement!

Doit-on s'étonner, après cela, que le nouveau superintendant ait reculé devant une pareille responsabilité, devant les conséquences effrayantes que des déterminations aussi graves pouvaient avoir pour le commerce de presque toutes les puissances maritimes du monde?

Du reste, la suite des événements a prouvé suffisamment combien avait été sage, dans ces circonstances, la conduite du capitaine Elliot. Son gouvernement a pu le rendre responsable de ses propres fautes, le punir d'avoir trop bien obéi à des instructions peu dignes de la politique d'une grande nation, enfin, le

livrer en victime au juste mécontentement du pays; mais jamais le cabinet de Londres ne se lavera du bien grave reproche d'avoir contraint son agent à suivre la mauvaise voie dans laquelle s'était perdu lord Napier; de l'avoir abandonné, sans appui, sans instructions même, au milieu des obstacles toujours renaissants que lui opposaient la ruse des diplomates chinois et la malveillance que les Anglais, non moins que les étrangers, montraient pour l'accomplissement de la mission difficile dont il se trouvait chargé.

Cependant, jamais personne n'a révoqué en doute que ce nouveau superintendant n'ait préparé les avantages que son heureux successeur a obtenus.

Celui-ci parut devant Macao en août 1841, amenant à sa suite une troisième expédition, composée de plusieurs milliers de soldats. Dès le premier jour de son arrivée, il annonce, par une proclamation adressée à ses compatriotes, qu'il vient remplir à la cour de Pekin les hautes fonctions de ministre plénipotentiaire, et leur fait entendre assez clairement que le temps des considérations pour les intérêts commerciaux étant fini, dorénavant les choses seront menées avec autant d'indépendance que de vigueur.

Un semblable langage dans la bouche de sir Henri Pottinger, homme d'une fermeté et d'une capacité reconnues, releva les espérances de la communauté anglaise, qui, dès lors, rêva encore une fois l'occupation de Canton, la prise de la capitale de l'empire, et l'humiliation complète de ses implacables ennemis les mandarins.

Quant à ces derniers, quelle était leur contenance en ce moment? Se montraient-ils intimidés des menaces du nouveau plénipotentiaire? Loin de là : conseillés, aidés même, dit-on, par des ingénieurs européens, ils faisaient réparer avec beaucoup d'activité, et d'après notre système, les fortifications que l'ennemi venait de renverser; des fonderies, nouvellement créées dans les principales villes maritimes, commençaient à fournir une grande quantité de gros canons, avec lesquels étaient armés sur-le-champ les divers points de la côte abordables pour les Anglais, et où se portaient en toute hâte de nombreux corps de troupes commandés par les meilleurs généraux de l'empire.

Sous cette apparence de détermination, derrière les foudroyants édits de l'empereur contre les dévastateurs du céleste empire, la cour de Pékin s'efforçait de cacher les vives inquiétudes que lui inspirait, pour un avenir peu éloigné, le conflit où elle se trouvait engagée; quoiqu'elle n'ignorât pas, grâce aux indiscrétions qûotidiennes de la presse de Canton, les embarras que rencontrait à chaque pas le nouveau plénipotentiaire dans l'exécution des ordres de son gouvernement, et sût par conséquent à quel point le personnel de l'expédition, obligé de séjourner à bord des navires, était en proie aux privations, aux maladies de toute espèce, et combien les troupes se montraient découragées.

Cette maladie morale, suite naturelle de nombreuses déceptions, eut bientôt gagné les négociants.

anglais ; et comme leurs plaintes avaient un écho redoutable au sein de la métropole, sir Henri fut promptement convaincu qu'il ne pourrait guère agir plus librement, ni obtenir plus de succès que son prédécesseur dans l'accomplissement de sa délicate mission : il comprit également qu'étant forcé de céder à mille considérations majeures, non prévues dans ses instructions, et qu'il lui était impossible d'écarter sans se compromettre gravement, il aurait beaucoup de peine à mener les choses avec vigueur, en ménageant à la fois les intérêts de la politique et ceux du commerce national.

Celui-ci, il faut en convenir, en butte depuis deux années à des pertes continuelles, se trouvait dans une situation déplorable. Il est vrai que, par un accord tacite entre les deux parties belligérantes, dont l'une avait besoin d'argent pour continuer la guerre, l'autre de thé pour la consommation de sa métropole, le port de Canton était ouvert aux navires étrangers, et que les marchands européens résidaient encore aux factoreries. De plus, ces derniers continuaient leur négoce comme si on avait été en pleine paix; mais les affaires étaient désastreuses pour eux, en ce que leurs collègues chinois, profitant de la circonstance, vendaient les denrées indigènes un prix excessif, et ne voulaient recevoir en échange que des valeurs métalliques au lieu d'articles manufacturés, comme cela s'était pratiqué jusqu'alors; de sorte que les cargaisons des bâtiments amoncelés à Wampoa n'avaient aucun débouché, tandis que les espèces d'or

et d'argent étaient montées à un taux d'autant plus exorbitant, que le thé manquant en Angleterre, les armateurs de cette nation cherchaient à s'en procurer à tout prix.

Cette circonstance aurait été bien plus désastreuse encore pour eux, si le trafic de l'opium, cette principale cause de la guerre, n'eût pris, à la faveur du désordre, une plus grande extension, s'il est possible, qu'auparavant. Les contrebandiers, repoussant toute espèce de frein, inondaient de leurs chargements les rivages de l'empire, et montraient tant d'audace, tant de violence dans leurs expéditions, qu'ils auraient fini par se livrer à la piraterie, sans la présence des croiseurs britanniques, quoique ceux-ci fussent, il faut le dire, bien moins occupés à les surveiller qu'à capturer, le long des côtes, comme propriétés de l'ennemi, de pauvres junques naviguant sans défiance, alors que plus de cent trois-mâts anglais étaient amarrés paisiblement auprès de Canton.

Tout, dans ce conflit entre deux nations éminemment commerçantes et civilisées, paraîtra bizarre, incompréhensible, en dehors même, si on peut le dire, du droit des gens, aux personnes qui ne connaissent pas la situation des Européens en Chine, et qui ignorent que, dans cette contrée, les relations de commerce des étrangers avec les indigènes, quoique existant depuis plusieurs siècles, et inhérentes pour ainsi dire aux usages des habitants de Canton, n'ont amené presque aucun rapprochement moral entre ceux-ci et nous. A l'époque où se passaient les événe-

neurs dont je viens de parler, les sujets du céleste empire n'avaient jamais montré autant d'aversion et de mépris pour les Européens, malgré les bénéfices énormes qu'ils faisaient avec eux en leur vendant du thé. Du reste, l'autorité locale ne négligeait rien pour exalter de plus en plus, dans l'intérêt de sa politique, ces mauvais sentiments. Mais la cour de Pékin acquit bientôt à ses dépens la conviction que s'il est juste, nécessaire même pour un gouvernement, d'exciter la haine des populations contre les envahisseurs du pays, il faut de plus, pour défendre le territoire, une armée bien conduite et bien disciplinée.

En effet, lorsque, peu de jours seulement après son arrivée à Macao, le nouveau plénipotentiaire ayant acquis la conviction que les menaces et les pompeuses proclamations n'auraient aucun bon résultat, et que le plan de conduite suivi par son prédécesseur était encore le meilleur, voulut, afin d'intimider son ennemi et le contraindre à faire la paix, porter la guerre et ses ravages au sein des principales villes maritimes de l'empire, il cueillit partout de faciles lauriers. Le 26 août, l'importante cité d'Amoy, avec ses nouvelles fonderies de canons et ses remparts garnis d'une nombreuse artillerie, tombe en son pouvoir. Six jours après, Chusan subit le même sort pour la seconde fois, et plusieurs autres places importantes du littoral reçoivent successivement le pavillon anglais sur les murailles abandonnées par leurs défenseurs.

Mais si les troupes britanniques n'éprouvaient pas

une résistance sérieuse de la part de l'armée chinoise, ils trouvaient dans l'aversion profonde des populations un obstacle contre lequel leurs régiments et leur artillerie restaient impuissants. A leur approche, les villes étaient délaissées, non-seulement par toutes les autorités sans exception, mais encore par la masse entière des habitants recommandables par leur rang ou leur fortune, qui fuyaient au loin, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux; de sorte qu'en prenant possession de leurs conquêtes, les vainqueurs se trouvaient en présence d'une abominable populace, laquelle, délivrée de tout frein par l'éloignement des mandarins, et trouvant, il faut l'avouer, de nombreux complices parmi les soldats anglais, se livrait à mille désordres et à la dévastation des propriétés abandonnées. Ainsi se trouvait anéanti tout d'abord l'espoir qu'avait conçu sir Henri de se procurer, en rançonnant les villes, comme cela avait eu lieu pour Canton, les moyens de subvenir aux frais de la guerre; et lorsque, mécontent de cet insuccès, mais persévérant sans doute dans son projet d'intimider la cour de Pékin et de la contraindre à demander la paix, il voulut, après avoir livré à la destruction les monuments publics, faire subir, dit-on, le même sort aux édifices particuliers, les chefs de l'armée, aux yeux desquels un pareil acte de vandalisme semblait, avec juste raison, devoir déshonorer la cause britannique devant le monde entier, et exaspérer davantage, sans aucun profit, la population indigène; les chefs militaires, dis-je, se

montrèrent fort peu disposés à prêter leur concours à son exécution.

D'un autre côté, ces conquêtes ne pouvaient être conservées; il aurait fallu pour cela des forces considérables, que le plénipotentiaire n'avait pas à sa disposition. Les troupes expéditionnaires, envoyées, soit d'Europe, soit de l'Inde, depuis le commencement des hostilités, et reconnues depuis longtemps comme insuffisantes à la vigoureuse conduite de ces dernières, se trouvaient beaucoup affaiblies numériquement par les maladies, et par la nécessité où s'était trouvé sir Henri de laisser de fortes garnisons à Chusan et surtout à Hong-Kong, cette île située à l'embouchure du Tigre, cédée à l'Angleterre par le dernier traité; traité que, par parenthèse, ni l'un ni l'autre des deux gouvernements n'avaient voulu ratifier.

Les cités capturées durent donc être abandonnées, faute de soldats pour les garder; et à peine les vainqueurs se trouvaient-ils éloignés, que les habitants et les autorités locales en reprenaient possession avec des cris de triomphe, comme si les capteurs avaient fui devant eux. Cette guerre, que le plénipotentiaire anglais avait cru terminer dans un instant, et qu'il espérait accomplir aux dépens de la Chine, n'avait donné aucun résultat sous le point de vue politique; et rien n'annonçait que la cour de Pékin fût disposée à souscrire aux conditions que son antagoniste la sommait d'accepter. Voici, à ce qu'on prétend, quelles étaient ces conditions: Indemnités considérables pour l'opium détruit en 1839, et pour les dépenses de la

guerre; puis la faculté concédée à la Grande-Bretagne d'avoir un ambassadeur à Pékin, et des consuls dans les principales villes matimes de l'empire, dont l'entrée et le droit d'y trafiquer seraient dès lors accordés aux étrangers.

Mais quelques mois seulement avaient suffi pour faire comprendre au plénipotentiaire combien la voie dans laquelle il se trouvait engagé était hérissée d'obstacles presque insurmontables, et combien, par conséquent, l'Angleterre devait modifier ses prétentions. Les Chinois, qu'il avait cru contraindre à céder par ses récents triomphes, se montraient, au contraire, plus irrités que jamais des dévastations qu'un ennemi sans pitié portait dans leurs foyers. Les troupes impériales s'aguerrissaient peu à peu; officiers et soldats cédaient encore, il est vrai, à l'ascendant de la discipline européenne, mais ils savaient mourir courageusement les armes à la main, en défendant, contre une injuste invasion, le sol de la patrie.

A Londres, la cherté du thé, dont l'approvisionnement touchait à sa fin, indisposait la population, tandis que dans les chambres législatives, où se trouvait en force le parti saint, opposé, ainsi que je l'ai dit plus haut, à la guerre contre la Chine, on paraissait fort mécontent de ce que, à la fois, les revenus des douanes diminuaient, et les frais de cette guerre, pour laquelle deux très-dispendieuses expéditions avaient été faites coup sur coup, allaient sans cesse en augmentant, sans être compensés par aucun bon résultat. De sorte que le cabinet anglais, qui n'avait

cédé qu'avec regret, dans cette affaire, aux exigences des principales villes maritimes du royaume, était en butte, comme il arrive ordinairement en pareil cas, aux attaques de tous les partis, et se trouvait chargé d'une bien lourde responsabilité. Autour du plénipotentiaire, le mécontentement n'était pas moins grand; les troupes expéditionnaires, en proie à toutes sortes de privations, décimées par de cruelles maladies endémiques dans ces contrées malsaines, se montraient découragées, et leurs principaux chefs ne s'entendaient pas entre eux. Enfin, sir Henri avait à subir chaque jour les plaintes amères, les récriminations des diverses communautés étrangères, non moins que de ses compatriotes, exaspérés par les pertes énormes qu'ils subissaient dans leurs affaires depuis le début des hostilités, et par les inquiétudes continuelles que l'animosité toujours croissante des populations indigènes leur inspirait pour la sûreté de leurs propriétés et même de leurs personnes.

Les Américains du nord surtout, qui émettaient avec d'autant plus de droit la prétention de rester en dehors des démêlés existant entre l'Angleterre et la Chine, qu'ils ne faisaient point la contrebande de l'opium, se montraient très-mécontents d'un état de choses si contraire à leur commerce, et dont une des conséquences était de priver leur patrie de son approvisionnement ordinaire de thé. Tant d'incessantes réclamations embarrassaient beaucoup le plénipotentiaire, auquel donnaient déjà de nombreux soucis les ravages causés dans sa flotte par un vio-

lent ty-fong, et l'approche de la mousson de N. E., qui, en rendant pendant six mois les côtes occidentales de la Chine dangereuses pour les navigateurs, allaient paralyser, pour ainsi dire, ses forces de terre et de mer. Ce fut alors que, ramené par l'expérience à une manière de voir plus conforme à l'état réel des choses, il se décida à faire des ouvertures de paix au gouvernement chinois, qui, de son côté, se montra également empressé à entrer en négociation.

Celui-ci, en effet, ne pouvait voir sans une vive crainte les principales villes maritimes de l'empire ravagées par l'ennemi, en même temps que la défaite de ses meilleures troupes, fuyant devant une poignée de ces mêmes barbares envers qui il affectait depuis si longtemps tant de mépris, détruisait, d'une façon inquiétante, le prestige de puissance qui lui servait, bien plus que l'armée, à tenir sous le joug ses cent millions de sujets, et dont l'affaiblissement devait donner une nouvelle force aux sociétés secrètes composées des ennemis de la dynastie tartare, chez qui les Anglais pouvaient trouver, dans les circonstances actuelles, des auxiliaires bien dangereux pour la stabilité du trône impérial. Placés également sous l'influence de pareilles dispositions, les deux partis ne pouvaient tarder à s'entendre. Aussi cessèrent-ils les hostilités d'un commun accord; et, avant la fin de l'année, les principales clauses d'un nouveau traité de paix étaient définitivement arrêtées entre les plénipotentiaires des deux cours.

Ces clauses sont suffisamment connues, et l'on peut apprécier jusqu'à quel point elles justifiaient les promesses que sir Henri Pottinger avait faites à ses compatriotes quelques mois seulement auparavant, lors de son arrivée à Macao. Il n'était question de rien moins que du renversement complet des barrières qui, de temps immémorial, séparaient les Chinois des étrangers; de l'invasion du céleste empire par le commerce britannique, pour lequel celui-ci serait devenu une mine inépuisable de richesses; de plus, un ambassadeur, envoyé de Londres, devait résider constamment à Pékin; enfin, la Grande-Bretagne toucherait d'énormes subsides, en dédommagement des frais de la guerre. Bien peu de ces hautes prétentions se sont trouvées réalisées. La capitale est restée fermée, comme par le passé, aux représentants des puissances étrangères, dont les réclamations ne peuvent arriver jusqu'à l'empereur que par l'intermédiaire hiérarchique d'une foule de mandarins qui ont tous intérêt, grands comme petits, à empêcher la vérité de parvenir jusqu'à leur maître. Le territoire chinois, à l'exception de quelques villes de la côte, est toujours défendu aux marchands européens. Enfin, les quarante millions de francs que, dans leur empressement de faire la paix, ont accordés les diplomates chinois, sont-ils, je le demande, un dédommagement convenable des énormes dépenses occasionnées à la Grande-Bretagne par plusieurs expéditions considérables envoyées dans ces contrées lointaines, et de la perte énorme dans laquelle la destruction des vingt mille

caisses d'opium livrées aux mandarins en 1839, a entraîné les armateurs anglais; et mieux encore des pertes immenses que le commerce britannique a supportées sur le marché de Canton pendant la durée des hostilités?

Non certainement l'Angleterre n'a pas atteint le but qu'elle se proposait en s'imposant de si lourds sacrifices, dans un moment où ses finances étaient embarrassées; car la possession d'Hong-Kong, dont chaque jour elle reconnait davantage le peu d'utilité sous tous les rapports; puis la faculté de trafiquer dans quelques ports de l'empire, en concurrence avec toutes les nations commerçantes du monde; enfin la prérogative très-flatteuse sans doute dont jouissent ses diplomates, et que partagent, du reste, leurs collègues étrangers, celle de traiter d'égal à égal avec quelques mandarins d'un rang inférieur pour la plupart, toutes concessions que le capitaine Elliot eût obtenues sans beaucoup de peine dès l'arrivée de la première expédition sur les rivages chinois, n'ont pas changé notablement, quoi qu'on en dise, la situation politique et commerciale de nos voisins dans cette partie de l'Asie; et déjà même ils ne sont pas à s'apercevoir de la vérité de cette assertion, si l'on s'en rapporte aux armateurs des grands ports de l'Angleterre. Quel a été le résultat, en effet, de cette énorme exportation de produits des manufactures britanniques, dont les journaux de Londres ont fait une si pompeuse énumération? Pas autre que l'encombrement des magasins de Singapour, de Hong-Kong, et principale-

ment de Canton : de plus, l'arrivée de cette masse énorme de marchandises sur les marchés du céleste empire a eu la conséquence doublement fâcheuse de déprécier considérablement les articles d'Europe, et de faire renchérir les denrées du pays, à cause de la concurrence dont elles étaient l'objet de la part des acheteurs.

Si nous considérons la situation de la Grande-Bretagne vis-à-vis de la Chine sous le point de vue de la politique, nous ne la trouverons guère plus favorable. Elle a offensé une nation puissante dans tout ce qu'elle a de plus cher, de plus sacré : ses préjugés religieux, son orgueil national et ses intérêts matériels. Les Anglais ont détruit ses meilleurs soldats, à la faveur de la discipline européenne; ravagé ses plus belles villes maritimes; profané les temples, insulté les femmes et les filles : enfin, leurs chefs sont tombés, dit-on, dans une faute non moins grave, celle de chercher à soulever les populations chinoises contre leurs souverains tartares; justifiant ainsi, aux yeux d'un gouvernement très-soupçonneux, la crainte, dès longtemps éveillée, que la compagnie des Indes ne lui réservât le même sort qu'elle a fait subir aux princes de l'Indostan, et ne montrât une fois de plus, aux dépens du céleste empire, que tous les moyens lui sont bons pour parvenir à ses fins.

On ne peut douter que la cour de Pékin ne croie avoir fait une énorme concession pour obtenir la paix, en entamant ainsi ouvertement des négociations avec une nation étrangère, elle qui jusqu'à nos jours

avait évité soigneusement toute espèce de relations semblables, afin de ne pas affaiblir, chez les populations soumises à son joug, cette opinion si favorable à sa politique, que pas un prince au monde ne pouvait lutter de puissance ni traiter d'égal à égal avec l'empereur. Aussi a-t-elle fait tout son possible pour dissimuler le triomphe de la Grande-Bretagne aux yeux de ses sujets, et elle y est en partie parvenue, puisque, aujourd'hui même, à l'exception de ceux qui, parmi ces derniers, habitent les villes maritimes sur lesquelles a pesé le fléau de la guerre, ils ont conservé la plus haute opinion de la grandeur de leur pays et le plus profond mépris pour les Européens.

Comment ne pas leur pardonner cette espèce d'aveuglement, quand on songe à l'isolement dans lequel, de temps immémorial, ils se sont tenus du reste du monde civilisé, et combien est remarquable la prospérité dont a joui presque constamment leur patrie depuis des siècles, principalement depuis le commencement de celui-ci?

A cette époque, les tribus de Tartares Mantchous qui parcourent les vastes steppes bordant au nord la grande muraille, celles-là même dont les innombrables cavaliers, les meilleurs de l'Asie, ont conquis deux fois la Chine, menaçaient constamment l'empire d'une nouvelle invasion, et portaient souvent le pillage et la dévastation jusqu'aux portes de la capitale : aujourd'hui elles sont soumises, en majeure partie, au joug ou à l'influence de la cour de Pékin ; leurs chefs,

désunis entre eux par des haines mutuelles, ou bien affaiblis par des guerres civiles presque interminables, sont devenus, pour la plupart, les premiers vassaux de l'empire; suivant en cela l'exemple des princes mongols, dont les aïeux parcoururent autrefois l'Orient en vainqueurs à la tête d'armées innombrables, et qui, oubliant tout à fait d'anciennes animosités, paraissent subir avec empressement l'ascendant de la civilisation chinoise, contractent des alliances avec la famille impériale, et font élever leurs fils à Pékin. Il est vrai que, pour hâter encore davantage des changements aussi heureux pour sa puissance ou sa tranquillité, la cour céleste a complétement gagné à ses intérêts les grands prêtres de la religion lamiste qui règne despotiquement sur les deux Tartaries, et est parvenue, avec leur appui, à asservir non-seulement toutes les tribus mongoles, mais encore les Coréens, lesquels, battus dans plusieurs rencontres et complétement subjugués, se montrent reconnaissants envers les vainqueurs, de ce que ceux-ci leur ont laissé leurs coutumes, leur religion, et leurs mêmes institutions sociales. C'est en se montrant non moins prudent, non moins généreux, non moins politique enfin, à l'égard de ses autres nomades et remuants voisins du nord et de l'ouest, que le gouvernement chinois est parvenu à exercer sur les peuples de l'Asie septentrionale une influence presque sans bornes, employée par lui adroitement à l'extension des frontières de l'empire. Ainsi, par exemple, le Turkestan, dont les habitants ont été contraints par la force des armes, il

y a peu d'années, à subir l'ascendant de leur puissante voisine, voit aujourd'hui ses fertiles plaines envahies de plus en plus chaque année par une multitude d'émigrants chinois, qui refoulant, bon gré, mal gré, les naturels vers les montagnes, s'emparent des plus belles terres, de tout le commerce, exercent toutes les professions industrielles, enfin dominent d'autant mieux dans le pays, qu'ils y sont fortement protégés par les représentants que la cour de Pékin entretient auprès des divers petits souverains indigènes.

Mais, en s'agrandissant ainsi vers le N. O., la Chine s'approche de plus en plus des frontières d'un antagoniste bien redoutable; je veux parler de la Russie, qui, sans nul doute, a l'œil ouvert sur ses menées, et n'attend qu'une occasion favorable pour lui faire acheter à haut prix la neutralité qu'elle a observée jusqu'à ce jour dans les démêlés du céleste empire avec les tribus tartares mongols ou mantchous. En attendant que cette occasion se présente, le cabinet de Saint-Pétersbourg profite de la crainte que son intervention en semblables affaires inspirerait évidemment à la cour de Pékin, pour se faire concéder par celle-ci de nouveaux priviléges commerciaux. C'est ainsi que la Russie seule peut envoyer ses marchands, à travers les déserts glacés de la Sibérie, au grand marché de Kiakta, où se rendent les caravanes chinoises, et conserver à Pékin plusieurs agents diplomatiques, déguisés sous le nom d'élèves interprètes ou de négociants.

Pourvue de tant d'avantages dont les autres nations européennes en relation avec le céleste empire se trouvent privées, et qui sont en partie cause des notables progrès faits par son commerce dans cette partie du monde depuis quelques années, la Russie ne s'exposera certainement pas à les compromettre, en s'immisçant dans les affaires de la Chine avec les tribus tartares; de sorte que, de ce côté non plus, celle-ci n'a rien à redouter. N'en est-il pas de même pour ses limites vers le sud, le long desquelles s'étendent les vastes empires de Siam et du Pégu, dont les souverains reconnaissent depuis si longtemps la suprématie de l'empereur, sinon matériellement, du moins moralement, et ne montrent pas moins que lui beaucoup de défiance et d'éloignement pour les Anglais?

Si nous disons, de plus, qu'à tous les éléments de prospérité dont nous venons de faire l'énumération, le céleste empire en joint un autre non moins important, celui que lui offre une foule de provinces riches, vastes, bien peuplées, situées sous des climats différents, et de plus soumises à un seul gouvernement, à une seule administration, dont les ordres sont exécutés aux extrémités de l'empire avec non moins d'empressement que dans la capitale elle-même, on sera étonné avec raison qu'un aussi puissant empire n'ait pas pu résister davantage aux attaques de la Grande-Bretagne. Mais malheureusement tous ces éléments de force sont paralysés, on peut le dire, par le mauvais état des finances publiques, qui est tel, que chaque année les dépenses dé-

passent de beaucoup les revenus, quoique l'armée soit mal payée, que tous les services publics restent en souffrance, même celui qui a pour objet la conservation des édifices d'utilité générale, comme canaux, digues et grandes routes; toutes choses pourtant bien nécessaires dans un pays couvert d'habitants, essentiellement agricole, et que ses anciens souverains indigènes avaient doté en conséquence, avec une munificence tout à fait patriotique, d'une foule de superbes monuments hydrauliques, qui sont pour la plupart en ruine aujourd'hui.

Sans doute que la mauvaise administration, la dilapidation des deniers publics, et surtout le système de concussion suivi par les mandarins de tous les rangs, sont une des causes du mal; mais la principale, et qui se trouve constatée dans les rapports de plusieurs grands mandarins à l'empereur, c'est le trafic de l'opium, par lequel le pays se trouve tellement appauvri de numéraire d'or ou d'argent, que les collecteurs ne reçoivent plus guère des contribuables que des espèces de cuivre, et ne peuvent en fournir d'un métal plus précieux, au trésor de l'État, qu'au prix d'un change extrêmement élevé.

D'autres causes majeures, dont les conséquences sont également funestes à la prospérité de l'empire, contribuent encore à le faire tomber sous l'influence des Anglais, et mettent ceux-ci à même d'arracher à la cour de Pékin des concessions qu'en d'autres circonstances ils n'auraient jamais obtenues. L'empereur est vieux et d'une santé délabrée; son caractère paraît doux et fa-

cile; il aime le peuple et en est aimé, malgré les fléaux nombreux qui ont malheureusement tourmenté les populations pendant son règne; il connaît le triste état dans lequel sont les finances, et en gémit; mais il n'a pas la force de volonté nécessaire pour y remédier. De plus, la cour est depuis longtemps en proie aux intrigues, aux dissensions, voire même aux conspirations, que fomentent, qu'ourdissent sans cesse, chacun de leur côté, deux partis qui attendent avec impatience la mort du souverain, pour s'emparer du pouvoir. L'un de ces deux partis est conduit par les frères du prince régnant, qui prétendent avoir des droits à la couronne, ou du moins à la régence pendant la minorité de l'héritier du trône, enfant à peine âgé de quelques années. A la tête de l'autre se trouve l'impératrice elle-même, femme ambitieuse, jeune encore, d'un caractère énergique, qui exerce une très-grande influence sur l'esprit de son époux, et veut s'assurer à tout prix le pouvoir pour l'époque où gouvernera son fils. Déjà même, à ce qu'il paraît, plusieurs seigneurs du sang royal ont payé de la vie leur opposition à ses projets.

Comment la Chine, se trouvant ainsi aux prises avec tant d'embarras politiques et financiers, aurait-elle pu résister victorieusement aux attaques d'une ennemie puissante, active, entreprenante, et qu'aucune considération n'est capable d'arrêter dans l'exécution de ses projets, quand il s'agit des intérêts de son commerce et de ses manufactures?

Mais si cet empire eût été gouverné par un chef ha-

bile, énergique, qui fût capable de comprendre qu'au moyen d'un impôt mis sur les propriétés territoriales, en réprimant avec sévérité les concussions des mandarins, et surtout en encourageant par des institutions libérales l'industrieuse activité de ses sujets, il pouvait rétablir promptement ses finances délabrées; qui, de plus, suivant l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, se montrât passionné pour la grandeur de son pays; cet empire, dis-je, aurait bravé sans peine non pas seulement les efforts de l'Angleterre, mais ceux de toutes les puissances maritimes du monde réunies.

Or, cette ère de gloire et de prospérité pour la Chine n'est peut-être pas éloignée; un nouveau règne se prépare, et il commencera sous des auspices bien favorables au développement de tous les éléments de splendeur que possède le pays. La dernière guerre a suffisamment démontré à la cour de Pékin combien ses troupes étaient inférieures à celles des nations européennes, sous le double rapport de la discipline et de l'armement; combien aussi sa marine militaire offrait peu de garantie de succès pour la guerre : et maintenant que plusieurs grandes cités maritimes sont ouvertes aux étrangers, les Chinois, appréciant chaque année davantage jusqu'à quel point nous leur sommes supérieurs dans les sciences, dans tous les arts, chercheront à nous imiter, en attendant qu'ils parviennent à surpasser leurs modèles. Déjà, paraissant oublier leurs antiques préjugés contre tout ce qui est étranger, et sortant de l'espèce de torpeur dans laquelle ils étaient

plongés depuis tant de siècles, on les voit changer la forme de leurs vaisseaux, établir, non sans succès, de nombreuses fonderies de canons et des manufactures d'armes à feu; fortifier, suivant nos meilleurs systèmes de défense, leurs principales villes maritimes; modifier considérablement les produits de leurs fabriques, suivant le goût des consommateurs; enfin, former des relations de commerce directes avec les négociants de nos grandes cités d'occident.

Pour qui connaît le caractère vain et orgueilleux des Chinois, jusqu'à quel point ils se croient supérieurs à nous, il n'est pas douteux que, sous la condescendance que montrent les mandarins pour les exigences de la Grande-Bretagne, ne se cachent une haine implacable contre les Anglais et un vif désir de vengeance, qui n'attendent qu'une bonne occasion pour éclater. Alors la lutte recommencera entre les deux nations, et elle ne sera peut-être pas aussi favorable que par le passé aux maîtres du Bengale; ceux-ci rencontreront cette fois sur les champs de bataille, non des soldats armés d'arcs et de flèches, ignorant presque entièrement l'usage de l'artillerie, et fuyant par milliers devant quelques bataillons d'infanterie, mais des armées innombrables munies d'une nombreuse artillerie, et disciplinées par des instructeurs européens. Car n'oublions pas que les maîtres de l'Indostan se retrouvent, à cette extrémité de l'Asie comme à l'autre, aux prises avec l'influence si redoutable pour eux de la Russie, qui ne leur cède ni en ambition ni en persévérance dans ses desseins. Ajoutons que les

Américains du Nord, ces rivaux implacables de l'Angleterre, et bien plus dangereux encore pour sa prospérité que les sujets du czar, prendront immanquablement parti, dans cette circonstance, pour la cour de Pékin, laquelle, dans la prévision sans doute de cet événement, se montre aujourd'hui parfaitement disposée en leur faveur, comme, du reste, elle le fait à l'égard des autres nations chez qui elle espère trouver des auxiliaires au moment du danger.

Quelle garantie les négociateurs britanniques se sont-ils assurée, par le dernier traité de paix, contre un aussi menaçant avenir? Aucune, à mon avis; car toutes les concessions arrachées au gouvernement chinois sont purement commerciales, et peuvent être annulées sur-le-champ, presque sans coup férir. Les Anglais ont bien en leur pouvoir Hong-Kong, ce point qu'ils se sont fait céder dès le commencement de la guerre, et dont alors ils ont tant vanté l'importance sous le rapport militaire et commercial; mais rien jusqu'à présent n'a justifié, comme ils le reconnaissent eux-mêmes aujourd'hui, l'opinion favorable qu'ils en avaient conçue d'abord.

Cette île, il est vrai, possède un port magnifique; sa position à l'embouchure du Tigre semble lui destiner un rôle important sous le rapport militaire; mais ses rades ne sont point à l'abri des typhons, ces tyrans de la mer de Chine. Elle est extrêmement malsaine; et son sol, montagneux dans l'intérieur, escarpé sur la côte, se montre presque partout abrupte et stérile; de sorte que les habitants sont [illegible]

traints de tirer leur subsistance du continent voisin.

Malgré ces inconvénients, Hong-Kong n'en parut pas moins aux vainqueurs du céleste empire destiné à devenir, entre leurs mains, l'entrepôt du commerce du monde entier avec la Chine. En effet, les débuts du nouvel établissement furent, sous ce rapport, extrêmement brillants. A peine eut-il arboré les couleurs britanniques, que les navires marchands, auxquels la guerre fermait l'abord de Wampoa et des autres mouillages situés en dedans de Rocca de Tigris, vinrent en foule y chercher un abri, où ils pussent à la fois braver les mauvais temps, trouver des vivres frais, et déposer leurs cargaisons. A leur suite arrivèrent bientôt les négociants contraints d'abandonner les factoreries, et une multitude de Chinois attirés auprès d'eux par l'appât du gain. De belles habitations, de vastes magasins prirent la place de misérables cases de pêcheurs; et le village, naguère encore chef-lieu de l'île, se trouva transformé comme par enchantement en une jolie ville, où l'on comptait, dès 1841, plus de douze mille habitants, et dont le port était constamment rempli de bâtiments marchands venus de toutes les parties du monde, ainsi que de bateaux indigènes employés, soit au cabotage, soit à la contrebande de l'opium.

Mais cette splendeur s'éclipsa peu à peu lorsque, la paix étant faite, la plupart des marchands étrangers retournèrent avec empressement à Canton, ou bien prirent la route de quelqu'une des grandes villes maritimes dont l'entrée venait d'être ouverte au com-

merce européen, dégoûtés qu'ils étaient du séjour de leur nouvelle résidence par l'insalubrité du climat, la cherté excessive de la vie, et, plus que tout cela peut-être, par le contact d'une population indigène, composée presque entièrement de gens sans aveu, chassés des villes environnantes par la misère ou par la crainte de la justice, et tellement dépravés, que, malgré l'active surveillance des autorités locales et la présence d'une forte garnison, les incendies, les vols et les meurtres se renouvelaient chaque jour. D'un autre côté, quand les choses furent rentrées, par la cessation des hostilités, dans leur état normal, on s'aperçut que l'établissement anglais se trouvant à la fois en dehors de la route que suivent les jonques ainsi que les navigateurs étrangers pour entrer dans le Tigre, et loin des lieux de production, ne deviendrait pas, aussi aisément qu'on l'avait pensé d'abord, un entrepôt considérable de marchandises exotiques et de denrées du pays.

Dès ce moment il fut donc prouvé, pour les personnes sans prévention, que Hong-Kong serait ramené tôt ou tard à son véritable rôle, celui de port militaire, où la Grande-Bretagne, si elle recommençait la lutte avec l'empire céleste, trouverait un abri pour ses troupes et ses vaisseaux.

Les autorités de Hong-Kong elles-mêmes semblent partager cette opinion, à en juger du moins par les soins qu'elles mettent en ce moment, tout en exécutant de grands travaux pour assainir et fortifier Victoria, chef-lieu de la nouvelle colonie, à embellir

la factorerie britannique à Canton, où un consul vient d'être magnifiquement installé, pour jouer, suivant toute apparence, le rôle qu'y remplissait autrefois avec tant de splendeur le représentant de la Compagnie des Indes. Elles ont compris que, malgré leurs efforts pour l'empêcher, la masse des productions fournies par les provinces environnantes, ou apportées du nord de l'empire par les caboteurs, arriveront, bien longtemps encore, sinon toujours, sur le marché de Canton, en raison d'anciennes habitudes et de liaisons de négoce, qu'il sera d'autant plus difficile de changer que les populations de cette partie de l'empire, sur laquelle ont principalement pesé les malheurs de la guerre dernière, portent une haine profonde aux Anglais. Toutefois, il faut en convenir, leurs relations avec les Européens ne sont pas moins actives qu'avant 1840; et même les préjugés si contraires chez eux au rapprochement des deux races, se modifient peu à peu chaque jour. Ainsi, par exemple, les étrangers qui résident aux factoreries peuvent aujourd'hui, non-seulement conserver leurs femmes et leurs enfants auprès d'eux, ce qui était sévèrement défendu autrefois, mais, plus encore, jouissent de la faculté de se promener dans les campagnes environnantes, sans craindre de mauvais traitements. Ils ont obtenu également plusieurs autres priviléges, qui jusqu'alors avaient été refusés avec obstination, tels que celui de pouvoir louer dans la ville des magasins pour y déposer leurs marchandises.

Voilà, selon les gens sans prévention et versés

dans les affaires de Chine, le plus clair des profits que nos voisins ont retirés de leur dispendieuse levée de boucliers contre le céleste empire. Cette manière de voir me paraît la plus juste, quoique peu conforme à celle qu'ont manifestée sur ce sujet, tant chez nous que sur la rive opposée de la Manche, les journaux, ainsi que plusieurs écrivains qui ont cédé à cet amour du merveilleux, duquel les hommes même les plus sages ont peine à se défendre quand il est question de ces contrées, objet depuis si longtemps de la curiosité des Européens. A ce sentiment sont venus se joindre à la fois en Angleterre, d'une part, l'orgueil national, exalté par des triomphes brillants, quoique faciles, obtenus sur une puissante nation, et, de l'autre, la soif du gain, qu'excitait chez les classes commerçantes l'espérance d'avoir conquis un nouvel Eldorado. Que n'a-t-on pas écrit à Londres sur l'extension énorme qu'a prise l'exportation des produits manufacturés depuis la cessation des hostilités avec le céleste empire, et touchant la nouvelle ère de prospérité que l'occupation d'Hong-Kong, et le libre accès des marchands étrangers à cinq des plus puissantes villes maritimes de la Chine, allaient ouvrir au commerce et aux manufactures britanniques, sans compter ce que l'avenir semblait réserver d'avantages aux maîtres de l'Indostan dans cette partie de l'Asie! Cependant, je le répète, les personnes désintéressées dans la question, et qui l'ont étudiée sur les lieux, ne considèrent généralement ces espérances que comme des illusions. A leurs yeux, le

commerce anglais en Chine n'a pas augmenté réellement : elles disent avec raison que cette masse énorme de marchandises sorties des trois royaumes à la destination du céleste empire, et dont les ouvrages périodiques ont fait si pompeusement l'énumération de l'autre côté de la Manche, reste en majeure partie, faute d'acquéreurs, dans les magasins de Sincapour, d'Hong-Kong et de Canton, ou bien a été livrée à bas prix, tandis que les produits indigènes ont haussé considérablement de valeur : tant est ardente, aveugle, la concurrence que se font entre eux les armateurs étrangers dans l'échange de leurs cargaisons contre les denrées du pays!

Le droit de trafiquer librement dans plusieurs ports de l'empire, que ceux-ci ont obtenu par le dernier traité de paix, n'a pas non plus réalisé tous les rêves dorés qu'il avait fait premièrement éclore. Ces ports, ainsi que les provinces qui les entourent, se trouvant, si je puis m'exprimer ainsi, dans la sphère d'activité commerciale de Cànton, et leurs habitants recevant de temps immémorial, des négociants de cette riche cité, les articles exotiques dont ils ont besoin, à la faveur d'un cabotage extrêmement actif, on peut supposer, sans crainte de beaucoup se tromper, que la consommation des marchandises d'Europe, principalement des lainages, était parvenue dès longtemps à son apogée chez les populations de cette partie de l'empire, qui, manufacturières elles-mêmes, et vivant sous un climat très-doux, n'en ont que moyennement besoin.

Les contrées septentrionales de l'empire auraient offert des profits beaucoup plus grands sous ce rapport; mais la cour de Pékin, se gardant bien d'ouvrir l'accès des possessions voisines de la capitale aux étrangers, ne leur a cédé la jouissance que de celles qu'ils fréquentaient encore librement il y a moins de cent années, et dont ils furent expulsés à cause des inquiétudes que leur conduite imprudente inspirait aux autorités locales pour la tranquillité du pays.

Il n'est pas douteux qu'une partie des marchandises britanniques ou autres, importées dans le sud de la Chine, ne parviennent, soit par terre, soit par mer, jusqu'aux provinces du nord; toutefois, il paraît certain que beaucoup des articles d'Europe qui sont consommés dans ces provinces viennent de Russie par Kiakta, où se vendent annuellement, pour cette destination, une quantité énorme et toujours croissante d'étoffes de laine, si nécessaires aux populations de ces régions froides de l'Asie. Or, comme ce côté de l'empire, quoique peut-être moins peuplé, moins civilisé que celui qui regarde le sud, doit offrir, en raison de la sévérité du climat et du peu d'industrie des indigènes, un large débouché pour les productions de notre continent, il est clair que les sujets du czar exploitent presque à eux seuls une notable partie du commerce européen avec la Chine.

Cette source de richesses pour la Russie semble lui être d'autant plus assurée, que les relations entre les deux peuples, ayant lieu à l'extrême frontière de l'em-

pire céleste, ne peuvent par conséquent inspirer de défiance à la cour de Pékin, envers laquelle, du reste, celle de St.-Pétersbourg fait preuve d'autant de modération que le gouvernement britannique montre d'exigence à son égard. Aussi les sujets du czar n'ont-ils avec les Chinois que de bonnes relations, tandis que ces derniers, qui ont conservé et garderont probablement longtemps encore le souvenir des défaites et des malheurs que leur ont fait éprouver les Anglais, semblent animés d'un surcroît d'animosité bien contraire à l'affaiblissement des barrières morales qui séparent depuis tant de siècles les deux races.

Ainsi donc nos voisins, je le répète, peuvent s'enorgueillir des quelques concessions d'étiquette arrachées aux mandarins en faveur de leurs diplomates ou de leurs consuls, et même considérer ces concessions comme des triomphes; mais par le fait ils n'ont recueilli aucun avantage positif, en dédommagement des immenses sacrifices que la guerre contre la Chine a coûtés à l'Angleterre: de plus, celle-ci a compromis gravement l'avenir de son commerce et de sa politique dans cette partie de l'Asie, en y introduisant, à la suite de ses marchands, ceux de toutes les autres nations maritimes du globe, parmi lesquelles se trouvent ses plus dangereuses rivales; et, ce qui n'est pas moins imprudent, en montrant à l'empereur et à ses nombreux sujets tout ce qu'ils ont à redouter, tant au présent que pour l'avenir, des dominateurs de la presqu'île indienne.

On a dit que les résultats de cette guerre auraient

des conséquences incalculables, et cela est vrai; mais ces conséquences seront, suivant toute apparence, favorables principalement à la Chine, que sa lutte contre la Grande-Bretagne a fait entrer matériellement et moralement dans la voie du progrès, sous tous les rapports. La cour de Pékin, éclairée enfin par ses derniers malheurs, cherche déjà à mettre ses armées et sa marine sur un tout autre pied; et, comprenant que des étrangers peuvent seuls la guider dans de semblables innovations, elle demande des instructeurs aux Européens, et même aux Américains du nord, avec la certitude d'en obtenir: car, chez presque toutes les nations civilisées, elle trouve une vive sympathie en faveur des efforts qu'elle tente pour régénérer son pays.

D'un autre côté, la population, si nombreuse, si industrieuse, si intelligente à la fois, profitant des bonnes intentions du gouvernement, semble vouloir abandonner les vieilles routines qu'elle a suivies jusqu'ici. Les manufacturiers, plus à même de connaître les procédés mécaniques que nous devons aux sciences et aux arts, se lancent peu à peu dans la voie des innovations; tandis que les habitants des côtes s'empressent d'échanger leurs jonques informes contre des navires construits d'après les meilleurs modèles européens. De sorte qu'il est permis de prévoir l'époque où des bâtiments chinois, dont les capitaines et les équipages auront bientôt acquis la hardiesse et l'expérience nécessaires pour accomplir les plus longues traversées, pourvoiront abondamment nos places des

marchandises que les armateurs y apportent aujourd'hui de Canton.

Ces diverses prédictions ne peuvent être considérées comme des rêves inréalisables, puisque, chaque année écoulée depuis le retour de la paix, on a vu la cour de Pékin, aussi bien que ses sujets, chercher de plus en plus à sortir de l'espèce de torpeur dans laquelle ils sont plongés depuis si longtemps. Le gouvernement parait même vouloir entrer franchement dans la voie du progrès en fait de libéralisme et d'économie politique; et, au lieu de défendre pied à pied, comme ses antécédents devaient le faire craindre, les diverses concessions arrachées à sa faiblesse par le dernier traité de paix en faveur des étrangers, il semble plutôt disposé à leur donner une plus grande extension. Mais ajoutons que la plupart de ces mêmes concessions sont marquées au coin de la prudence la plus consommée, et font honneur, à ce titre, aux négociateurs chinois. Qu'importe, en effet, à l'empereur que, dans l'état où se trouvent aujourd'hui les choses, ses mandarins montrent un peu plus d'égards que par le passé pour les diplomates étrangers envoyés auprès d'eux par leurs souverains? Que lui importe que les marchands anglais ou américains jouissent à présent de la faveur, si longtemps refusée, de se promener dans les environs de la ville, de conserver leurs familles auprès d'eux, et de pouvoir louer fort cher des boutiques ou des magasins aux alentours des factoreries, puisque tout cela se passe à une extrémité de l'empire, dans

les villes maritimes seulement, et par conséquent loin des regards des populations de l'intérieur? Enfin, qu'importe également à ce prince que Hong-Kong appartienne à l'Angleterre, puisque, malgré un semblable voisinage, les revenus des douanes de Canton ont plutôt augmenté que diminué? Ajoutons que cet établissement est à peu près abandonné aujourd'hui pour les factoreries par la plupart des fortes maisons de commerce qui s'y étaient primitivement fixées, et se montre tellement insalubre, que, malgré les dépenses énormes faites par ses maîtres actuels pour l'assainir, il peut être considéré comme le tombeau de ses habitants étrangers, ainsi que de la garnison chargée de le garder.

Macao elle-même, qui, pendant la durée de la guerre, avait joué un rôle si brillant, et vu réunies dans son port des centaines de navires européens, alors que les Anglais, contraints d'abandonner les factoreries, s'efforçaient de la transformer en un entrepôt de leur commerce; Macao, dis-je, retombée dans son obscurité, et expiant ainsi non moins les fautes des autorités portugaises que les torts des événements, est redevenue un port de relâche pour les caboteurs indigènes ou pour les bâtiments maltraités par les tyfongs; ce qu'elle était, du reste, quand j'y ramenai *l'Artémise* en quittant Lintin, où m'avait rapporté de Canton un joli yacht que le capitaine Elliot mit de la manière la plus gracieuse à ma disposition.

Ce petit voyage, accompli sur un navire aussi rapide que commodément arrangé, me parut d'autant

[illegible] [illegible] [illegible] procédemment du [illegible] [illegible] [illegible]. J'avais passé par [illegible] [illegible] que cette fois je par[illegible] [illegible] [illegible] par moi huit années [illegible] [illegible] belles rives du Tigre, ces [illegible] [illegible] l'abord, et qui de[illegible] [illegible] le feu de l'artillerie des vais[illegible] de la [illegible]. Je retrouvai avec plaisir, comme une [illegible] [illegible], cette magnifique rade de Wampoa : elle était, comme en 1830, cou[illegible] [illegible] [illegible] étrangers, et surtout anglais, parmi lesquels je [illegible] plusieurs de ceux où j'avais [illegible] [illegible] une si bonne et si franche hospitalité. Quoiqu'ils [illegible] plus à la Compagnie des Indes, et fussent devenus la propriété de simples arma[illegible], ils me parurent aussi bien tenus, aussi bien ar[illegible] que par le passé : leurs capitaines se faisaient tou[illegible] [illegible] par leurs [illegible] comme marins, non moins que par leur [illegible], et la manière cordiale dont ils recevaient à bord leurs connaissances venues pour les visiter.

Aussi la rade de Wampoa était-elle, de même qu'à l'époque de mon voyage sur *la Favorite*, le séjour de prédilection des négociants étrangers résidant à Canton. Ils y venaient chercher à la fois la santé, un bon air, un peu de liberté, et surtout des distractions; toutes choses si précieuses dont ces pauvres exilés sont complétement privés aux factoreries, où, contraints de vivre au milieu de la populace chinoise, espionnés, harcelés par elle, ils pouvaient à peine, si

je puis m'exprimer ainsi, respirer moralement et physiquement. Mais comme, par malheur, les visiteurs mettent en première ligne, parmi ces distractions, les plaisirs de la table, on les voit souvent retourner à leur résidence plus souffrants encore qu'ils n'en étaient sortis.

Si j'avais aperçu nos couleurs nationales flottant au milieu de tous ces pavillons rouges écartelés du yacht britannique, ou des étoiles de l'Union, tandis que notre maître d'hôtel était à terre, achetant des provisions, je serais allé demander avec empressement l'hospitalité, pour quelques heures, à bord du navire qui les eût portées : mais pas un bâtiment français ne se trouvait sur la rade ; nous étions, mes compagnons et moi, tout à fait isolés au milieu de cette foule de marins étrangers. J'en éprouvai du dépit, je l'avoue ; et d'autant plus vif que, sur tous les autres mouillages du Tigre, et même à celui de Macao, j'eusse éprouvé une pareille déception. Pourtant nous étions à l'époque où le commerce européen en Chine est le plus animé, et chaque jour je voyais arriver de beaux trois-mâts venus de Hollande, d'Espagne, ou bien des bords de la Baltique : tous hissaient leur pavillon à notre passage, comme pour nous montrer que la France était la seule puissance maritime d'Europe qui ne fût pas représentée dans cette nombreuse réunion.

Au fait, qu'y seraient venus faire nos armateurs? Quelles chances favorables de gain pourraient-ils espérer dans un pays dont les principales productions,

le thé et la soie, trouvent peu d'acheteurs chez nous, et où les populations montrent peu de goût pour les produits de nos manufactures et de notre sol? Répéterai-je ici ce que j'ai dit, dans la relation du voyage de *la Favorite*, touchant cette espèce d'exclusion, et des causes qui l'ont amenée? Non : il me répugne trop de revenir sur des réflexions si pénibles à entendre pour ceux de mes compatriotes qui trafiquent au delà des mers; je me contenterai seulement d'ajouter que depuis 1830, époque de mon premier voyage à Canton, aucun changement avantageux ne s'était manifesté dans les relations commerciales de la France avec la Chine, et que si nos armateurs continuent à suivre les mêmes errements, ces relations diminueront probablement encore, au lieu d'augmenter.

La clarté nouvelle qu'ont jetée sur ce sujet les dissertations auxquelles a donné lieu le traité de commerce conclu dernièrement par la France avec le céleste empire, n'a malheureusement prouvé que trop la vérité de cette assertion, en montrant la mauvaise position de nos armateurs en Chine, où ils n'ont presque rien à prendre, et fort peu d'articles à porter. Un pareil état de choses est triste sans doute, et pourrait faire désespérer de l'avenir; mais le lecteur qui aura lu avec attention le chapitre précédent partagera mon espérance que notre rôle n'est pas fini dans l'Indo-Chine, et que notre gouvernement trouvera moyen d'obvier au mal, si, comme on ne peut en douter, il cherche à faire participer la France aux avantages que le mouvement politique, commercial et civilisateur en

même temps, qui s'opère en ce moment dans les contrées orientales de l'Asie, offrira aux puissances maritimes assez habiles pour en profiter.

Pendant que, appuyé sur la lice de notre petit cutter, je m'abandonnais à ces pensées, si tristes pour mon amour-propre national, notre pourvoyeur avait terminé ses affaires : alors nous remîmes sous voiles pour Bocca de Tigris, où, comme la journée était déjà fort avancée, notre bateau n'arriva qu'à la nuit close, quoiqu'il eût pour lui la brise et la marée. L'approche des batteries qui garnissent plutôt qu'elles ne défendent cette entrée du fleuve, nous fut annoncée par le bruit retentissant des gongs, donnant sans doute le signal de la retraite aux nombreuses troupes casernées dans les forts. Au jour, nous aperçûmes Lintin, puis bientôt après *l'Artémise*, qui appareilla pour Macao dès que j'eus mis le pied sur son bord.

J'y trouvai tout le monde en bonne santé, et satisfait de la relâche. Il est vrai qu'une eau salubre et des vivres frais en abondance, de fréquentes promenades à terre, ainsi que le voisinage de Macao, où bon nombre de personnes, officiers et matelots, purent aller faire leurs petites acquisitions de chinoiseries; enfin, les plaisirs de la chasse ou de la pêche, n'avaient pas faiblement contribué à hâter la marche du temps pour tout le personnel de la frégate, y compris même les membres de l'état-major, que je m'étais trouvé dans l'impossibilité de faire venir, comme leurs camarades, auprès de moi à Canton.

D'autres distractions encore attendaient ceux-ci au comptoir portugais, où nous fûmes accueillis, les uns et les autres, comme d'anciennes connaissances, par le superintendant, les supérieurs des missions catholiques françaises, et par la plupart des négociants européens, au nombre desquels s'en trouvaient plusieurs avec qui j'avais contracté, à mon précédent voyage en Chine, des liens d'hospitalité. Je ne pouvais que gagner beaucoup en semblable compagnie sous tous les rapports, et principalemeut sous celui de mon instruction. Aussi est-ce auprès des personnes distinguées par leur rang et par leurs connaissances dans les affaires du pays, que je me suis mis complétement au courant, non-seulement des grandes questions dont je viens d'entretenir successivement mes lecteurs, mais encore de l'histoire de Macao durant les dernières années, et de ses progrès dans la voie de prospérité que les événements qui se passaient à cette époque semblaient ouvrir à son gouvernement.

J'ai montré, dans le précédent volume de cette relation, à propos de Goa et de Diu, jusqu'à quel point d'abandon étaient tombés les établissements portugais en Orient. Le tableau que je vais tracer de Macao ne sera pas moins triste, quoique, pendant les huit années de paix qui s'étaient écoulées depuis le passage de *la Favorite* dans ces contrées, les événements eussent offert aux autorités de ce comptoir bien des chances de le faire sortir de l'obscurité où il est tombé. Je retrouvais Macao non moins pauvre, non moins courbé qu'en 1830 sous l'influence morale et



JONQUES CHINOISES A MACAO

(CHINE)

matérielle des mandarins chinois, sans revenus, sans commerce et presque sans garnison, ne comptant qu'un petit nombre de Portugais venus d'Europe, et pourtant en proie aux mêmes convulsions politiques qui agitaient alors sa métropole.

Sur ce petit coin de terre, où leur présence était à peine tolérée par les Chinois, les partisans du pouvoir absolu, et ceux d'une liberté plus ou moins raisonnable, s'arrachaient mutuellement l'autorité, suivant que le gouverneur, envoyé de Goa ou de Lisbonne, tenait pour don Miguel ou pour dona Maria.

Celui qui dirigeait alors les affaires de la colonie était arrivé dernièrement, avec une centaine de soldats blancs, sur une corvette dont l'équipage devait assurer l'exécution des mesures qu'il jugerait nécessaire de prendre pour ramener la tranquillité parmi ses administrés. Ainsi soutenue, la nouvelle autorité s'était empressée de soumettre le sénat à une réélection; de rétablir dans leurs places les magistrats ou les administrateurs éliminés, à tort ou à raison, par le pouvoir précédent; enfin, de remettre les choses à peu près sur l'ancien pied.

De pareils changements ne s'accomplissaient pas, comme on pense bien, sans une forte agitation morale, laquelle probablement aurait causé quelque nouvelle révolution, si la crainte, commune aux deux partis, d'être chassés de la ville par les Chinois pendant la lutte, ne les eût empêchés d'en venir aux mains; mais ils s'en dédommageaient en disant chaque jour mille horreurs l'un de l'autre, et en s'ac-

cusant mutuellement de toutes sortes d'iniquités; en sorte que la société se trouvait plus que jamais, quoique les résidents étrangers ne prissent que très-peu de part à ces dissensions intestines, en proie aux plus mauvaises passions.

Elle s'était pourtant recrutée, durant les dernières années, d'un bon nombre de négociants anglais, que les mesures acerbes du vice-roi contre les trafiquants d'opium avaient contraints de quitter Canton, et auxquels venaient fréquemment se joindre les personnes attachées au superintendant, ainsi que ce dernier lui-même, quand, pour cause de débats trop vifs avec les mandarins, il jugeait à propos d'amener les couleurs britanniques de dessus les factoreries. La ville avait dû se ressentir nécessairement de ce surcroît de notables habitants; le quartier qui donne sur la mer s'était accru de beaucoup de jolies habitations, devant lesquelles régnait un nouveau quai, qu'abordait sans cesse la foule de ces rapides embarcations qui servent à la navigation du Tigre. Les rues me parurent moins sales, moins raboteuses que huit années auparavant; et les maisons qui les bordent, celles du moins que je visitai, y compris même les demeures des fonctionnaires portugais, me causèrent un agréable étonnement par leur bonne distribution intérieure et le confortable de l'ameublement. Mais là se borne la liste des améliorations que je pus constater dans l'état matériel ou social de Macao. Sous les autres rapports, il était peu changé. Ainsi, par exemple, les dames indigènes, qui sont, sans presque aucune

exception, de sang mêlé, ne m'inspirèrent pas une plus haute idée qu'autrefois de leurs grâces et de leur beauté, quoique, par une chance qui rendait la comparaison moins dangereuse pour leurs charmes, leurs rivales européennes fussent alors en petit nombre au comptoir portugais, et presque toutes trop fatiguées par le climat, ou d'une trop mauvaise santé, pour soutenir avec succès la réputation de beauté dont jouit à si juste titre le beau sexe de Hollande ou d'Albion.

A quoi faut-il attribuer le fâcheux état de santé dans lequel se trouvaient à Macao, presque sans aucune exception, les dames étrangères? Ce ne peut être à l'insalubrité de l'atmosphère, puisque les riches employés de la Compagnie viennent en foule, sur ce point des rivages du Tigre, chercher le rétablissement de leur constitution, épuisée par l'air enflammé qu'on respire dans l'Indostan. L'eau y est excellente, les provisions de toutes sortes s'y trouvent en abondance; enfin, on y jouit d'une température modérée durant les deux saisons opposées de l'année. La cause réelle de ces fréquentes indispositions, de ces langueurs que les femmes de la haute société éprouvent généralement au comptoir portugais, c'est la vie vraiment claustrale qu'elles mènent constamment. Jamais, ou presque jamais, ces pauvres exilées ne sortent de leurs appartements que pour faire des visites ou assister à de nombreuses assemblées, et toujours en grande cérémonie; car les réunions intimes, celles d'où l'étiquette est bannie, leur sont à peu près inconnues, et le seront

encore longtemps, à moins qu'il ne s'accomplisse un bien notable changement moral et matériel dans les mœurs des classes élevées de la population.

J'ai montré plus haut le gouvernement portugais et ses administrés livrés aux haines et aux divisions; j'ajouterai ici qu'ils ne témoignent pas moins les uns que les autres de défiance pour les étrangers. Ceux-ci, de leur côté, voués, pour la plupart, aux affaires commerciales, et ne rencontrant, chez presque tous leurs collègues, que des concurrents, vivent rarement en bonne intelligence, et se fréquentent par conséquent fort peu. Enfin, si j'ajoute que les mandarins chinois, dont, malgré les bonnes occasions que la dernière guerre leur a offertes, les autorités de Macao n'ont pas osé secouer complétement le joug, les mandarins, dis-je, continuent à vexer les étrangers par tous les moyens à leur disposition, on comprendra sans peine que cette ville puisse paraître un séjour très-peu amusant.

Cependant tout semblait, dès cette époque, engager le gouvernement de Macao à sortir du rôle passif, honteux même qu'il joue depuis si longtemps, en montrant à la fois plus de libéralisme envers les étrangers et moins de soumission aux exigences des mandarins chinois, lesquels, en raison du droit qu'ils se sont arrogé de partager les revenus des douanes de l'établissement, tiennent la population sous un joug aussi dur qu'humiliant. Il n'avait rien fait, il n'a même presque rien tenté pour s'en affranchir plus tard, alors que les défaites éprouvées par les troupes du

céleste empire aux portes mêmes de Macao lui offraient une si belle chance de rendre à l'établissement son ancienne indépendance, son ancien éclat. Probablement il a attendu inutilement, pour agir, les instructions et les secours que la cour de Lisbonne aurait dû lui envoyer; mais celle-ci est trop peu soucieuse des intérêts du pays, trop peu instruite en économie politique, et peut-être aussi trop agitée, pour comprendre que le moment opportun de relever sa puissance sur les bords du Tigre était venu. Et pourtant, si on en juge par l'éclair de prospérité dont a joui Macao durant le blocus de Canton, malgré un système absurde de droits d'importation ou d'exportation, malgré les vexations sans nombre que les autorités locales chinoises exercent sur la population, ce comptoir serait parvenu à un brillant degré de splendeur, s'il eût été déclaré port franc en temps opportun, c'est-à-dire, au moment où les négociants étrangers se trouvaient contraints d'abandonner les factoreries, au moment que l'embouchure du Tigre était encombrée de navires chargés de riches cargaisons, et que Hong-Kong n'avait pas encore arboré les couleurs britanniques. On dit que, mieux éclairé sur ses véritables intérêts, le gouvernement portugais a diminué dernièrement les droits qui éloignaient les armateurs de ses possessions sur les côtes de Chine. Une semblable mesure parle en faveur des progrès qu'il a faits dans la bonne voie; mais il est trop tard pour que cette mesure puisse donner de bons résultats, et, surtout

toute apparence, Macao est retombé pour toujours dans l'obscurité dont il aurait été si aisé de le tirer en 1840.

Néanmoins, hâtons-nous d'ajouter, pour diminuer le blâme qu'un pareil état de choses semble jeter sur les premiers fonctionnaires du comptoir portugais, que, ne recevant aucun secours, ni de la métropole, ni de l'administration de Goa, de laquelle ils dépendent, et les revenus de la colonie devenant chaque année plus insuffisants pour l'entretien de la garnison et des employés civils de l'État, il leur est bien difficile de tenter aucune amélioration un peu notable, sans compromettre leurs dernières ressources; de sorte qu'on peut prévoir l'époque où Macao, abandonné par le commerce et par ses principaux habitants, n'ayant plus de soldats pour garder ses fortifications en ruine, redeviendra tout à fait chinois, et ne figurera plus que sur nos cartes comme établissement européen.

Le présent et l'avenir de cette plus ancienne colonie européenne, sur les rivages du céleste empire, sont donc également tristes : aussi m'inspiraient-ils un pénible sentiment : toutefois, j'avouerai que je n'en profitai pas moins avec empressement des distractions agréables que j'y rencontrai. Je formai de nouvelles relations d'amitié, je ravivai les anciennes; et, voulant récolter de doux souvenirs jusqu'au dernier moment de la relâche, j'invitai à déjeuner pour le jour même du départ toutes mes plus intimes connaissances, parmi lesquelles figuraient le capitaine Elliot et les supé-

rieurs des deux missions catholiques françaises en Chine, qui tous passèrent une grande partie de la journée à bord, et ne voulurent absolument quitter la frégate qu'au moment où, ayant mis sous voiles, elle mouilla, après un assez long louvoyage, en dehors des bancs dont la rade est parsemée. Alors ils me firent leurs adieux, puis retournèrent au rivage dans le yacht du superintendant; et le lendemain, le vent ainsi que la marée étant favorables, *l'Artémise* ouvrit ses voiles à la mousson N.-E., et quitta rapidement les rivages de la Chine, se dirigeant vers Java, où je comptais relâcher.



CHAPITRE XIX.

DESCRIPTION DES ÎLES SITUÉES AU SUD DE LUÇON, PRINCIPALEMENT DE BORNÉO. — DÉTAILS SUR LES PIRATES MALAIS. — PASSAGE DE L'ARTÉMISE DANS LES DÉTROITS. — SON ARRIVÉE A BATAVIA.

Pour la seconde fois je parcourais ces contrées; j'avais même consigné longuement, dans la relation du voyage de *la Favorite*, toutes les émotions que leur vue m'avait fait éprouver; et pourtant elles conservaient encore à mes yeux cette auréole d'originalité, de fantastique, si je puis m'exprimer ainsi, dont ces pays curieux sont entourés, non-seulement pour les personnes qui ne les connaissent que par les relations des voyageurs, mais encore pour celles que la curiosité ou l'amour de la science a conduites sur ces bords lointains.

Comment, en effet, pourrait-on se soustraire à l'influence qu'exercent sur l'imagination ces rivages à peine connus, bordés de myriades d'écueils que rendent célèbres mille naufrages, et où un ciel aussi orageux que sombre, des mauvais temps presque continuels durant une grande partie de l'année, tout enfin semble réuni pour laisser un souvenir durable, imposant, aux marins qui les ont fréquentés?

A ce sentiment se joignait chez moi un vif désir de visiter les grandes îles qui forment une longue chaîne depuis Luçon jusqu'à la mer de Java, et dont les voyageurs représentent les populations comme méchantes, féroces, et non moins dangereuses pour les navigateurs que les terribles récifs de leurs rivages. Je prévoyais qu'à la suite des graves événements qui se préparaient aux bords du céleste empire, ces îles fixeraient l'attention des nations maritimes d'Europe, et que le désir de trafiquer avec leurs habitants, pour en obtenir une foule de précieuses denrées indigènes, porterait bientôt nos marchands à braver la crainte que, de temps immémorial, les peuplades barbares qui les occupent ont inspirée aux étrangers. Mais les jours m'étaient comptés; les instructions du gouvernement et les intérêts de notre commerce m'attiraient dans l'océan Pacifique, que je devais sillonner dans tous les sens pendant plus d'une année. Il me fallait donc poursuivre sans relâche une route directe vers le sud, et me contenter des renseignements que j'avais recueillis sur ces curieux pays tant à Manille qu'à Canton, et de ceux que je savais pouvoir récolter encore à Batavia, et qui vont me servir ici, les uns comme les autres, pour donner aux lecteurs une idée de ces archipels, dont les noms, aujourd'hui encore à peu près inconnus pour eux, leur seront devenus avant peu d'années non moins familiers que le sont à présent ceux des divers lieux témoins de la guerre dernière entre les Chinois et les Anglais. Je me trouverai heureux d'avoir contribué à hâter la venue de cette

époque, surtout si mes récits, toujours simples, toujours véridiques, peuvent intéresser cette fois encore, quoique empreints peut-être de cette teinte un peu sombre sous laquelle ce sujet se présente toujours aux personnes qui l'ont étudié sur les lieux.

N'y a-t-il pas en effet quelque chose de singulier, de romanesque même, dans l'existence aventureuse des indigènes de Mendanao, de Solo, ainsi que de Palawan, qui chaque année, malgré leur petit nombre et les efforts souvent renouvelés des Européens pour les contraindre à renoncer à la piraterie, s'élancent au large sur de frêles embarcations, dès que les mauvais temps des moussons sont terminés, et vont, à travers mille périls, ravager les possessions des peuples riverains de la mer de Chine, enlever une multitude d'esclaves, ou bien arracher aux navigateurs, trop faibles pour leur résister, les articles de première nécessité ou de luxe que le sol ingrat de leur pays, leur pauvreté, enfin un manque total d'industrie, les empêchent de se procurer par un autre moyen?

Les insulaires de toutes les îles situées entre Luçon et Bornéo ne suivent pas, heureusement pour les marins, un si dangereux exemple. La plupart sont chrétiens et soumis au joug de l'Espagne, et se montrent généralement non moins paisibles qu'industrieux; ceux de Zébu et principalement de Panay, ces plus anciennes possessions de la cour de Madrid aux Philippines, se distinguent sous ces derniers rapports. Quoique ces îles soient montagneuses et peu fertiles, elles n'en contiennent pas moins, l'une comme l'autre,

suivant les derniers recensements, 500,000 habitants répartis dans une foule de villages, où ils jouissent des franchises municipales les plus étendues. Leur sol parfaitement cultivé fournit presque toutes les productions des tropiques, entre autres une grande quantité de riz et d'excellent tabac, qui trouvent un débouché avantageux sur les marchés de Manille. Celle-ci reçoit également, par la même voie, des poteries très-estimées à cause de leurs formes gracieuses, et de la propriété, si précieuse dans les climats chauds, de conserver l'eau toujours fraîche.

Ces deux colonies doivent cependant la prospérité où elles sont parvenues bien moins peut-être à leur proximité de Luçon et à l'industrie des habitants, qu'à la salubrité d'un climat sous lequel n'apparaissent que très-rarement ces maladies terribles qui déciment aussi bien les indigènes que les étrangers, dans les contrées environnantes.

En effet, ce n'est pas la fertilité des terres ni la beauté de la végétation qui manquent à Mendoro, pour égaler, pour surpasser même Zébu ou Panay en richesses et en importance agricole. Comme ces dernières, elle touche à Luçon; elle possède des havres magnifiques, des plaines propres à toutes les cultures; enfin, des chaînes de montagnes couvertes de superbes forêts la sillonnent dans plusieurs sens: mais ces havres, ces plaines étant entourés de marais infects, entretenus par les pluies diluviales de la mauvaise saison, et se trouvant abrités complète-

ment des vents généraux par de hautes terres voilées presque toute l'année de nuages épais, sont tellement insalubres, que là où, avec une atmosphère moins perfide, pourraient vivre dans l'abondance de nombreux habitants, on ne rencontre encore maintenant qu'une poignée de misérables indigènes, plongés dans la barbarie, et en proie à des fièvres endémiques qui ont dévoré jusqu'ici, avec une effrayante rapidité, toutes les garnisons que le gouvernement de Manille a envoyées pour conserver le pays sous sa domination.

Les Espagnols ont été moins malheureux dans leurs tentatives pour coloniser les Bissayas, nom collectif donné par les géographes de leur pays à ce groupe de rochers ou de petites îles qui entourent l'extrémité méridionale de Luçon. Samar, Leyte et Negros sont occupées par des tribus indigènes que les moines augustins sont parvenus depuis longtemps à convertir au christianisme, à rendre industrieux, et que protégent, contre les forbans malais, quelques soldats noirs envoyés annuellement de Manille.

Autrefois l'île Palawan ou Veragua était très-fréquentée par les caboteurs du chef-lieu des Philippines, qui venaient y échanger des marchandises européennes ou chinoises contre les denrées indigènes, sous la protection du fort espagnol de Tay-Tay, construit à la partie N.-E. de cette grande île; mais, depuis l'occupation momentanée de Manille par les Anglais en 1760, ces relations commerciales et le fort lui-même ont été également abandonnés. Il est vrai que,

dès cette époque, l'affluence des Malais à Babuyan, ville assez considérable, garnie de remparts et de canons, et située à l'extrémité orientale de Palawan, près de l'embouchure d'une rivière, rendez-vous ordinaire de beaucoup de pros pirates venus des contrées voisines, gênait, inquiétait même considérablement les trafiquants espagnols.

Cet état de choses doit paraître d'autant plus fâcheux pour ces derniers, que l'île est assez peuplée, et fournit à l'exportation bon nombre d'articles très-estimés des traitants. Les Malais, qui occupent la majeure partie des cantons maritimes, tirent de la mer une quantité considérable d'holothuries, de trépangs, d'écailles de tortue et de poisson. Les bancs dont les rivages sont bordés fournissent également en abondance des perles de la plus belle eau; mais, soit manque d'aptitude chez les insulaires pour ce genre de travail, soit parce que l'espèce de corporation cosmopolite si nombreuse et si puissante que forment dans le grand archipel d'Asie les pêcheurs, dédaigne les côtes de Palawan, cette mine de richesses est restée inexploitée jusqu'ici. Il est vrai que la population de Babuyan trouve un dédommagement de cette perte dans le trafic qu'elle fait avec les Idans, gens de race cuivrée qu'on dit originaires de Bornéo, vivant dans les forêts de l'intérieur, où ils récoltent de la cire, des rotins, des joncs, de la gomme nopal et des bois précieux, pour les échanger contre des articles exotiques, dont l'espèce de civilisation à laquelle ils sont parvenus leur fait sentir le besoin.

Ces Idans ne sont pourtant pas les seuls maîtres de ces vastes forêts; car la possession leur en est disputée avec acharnement par les aborigènes, espèce de nègres à cheveux crépus, assez semblables, dit-on, sous tous les rapports, à ceux qu'on trouve dans les autres grandes îles voisines, et qui, refoulés par les Idans et les Malais au fond des montagnes inaccessibles dont le centre de Palawan est hérissé, en descendent souvent pour faire, aux envahisseurs de leurs foyers, une guerre acharnée.

Ils ont cependant conservé la propriété des côtes de l'ouest, là où les lames, soulevées par les moussons, se brisent avec fureur sur une ligne non interrompue de récifs.

Les rivages opposés ont été, du moins aux yeux des navigateurs, bien mieux partagés par la nature; ils leur offrent, en effet, le havre au fond duquel existait autrefois le fort de Tay-Tay, puis l'embouchure de la rivière de Babuyan, et quelques autres mouillages où les plus forts navires peuvent trouver d'excellents abris : aussi sont-ils fréquentés par des bâtiments anglais de Sincapour, et par une multitude de pros bugis venant de Solo.

On est porté à attribuer à cette double et dangereuse concurrence, bien plus qu'à la crainte que peut leur inspirer la population méchante et guerrière des contrées au milieu desquelles est situé Tay-Tay, l'abandon où les Espagnols ont laissé depuis si longtemps cet établissement, si l'on en juge par les efforts qu'ils ont faits et recommencent encore chaque jour

pour s'emparer entièrement de Mendanao, cette grande île qu'un canal, à peine large de soixante lieues, sépare de l'extrémité septentrionale de Bornéo, et qui touche presque à l'important archipel de Solo.

Comme les autres terres environnantes, Mendanao est occupée par de nombreuses tribus, qui diffèrent entre elles par les mœurs, par la religion et même par la couleur. Quelle est leur origine? d'où sont-elles venues? On ne le sait : du moins, pour décider cette question, il faudrait se jeter dans le vaste champ des hypothèses.

Les unes, celles qui occupent la partie montagneuse de l'île, sont noires, féroces, sauvages, et traitent en ennemis leurs voisins des plaines riveraines des grands cours d'eau ou de la mer; les autres, au pouvoir desquelles se trouvent ces plaines, ne paraissent pas moins méchantes, quoique appartenant à la race cuivrée, connaissant l'agriculture, et étant même parvenues à un certain degré de civilisation.

Parmi elles se distingue, sous ce dernier rapport, une petite population habitant quelques cantons des côtes septentrionales de l'île, et dont les coutumes, les habitudes, le caractère tranquille et industrieux, trahissent l'origine chinoise. Elle avait beaucoup à souffrir autrefois des attaques de ses turbulents voisins; mais depuis l'arrivée des Espagnols, qui s'établirent durant le siècle dernier sur son territoire, se trouvant ainsi protégés, et pouvant dès lors se livrer paisiblement au commerce et à l'agriculture, on l'a vue cou-

voir de nombreux villages les bords de la grande rivière à l'embouchure de laquelle était fondé l'établissement espagnol, devenu le centre d'un trafic de quelque importance entre les traitants de Manille et les tribus de l'intérieur, qui se procurent, par cette voie, de la quincaillerie et des étoffes grossières, des métaux bruts ou travaillés, et des verroteries, en donnant du riz, des peaux d'animaux sauvages, des bois précieux, et des drogues médicinales récoltées dans les forêts.

Cet établissement et les cantons qui en dépendent composent une province nommée Misamie, que l'on dit prospère, quoique ses limites soient peu éloignées de la mer. Il en est à peu près de même de celle de Caxéga, qui borde toute la côte orientale de Mendanao, et dont, à l'exception de quelques familles d'indigènes chrétiens vivant dans les petits villages groupés autour des endroits fortifiés sur lesquels flotte le pavillon espagnol, toute la population, qui ne laisse pas d'être nombreuse, peut être considérée comme libre du joug européen.

Si le gouvernement de Luçon ne possédait sur Mendanao que ces deux provinces, on concevrait difficilement pourquoi il se montre si jaloux de la conserver en son pouvoir; mais il en a une troisième, celle de Samboanga, située à l'extrémité S.-O. de l'île, et dont le chef-lieu était très-fréquenté naguère encore par les pros bugis de Célèbes, qui venaient y prendre des cargaisons de marchandises européennes ou chinoises apportées par les caboteurs de Manille.

Ce commerce, il est vrai, a considérablement baissé depuis la fondation de Sincapour; mais la bonne position de Samboanga, vis-à-vis de Solo, à petite distance de Bornéo et dans le voisinage des Moluques, où les jonques chinoises ne parviennent que difficilement, assure à l'établissement une importance qui ne peut que s'accroître avec le temps, ainsi que je l'expliquerai plus bas.

Toutefois, cette position a ses inconvénients : à peu de distance du chef-lieu même, au fond d'une immense baie ouverte au sud, se trouve le pays et en même temps le repaire de ces fameux Ilhanos, que leurs audacieuses pirateries ont rendus à la fois la terreur de toutes les populations maritimes du grand archipel d'Asie et des navigateurs qui fréquentent ces parages. Ils occupent sur Mindanao les bords marécageux d'un vaste lac communiquant avec la mer par une rivière assez large et assez profonde pour donner en tout temps passage à des flottes de pros, sur lesquelles ils s'embarquent en foule dès que les calmes et les faibles brises remplacent les grands vents des deux moussons, pour aller écumer les détroits environnants, ou ravager les côtes des Philippines et celles des îles de la Sonde. Puis ils vont troquer leur butin contre des munitions de guerre et des armes à feu dans les principales places malaises, dont les autorités partagent avec eux, pour la plupart, le fruit de leurs brigandages.

Il existe une telle similitude morale et physique entre ces hommes redoutables et les Malais, qu'on ne

peut leur refuser une origine commune. De même que ces derniers, ils sont avides de pillage, perfides, méchants, audacieux : et celui qui parmi eux se distingue le plus dans le métier de forban est considéré comme un héros par ses concitoyens. De même encore que les Malais, ils détestent les chrétiens, principalement les néophytes des moines espagnols, qu'ils pillent et réduisent en esclavage toutes les fois que l'occasion se présente de le faire impunément. Il est vrai que, de leur côté, ceux-ci, se montrant non moins implacables, les massacrent sans pitié aussi souvent qu'ils peuvent les prendre, et se sont toujours joints avec empressement, comme auxiliaires, aux troupes espagnoles envoyées par le gouvernement de Manille pour détruire les principaux refuges de ces brigands. Mais ces expéditions sont restées jusqu'ici sans résultats, tant est grande la difficulté qu'elles ont trouvée à pénétrer dans des cantons marécageux, où chaque village, construit sur pilotis au milieu d'immenses flaques de boue, n'est abandonné qu'après une résistance désespérée par les naturels, qui se retirent ensuite dans les forêts voisines, au fond desquelles ils avaient eu soin d'avance de cacher leurs familles et les effets les plus précieux. De sorte qu'au bout de peu de temps les assaillants se retiraient, après avoir été inutilement décimés par les combats, par la famine, et surtout par l'influence d'un climat horriblement meurtrier.

Grâce à ces puissants auxiliaires, et aussi à leur courage, à leur amour pour la liberté, et à la terreur

qu'ils inspirent généralement aux populations chrétiennes de l'archipel, les Illanos sont restés indépendants; ils ne reconnaissent aucun maître, même chez eux, où la conservation de l'ordre public est confiée aux vieillards de la tribu, qui doivent exercer le pouvoir avec une excessive modération, sous peine de voir leur autorité méconnue par de remuants administrés.

Et pourtant ces hommes, si jaloux de leur liberté, ont des esclaves, dont la nombreuse classe se recrute parmi les captifs faits annuellement par les forbans, et qui est traitée fort durement par ses maîtres : à elle les travaux pénibles, la culture des terres, la pêche du trépang ou des holothuries, et surtout la coupe dans les forêts des bois avec lesquels se construisent ces pros si renommés par leurs belles et vastes dimensions, et par leur vélocité tant à la voile qu'à la rame, quoique, la plupart du temps, ils portent de l'artillerie et toujours un nombreux équipage.

Celui-ci est divisé en deux parties : l'une comprend les captifs condamnés à ramer quand le calme et les circonstances exigent que ce moyen d'impulsion soit employé ; l'autre se compose des combattants recrutés parmi les jeunes hommes de la tribu, tous brûlant d'envie de se distinguer par quelque audacieux coup de main, et se réunissant d'ordinaire sous la conduite de ceux d'entre eux qui sont renommés pour leur courage et leur esprit entreprenant.

Ces jeunes gens sont tous marins, habitués par conséquent aux fatigues, aux dangers et aux priva-

tions de notre aventureux métier, qui, outre les émotions si fortes, si variées qu'il offre à ces insulaires à imagination ardente, aux instincts sanguinaires et déprédateurs, devient pour eux une source de richesses et de considération auprès de leurs concitoyens et même des femmes, qui, dans cette société à demi sauvage, ne veulent prendre pour époux que les guerriers qui se sont distingués parmi leurs compagnons. A leurs yeux, le plus grand honneur pour l'homme qu'elles ont préferé à ses rivaux est d'entendre son nom cité dans les chansons nationales, où sont vantés les hauts faits des guerriers, et dont les stances, chantées en chœur par ces derniers, exaltent leur courage ou raniment leurs forces, soit qu'ils aillent au combat, soit qu'ils rament avec vigueur pour atteindre la proie qui cherche à s'échapper. N'est-ce pas ainsi que l'histoire nous dépeint ces fameux Scandinaves qui, sortant chaque année de l'orageuse Baltique, portèrent durant plusieurs siècles la désolation sur les rivages d'Angleterre, de France et d'Espagne, et osèrent même, dit-on, franchissant les colonnes d'Hercule, aller ravager la Sicile et l'Italie? De quelle audace ne fallut-il pas que ces terribles hôtes du Nord fussent doués pour oser braver des mers aussi mauvaises, et accomplir de telles traversées sur des embarcations non moins grossièrement construites que mal équipées?

Sous ce rapport, les Ilhanos ne peuvent nullement soutenir la comparaison avec eux; ils ne quittent le port que lorsque règnent les beaux temps sur la mer

de Chine ; mais leurs navires peuvent être considérés comme des modèles dans leur genre, et parfaitement appropriés à l'usage auquel ils sont destinés. Quoique longs ordinairement de 26 mètres environ et larges à proportion, portant plusieurs pièces d'artillerie et 60 ou 80 hommes d'équipage, pas un morceau de fer n'entre, à ce qu'il paraît, dans leur construction. Les bordages sont cousus ensemble avec des cordes dont l'enveloppe ligneuse du coco a fourni la matière; et la carène, enduite fréquemment d'une sorte de mastic visqueux composé de chaux et de résine indigène, résiste parfaitement aux efforts de la mer. Le pont, qui n'est autre chose qu'un treillis très-serré en rotin, soutenu par des bambous, est terminé vers la proue par une plate-forme de planches épaisses, qu'entoure sur l'arrière la muraille de bois à travers laquelle est pratiquée l'embrasure d'un assez fort canon de cuivre, et qui sert en même temps d'abri aux combattants pour faire la fusillade avant de s'élancer à l'abordage sur le navire ennemi. De chaque côté, deux rangs de longues rames superposées, et que mettent en mouvement des hommes vigoureux, dont la moitié est assise sur une galerie un peu élevée au-dessus du pont et se projetant en dehors, font voler sur les eaux, par un temps calme, ces légères embarcations, auxquelles imprime une plus grande vitesse encore, quand la brise est favorable, l'immense voile de paille tressée qui se hisse alors au sommet du mât.

Tels sont ces terribles pros, dont la vue inspire la

terreur non moins aux Européens trafiquant dans ces mers, qu'aux navigateurs indigènes du grand archipel d'Asie.

A chaque renversement de mousson, semblables à des vautours, ils s'abattent sur tous les lieux où ils peuvent rencontrer leur proie. Les uns se dirigent vers les colonies espagnoles pour en piller les cantons maritimes; les autres vont parcourir les nombreux détroits formés par Célèbes, Bornéo et les îles des archipels voisins, capturant tous les navires grands ou petits non armés qu'ils rencontrent, ou bien ravageant, pour faire des captifs, les possessions des chefs malais, trop faibles pour leur résister. Enfin, quelques-uns vont croiser dans les environs de Batavia ou de Singapour, où ils espèrent récolter un plus riche butin. Mais aussi ils risquent d'y rencontrer à la fois les navires de guerre envoyés à leur poursuite, et les pros pirates sortis des petits ports de Billiton, de Bentang, et surtout de Lingin, montés par des hommes féroces, déterminés, qui, considérant comme ennemis les Ilhanos qu'ils rencontrent dans ces parages, leur livrent des combats sanglants, dans lesquels ceux-ci ont rarement le dessus.

Combien de fois les uns et les autres n'ont-ils pas éprouvé la juste vengeance des croiseurs anglais ou hollandais chargés de réprimer la piraterie dans les détroits, lorsque, trompés par la petitesse des navires de guerre et par l'adresse avec laquelle on les avait déguisés, ils attaquaient des corvettes, croyant surprendre des bâtiments marchands? Reconnaissant leur

erreur, ils tentaient des efforts désespérés pour s'éloigner d'aussi redoutables adversaires; mais bientôt leurs fragiles embarcations, brisées par la mitraille, s'engloutissaient dans la mer, où les équipages périssaient misérablement, abandonnés sans pitié au milieu des flots par un vainqueur exaspéré de leurs crimes, et sachant par expérience combien de semblables prisonniers sont dangereux à bord.

Ces terribles représailles sembleront peut-être cruelles au premier abord; on s'attendrira sur le sort de ces misérables, abandonnés au milieu des flots sur les débris de leurs navires: mais ce sentiment de pitié fera bientôt place à une juste indignation, quand on songera que ces hommes étaient souillés de mille atrocités commises sur des chrétiens, et principalement sur les Européens qu'un malheureux sort faisait tomber en leur pouvoir.

Quel effroyable souvenir n'a pas laissé, parmi les marins de tous les pays fréquentant Sincapour ou Batavia, le fameux pirate malais Raga, qui, durant plusieurs années, fut la terreur des populations riveraines des détroits?

D'abord forban obscur de Billiton, s'étant emparé par surprise d'un navire anglais richement chargé, dont le capitaine et l'équipage, victimes de la plus atroce perfidie, tombèrent sous ses coups, il fit construire plusieurs pros de guerre, s'entoura d'hommes déterminés, sur lesquels il exerçait par son courage et son énergie un ascendant incroyable, et commença le cours de ses déprédations. Les premières expédi-

tions ayant été heureuses, il put augmenter ses forces navales, et leur assura un abri fortifié sur la côte de Bornéo, à l'embouchure de la rivière Pergottan, où fut déposé tout le butin, qui, transporté ensuite dans les comptoirs européens du voisinage par des marchands bugis, y fut échangé contre des munitions de guerre, des armes à feu, des canons, et tous les autres articles nécessaires pour construire et armer un grand nombre de pros; de sorte qu'en peu de temps Raga put bloquer, pour ainsi dire, tous les passages qui conduisent de la mer de Chine à celle de Java. Des vigies, placées au sommet des caps les plus élevés, avertissaient les forbans, cachés aux environs, du passage des navires sur la haute mer, tandis que des intelligences pratiquées dans les principales places commerçantes de la presqu'île malaise et du grand archipel d'Asie mettaient leur chef au courant de l'époque du départ ou de l'arrivée des navires richement chargés, ainsi que des expéditions militaires que les gouvernements anglais ou hollandais, exaspérés de tant de pillages, de tant d'atrocités, dirigeaient contre lui.

Enfin arriva le moment où les efforts tentés par ces derniers en faveur de l'humanité et du commerce maritime, soit indigène, soit étranger, dans cette partie de la mer de Chine, furent couronnés de succès, alors même que Raga, parvenu au plus haut point de sa puissance, voyait les sultans malais briguer son alliance et s'empresser de donner assistance à ses navires, malgré les menaces des maîtres de Sin-

capour ou de Batavia. Mais plusieurs défaites mirent heureusement un terme à cette prospérité; les croiseurs, en les poursuivant à outrance et avec plus de pratique de ces parages que par le passé, parvinrent à surprendre et à détruire les principales bandes de ces forbans, entre autres celle que dirigeait le premier et le plus capable des lieutenants de Raga, lequel, trompé par le déguisement ingénieux à la faveur duquel le capitaine d'une corvette anglaise parvint à donner à son navire l'apparence d'un bâtiment marchand, vint aborder cette dernière, par un temps sombre et pluvieux, sur la côte de Billiton. L'artillerie, démasquée au moment où les Malais se précipitaient sur leur proie avec la confiance du succès, foudroya les assaillants avec tant de bonheur, que les pros et leurs équipages s'abîmèrent dans les flots, excepté deux hommes qui, ramassés trois jours après le désastre sur des débris par un caboteur, purent annoncer à leur chef la perte de ses plus belles embarcations et de ses plus intrépides combattants.

Peu de temps après, une autre corvette anglaise, aidée par un steamer armé, fit subir, près des côtes du golfe de Siam, le même sort à plusieurs grands pros qu'elle surprit au moment où, triomphant de la résistance opiniâtre d'une forte junque chinoise, ils allaient s'en emparer.

Plusieurs autres rencontres semblables, et non moins favorables aux croiseurs européens, achevèrent la ruine de Raga. En vain il voulut lutter contre la mauvaise fortune : abandonné, trahi par ses alliés, qui

redoutaient la vengeance des Hollandais, il périt les armes à la main dans une attaque désespérée contre les possessions d'un chef indigène infidèle à sa cause; et avec lui finit la plus redoutable association de pirates qu'on eût vue dans ces mers depuis longtemps. Toutefois, les parages qu'elle fréquentait n'en sont pas devenus beaucoup plus sûrs pour cela, puisque aujourd'hui encore les forbans viennent enlever les caboteurs, et même attaquer les navires richement chargés jusque dans les eaux de Sincapour et du chef-lieu de Java, malgré la quantité de bâtiments de guerre grands ou petits, à voiles ou à la vapeur, sans cesse occupés à assurer la sécurité de la navigation. Les choses en sont venues au point que le commerce du comptoir anglais, effrayé de ces audacieuses tentatives, et voyant diminuer rapidement le nombre des junques qui viennent chaque année apporter des produits chinois ou malais, et remportent des chargements de marchandises britanniques, a demandé à la souveraine de Sincapour une flottille de steamers armés, pour purger ces parages des brigands qui les infestent. La Compagnie des Indes s'est empressée d'accorder sa demande, à la condition toutefois que les protégés payeraient les frais de la protection, c'est-à-dire qu'un droit serait prélevé sur tous les navires, même sur les caboteurs indigènes entrant dans le comptoir anglais: mais la crainte que cette taxe, toute juste qu'elle dût paraître, ne mécontentât ces derniers et ne les éloignât de Sincapour, fit repousser par les marchands de cette place les propositions de la Compagnie. En

sorte que si la franchise du comptoir anglais a été conservée intacte, la piraterie existe toujours, et existera sans doute longtemps encore, malgré les efforts de la station britannique dans ces mers pour la détruire complétement.

En effet, elle est inhérente aux mœurs et aux institutions sociales des Malais; partout, chez eux, les forbans trouvent des complices et même des protecteurs. Pas un pros marchand, et principalement ceux des Bugis, dont l'équipage ne pille, quand il en trouve l'occasion, les bâtiments mal armés qu'il rencontre isolément, soit sur les côtes, soit à la mer. Or, comme cet exemple est généralement suivi par la foule d'embarcations de même espèce que les sultans malais indépendants tiennent armés pour se faire la guerre les uns aux autres, ou trafiquer avec les comptoirs européens, il arrive constamment que les croiseurs anglais ou hollandais, arrêtés par la crainte de mécontenter, en les soumettant à une visite sévère, non-seulement les caboteurs bugis qui fréquentent leurs comptoirs, mais encore les chefs indigènes, en manquant d'égards pour un pavillon allié, se trouvent dans l'impossibilité de reconnaître quels sont les pirates, à moins de les surprendre en flagrant délit, ce qui est bien difficile avec des hommes aussi rusés que méfiants. De sorte que souvent les auteurs de quelque atroce brigandage commis récemment dans le voisinage de Sincapour sont tranquillement occupés à vendre leurs cargaisons, peut-être même leur butin, sur les quais de cet établissement, tandis que l'au-

torité les fait chercher dans les parages d'alentour.

Cependant, depuis quelques années, grâce à l'activité déployée par les steamers britanniques chargés de la surveillance des détroits, de pareils faits ne se renouvellent plus aussi souvent : mais que cette surveillance se ralentisse seulement, et les forbans reparaîtront en plus grand nombre et plus audacieux qu'auparavant, d'autant mieux que les deux puissances les plus intéressées à leur extermination s'entendent fort peu entre elles pour parvenir à ce résultat tant désirable. Sacrifiant l'intérêt général au sentiment de jalousie, d'antagonisme qui les divise dans le grand archipel d'Asie, l'Angleterre et la Hollande, cette dernière peut-être davantage encore que sa rivale, semblent n'avoir, chacune de leur côté, d'autre but que d'assurer la sécurité de leur pavillon dans ces parages, et de faire arriver sans encombre les caboteurs indigènes jusqu'à leurs comptoirs. Peu leur importe ensuite que les navires des autres nations européennes soient pillés et leurs équipages massacrés, ou bien condamnés à un esclavage mille fois pire que la mort.

D'un autre côté, tandis que le gouvernement de Batavia fait exécuter rigoureusement dans tous les ports de Java le règlement qui défend l'exportation des munitions de guerre par les caboteurs indigènes, celles-ci sont vendues à Sincapour, publiquement et en quantité énorme, aux Malais ; lesquels, du reste, il faut le dire, peuvent s'en procurer également soit à Bornéo-Proper, où existent, dit-on, des fonderies de canons de bronze et des fabriques de poudre à feu ;

soit à bord des navires américains qui parcourent sans cesse les côtes des îles orientales du grand archipel, pour y échanger leurs cargaisons contre les denrées du pays.

Quelquefois cependant les gouvernements des deux établissements rivaux ont paru vouloir s'entendre pour établir de concert un système énergique de répression contre la piraterie; mais généralement les mesures proposées se sont trouvées mauvaises ou impraticables, ou enfin susceptibles d'éveiller la jalouse défiance d'une des deux parties. Ainsi, par exemple, la proposition qui fut faite par les autorités de Sincapour, d'établir des postes fortifiés avec garnison dans toutes les places voisines des détroits où les forbans trouvaient asile, et des marchés pour leur butin, présentait au premier abord quelque chose de spécieux; mais son exécution n'aurait amené que d'imparfaits ou de malheureux résultats.

A combien de dangers, en effet, n'auraient pas été exposées, à moins d'être portées à une force hors de toute proportion avec le but proposé, des garnisons soumises à toutes les cruelles atteintes d'un climat meurtrier, et n'ayant pour abri que des fortifications nécessairement très-incomplètes contre les attaques incessantes de populations féroces, guerrières, ennemies implacables des chrétiens, et que la présence de ces nouveaux hôtes gênerait beaucoup sous tous les rapports! Aussi réserveraient-elles très-probablement à ceux-ci le sort qu'elles ont fait subir pour la seconde fois, il y a peu d'années encore, à la garni-

son de l'île Balambagan, dont il sera encore question plus bas, et sur laquelle les Anglais s'étaient établis : les Malais des contrées voisines, profitant du moment où les défenseurs étaient décimés par les fièvres et la dyssenterie endémiques dans ces contrées malsaines, les attaquèrent à l'improviste, et les massacrèrent jusqu'au dernier, presque sans coup férir. Ajoutons que le moindre acte de violence ou simplement de surveillance un peu sévère, exercé à l'égard des chefs indigènes, en excitant chez eux la défiance, la crainte, ou bien encore la vengeance, causerait immanquablement, comme cela est déjà arrivé plusieurs fois, la mort d'une multitude de captifs chrétiens, soit européens, soit asiatiques, que retiennent en esclavage les chefs malais indépendants de plusieurs des îles du grand archipel d'Asie, et principalement de Bornéo. Bien rarement jusqu'ici ces malheureux ont pu être rendus à la liberté, et la plupart des tentatives faites pour atteindre ce but, quoique basées sur le rachat, ont causé la perte des pauvres gens qui en étaient l'objet.

On peut conclure avec juste raison, de ce qui précède, que le commerce et la civilisation, sa compagne ordinaire, en modifiant peu à peu les coutumes, les mœurs et l'état social de ces populations féroces et plus ou moins sauvages, pourront seuls détruire la piraterie dans les Philippines et les îles de la Sonde, et transformer tant de déterminés forbans en caboteurs paisibles et actifs.

Déjà plusieurs places importantes de Bornéo, de

Célèbes, de Baly et de plusieurs autres grandes îles voisines des détroits, considérées, il y a peu d'années encore, par les navigateurs, comme des repaires de forbans, voient actuellement les Européens affluer dans leurs bazars, et les habitants se ployer peu à peu au joug de la civilisation. Cette transformation est surtout sensible à Bornéo-Proper, où les Anglais viennent de s'établir avec la permission du souverain, et ne tardera pas à s'accomplir également dans l'archipel de Solo, ce nid de pirates, dont les maîtres de Sincapour sont parvenus dernièrement à contraindre le sultan, intimidé par la présence de forces navales imposantes, à fermer ses ports aux Ilhanos, qui trouvaient à la fois chez lui un marché pour leur butin, et tous les moyens nécessaires pour se ravitailler.

Aussi la principale île du groupe jouit-elle d'une grande réputation parmi les Malais, qui la considèrent comme une métropole, sous le double rapport du commerce et de la religion; et elle semble appelée à jouer un rôle intéressant, aujourd'hui que les trois puissances maritimes d'Europe qui se sont partagé pour ainsi dire le grand archipel d'Asie, l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande, déploient une nouvelle activité pour faire valoir les droits que chacune d'elles prétend avoir à la possession de la partie méridionale de Bornéo et des îles qui, semblables à une auréole, entourent celle-ci vers le nord.

Parmi ces dernières, Solo peut être considérée comme la plus importante, moins à cause de son

étendue, puisqu'elle n'a que 96 milles de circonférence, qu'en raison de sa fertilité, de sa population, et de sa proximité de Bornéo et de Mendanao, desquelles elle n'est séparée que par des canaux étroits, et dont les insulaires font avec ses marchands un trafic non moins animé que lucratif.

L'aspect qu'elle présente aux marins qui ont côtoyé, avant de parvenir jusque-là, les bords blanchâtres et rocailleux, ou bien revêtus d'une végétation sombre et triste, de la plupart des terres voisines, est vraiment délicieux. Des voyageurs l'ont comparée, non sans raison, à une corbeille de verdure posée doucement sur les eaux, tant sont gracieuses à la vue ses collines revêtues d'une superbe végétation nuancée de mille couleurs brillantes, puis ses rivages bordés de cocotiers, au pied desquels le ressac forme un cordon argenté servant de limite à de vastes plaines, où mille ruisseaux qui descendent des hautes terres font croître sur leur passage toutes les productions des tropiques, la canne à sucre, le café, le poivre, le coton, l'indigo, le cacao, le riz, le girofle; tandis que s'élèvent dans les forêts voisines une foule d'arbres qui fournissent des drogues médicinales précieuses, et les plus beaux bois pour la charpente ou l'ébénisterie.

Non moins féconde, non moins riche que la terre, la mer offre en abondance des poissons excellents, du trépang, des holothuries, et des perles tout aussi estimées que celles de Ceylan. Cet archipel, à qui les premiers navigateurs espagnols qui le découvrirent avaient donné le nom de Félice, ne comptait alors

que fort peu d'habitants : quelques émigrants du céleste empire, dont les navigateurs fréquentaient ces parages de temps immémorial, avaient formé un petit établissement sur la côte, et trafiquaient avec les naturels, gens appartenant à la race cuivrée, et fort peu avancés en civilisation. Ce ne fut que vers la première partie du dernier siècle qu'un sultan de la ville de Bornéo, celle-là même dont les Portugais ont donné le nom à l'île tout entière, excité par la fertilité du terroir de Solo et par la richesse de ses pêcheries de perles, y envoya une nombreuse troupe de ses sujets pour en prendre possession : et telle fut l'affluence des émigrants qui suivirent la même route dès les premières années de l'occupation, que bientôt les tribus indigènes, propriétaires du sol, se trouvèrent complétement chassées du plat pays, et reléguées au fond de montagnes presque inaccessibles. Mais cette spoliation ne s'accomplit pas sans peine ; la résistance fut opiniâtre ; et aujourd'hui même leurs descendants, quoique réduits à un petit nombre, inquiètent encore les Malais, qui les considèrent avec raison comme de dangereux ennemis : tant la soif de la vengeance a rendu féroces et sanguinaires ces hommes, autrefois doux et inoffensifs !

Pendant de longues années la colonie resta sous la domination des héritiers de son fondateur ; mais elle devint si riche, si puissante, qu'à l'époque où plusieurs compétiteurs se disputèrent les armes à la main le trône de Bornéo-Prosper, les habitants de Solo, profitant de la circonstance, proclamèrent leur indé-

pendance, en conservant toutefois pour chef un descendant du souverain qui avait envoyé leurs aïeux sur cette terre nouvelle. Mais ils modifièrent la forme du gouvernement, de telle sorte que chaque chef de famille, ou datto, eut une part au pouvoir. Ce changement ne produisit d'abord, à ce qu'il paraît, aucun résultat fâcheux pour la prospérité du pays; car nous voyons ses habitants occuper successivement Palawan, les provinces septentrionales de Bornéo, ainsi qu'un grand nombre de petites îles voisines de leurs rivages, parmi lesquelles nous citerons Balambagan et Basilan; toutes deux à peu près désertes, également couvertes de marécages ou de bois épais, et n'ayant de l'importance qu'en raison de leur position.

Solo atteignit ainsi un haut point de prospérité; mais une fois cette soif de conquêtes calmée, et les guerres extérieures finies, la bonne intelligence ne dura pas longtemps entre le sultan et les dattos, gens ambitieux, perfides et très-intéressés, comme le sont en général les Malais. Bientôt des dissensions civiles éclatèrent, et offrirent au gouvernement de Manille une occasion favorable de s'immiscer dans les affaires intérieures du pays, en prenant fait et cause pour le fils aîné du dernier sultan, que son frère avait dépouillé de l'autorité. Les Espagnols tentèrent plusieurs expéditions en sa faveur; mais toutes eurent une issue malheureuse, quoique, à la dernière, les troupes se fussent emparées de la ville et des forts qui la défendaient. Mais, soit incapacité des chefs, soit que les Malais aient montré dans ces circonstances

toute l'audace que peuvent inspirer l'amour de la patrie et le fanatisme religieux, toujours est-il que les assaillants, attaqués de nuit dans leur nouvelle conquête, furent en majeure partie massacrés; et ceux qui échappèrent aux coups d'une population exaspérée retournèrent à Manille, emmenant avec eux le jeune prince cause ou prétexte de la guerre.

Quand les Anglais prirent Manille en 1763, ils y trouvèrent le concurrent déchu dans un humiliant abandon; mais sa position s'améliora promptement, grâce au traité avantageux pour eux que lui firent signer les nouveaux maîtres de Luçon. Dès ce moment il fut traité avec les plus grands honneurs; et un bâtiment de guerre le rapporta dans sa patrie, où le fils de son frère, mort depuis quelque temps, lui remit sans difficulté les rênes du pouvoir.

Il n'en jouit pas longtemps sans éprouver, de même que ses prédécesseurs, mille embarras suscités par les dattos, mécontents de ce que leur chef, pour racheter sa liberté, avait concédé à la Grande-Bretagne ses droits de souveraineté sur l'extrémité nord de Bornéo, sur la partie orientale de Palawan, enfin sur la petite île de Balambagan : mais comme les Anglais, bientôt expulsés de Manille, n'eurent ni le temps ni les moyens de profiter de ces concessions, et que le sultan, étant parvenu à rallier à son parti les plus puissants dattos, put aisément contenir les autres, la tranquillité se rétablit peu à peu dans l'île, et y régna autant que cela était possible avec une pareille forme de gouvernement.

En effet, comment la paix, la bonne harmonie pourraient-elles exister longtemps entre les diverses classes de la population, dans un pays où les chefs et leurs vassaux ne reconnaissent d'autre frein à leur ambition, à leur avidité, à leur caprice, que la loi du plus fort, se font une guerre perpétuelle, ne montrent presque aucun respect, aucune obéissance pour le souverain, et rivalisent entre eux de perfidie et de cupidité ?

Parmi ces chefs, les plus riches, et par conséquent les plus remuants, sont sans cesse entourés dans leurs habitations, espèces de châteaux forts, par une foule d'esclaves courageux et dévoués, au moyen desquels ils bravent l'autorité. Ceux qui, moins puissants, ne peuvent jouer un rôle aussi important dans l'État, et s'adjuger une part plus ou moins grande des revenus publics, s'attachent à la fortune de leurs collègues les plus à même de payer leurs services et de favoriser leur ambition.

Avant l'époque où le protégé des Anglais remonta sur le trône, tous les dattos sans exception se réunissaient dans la capitale à des époques déterminées, pour traiter les affaires publiques ; et le plus souvent les délibérations finissaient par des meurtres ou des combats sanglants. Depuis lors, cette espèce de diète a été remplacée par un conseil composé des personnages les plus influents, chargés de soutenir les intérêts des dattos auprès du sultan, mais qui, par le fait, ne se servent du pouvoir que pour accroître leurs richesses en s'emparant des deniers publics, ou bien en com-

mettant mille odieuses malversations envers les marchands étrangers. C'est par de tels moyens qu'ils augmentent sans cesse la quantité de leurs esclaves, que bon nombre d'entre eux comptent par centaines, ou bien qu'ils se procurent les canons, les armes à feu et les munitions de guerre, en échange desquels les forbans ilhanos livrent, au retour de leurs courses, une partie du butin, ou bien arment eux-mêmes ces pros pirates qui infestent les détroits d'alentour.

Malgré ce désordre moral et matériel, malgré les mœurs barbares de ses habitants, Solo est pourtant considérée comme la ville malaise la plus civilisée du grand archipel d'Asie. Il y règne un certain luxe, une sorte de confortable inconnu partout ailleurs. Ces superbes dattos étalent un assez grand faste dans leurs demeures, où ils aiment à rassembler les produits des industries européenne et chinoise; ils s'habillent de soieries, portent des bijoux, des armes magnifiques, et montrent, dans leurs entrevues avec les étrangers, de la grandeur dans les manières, et même une certaine urbanité. On les dit généreux et doux en général pour leurs esclaves, auxquels ils laissent une telle indépendance, que souvent ceux-ci vivent dans l'opulence en se livrant au commerce, à la pêche, ou à quelque autre industrie. Parmi ces esclaves, on compte beaucoup de familles chrétiennes qui ont été enlevées sur les côtes de Luçon ou des autres Philippines; et comme il arrive fréquemment que leurs maîtres choisissent dans leur sein des concubines et même des femmes légitimes, elles doivent exercer naturellement

une influence notable sur les habitudes et sur les mœurs des dattos : ainsi, par exemple, à Solo le sort des femmes est bien moins misérable que dans les autres pays de la Malaisie. Il est vrai que, tirant pour la plupart leur origine des îles espagnoles, elles possèdent ces grâces, ces attraits, ces moyens de plaire, auxquels la civilisation européenne a initié le beau sexe indigène de Luçon, et exercent à ce titre un grand empire sur leurs maris.

Puisque les propriétaires du sol ont tant de bras esclaves à leur disposition, à quoi donc faut-il attribuer l'état d'abandon dans lequel se trouvent ces vastes plaines, qui n'attendent que la main de l'homme pour se couvrir de moissons abondantes? Il faut en rechercher la cause dans l'inquiétude continuelle où tiennent constamment les cultivateurs, soit les débats parfois sanglants des dattos entre eux, soit les ravages qu'exercent souvent ensemble, sur les cantons occupés, tantôt les naturels, tantôt les bandes d'esclaves marrons réfugiés dans les montagnes, d'où ils descendent en si grand nombre les armes à la main, qu'ils forcent parfois leurs anciens maîtres à se retirer derrière les remparts de la ville. Cependant, comme les premiers colons ont conservé, de leur origine chinoise, un goût prononcé pour l'agriculture, beaucoup d'entre eux ont mis en valeur la plaine qui entoure la ville, et y récoltent en abondance des fruits délicieux, du poivre, du riz, du sucre, du blé, du chanvre, de l'indigo, et du cacao très-estimé. Ils élèvent dans leurs basses-cours une grande quan-

tité de volailles de toutes espèces; et dans leurs pâturages, que des ruisseaux entretiennent toujours verts, se nourrissent des bœufs superbes, et des chevaux aussi estimés que ceux de Java.

Cette plaine, couverte d'une magnifique nappe de verdure que termine dans le lointain une chaîne de hautes terres garnies de bois épais et de pics aigus, souvent cachés dans les nuages, est encadrée pour ainsi dire, du côté du mouillage, par la ville, qui semble sortir du sein de la mer. En effet, les maisons, toutes construites suivant la mode malaise, c'est-à-dire en bois, sont exhaussées au-dessus du sol au moyen de pieux élevés, et couvrent non-seulement le rivage, mais encore les terrains que la marée montante baigne journellement à une assez grande hauteur. Aussi les navigateurs arrivant du large ont-ils d'abord quelque peine à distinguer la ville, dont les quartiers se confondent à leurs yeux avec cette multitude de navires malais, chinois ou européens, rassemblés sur la rade. Ce point de vue a quelque chose de vraiment magique, et très-peu de voyageurs qui en ont joui se sont dispensés d'en faire une pompeuse description.

Quant à la ville elle-même, rien ne répond à l'idée avantageuse que son apparence a su inspirer de sa splendeur intérieure au nouvel arrivant. Ses rues sont étroites, à peine nivelées, et encombrées d'ordures; à chaque pas on y rencontre des gens qui, appartenant pour la plupart aux dattos, s'arrogent, en conséquence, le droit d'être insolents, querelleurs

envers tout le monde, principalement envers les étrangers, qu'ils affectent de regarder avec malveillance et mépris. Toutefois, quand ces derniers se sont habitués à ces inconvénients, inhérents à toutes les villes malaises, ils finissent généralement par trouver que la capitale de Solo mérite, sous tous les rapports, le titre dont elle jouit, celui de métropole des îles grandes ou petites qui l'entourent En effet, les habitations des dattos sont vastes, assez élégantes et bien entretenues; les appartements sont ornés d'une foule de meubles et d'objets européens ou chinois; on y voit des tables, des chaises, des coffres fermant à clef, et même des armoires garnies de porcelaines et de cristaux, toutes choses dont les possesseurs se montrent très-fiers de connaître l'usage; aussi, quand ils reçoivent des étrangers en cérémonie, s'efforcent-ils de copier les Espagnols : alors le chocolat, le thé et les confitures de Chine, les biscuits de Manille, les vins de liqueur de France, sont prodigués; et le maître de la maison, vêtu d'une magnifique robe de soie, à peu près semblable pour la couleur et les ornements à celles que portent les hauts mandarins du céleste empire, entouré de ses esclaves favoris toujours bardés de crits, fait les honneurs de chez lui avec non moins d'aisance que de dignité, et ne ressemble pas mal, dans ces moments, à un véritable tigre apprivoisé.

Toutefois, notre civilisation n'a pas fait encore assez de progrès parmi ces Malais, pour qu'ils soient arrivés au point de laisser voir leurs femmes, ou seulement

de se relâcher un peu de la surveillance jalouse dont elles sont l'objet; ils les tiennent soigneusement enfermées, mais pas assez cependant pour que quelques-unes ne soient parvenues à se faire voir à des Européens, qui ont vanté, par reconnaissance peut-être, leurs charmes physiques, et surtout la manière toute gracieuse dont elles portent le costume des dames chinoises. Malheureusement, selon la mode du pays, leurs dents sont noircies, et à peine cachées par des lèvres que le bétel teint d'un rouge sanguinolent.

De semblables progrès dans les habitudes et dans le bien-être matériel de la vie sont, sans nul doute, favorables à la cause de la civilisation; et l'on peut dès à présent espérer, avec juste raison, que l'exemple des dattos, gagnant de proche en proche, finira par entraîner les populations des archipels voisins, et par conséquent les faire sortir de la barbarie. Mais, disons-le à regret, ces mêmes dattos n'ont fait, sous le rapport des mœurs et du caractère, aucun progrès satisfaisant. A l'occasion ils se montrent, non moins qu'autrefois, perfides, féroces et vindicatifs; ils ne reculent devant aucun moyen d'accroître leurs richesses; les extorsions les plus iniques, le pillage, la piraterie, le meurtre même, leur sont familiers; et, quoique d'un courage généralement reconnu, ils sont accusés d'être vantards, et d'employer sans trop de scrupule le poignard et le poison pour se débarrasser d'un ennemi dangereux. D'ailleurs, comment des gens complétement privés d'éducation morale, vivant dans l'oisiveté au fond d'un harem, s'enivrant avec

de l'opium ou des liqueurs fortes, pourraient-ils être animés de sentiments nobles et généreux? Et alors même que le germe de ces précieuses qualités de l'âme existerait en eux, il se trouverait bientôt étouffé par le genre de vie qu'ils mènent dès leurs jeunes années.

En effet, les dattos passent la plus grande partie des nuits en débauches, se lèvent tard, et ne sortent de leurs maisons qu'après le coucher du soleil, pour aller le plus souvent parcourir les bazars, où les diverses marchandises apportées par les trafiquants étrangers sont exposées aux regards des acheteurs. Chacun d'eux se fait accompagner, dans ces promenades, d'un grand nombre d'esclaves armés jusqu'aux dents, destinés à garder sa personne contre les attaques de ses ennemis ou de ses rivaux; de sorte que les rues de la ville deviennent parfois le théâtre de rencontres sanglantes, auxquelles donnent lieu, soit une question de préséance, soit quelque animosité sourde, qu'un regard dédaigneux, un mot de défi, peuvent transformer à l'instant en une guerre déclarée.

Mais le plus ordinairement ces visites ne sont fatales qu'aux marchands, qui, n'osant rien refuser aux caprices des chefs, dont ils doivent à la fois rechercher la protection et redouter le mécontentement, se voient dépouillés, sans compensation aucune, de ce qu'ils ont de plus précieux dans leurs magasins. Or, ces pertes leur sont d'autant plus sensibles, surtout aux trafiquants européens ou chinois, qu'ils éprouvent mille difficultés dans la vente et le payement de leurs cargaisons, acquittent des droits exorbitants, et la plu-

part du temps arbitrairement imposés. Les acquéreurs, qu'ils soient marchands ou simplement consommateurs, ne remboursent d'ordinaire le prix de leurs achats qu'en denrées indigènes, dont, le plus souvent, ils font attendre longtemps la livraison, si même ils ne se refusent pas à l'accomplir; ce qui ne manque point d'arriver toutes les fois qu'ils peuvent trouver un prétexte un peu spécieux pour ne pas remplir ces engagements; chose aisée pour eux, puisque leurs créanciers n'ont aucun moyen légal de les contraindre à se conduire autrement. Ainsi, par exemple, lorsque le terrible choléra décima la population de Solo, il y a une dixaine d'années, les débiteurs des négociants étrangers, profitant du désordre que l'apparition du fléau jeta dans les affaires, refusèrent de payer leurs dettes, et causèrent par cette banqueroute des pertes considérables au commerce de Manille, dont les réclamations à ce sujet sont restées sans résultats jusqu'à présent.

Si nous ajoutons à ces diverses tribulations qu'éprouvent dans ces contrées les trafiquants, celles que leur cause la dépréciation non moins subite qu'excessive que subissent les articles d'importation dès que les navires arrivent, tandis que les denrées indigènes augmentent de valeur dans la même proportion, on comprendra aisément qu'il faut que ceux qui entreprennent de semblables affaires aient une connaissance parfaite des ressources du pays, comme des besoins et du caractère des habitants.

Malgré tout cela, Solo n'en est pas moins une ville

très-commerçante, et où arrive, à certaines époques de l'année, une multitude de pros; les uns apportant le butin qu'ils ont fait dans leurs dernières expéditions de piraterie, les autres arrivant des îles voisines de Bornéo, des Moluques, ou de Mindanao, chargés à la fois de productions indigènes, et de dévots musulmans qui viennent en foule prendre les leçons de ces espèces de missionnaires arabes que la Mecke envoie chaque année à Solo, comme au centre du mahométisme dans cette partie du grand archipel. Quelques mois plus tard, ces caboteurs s'en retournent, emportant une quantité considérable d'articles manufacturés en Europe ou en Asie.

Mais c'est principalement en mai, époque à laquelle arrivent les junques d'Amoy, les caboteurs de Manille, et les petits bâtiments que les Anglais expédient de Sincapour, que les bazars paraissent le plus animés. Alors sont entassés dans les magasins les draps fins de diverses couleurs, les toiles de coton imprimées, les guinées blanches ou bleues, les mouchoirs aux brillants dessins, des quincailleries communes, des porcelaines et des cristaux, des caisses de vin, d'eau-de-vie ou de liqueurs, des barils de poudre, des munitions de guerre et des armes à feu, toutes choses apportées des colonies britanniques ou espagnoles voisines; tandis que figurent un peu plus loin les soieries, le sucre, les confitures, le riz, et les mille autres articles que l'industrie chinoise fournit aux populations malaises. Celles-ci offrent en échange, sur le même marché, des bois précieux, des nids

d'oiseaux, du cacao, de la cire, de l'écaille de tortue, de l'ivoire, des rotins, des gommes de diverses espèces, des drogues médicinales, recueillis sur les rivages des îles environnantes ou dans les forêts. Quant aux productions du pays même, mises en vente, elles ne se composent guère que de poisson salé, d'holothuries, et des perles ramassées par les esclaves des dattos, sur les bancs ou parmi les rochers dont l'île est environnée. A ce rendez-vous commercial se rencontrent surtout beaucoup de traitants bugis, aux mains desquels sont livrés, pour être ensuite vendus dans toutes les contrées de l'Indo-Chine, cette foule de malheureux enlevés de leurs foyers, ou capturés sur mer par les forbans de Palawan de Mindanao et de toutes les autres îles d'alentour : tant la piraterie est encore répandue parmi ces populations barbares, malgré tous les efforts tentés par les grandes puissances maritimes d'Europe pour les y faire renoncer!

Non-seulement les forbans trouvaient à Solo, à l'époque dont je parle, toutes les facilités possibles pour renouveler leurs munitions de guerre, réparer les avaries causées par les mauvais temps ou les combats, et se défaire du produit de leurs brigandages, mais, plus encore, ils y jouissaient d'une protection déclarée. Là ils pouvaient se procurer aisément des bois de mâture ou de charpente, du chanvre indigène excellent pour la corderie, de l'eau très-bonne, et des provisions en abondance; enfin un air sain, que rafraîchissent constamment des brises de mer très-favorables à la santé des étrangers.

Mais combien de périls ne doivent pas courir les marins qui fréquentent ces dangereux parages, hérissés d'écueils à peine connus, sur lesquels des courants aussi forts que variables jettent beaucoup de navires! Durant huit mois de l'année, les moussons opposées s'y font sentir avec non moins de violence que dans la mer de Chine, et y entretiennent alors une mer presque constamment grosse; puis en mars, avril et mai, lorsque, des brises légères ayant succédé aux bourrasques, cette dernière devient calme et unie, les pirates s'élancent au large à la poursuite des bâtiments, dont bien peu, à moins qu'ils ne portent le pavillon du sultan de Solo, parviennent à échapper, tant leur marche est rapide et leurs équipages audacieux!

De semblables ennemis sont d'autant plus redoutables pour les navigateurs européens, que ceux-ci, à moins d'être nombreux et de monter des navires armés de canons, ne peuvent que difficilement leur résister; et si, dans l'espoir d'échapper au sort qui les menace, ils se réfugient dans quelque port des îles voisines, la trahison, la mort les y attendent; car les chefs malais les massacrent sans pitié, excités qu'ils sont par la soif du pillage, ou par les conseils des Bugis, qui cherchent à s'assurer par toutes sortes de moyens le monopole du trafic des pays malais non encore fréquentés par les chrétiens,

Ainsi, par exemple, le sultan de Solo et ses dattos s'opposent obstinément à ce que les Européens et les Chinois viennent commercer avec les naturels de Maluda, vaste province formant l'extrémité septen-

trionale de Bornéo, celle-là même dont les Anglais prétendent avoir obtenu la concession en 1760 du sultan, qu'ils tirèrent à Manille de l'espèce de captivité dans laquelle les Espagnols le retenaient. Cette concession, faite probablement sans l'adhésion de toutes les parties intéressées, et frappée pour ainsi dire de nullité, en raison de l'oubli dans lequel la Grande-Bretagne semble l'avoir laissée tomber jusqu'à présent, paraît être considérée comme non avenue par le successeur actuel du captif délivré; car il se montre, ainsi que ses sujets, extrêmement jaloux de cette propriété, et du commerce très-lucratif que ces derniers y font: aussi en empêche-t-il l'approche avec tant de soin aux étrangers, qu'aujourd'hui encore ce point est à peine connu des Européens.

Quelques traitants anglais de Sincapour prétendent que c'est un pays fertile, couvert d'une population nombreuse, adonnée à l'agriculture, et fournissant à l'exportation une grande quantité de riz, de bois précieux, de rotins, de drogues médicinales, d'ivoire et de poisson salé; ils ajoutent même que la baie de Maluda offre de bons mouillages, quoique d'un abord difficile pour les gros navires, qui pourtant parviennent, sans trop de risques, à l'embouchure d'une profonde rivière sur les bords de laquelle se trouvent deux gros bourgs, dont l'un, Sabahan, est la résidence du raja qui gouverne le pays au nom du sultan de Solo. Mais ces renseignements diffèrent complétement de ceux que m'ont fournis les officiers de marine espagnols chargés de faire l'hydrographie de ces

parages, et de donner la chasse aux pirates. Ils m'ont assuré qu'à l'exception des Malais, habitant deux ou trois misérables villages situés au bord de la mer, véritables repaires de forbans, où les marchands de Solo osent seuls aborder, les environs de la baie de Maluda, et les cantons d'alentour, n'ont pas d'autre population que quelques tribus nomades de sauvages extrêmement féroces, anthropophages même, dit-on, dont toute l'industrie se borne à récolter dans les bois quelques articles qu'ils échangent contre des étoffes de coton et de grossière quincaillerie.

Auquel de ces deux rapports si opposés faut-il croire? Je pencherais pour le dernier : d'abord, parce qu'il me paraît plus conforme à l'idée générale que j'ai pu me former de cette partie de Bornéo; et qu'ensuite il est naturel de penser que si la province de Maluda était un beau pays, les maîtres de Sincapour, qui montrent une si grande envie de prendre pied sur le sol de Bornéo, en auraient depuis longtemps revendiqué la possession, et s'y seraient établis, au lieu d'aller, à deux reprises différentes, perdre leurs soldats et leur argent sur la petite île déserte et très-malsaine de Balambagan.

D'un autre côté, je dois convenir que cette manière de voir, toute juste qu'elle me paraît, peut inspirer quelque doute, si l'on considère qu'elle est basée principalement sur les dires de gens bien estimables certainement, mais qui ont cédé peut-être, dans cette circonstance, à ce sentiment de jalousie que les Espagnols portent naturellement à leurs rivaux de Sinca-

pour, et à la crainte fondée que leur inspire l'influence toujours croissante exercée par ces derniers aujourd'hui sur Solo, Bornéo, et les archipels environnants.

En effet, depuis quelques années, les négociants de l'établissement ont beaucoup étendu leurs relations avec ces îles, quoique la Compagnie des Indes, peu soucieuse probablement d'ouvrir, à ses dépens, de nouvelles voies de prospérité au commerce libre qui lui a enlevé le monopole du trafic de Chine, et fermant les yeux sur les conséquences fatales, pour ses comptoirs des détroits, de la lutte dans laquelle ces derniers sont engagés avec Batavia, ne leur ait donné, en cette circonstance, qu'un bien faible appui.

Cette lutte déjà ancienne, et à laquelle la fondation de Sincapour a imprimé une nouvelle activité, prend sa source, ainsi que je l'ai expliqué plus haut, dans le vif désir dont se montre animée chacune des deux nations, d'exploiter d'une manière exclusive, au profit de ses marchands, le commerce des principales îles du grand archipel d'Asie.

Parmi celles-ci, Bornéo, par sa position, sa vaste étendue, la variété et la richesse de ses productions, doit jouer et joue, en effet, le premier rôle : aussi est-ce de ce côté que les traitants anglais et hollandais semblent avoir concentré tous les efforts qu'ils tentent constamment pour étendre le cercle de leurs opérations. Cependant et comme d'un accord commun, ou, pour mieux dire, par la force des choses, les deux rivales ont jeté depuis longtemps leur dévolu sur les parties opposées de cette belle proie. J'ai déjà

montré les Anglais se faisant céder l'extrémité septentrionale de Bornéo par le sultan de Solo qu'ils trouvèrent prisonnier à Manille, et cherchant, à deux reprises différentes, en 1775 et en 1804, à fonder un établissement sur la petite île Balambagan, d'où les Malais des terres voisines et les maladies les ont toujours chassés. En agissant ainsi, nos voisins voulaient se créer un entrepôt pour leurs marchandises au centre même d'archipels où jusqu'alors les produits de l'industrie européenne n'étaient parvenus que très difficilement, et se trouvaient même à peu près inconnus. Par ce moyen, ils se seraient assuré, à la faveur du cabotage indigène lui-même, le monopole du trafic, non pas seulement de la partie septentrionale de Bornéo, de l'archipel Solo et des autres terres voisines, mais encore de toutes les îles grandes et petites situées les unes au nord de ces dernières, et dont l'Espagne se dit suzeraine, comme Palawan et Mendanao, les autres à l'est, comme les Moluques, Célèbes, ainsi que les plus orientales des îles de la Sonde, sur lesquelles la Hollande s'est arrogé des droits de souveraineté.

Ce projet était bien conçu, et aurait donné de très bons résultats s'il eût été exécuté convenablement; mais alors la Compagnie des Indes tenait encore le sceptre de la puissance britannique dans l'Indo-Chine; elle dédaigna cette source de richesses que plus tard son rival heureux, le commerce libre, devait exploiter avec son activité, sa persévérance ordinaires. Ce ne fut donc qu'en 1838, après beaucoup

de tentatives isolées, et probablement par cela même malheureuses, que les négociants de Sincapour parvinrent à établir quelques relations directes et suivies avec les populations maritimes de Bornéo.

La lenteur de leurs progrès ne semblera plus extraordinaire, quand j'aurai montré dans quel état de barbarie se trouvent les différentes nations ou tribus qui occupent les côtes ou l'intérieur de Bornéo. Les plus sauvages errent dans les antiques forêts dont sont couvertes les longues chaînes de hautes montagnes que les marins aperçoivent de loin, quand ils côtoient les rivages de cette belle île. Parmi ces tribus se distinguent les Dayacs, moins peut-être par un caractère belliqueux qui leur met sans cesse les armes à la main les uns contre les autres, que par une abominable coutume, celle d'offrir aux idoles, aux chefs, et même aux femmes, dans toutes les circonstances solennelles, des têtes d'ennemis tués par eux, et qui sont préparées de façon à figurer longtemps comme trophées, et par conséquent comme un titre à la considération publique, au-dessus de l'entrée principale de leurs habitations. Ce n'est pas cependant en combattant à forces et à chances égales un courageux antagoniste, qu'ils obtiennent ces horribles triomphes, mais par la ruse, par la trahison, en surprenant la nuit quelque village isolé appartenant à une tribu étrangère, ou bien en égorgeant les malheureux qui se sont aventurés sans défiance dans les bois, un peu loin de leurs foyers. C'est au retour de ces atroces expéditions, durant lesquelles ni le sexe ni l'âge ne sont épar-

gnés, que les jeunes guerriers, tenant à la main les dépouilles sanglantes, se présentent en grande cérémonie aux filles qu'ils veulent obtenir en mariage, et qui, sans cette offrande, repousseraient leurs vœux.

Tous les Dayacs généralement sont adonnés à cette abominable coutume; et cependant la majeure partie d'entre eux, moins incivilisés que leurs compatriotes du sud de l'île qui vivent dans les forêts comme de véritables bêtes féroces, se montrent, au dire des voyageurs anglais ou hollandais revenus dernièrement de ces contrées barbares, moins méchants qu'on ne le croit généralement, exerçant l'hospitalité envers les visiteurs inoffensifs, cultivant la terre, fabriquant des armes blanches d'une trempe très-estimée; enfin troquant les produits de leur sol et de leur industrie contre des marchandises européennes ou chinoises, que les traitants établis sur les côtes leur livrent en échange de bois précieux, de rotins, de dents d'éléphant ou de rhinocéros, de plusieurs espèces de gomme, et d'une assez forte quantité d'or ramassé dans le lit des torrents.

Ils se montrent même encore plus avancés, sous ce dernier rapport, dans les cantons situés sur les côtes orientales de Bornéo, où un de leurs plus grands chefs, qui a soumis depuis quelques années à sa puissance un grand nombre de tribus, a voulu soustraire par la force des armes ses sujets à l'espèce de monopole commercial que ces mêmes traitants, gens fort intéressés et soutenus par les chefs malais, exercent

impunément sur eux. Malheureusement ses guerriers n'ayant à opposer, aux armes à feu et aux canons de leurs ennemis, que des boucliers de cuir de rhinocéros, des crits, des sagaies, enfin les dards empoisonnés de leurs sarbacanes, ont été presque constamment repoussés avec perte. Toutefois, malgré la terreur superstitieuse qu'inspirent à ces sauvages le bruit et les effets des armes à feu et de l'artillerie, ils n'en parviennent pas moins, poussés par la soif du pillage ou de la vengeance, à surprendre tantôt l'un, tantôt l'autre des établissements malais de la côte, en y arrivant à l'improviste sur de grandes pirogues, auxquelles les eaux profondes de quelque rivière permettent de descendre rapidement du haut pays jusqu'à la mer.

Les rivages de Bornéo tournés vers le couchant ont été moins exposés jusqu'à présent aux attaques de ces terribles visiteurs, en raison probablement de la grande quantité d'étrangers qui s'y sont établis.

En effet, c'est là qu'à une époque qui remonte très-haut dans les temps passés, se fixèrent une multitude d'émigrants malais, venus des îles ouest de la Sonde et de l'extrémité méridionale de l'Indo-Chine. Ils y fondèrent successivement plusieurs villes, entre autres celle de Bornéo, située à l'embouchure d'une belle rivière, navigable pour les plus gros navires jusqu'à quelques lieues de la mer. Le fameux Magellan y relâcha avec ses vaisseaux, et la trouva si populeuse, si commerçante, que, la supposant capitale du petit continent dont elle dominait alors pour

ainsi dire la partie septentrionale, il appela l'île entière de son nom.

A cette époque, la plupart des établissements dont je viens de parler jouissaient d'une brillante prospérité; les junques chinoises y abordaient en foule pour échanger des cargaisons embarquées à Canton, à Pékin ou à Amoy, contre les productions de l'île; et à chaque voyage elles laissaient dans le pays un grand nombre d'émigrants qui se livraient à l'exploitation des mines d'or et de pierres précieuses, cultivaient le riz dans les vastes plaines marécageuses dont les rivières sont bordées, ou enfin trafiquaient avec les naturels de l'intérieur. Mais les horribles ravages commis par les Portugais, devenus maîtres de Malacca, sur tous les pays environnants, où ils espéraient trouver un riche butin, firent rapidement décliner cette prospérité : alors les populations malaises, exaspérées contre ces redoutables ennemis, et confondant, dans leur soif de vengeance, tous les chrétiens, voire même les disciples de Confucius, avec les dévastateurs de leurs foyers, se livrèrent à la piraterie. Chaque port, chaque embouchure de cours d'eau, chaque île, chaque rocher, devint le refuge d'une multitude de pros, non plus comme autrefois employés au cabotage, mais armés en guerre, montés de nombreux équipages, pour lesquels bientôt aucun pavillon, aucune propriété ne fut sacrée; et c'est ainsi que des contrées qui prospérèrent aux XVe et XVIe siècles, qui possédaient des cités riches et industrieuses, sont devenues presque désertes, inabordables

pour les traitants, et de véritables repaires de coquins.

Depuis, les choses n'ont fait qu'empirer, malgré l'expulsion des Portugais de toutes leurs possessions du grand archipel d'Asie, malgré tous les efforts qu'ont tentés les maîtres de Java, ceux de Pulo-Pinang et de Sincapour, pour civiliser ces méchantes populations. Quoique leurs repaires aient été maintes fois ravagés par les Européens, ils n'en sont pas moins restés très-dangereux pour les navires destinés à prendre des cargaisons à ces diverses places, les seules à peu près où s'embarquent les productions de l'intérieur de Bornéo. Je montrerai un peu plus bas quels moyens les Hollandais ont employés pour s'assurer le monopole de ce trafic, jusqu'à quel point ils y ont réussi, et comment ils soutiennent la lutte animée qui dure depuis vingt années entre Batavia et Sincapour; mais auparavant, et afin de répandre le plus de clarté possible sur le tableau commercial et politique que je veux tracer de ces contrées, je crois convenable de montrer la position qu'y occupent les Anglais.

Elle n'est pas aussi brillante qu'on le pense généralement; et, dès avant 1838, nos voisins étaient déjà considérablement revenus de l'ivresse dans laquelle les avait jetés le degré vraiment prodigieux de splendeur auquel était parvenu Sincapour en peu d'années. Alors ils comprirent combien de nouveaux efforts étaient nécessaires pour soutenir cette prospérité, sourdement minée par des rivaux aussi adroits que persévérants. Si le lecteur veut bien jeter les yeux sur la carte du grand archipel d'Asie, afin de me suivre plus aisément

au milieu du labyrinthe où je le conduis, il verra que la ville de Bornéo (ou Bornéo-Proper, comme l'appellent les Anglais pour la distinguer de l'île elle-même) est située sur la côte occidentale de cette dernière, et à peu de distance de la pointe qu'elle projette au nord, c'est-à-dire, du côté de Solo et des Philippines; tandis que cette même pointe, en s'arrondissant vers l'est, puis vers le sud, regarde Célèbes, les Moluques, et quelques autres petits archipels dont les Hollandais se considèrent comme les seigneurs suzerains.

Cette partie de Bornéo ou Calamantan, ainsi que l'attestent les Malais, n'est pas la moins belle. On voit, il est vrai, quand on arrive du large, une chaîne de hautes montagnes occupées par des hordes de sauvages dayacs; mais les plaines riveraines de la mer, et qui appartiennent en majeure partie aux sultans de Bornéo-Proper et de Solo, nourrissent une population agricole, industrieuse, et dont la civilisation pourrait tirer, sous beaucoup de rapports, un parti d'autant plus avantageux qu'elle est, si on s'en rapporte à la tradition, d'origine chinoise, et composée des descendants des soldats qui survécurent à la destruction d'une armée envoyée, à quelque époque très-reculée, par l'empereur du céleste empire, pour conquérir le pays.

Quoique cette population se trouve depuis plusieurs siècles courbée sous le joug de chefs malais, elle n'en a pas moins conservé des relations très-suivies avec son ancienne patrie, d'où elle tire presque entière-

ment les articles manufacturés dont elle a besoin pour sa consommation et celle des habitants des îles voisines, qui viennent s'en approvisionner chez elle, malgré la surveillance des Hollandais.

La ville de Bornéo-Proper est donc le centre d'un commerce assez considérable, quoiqu'elle ne compte que seize mille habitants tout au plus, et seulement quelques centaines de Chinois; mais elle a un bon port, et le sultan qui la gouvernait en 1838, plus éclairé que son prédécesseur, ou craignant peut-être la vengeance des Européens, avait fermé les ports de son royaume aux pirates; il a même résisté jusqu'ici à l'influence matérielle et morale du gouvernement de Batavia, quoique celui-ci soit parvenu, en employant tour à tour la force et la séduction, à exercer une sorte de protectorat presque absolu sur la plupart des États malais qui couvrent les rivages de l'île.

Aussi est-ce sur ce point que les traitants de Sincapour avaient principalement tourné les yeux; malheureusement, pendant longtemps leurs tentatives pour s'y établir n'eurent aucun succès : mais en 1837 un navire ayant relâché à Sincapour, dans sa traversée de Jedda à Bornéo-Proper, où il transportait des missionnaires arabes, ceux-ci reçurent des autorités et des notables habitants l'accueil le plus flatteur. Tous les moyens de captation furent employés auprès d'eux, afin d'obtenir leur protection en faveur des nouveaux efforts tentés pour établir des relations de commerce avec les sujets du sultan auprès duquel ils se rendaient. Ces adroites menées eurent, à ce qu'il

tous les marchands européens, surtout les Anglais, du grand archipel d'Asie. En se rendant maîtres de la majeure partie des côtes de Bornéo, ils sont déjà parvenus à s'emparer de presque tout le trafic de cette intéressante contrée, dont la possession les tente si fort; car les communications entre les habitants du haut pays et ceux qui résident sur les bords de la mer n'ont lieu qu'au moyen de la foule de rivières qui, prenant leur source pour la plupart dans un immense lac situé, dit-on, au centre des montagnes de l'intérieur, roulent leurs eaux plus ou moins profondes jusqu'à la mer. C'est donc par cette voie-là seule que les navires et les nombreux caboteurs qui fréquentent ces parages, peuvent recevoir leurs cargaisons de denrées indigènes. Aussi les embouchures de tous ces cours d'eau sont-elles occupées de temps immémorial par de nombreux émigrants malais, chinois, bugis ou javanais, qui, abandonnant leur patrie, vinrent fonder sur ces bords sauvages de riches cités, lesquelles sont encore aujourd'hui, malgré les désastres que leur ont fait éprouver les chrétiens, les seuls points où ceux-ci abordent avec quelque sécurité.

Il n'est pas étonnant, après cela, que les Hollandais aient cherché à s'emparer de ces points importants dès que leur puissance se trouva suffisamment consolidée dans les îles occidentales de la Sonde, et qu'ils aient vu avec chagrin, quand ils y furent parvenus au prix de beaucoup de sang et de trésors, les caboteurs des ports les plus importants de Bornéo et des autres

grandes îles de l'est, déserter ses comptoirs pour se rendre à Sincapour.

Dès longtemps avant cette époque, profitant des guerres sanglantes que se faisaient constamment entre eux les petits États malais situés sur la côte occidentale de l'antique Calamantan, depuis Bornéo-Proper jusqu'à l'extrémité des terres vers le sud, ils étaient parvenus à les soumettre successivement à leur joug ou à leur influence. C'est ainsi que les sultans de Succa-Dana, de Sambas, de Pontiana, de Manpawa, enfin de Mattan, villes alors encore assez commerçantes, complétement ruinées aujourd'hui, se virent contraints de subir la loi de ces nouveaux maîtres, qui non-seulement s'emparèrent du monopole de l'achat des denrées indigènes bonnes à l'exportation, mais encore exigèrent que leurs marchandises seules fussent consommées dans le pays; et, pour garantir le succès de cette mesure, ils frappèrent de droits énormes, qu'on peut considérer comme prohibitifs, les articles étrangers, principalement ceux d'origine britannique.

Un pareil état de choses, extrêmement favorable au commerce des Pays-Bas, froissait gravement les intérêts des natifs, contraints ainsi de payer un prix très-élevé, aux traitants de Batavia, les mêmes marchandises que Sincapour leur offrait à bon marché, et de livrer à ces derniers les produits de leur sol ou de leur industrie à un taux beaucoup inférieur à celui qui était fixé dans les comptoirs britanniques des détroits. Toutefois hâtons-nous d'ajouter que ces

actes d'une politique oppressive s'accomplissaient au nom de la philanthropie ou de la civilisation, et, selon les autorités de Java, comme le moyen le plus efficace d'éteindre la piraterie.

Non contentes d'avoir étendu leur joug de fer sur les divers points dont je viens de parler, ces mêmes autorités voulant augmenter encore leurs revenus en empêchant, autant qu'il était possible, les marchands indigènes des ports situés à la partie sud de Bornéo, de fréquenter les établissements anglais, s'emparèrent de Bengermassin, cité riche, industrieuse, entourée d'un vaste territoire très-bien cultivé, et sur lequel se trouve le bourg de Mandak, si fameux dans l'Indo-Chine pour ses mines de diamants, de cuivre et de fer, exploitées activement par une nombreuse population chinoise. Un sort pareil atteignit bientôt Hilly, Passir, Cotti, villes situées sur le rivage oriental de Bornéo, en face de Célèbes, et qui sont comptées, comme Benjermassim, parmi les principaux entrepôts du commerce des Bugis, de cette puissante tribu de marchands aux mains desquels se trouve en majeure partie le trafic indigène du grand archipel d'Asie. Aussi les Hollandais, qui connaissent par expérience le caractère audacieux, indomptable et non moins industrieux qu'entreprenant de cette race particulière de Malais, et l'ascendant qu'elle exerce sur les populations natives, montrent-ils pour elle les plus grands égards, dans le but de la faire servir à l'exécution de leur projet, celui de concentrer dans leurs mains le monopole de la consommation

des marchandises européennes dans ces contrées.

Le voisinage du port franc de Sincapour, et l'admission récente des traitants de ce comptoir à Bornéo-Proper, rendent sans doute la réalisation d'un semblable projet de plus en plus difficile : mais bien moins pourtant, suivant moi, que la manière antilibérale, impolitique même, dont les maitres de Java ont administré jusqu'à présent leurs établissements sur Calamantan. En effet, au lieu d'imiter l'exemple de nos voisins, qui vendent aux indigènes les articles d'Europe à bon marché, meilleur et plus sûr moyen de s'attacher ou d'initier promptement aux douceurs de la civilisation ces peuplades sauvages, ils les leur font payer au poids de l'or; en même temps que les denrées du pays, destinées à l'exportation, sont taxées beaucoup au-dessous de leur valeur. Quels avantages ont-ils retirés d'une semblable manière d'agir? Leurs revenus sont-ils considérables? le pays est-il tranquille? Je répondrai, sans balancer, d'une manière négative. Les dépenses pour construire des forts, entretenir de nombreuses garnisons et une foule de résidents richement rétribués, absorbent, et au delà, les revenus du fisc, du moins à Bornéo, où, malgré une surveillance très-sévère, il éclate presque chaque année, parmi les populations tributaires, de graves soulèvements qui, quoique réprimés promptement, n'en excitent pas moins chez ces dernières, contre les Européens, une vive animosité, bien contraire à tout progrès dans la bonne voie.

Si ces populations, dont le chiffre s'élève, dit-on,

à quatre cent mille âmes, ne se composaient que de Malais, race méchante, ennemie irréconciliable des chrétiens, et sur laquelle jusqu'ici notre civilisation est restée à peu près sans effet; ou bien de Chinois, gens turbulents, qui doivent être d'autant plus surveillés qu'ils sont nombreux, se montrent généralement audacieux dans les émeutes, et toujours impatients du joug; si ces populations, dis-je, ne renfermaient pas d'autres éléments plus dignes d'intérêt, la conduite du gouvernement de Batavia à leur égard pourrait être excusée, et porter moins de préjudice à la réputation de philanthropie à laquelle il n'a pas moins de prétention que celui de Sincapour : mais, sur ces quatre cent mille sujets, plus des deux tiers sont Dayaks, et considérés comme les plus misérables de leur espèce, quoique en relations suivies depuis longtemps avec les Hollandais.

Ces pauvres gens sont hospitaliers, aiment le travail, et ont un caractère assez doux : il serait donc aisé, avec un peu de soin, de les civiliser, et de leur faire abandonner l'abominable coutume de couper des têtes humaines pour en faire des trophées; l'on y parviendrait d'autant plus facilement, qu'ils semblent aimer des maîtres dont le pouvoir les protége contre les déprédations terribles de deux grands chefs dayaks qui, se disputant aujourd'hui, les armes à la main, la possession des provinces du centre de l'île, portent souvent la dévastation jusqu'aux cantons maritimes occupés par les étrangers.

Quels beaux résultats n'auraient pas obtenus les

généralement avec avantage. Or, combien ce trafic, déjà si avantageux pour les maîtres de Batavia, à cause de la quantité d'or et de pierres précieuses qu'il fait tomber dans leurs mains, et du mouvement qu'il entretient dans les ports de Java, ne deviendrait-il pas plus important encore, si les Hollandais pouvaient inspirer aux naturels de Bornéo le goût du travail?

En effet, dans cette belle île les plaines sont d'une fertilité admirable, et les chaînes de montagnes renferment dans leur sein les plus riches mines du monde. De nombreuses et belles rivières, dont les embouchures offrent généralement de sûrs abris aux navigateurs, rendent les communications très-faciles entre les provinces de l'intérieur et les bords de la mer, où déjà on voit arriver chaque année, en grand nombre, les belles pirogues des Dayaks. Jamais il ne règne de mauvais temps sur ces côtes favorisées; le climat y est sain, tempéré, malgré le voisinage de l'équateur : aussi la population y deviendrait-elle considérable en peu de temps, si les nouveaux maîtres du pays s'occupaient davantage de son bien-être, empêchaient les troubles civils auxquels elle se trouve presque constamment livrée, et qui non-seulement s'opposent à ce qu'elle sorte de la profonde misère où elle se trouve plongée, mais encore dégoûtent les émigrants du céleste empire, si nécessaires à la civilisation de ces contrées sous le rapport de l'industrie, de venir s'y établir, comme ils faisaient autrefois.

Une pareille philanthropie de la part des maîtres de Batavia serait d'autant plus opportune, qu'elle ser-

virait à la fois leur commerce, leur puissance, et la cause de l'humanité. En vain le gouvernement de Java entretient sur cette longue étendue de côtes une multitude de petits navires de guerre pour empêcher l'introduction des marchandises prises à Sincapour: ceux-ci, exposés aux attaques incessantes de nombreux pirates armés la plupart du temps par les chefs mêmes du pays, ou à celles non moins dangereuses des pros montés par les Bugis, faisant en même temps le métier de forbans et de contrebandiers; ces petits navires, dis-je, restent presque constamment à l'ancre dans les lieux fortifiés, et ne remplissent par conséquent que d'une manière bien imparfaite la mission dont ils sont chargés; de sorte que chaque année s'accroît le trafic interlope de Bornéo et des îles grandes ou petites de l'est, avec les comptoirs britanniques du détroit.

Telles sont les conséquences du mouvement matériel et moral que la fondation de Sincapour, comme port franc et entrepôt de marchandises européennes, a imprimé aux populations malaises. Toutes ces conséquences sont-elles favorables à la cause de l'humanité? On peut répondre négativement, tant la rivalité de la Hollande avec l'Angleterre, et les moyens qu'elles emploient l'une comme l'autre pour la soutenir, sont peu en rapport avec le but philanthropique qu'elles proclament si haut être celui de leurs efforts. D'abord les mesures arbitraires auxquelles l'administration de Batavia recourt souvent pour nuire à la partie adverse, entretiennent les populations indigènes

dans une constante irritation contre les Européens; ensuite la séduction, la corruption dont on fait souvent usage auprès des chefs, pour obtenir d'eux quelque privilége capable de couvrir d'un voile de légalité les nouvelles mesures fiscales imposées à leurs sujets, rend plus effrénés encore chez ceux-là la passion du gain, ainsi que leur penchant naturel pour l'intrigue et la perfidie. Aussi voit-on la plupart des sultans qui se sont soumis, soit de gré, soit de force, aux exigences politiques ou commerciales du gouvernement de Batavia, et reçoivent à ce titre de fortes pensions, être les premiers à introduire en fraude dans leurs États des marchandises britanniques, dont la vente, confiée par eux aux Bugis exclusivement, devient pour le maître une source d'énormes profits. Or comme les acheteurs cherchent naturellement à se soustraire, par toutes sortes de moyens, aux exigences des vendeurs, tandis que ceux-ci s'efforcent non-seulement de les tenir sous le joug, mais encore d'étendre davantage le cercle de leurs opérations aux dépens des chefs voisins, il arrive que ces pays sont constamment en proie aux dissensions intestines, aux guerres civiles, et par conséquent aux plus horribles dévastations. Alors les côtes fourmillent de pros qui, sous le prétexte donné par leurs équipages aux croiseurs européens de se protéger eux-mêmes contre les attaques de l'ennemi, sont munis de canons et de nombreux matelots, qui les mettent à même d'exercer à la fois le métier de caboteurs et celui de pirates.

Comment, avec un pareil état de choses, notre civilisation pourrait-elle faire des progrès dans Bornéo? comment des naturels si méchants, si misérables, renonceraient-ils aisément au brigandage, à la piraterie, leurs seules ressources pour ainsi dire, et auxquelles ils sont livrés de temps immémorial? En vain les Anglais entretiendront de nombreux steamers armés dans les détroits; en vain leurs missionnaires iront courageusement s'exposer à mille dangers pour éclairer les barbares insulaires de Calamantan et ceux des archipels voisins; jamais ils n'obtiendront de succès tant que les Hollandais, tenant ces contrées en charte privée, si je puis m'exprimer ainsi, empêcheront les étrangers d'y trafiquer librement : seul moyen de faire renaître, parmi les sauvages habitants de ces intéressantes contrées, les éléments de l'ordre social dont elles ont joui, suivant toute apparence, à une époque reculée.

On trouve en effet, assure-t-on, dans les plaines voisines de la mer, et même au fond des immenses forêts dont les hautes terres sont couvertes, des ruines de villes, de temples, dont les dimensions colossales et le style d'architecture rappellent les cités de l'Inde, ainsi que les pagodes consacrées au culte de Wichnou ou de Bouddha.

Quels en furent les fondateurs? comment étaient-ils venus dans ces lieux reculés, et comment en ont-ils disparu? Tel est le problème que les savants n'ont pu jusqu'ici résoudre d'une façon satisfaisante. Il est vrai que les maîtres de Java paraissent s'être beau-

coup plus occupés de tenir les étrangers éloignés de leurs possessions, que de soulever le voile épais qui cache à nos yeux l'histoire de ces antiques régions : mais que les Anglais parviennent à s'établir d'une manière durable à Bornéo-Proper; qu'ils y fondent un nouveau Sincapour; et bientôt se dissipera l'obscurité dans laquelle se trouve plongée depuis tant de siècles une île si intéressante sous tous les rapports. Puissent aussi leurs rivaux, comprenant mieux leurs véritables intérêts, entrer franchement dans cette voie de civilisation où nos voisins les ont devancés, et qui seule peut les conduire aux grandes destinées qui leur semblent réservées dans cette partie de l'Orient! Enfin, disons-le, si l'une et l'autre de ces deux puissances se posent ainsi en véritables civilisatrices des insulaires du grand archipel d'Asie, elles auront acquis le droit de recueillir paisiblement tous les avantages sur lesquels leur commerce doit compter.

Mais pourquoi ne citerions-nous pas l'Espagne, comme un champion digne de prendre part à cette lutte à la fois honorable et lucrative? Tourmentée, affaiblie par les révolutions; sans marine, sans commerce, cette puissance ne pourra sans doute, de longtemps, inquiéter la Hollande ou l'Angleterre dans l'exécution de leurs projets sur Bornéo et sur les archipels voisins : mais n'oublions pas que cette puissance est toujours maîtresse des Philippines; que Luçon, la plus belle colonie du monde après Java, lui appartient sans partage; que les quatre millions de

sujets qu'elle compte dans cette partie du monde sont tous chrétiens catholiques : n'oublions pas non plus que, de son établissement de Samboanga, situé à la côte méridionale de Mendanao, on aperçoit les rivages de Bornéo, et que le gouvernement de Manille est lié avec les divers sultans ou rajas indépendants voisins de ses possessions, surtout avec celui de Solo, par des traités d'amitié ou de commerce; que, de plus, une profonde tranquillité règne parmi ses sujets indiens, sur la soumission et l'attachement desquels elle a d'autant plus droit de compter qu'elle se montre généralement non moins bonne que généreuse à leur égard, et prend soin de les faire protéger, contre les attaques des nombreux pirates malais, par des flottilles bien armées, réunies sous les ordres de braves officiers qui sont parvenus depuis quelques années, à force d'activité et de talent, à garantir les habitants des villages maritimes du pillage et de la captivité, auxquels ils étaient naguère encore si exposés.

La jalouse sollicitude de l'Espagne pour la conservation de ses colonies est connue; nulle part au monde elle n'est aussi forte qu'aux Philippines, seul reste à peu près, il est vrai, du vaste empire de Charles-Quint au delà des mers. Elle ne souffre pas que la moindre atteinte soit portée à ses droits sur le bel archipel dont Magellan lui fit don; et aujourd'hui encore, malgré sa faiblesse, elle repousse énergiquement les prétentions de la puissante Angleterre à la possession de Palawan, ainsi que de la partie septentrionale de Bornéo, et celles que la Hollande affiche

à la suzeraineté de tous les petits groupes situés à l'ouest des Moluques.

Il faut donc s'attendre à ce que notre voisine d'au delà des Pyrénées, quand elle aura repris parmi les puissances maritimes du monde la place qui lui appartient, viendra revendiquer plus sérieusement encore ses droits à la souveraineté politique et commerciale que, dans ce moment, la Grande-Bretagne et la Hollande se disputent sur Bornéo et les beaux archipels circonvoisins.

A ces trois nations qui convoitent également la prééminence dans ces contrées, et auxquelles la propriété des grands établissements situés aux environs assure des chances de succès pour le présent et l'avenir, j'en pourrais ajouter une quatrième. Ce ne sera pas l'Amérique du Nord; à peine quelques-uns de ses navires touchent-ils aux pays malais, dans leur route vers Canton. Je n'irai pas non plus la chercher dans notre partie du monde; car comment admettre qu'il puisse s'y trouver une puissance maritime, autre que celles dont il est question plus haut, qui osât entrer aujourd'hui en rivalité, dans cette partie reculée de l'Orient, avec les maîtres de Batavia ou ceux de Sincapour, ou bien enfin avec ceux de Manille, lesquels non-seulement pourraient au besoin réunir des forces de terre et de mer considérables sur tous les points de ces parages où leurs intérêts seraient menacés, mais encore trouveraient aisément dans la politique ou la diplomatie, comme le prouve suffisamment le massacre deux fois renouvelé de la garnison anglaise de

l'île Balamboagan par les Malais, les moyens de se débarrasser, sans se compromettre, d'un concurrent ancien ou nouveau?

Aussi est-ce en Asie même que je rencontrerai celui-ci; et je nommerai la Chine, qui régna autrefois en souveraine dans la plupart des belles îles occidentales du grand archipel, ainsi que le constatent suffisamment les immenses ruines éparses sur le sol de ces dernières, et dont les nombreux émigrants les ont peuplées de temps immémorial. De quoi donc ne sera pas capable, sous ces divers rapports, une semblable nation dont le vaste territoire est si proche des pays dont la destinée nous occupe en ce moment, quand, sortie tout à fait du sommeil léthargique dans lequel elle était plongée depuis si longtemps, elle viendra réclamer, au nom de la multitude de Chinois établis sur tous les points de ces intéressantes régions, sa part d'influence sur le grand archipel d'Asie?

Toutefois, la lutte n'est engagée encore qu'entre l'Angleterre et la Hollande, entre Sincapour et Batavia. Je n'avais donc qu'à tracer le rôle que chacune de ces deux puissances s'est réservé, et à décrire le théâtre qu'elles ont choisi pour vider leurs débats. Cependant la tâche m'a paru très-difficile, et d'autant plus que, pour la remplir d'une manière satisfaisante, il eût fallu des volumes, tandis que j'ai pu à peine y consacrer un chapitre, tant le cercle de cet ouvrage est étroit : je n'ose donc croire m'en être acquitté d'une manière satisfaisante. Aussi serai-je très-heureux si les personnes sous les yeux desquelles ces pages tom-

beront y trouvent assez de renseignements pour être capables de juger, en connaissance de cause, des événements qui, avant peu, fixeront immanquablement l'attention de l'Europe politique et commerciale sur ces contrées, à peine connues aujourd'hui.

Dans mon précédent voyage autour du monde, j'étais sorti de la mer de Chine en longeant les rivages de Bornéo : cette fois je choisis pour abandonner ces parages le détroit de Banca, que je ne connaissais pas encore, et où je pouvais par conséquent espérer recueillir quelques notions intéressantes pour moi, comme marin ou comme observateur. Nous ne le franchîmes pas sans avoir éprouvé les vents forts et les pluies diluviales qui accompagnent toujours la mousson de N.-E., et auxquels succédèrent, à mesure que la frégate descendit vers le sud, les brises variables, entremêlées de grains violents et de calmes, que les navigateurs rencontrent ordinairement dans le voisinage de l'équateur, et principalement à l'entrée des détroits. Cependant nous n'en prîmes pas moins connaissance de l'archipel des Anambas, dont j'avais fait l'hydrographie sur *la Favorite* huit années auparavant; puis de Pulo-Aor, cette petite île élevée qui sert de point de reconnaissance aux marins qui cherchent l'entrée de Sincapour. Enfin, le 28 décembre 1838, les terres basses et marécageuses qui forment le détroit de Banca parurent devant nous.

Depuis quelques jours cette navigation, au milieu de parages qui m'étaient inconnus, et dont les cartes sont généralement défectueuses, devenait de plus en

plus pénible : nous avions à lutter contre des courants aussi rapides que variables ; souvent d'épaisses brumes nous dérobaient la vue des terres, alors que la frégate se trouvait arrêtée dans sa route par des calmes plats, auxquels succédaient d'une manière subite des grains de vent et de pluie extrêmement pesants. Ces contrariétés me contraignaient fréquemment à laisser tomber l'ancre avant le commencement de la nuit, moment auquel je faisais mouiller d'ordinaire la frégate, dans la crainte que durant l'obscurité elle ne fût portée, malgré mes efforts, sur les écueils dont ces parages sont hérissés. Nous dépassâmes pourtant assez vite les rivages de la vaste île de Bentang, sur laquelle les Hollandais ont fondé, dans leur comptoir de Rhio, afin de faire concurrence à Sincapour, un entrepôt de marchandises, où les caboteurs malais peuvent venir se fournir sans payer de droits. Mais comme les seuls articles d'origine hollandaise y sont reçus en franchise, et que les autres payent des taxes énormes, de même que dans tous les établissements appartenant aux Pays-Bas, il est arrivé que cette place est restée très-peu fréquentée, et que la population de l'île, quoique dépendante des autorités de Batavia, n'a fait presque aucun progrès en civilisation.

Nous longeâmes ensuite à petite distance les bords sauvages de la sombre Lingin, ce repaire de pirates où réside une population audacieuse, féroce, et habituée au désordre par les troubles longs et sanglants auxquels le pays a été en proie il y a quelques années, pendant la lutte de deux concurrents au trône. Cette

lutte se prolongea d'autant plus que les Hollandais et les Anglais y prirent une part active, et, comme on pense bien, dans les partis opposés. Nos voisins firent triompher leur protégé; et, agissant toujours avec leur politique ordinaire, ils donnèrent en même temps asile, à Sincapour, au fils du sultan renversé; de sorte qu'ils exercent une grande influence sur les affaires de Lingin. Mais telle est la stérilité du sol et la pauvreté des habitants, qu'on retrouve ceux-ci, encore à présent, presque aussi méchants et aussi misérables que dans le siècle passé.

Depuis notre départ de Canton, nous avions navigué dans une solitude complète; elle diminua peu à peu quand la frégate approcha du détroit : chaque matin, nous apercevions des navires européens, ainsi qu'un bon nombre de pros, qu'à leurs fortes dimensions, à leur bonne tenue, à leurs nombreux équipages, je reconnaissais aisément pour des navires bugis. Quoique montés par des hommes déterminés qui, préférant la mort à l'esclavage, ne se rendent jamais, et auxquels par conséquent les forbans osent rarement s'attaquer, ils naviguaient de conserve, afin probablement de traverser ces parages dangereux avec plus de sécurité. La plupart venaient sans doute de Sincapour, et retournaient aux îles de l'Est; traversée fort longue pour des marins aussi ignorants en hydrographie, et durant laquelle beaucoup d'entre eux se perdent sur les mille récifs dont ces mers sont parsemées : de sorte que si le comptoir anglais, nouvellement fondé à Bornéo-Proper, continue à pros-

pérer, la majeure partie des pros marchands des îles orientales du grand archipel d'Asie en prendront, suivant toute apparence, la route pour venir s'y approvisionner.

Le nombre de nos compagnons de route s'accrut de plus en plus à mesure que nous dépassâmes les rivages de Bornéo. Parmi eux figuraient de beaux navires des Pays-Bas, faisant échelle dans les divers établissements sur lesquels nous apercevions les couleurs de leur nation. Sur la droite, s'étendaient les côtes basses, noyées et solitaires de Sumatra; une verdure sombre et triste les couvre jusqu'auprès de la mer, et son uniformité n'est interrompue que par les embouchures d'une foule de rivières qui servent d'abri aux pirates, et dont la plus considérable conduit à la ville de Palembang, tombée depuis quelques années au pouvoir des maîtres de Java.

Banca, que nous laissions sur la gauche, nous offrait une perspective aussi peu agréable : ses bords sont également boisés et marécageux ; on n'y trouve pas un seul endroit habité, à l'exception du bourg de Mentow, où se tiennent ordinairement le sultan et le résident hollandais, lorsque toutefois l'affreuse insalubrité du pays ne les contraint pas de se réfugier à Palembang, de l'autre côté du détroit. Pourtant cette île n'en produit pas moins en abondance l'étain le plus estimé du monde, et que les habitants retirent presque sans peine du sein de la terre, tant les mines sont aisées à exploiter. Les Hollandais se sont fait céder par le sultan le monopole du com-

merce de cette unique production de l'île, au grand détriment des pauvres insulaires, dont cette branche d'industrie forme le seul moyen d'existence, vu la stérilité du territoire : ajoutons que le climat se montre tellement malsain à certaines époques de l'année, que les bestiaux même ne peuvent le supporter impunément. Aussi la contrebande de l'étain s'y fait-elle d'une façon très-active, malgré les navires de guerre constamment employés à la réprimer, et dont nous vîmes plusieurs en croisière dans les environs.

Cette population n'est donc pas heureuse, et pourtant on la dit considérable, et composée principalement de Chinois entreprenants, industrieux, et que l'amour du gain rend capables des plus grands sacrifices. Leur séjour me semblait d'une tristesse affreuse : pas un monticule, pas un bouquet d'arbres ne rompaient l'aspect uniforme de cette plaine, revêtue d'une verdure pâle et clair-semée. Aucun bateau de pêche, aucune pirogue ne paraissaient sur le rivage ; partout régnait une solitude profonde; les oiseaux même semblaient avoir fui ces bords empestés. C'est à peine si quelque mouette, quelque goëland, arrivant le soir de la haute mer, venaient s'abriter pour la nuit dans les massifs de palétuviers qui couvraient ces rives marécageuses, et d'où s'échappaient, après le coucher du soleil, des nuées de moustiques par lesquels la frégate se trouvait envahie dès qu'elle laissait tomber l'ancre, pour attendre le lendemain.

Pendant le jour même, nous ne naviguions que la

sonde à la main, et le plus souvent à la merci de courants dont je ne pouvais apprécier ni la force ni la direction, tant chacune de ces pointes longues et basses, que nous doublions avec peine, les faisait varier brusquement. D'un autre côté, les brises se montraient toujours faibles et inconstantes, surtout après les grains violents et les torrents de pluie qui régulièrement venaient nous assaillir chaque après-midi, et me contraignaient parfois de faire mouiller subitement notre navire, dans la crainte de le voir entraîné sur les écueils. Aussi n'avancions-nous que fort difficilement. Combien les journées s'écoulaient lentement pour moi, exposé comme je l'étais à un soleil brûlant, et en proie à des anxiétés continuelles! Mon corps et mon esprit se trouvaient également épuisés quand le soir était venu. Les nuits ne me paraissaient pas moins fatigantes, par l'étouffante pesanteur de l'atmosphère; les rêves de mon imagination, échauffée par tant de pénibles émotions, par tant de soucis, troublaient constamment mon sommeil. Enfin nous arrivâmes sans accident à la sortie du détroit; nous donnâmes, en assez nombreuse compagnie, dans une passe étroite, difficile, où pendant quelques instants *l'Artémise* n'eut qu'un mètre d'eau tout au plus, et un fond de roches sous la quille. Elle la franchit heureusement, et faisait route sous toutes voiles pour Batavia le 28 novembre, un peu avant midi. Quatre jours après, au matin, nous aperçûmes la métropole des possessions hollandaises en Asie.

Autour de nous s'offraient plusieurs groupes de pe-

tites îles, dont la riante verdure produisait un gracieux effet; mais nous reconnûmes bientôt, non sans quelques regrets, qu'elles étaient désertes, et probablement condamnées à rester bien longtemps encore dans cet état, tant les pirates dont ces parages fourmillent inspirent de terreur aux habitants des côtes voisines et même aux pilotes, qui n'osent venir un peu au large à la rencontre des navires. Nous étions déjà à l'entrée de la rade de Batavia, que pas un d'entre eux n'avait encore paru. Heureusement je fus tiré d'embarras par le capitaine d'un navire français dont nous avions distingué, non sans plaisir, le pavillon flottant au milieu de ceux d'une foule de navires étrangers. Ce capitaine vint à bord, conduit par le gendre de notre consul, M. Borel, mon ancienne connaissance de Tourane, et dont les lecteurs de *la Favorite* n'auront peut-être pas oublié le nom. Grâce aux bons soins de ces messieurs, *l'Artémise* put assez promptement laisser tomber l'ancre auprès d'un brick de guerre portant le pavillon d'amiral hollandais; et avant le coucher du soleil nous avions échangé les saluts d'usage avec la rade et les forts.

CHAPITRE XX.

ARRIVÉE A BATAVIA. — DESCRIPTION DE CETTE VILLE. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'ÉTAT ACTUEL DE JAVA SOUS LES DIVERS RAPPORTS DE LA POLITIQUE, DU COMMERCE ET DE L'AGRICULTURE. — DÉPART POUR LES TERRES AUSTRALES.

De tous les établissements fondés en Asie par les Européens et existant encore, Batavia est, sans contredit, celui dont le nom rappelle le plus d'anciens souvenirs de richesse et de grandeur : quelques-uns, comme Ormus, Bender-Abbas et Goa, qui furent plus puissants et jouirent d'une plus grande renommée, ne sont actuellement que des monceaux de ruines abandonnées; d'autres, parmi lesquels Calcutta, Madras et Bombay tiennent le premier rang, ont atteint, il est vrai, de nos jours un degré de splendeur vraiment prodigieux; mais ces magnifiques cités n'étaient encore pour la plupart que des bourgades vers le milieu du siècle dernier, alors que depuis longtemps la métropole des Indes néerlandaises régnait en souveraine sur le grand archipel d'Asie, et jetait un éclat non moins vif que celui dont il brille à présent.

Mais, avant d'atteindre à ce haut degré de prospérité, Batavia eut à lutter durant bien des années contre

la haine jalouse des nations de Java, sur le territoire desquelles les Hollandais vinrent s'établir au milieu du XVIe siècle, après en avoir chassé les Portugais dégénérés. Ils trouvèrent cette belle île déchue de son ancienne splendeur, et en proie aux guerres continuelles que se faisaient depuis deux cents ans les indigènes, pour s'arracher les uns aux autres les lambeaux des vastes États du puissant empereur de Madjapahit, celui-là même qui, après avoir régné sur Java tout entière, et compté parmi ses tributaires les souverains de Sumatra, de Bornéo et des Moluques, perdit à la fois, dit-on, en 1400, le trône et la vie au milieu des ruines de sa capitale, saccagée par des vassaux révoltés. Les Hollandais profitèrent si bien de ces discordes civiles, qu'en 1540 ils étaient déjà possesseurs, par suite de concessions obtenues de gré ou de force par les souverains du pays, de plusieurs vastes provinces situées à l'extrémité occidentale de l'île, et sur les rivages desquelles, au fond d'une baie magnifique, ils élevèrent cette ville, à qui de si brillantes destinées étaient réservées. En effet, Batavia grandit rapidement, et son port devint bientôt le rendez-vous des flottes nombreuses parties de la métropole, chargées de marchandises d'Europe, qui furent échangées avec des profits incalculables contre les précieuses épices de Ceylan et des Moluques, alors conquises, et contre les riches productions des îles de la Sonde.

Les Portugais, qui avaient élevé leur puissance dans ces contrées sur de sanglants triomphes, purent natu-

rellement croire que la terreur de leurs armes suffirait pour lui assurer une longue durée. Que reste-t-il aujourd'hui de tant de victoires, de tant de sang répandu? Beaucoup de ruines, et un souvenir à peu près oublié. Les Hollandais, au contraire, se montrèrent très-peu passionnés pour la gloire des combats; ils cherchaient des avantages plus solides, plus lucratifs, ceux que procure le commerce : ils les trouveront en déployant dans leurs opérations une persévérance, une sagesse, et même au besoin une énergie vraiment admirables. C'est ainsi qu'ils sont parvenus à faire jouer à leur patrie, pendant longtemps, le premier rôle en Asie, et à lui conserver jusqu'à ce jour, malgré les révolutions, malgré l'infériorité politique où elle est tombée en Europe depuis la fin du siècle dernier, à lui conserver, dis-je, une des plus belles colonies du monde, quand la France et l'Espagne se trouvent presque entièrement dépouillées de leurs possessions au delà des mers.

N'est-ce pas un tableau bien intéressant, non moins pour l'historien que pour le voyageur à ces bords lointains, que celui offert de nos jours par cette petite nation, qui, malgré le peu d'importance numérique de ses forces de terre ou de mer, malgré le mauvais état de ses finances, défend pied à pied, et non sans succès, les intérêts de son commerce et de sa domination en Asie contre la malveillance jalouse de l'Angleterre; et qui de plus, poursuivant, sans peur de mécontenter sa redoutable rivale, et comme sûre de son bon droit, la ligne politique qui convient le mieux à

sa prospérité, augmente sans cesse, aux dépens des princes malais, ses possessions dans le grand archipel d'Asie?

Je ne ferai point ici l'historique de la domination hollandaise à Java et sur les terres voisines de celle-ci; j'ai traité assez longuement ce sujet dans la relation du voyage de *la Favorite*, dont cet ouvrage peut être considéré comme une sorte de complément : je me bornerai donc à prier le lecteur de parcourir le troisième volume de cette relation, dans le cas où il désirerait savoir comment les Hollandais sont parvenus à soumettre à leur joug, non-seulement Java tout entière, mais encore les principales îles de la Sonde; quelles guerres sanglantes ils ont eu à soutenir contre les indigènes, et combien de formidables insurrections sont venues, à plusieurs reprises, arrêter momentanément les progrès de la colonie jusqu'en 1830, époque où elle est entrée, on peut le dire, dans une nouvelle ère de splendeur. Cependant, pour bien faire comprendre comment cette ère de splendeur a été amenée, il faut nécessairement que je remonte un peu dans le passé, que j'indique quelles anomalies a subies cette belle propriété des Pays-Bas sous les rapports du commerce, des finances et surtout de l'agriculture, avant de devenir ce qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire, une source de richesses pour la métropole, et son principal soutien.

Suivant les principes d'économie politique heureusement abandonnés aujourd'hui, mais considérés

encore à cette époque comme les meilleurs, le soin de conserver ou même d'accroître les possessions hollandaises en Orient, et le droit d'en exploiter le monopole commercial, fut confié à une compagnie que formèrent, sous le patronage du gouvernement, les principaux capitalistes d'Amsterdam, bien peu de temps après l'année où, par ces audacieuses entreprises, Houtmann ouvrit aux armateurs de son pays, chassés de Lisbonne par Philippe II, alors maître du Portugal, la route des plus belles contrées de l'Asie.

Les affaires de cette compagnie, dirigées avec non moins d'ordre que d'activité par des hommes sages, économes, capables, assez désintéressés pour se contenter de modestes appointements, prospérèrent d'abord, et enrichirent à la fois la métropole et les membres de l'association; mais bientôt, chez les principaux agents, le goût du luxe et des fortunes rapides remplaça la simplicité, la probité hollandaises; de sorte que, dès 1730, la compagnie se trouvait endettée de 33 millions de francs; quarante années plus tard, de cinq fois cette somme. Enfin, en 1795, à l'époque où elle fut dissoute, par suite des révolutions auxquelles les Pays-Bas tombèrent en proie, sa dette montait à la somme énorme de 226 millions.

Quand la colonie passa momentanément sous l'administration française, le désordre était à son comble; les employés supérieurs et inférieurs se livraient généralement aux plus criantes concussions, et pressuraient à leur profit les populations indigènes de la manière la plus révoltante. Le général Dandels, nommé

gnie d'Amsterdam; des gouverneurs choisis par le souverain lui-même vinrent successivement diriger, et presque tous avec succès, les affaires de Java; y firent régner la paix, l'ordre, et une économie remarquable dans les diverses branches de l'administration. Comme, d'un autre côté, traités doucement et avec justice, les indigènes reprirent peu à peu l'ancien joug et s'adonnèrent aux cultures, les revenus s'accrurent au point d'égaler les dépenses durant la période de 1817 à 1824.

Nonobstant ces heureux résultats, la position financière de la colonie ne s'amenda pas d'une façon sensible; l'ancienne dette ne diminua nullement; et même le gouvernement ayant été entraîné dans des luttes opiniâtres contre plusieurs princes indépendants, entre autres contre le fameux Niepo-Negoro, se vit dans la pénible nécessité de contracter des emprunts à des conditions extrêmement onéreuses, tant aux Indes britanniques qu'en Europe, pour subvenir aux frais de ces diverses guerres, qui ont englouti des sommes immenses, et coûté la vie, dit-on, à une foule de soldats blancs et à plus de deux cent mille Javanais.

Quoique les maîtres de Batavia eussent été partout vainqueurs, et se fussent adjugé, comme dédommagement de leurs dépenses, les plus belles provinces de l'île, on pourrait croire qu'une pareille secousse comprima pour longtemps encore l'essor de la colonie vers de plus belles destinées. Il n'en fut rien: cette secousse, au contraire, en fit mieux connaître les ressources; contraignit l'administration à sortir tout

à fait de la mauvaise voie qu'elle avait suivie si longtemps; enfin, attira d'une manière sérieuse l'attention des hommes d'État de Hollande sur Java, où dès ce moment, ainsi que nous allons le voir plus bas, les choses s'améliorèrent d'une façon remarquable.

Après le commerce des épices, la principale source de richesses pour la compagnie d'Amsterdam avait été l'impôt qu'à titre de souveraine elle prélevait sur les produits du sol dans ses possessions. Cependant elle ne paraît pas avoir songé sérieusement que cette branche de revenus fût susceptible d'accroissements moyennant quelques modifications introduites dans les cultures, jusqu'à l'époque où, vers le milieu du siècle dernier, les cafés ayant considérablement augmenté de valeur sur les marchés d'Europe, elle contraignit chaque laboureur indigène, établi sur ses domaines, à planter un nombre assez considérable de ces arbustes précieux, dont les récoltes devaient lui être livrées, non pas à un prix équitable, comme semblait le conseiller l'intérêt même de la mesure, mais à un taux extrêmement bas : aussi cette compagnie, tout en devenant pour les pauvres cultivateurs une nouvelle cause de vexations, ne produisit presque aucun des avantages financiers qu'on en attendait : toutefois elle donna assez de bénéfices pour montrer que, appliquée avec sagesse, discernement, et surtout avec libéralisme, elle pouvait devenir pour le fisc une mine inépuisable de profits.

Cette leçon de l'expérience ne pouvait être perdue pour les gens de mérite qui furent chargés, plus tard,

des destinées de la colonie. Dès avant 1830, quelques-uns d'entre eux avaient soumis au cabinet de la Haye des plans d'après lesquels l'agriculture pouvait devenir, moyennant des encouragements, une source inépuisable de revenus publics, et même faire revivre le commerce maritime de la métropole, alors dans un état complet de stagnation. Le baron Van der Cappel, homme d'État distingué sous tous les rapports, qui gouverna Java pendant plusieurs années avec autant de succès que de talent; le général Van der Bosch, non moins bon administrateur que brave militaire, ainsi qu'il le prouva bientôt comme gouverneur général de l'île, et quelques autres hauts fonctionnaires également très-capables, quoique d'un rang moins élevé, adressèrent au roi de Hollande de nombreux mémoires sur ce sujet, et usèrent de leur crédit auprès du souverain pour amener peu à peu le conseil des Indes à sortir de l'espèce d'ornière administrative dans laquelle il s'était traîné jusqu'alors. Mais celui-ci, ainsi que ses partisans, champions déclarés des vieux usages, et sans doute aussi de bien des intérêts privés, ne cédèrent pas, sans avoir longtemps combattu, aux innovateurs, qui probablement ne seraient pas sortis victorieux de la lutte, si le vieux roi, auquel une profonde expérience des affaires fit voir bientôt dans le projet présenté un sûr moyen de grossir son trésor particulier, n'eût pris ouvertement leur parti, et adopté les plans soumis à sa sanction; mais non cependant sans avoir fait subir à ces derniers quelques notables modifications dans ce qu'ils avaient, selon lui, de

trop favorable aux populations indigènes ou bien aux étrangers.

Par suite de ce nouveau mode d'administration, un changement complet, immense, s'opéra dans les principales branches du service public à Java. Jusqu'à cette époque les revenus du fisc ne s'étaient guère composés, sauf les faibles récoltes des plantations de café dont j'ai parlé plus haut, que du cinquième du produit des terres; deux sources de revenus qui auraient pu devenir très-abondantes, si plusieurs causes ne s'y étaient opposées, et parmi lesquelles j'en citerai trois de préférence, comme majeures: d'abord le découragement de la population des campagnes, ruinée par les taxes, non moins que par les guerres qui se succédèrent de 1814 à 1830; puis les difficultés qu'elle rencontrait à écouler ses denrées; enfin, le manque de capitaux qui se faisait sentir dans la colonie. La première de ces causes pouvait disparaître sous l'influence de la paix et d'une bonne administration; quant aux deux autres, elles se rattachaient trop intimement à la solution de questions politiques ou commerciales de la plus haute importance touchant les intérêts de la métropole, pour être aisément annulées.

En effet, pour que la Hollande trouvât des avantages à l'accroissement des productions de Java, il était absolument nécessaire qu'elle assurât à ces dernières un débouché convenable; autrement les naturels, manquant d'acquéreurs pour leurs denrées coloniales, auraient bientôt abandonné ce genre de culture,

pour lequel ils ont montré jusqu'à présent cette sorte d'éloignement que témoignent, en général, les populations des campagnes pour les innovations agricoles. De plus, il fallait, pour payer ces denrées, des objets d'échange fournis par ses manufactures, ou bien des capitaux : or, les uns comme les autres manquaient également. Pour obvier à ces inconvénients, le baron Van der Cappel, se montrant en cela plus éclairé que la plupart des hommes d'État ses compatriotes, proposait de rendre les cultures libres, de permettre l'exportation des récoltes, et l'introduction des marchandises étrangères par les navires de toutes les nations, moyennant des droits modérés. Si l'on eût adopté cette opinion, marquée au coin d'un noble libéralisme, Batavia fût devenue immanquablement un des premiers marchés de l'Indo-Chine; mais aussi, dans ce cas, la Hollande ne devait-elle pas craindre que la métropole de ses établissements aux Indes, ainsi livrée au commerce libre, dont les fluctuations ou les caprices ont causé tant de révolutions en Asie, ne compromît sa prospérité, et ne devînt ensuite la proie des négociants anglais, lesquels s'y portant en foule, munis comme toujours d'immenses capitaux, auraient fini par exploiter le pays au profit des manufactures et du négoce de leur patrie?

Or, à l'époque dont je parle, la Belgique n'avait pas encore secoué le joug des nouveaux maîtres que lui avaient donnés les traités de 1814; ses fabriques étaient en voie de progrès, et pouvaient fournir à la

fois aux besoins des Pays-Bas et de leurs colonies: les abandonner ainsi, sans droits protecteurs, à l'écrasante concurrence de l'industrie britannique, n'était-ce pas les ruiner, en leur enlevant le débouché toujours croissant qu'elles trouvaient aux Indes néerlandaises, et par conséquent sacrifier la marine hollandaise, qui n'avait guère d'autre ressource, dans la détresse où elle se trouvait alors, que le transport des marchandises entre la métropole et ses possessions d'outre-mer?

De semblables considérations devaient naturellement sembler trop justes, trop concluantes pour être négligées par une population active, industrieuse, vouée par besoin au commerce maritime, seule source de prospérité pour elle, et chez laquelle on trouve encore dans toute sa force cet égoïsme national, cet amour exclusif du pays, qui peut être considéré comme la vertu des petites nations, et qui a conservé aux indomptables Bataves leur indépendance, malgré bien des guerres désastreuses et de grandes révolutions.

Il n'est donc pas étonnant que la cour de la Haye ait préféré au système du baron Van der Cappel celui du général Van der Bosch, lequel, moins libéral sans doute, puisqu'il conservait les choses sur l'ancien pied quant au commerce étranger, était mieux approprié que l'autre aux besoins du pays. Aussi l'auteur fut-il chargé, en 1830, de mettre lui-même ses plans à exécution, comme gouverneur général des Indes néerlandaises; et c'est à lui que revient, presque

entièrement, l'honneur des progrès étonnants que la colonie de Java a faits depuis cette époque.

Toutefois le gouvernement hollandais, fidèle à ses anciennes habitudes, ne marcha que lentement et avec beaucoup de précaution dans cette nouvelle voie; et il eut parfaitement raison, car le nouvel ordre, quoique très-avantageux à la population native, ne pouvait s'établir que peu à peu, tant le joug de l'arbitraire qui pesait depuis si longtemps sur cette dernière, et principalement sur la classe des laboureurs, l'avait rendue défiante, et peu susceptible de comprendre les projets conçus en sa faveur. D'un autre côté, il était à craindre que si, traitée plus libéralement que par le passé, on lui accordait la liberté des cultures, elle ne s'abandonnât à l'oisiveté, voire même au désordre, et ne compromît ainsi une des plus importantes branches de revenus de la colonie.

Le général Van der Bosch sut éviter ces divers écueils : les cultivateurs ne furent pas émancipés, et restèrent soumis aux mêmes conditions de travail et à la même surveillance des autorités indigènes; mais il détruisit d'une main ferme tous les abus dont ils étaient les victimes. L'ordre, la plus parfaite équité s'établirent promptement dans la levée des impôts; les exactions cessèrent si complétement, que l'administration de Java peut être considérée aujourd'hui, à juste titre, comme un modèle en ce genre, sous le rapport de la tenue, de l'activité et de la probité de ses agents.

C'était beaucoup; et pourtant la tâche n'était qu'à

moitié terminée, puisqu'il fallait accomplir à la fois deux choses difficiles et, de plus, complétement opposées : d'une part, diminuer les taxes qui pesaient lourdement sur les classes agricoles, seul moyen de les tirer de la misère profonde où elles étaient plongées, et de les encourager au travail; de l'autre, accroître les rentes annuelles du fisc, afin de satisfaire aux exigences incessantes de la métropole, qui comptait sur les revenus de la colonie pour sortir des graves embarras financiers où elle se trouvait en ce moment. Le sage auteur du nouveau système parvint à tout concilier, comme pourra en juger le lecteur quand je lui aurai expliqué, autant que les bornes étroites de cet ouvrage me le permettront, les immenses profits de toutes sortes que la Hollande tire aujourd'hui de la possession de Java, et combien la population indigène de cette île a gagné, sous tous les rapports, depuis environ dix années.

Nous avons vu plus haut que le gouvernement néerlandais, s'étant mis au lieu et place des souverains du pays dans toutes leurs prérogatives, se trouvait par conséquent propriétaire du sol, et, à ce titre, avait droit à une partie plus ou moins grande des récoltes, suivant le genre des cultures, la fertilité de la terre, ou la facilité de l'irrigation.

Cette taxe, qui frappe les fermiers dans les productions de leurs champs, atteint également, mais d'une autre façon, cette classe nombreuse du personnel des campagnes, vivant uniquement de son travail quotidien. Ces pauvres gens doivent au fisc un cinquième

de leur temps, c'est-à-dire, soixante jours de l'année, lesquels sont employés, sous la surveillance de l'autorité indigène, à cultiver les terres non affermées appartenant à l'État. C'est ce moyen important de production, que les abus, la misère et le découragement auxquels les paysans étaient en proie, tendaient sans cesse à affaiblir, dont le général Van der Bosch parvint à tirer un parti prodigieux, au profit du trésor public et des habitants agricoles.

Le sucre et le café, ces deux principaux articles d'exportation, dont la colonie aurait dû fournir des quantités immenses, vu l'étendue presque sans bornes des districts où ces précieuses denrées sont récoltées, n'avaient figuré encore que pour un chiffre peu élevé sur les marchés de la métropole, faute d'usines bien installées, ou bien manque d'aptitude convenable pour de semblables cultures chez les naturels. Il fallait donc à la fois, pour atteindre le but vers lequel on tendait, c'est-à-dire l'accroissement des revenus, éclairer une population plongée dans l'ignorance, imbue d'une foule de préjugés contraires aux innovations, et créer dans cette contrée, où les premiers éléments de nos arts mécaniques étaient tout à fait inconnus, une multitude d'établissements, non moins difficiles à organiser que dispendieux à fonder.

Tous ces obstacles, que la plupart des hommes d'État de Hollande, initiés à l'administration de Java, considéraient comme invincibles, furent cependant heureusement surmontés; mais non sans une opposition presque aussi longue que vive de la part de gens

qu'effrayaient les dépenses énormes nécessitées par la mise à exécution du nouveau système, et cela au moment même, disaient-ils, où celui-ci allait tarir pour longtemps, sinon pour toujours, l'unique source de richesse à laquelle pût puiser la métropole, alors très-obérée. Mais le vieux roi, montrant une noble confiance dans le baron Van der Cappel, le général Van der Bosch, ainsi que dans plusieurs autres de ses conseillers, hommes également distingués par leurs talents et par leurs vues élevées en économie politique, donna un assentiment complet aux réformes, qui, dès ce moment, marchèrent à grands pas vers leur accomplissement.

D'abord, toutes les terres où le sucre était cultivé furent divisées en lots plus ou moins étendus, suivant les exigences des localités sous le rapport de l'exploitation; et les paysans des villages environnants durent les faire valoir, sous la direction immédiate de leurs chefs, en y employant les soixante jours de travail qu'ils devaient à l'État. De plus, et pour les encourager à concourir activement au succès de cette mesure on leur promit que ceux d'entre eux qui affermeraient des terres pour y planter des cannes à sucre recevraient des encouragements considérables, et trouveraient un débouché sûr et lucratif de leurs récoltes privées. Pour tenir cette promesse, de l'exécution de laquelle dépendait le succès de la réforme, voici la mesure hardie à laquelle eut recours le général Van der Bosch :

La récolte de chacun des lots de terre dont j'ai

parlé plus haut fut concédée, pour vingt années consécutives, à d'anciens fonctionnaires civils ou militaires, à la condition expresse de construire les usines et autres bâtiments nécessaires à des sucreries, et d'en livrer ensuite les produits à un prix fixé dans l'acte de concession; de plus, ils s'engageaient à déposer une certaine somme au trésor public, comme garantie de l'exécution du contrat : mais, d'un autre côté, comme les frais de formation de semblables établissements devaient être nécessairement très-considérables, et tout à fait au-dessus des moyens financiers de la plupart des concessionnaires, le gouvernement vint libéralement au secours de ces derniers, et leur avança des capitaux suffisants, afin qu'ils pussent commencer sur-le-champ les exploitations.

Comme on devait s'y attendre, ces exploitations ne firent d'abord que de lents progrès, tellement les naturels et même les Européens, habitués à être victimes des combinaisons fiscales de l'administration, montrèrent de défiance pour celle dans laquelle on voulait les faire s'engager : mais la sagesse, la persévérance, et surtout la réputation de droiture du capitaine général, détruisirent en peu de temps ce mauvais sentiment; au point que les demandes de concessions allant sans cesse en croissant, l'autorité se vit contrainte, pour échapper à tout reproche de partialité, de mettre ces dernières aux enchères, acceptant ainsi pour adjudicataires toutes les personnes qui offraient des conditions suffisantes de solvabilité.

Elle obtint, du reste, à la faveur de cette concurrence, des rabais considérables sur les prix auxquels les sucres devaient lui être livrés pour ses magasins.

D'un autre côté, les cultivateurs indigènes, qui d'abord semblaient fort peu disposés à profiter des avantages que le nouvel ordre de choses leur offrait, changèrent peu à peu de conduite, à mesure que celui-ci, portant ses fruits, amena chez eux une aisance qui leur était tout à fait inconnue auparavant; en sorte que les habitants des cantons qui s'étaient montrés les plus contraires au nouveau mode de culture demandent aujourd'hui, à grands cris, que les terres sur lesquelles ils vivent soient mises en adjudication; et, bien mieux encore, ils aident dans leurs recherches, les agents du gouvernement, ou même les simples particuliers, qui étudient la contrée pour découvrir les terrains susceptibles d'être affectés aux sucreries. On peut donc assurer, sans crainte de se tromper, que le système actuel est profitable à toutes les classes de la population des campagnes.

En effet, le fermier ou le simple cultivateur n'est nullement soumis au joug des propriétaires d'usines, avec lesquels il n'a de relations que lorsqu'il porte ses cannes au moulin; et le gouvernement veille soigneusement à ce que la plus exacte justice règne dans les transactions entre les parties. Ainsi, par exemple, en conséquence des réclamations portées par les laboureurs contre le mode de payer les cannes au poids, comme lésant leurs intérêts, il a été décidé que dorénavant celles-ci seraient payées suivant leur pro-

duit en sucre, et que la valeur en numéraire, déposée entre les mains de l'autorité indigène désignée à cet effet par l'administrateur de la présidence, reviendrait à qui de droit, après avoir été toutefois diminuée du montant de quelques petites taxes locales, et de la part que le fisc prélève sur les productions du sol.

Pour les concessions de terrains à café, les choses se passent à peu près de la même façon: ils sont cultivés par les paysans au taux de soixante journées par an et par homme, toujours sous la direction des autorités natives; et, de même encore, le concessionnaire est obligé de déposer dans les magasins de l'État, au prix fixé par lui lors des enchères, une quantité de denrées plus ou moins forte, suivant la surface des plantations. Dans le cas où, séduit par les faveurs que l'administration accorde aux gens qui étendent ces dernières aux dépens des cantons en friche, entre autres celle de ne pas payer durant cinq années de taxes territoriales, il augmentait ses cultures; dans ce cas, dis-je, les ouvriers employés par lui sont à sa solde, sous sa direction, mais peuvent le quitter dès que l'envie leur en prend; garantie suffisante contre toute espèce de vexations. Ce même concessionnaire jouit en outre du privilége, quand il a payé au fisc son contingent de café déterminé par le contrat, de disposer comme il l'entend du surplus de sa récolte. Toutefois, soumis aux mêmes charges que les fabricants de sucre, il perd à la fois son cautionnement et son privilége, s'il ne remplit pas

exactement les conditions de son marché, qui autrement doit durer vingt années, au bout desquelles les plantations et les bâtiments d'exploitation reviennent à l'État.

Ces conditions, toutes sévères qu'elles paraîtront, n'empêchèrent cependant pas la vogue des concessions d'aller toujours en croissant; et, grâce non-seulement aux avances de fonds faites aux spéculateurs par le trésor public ou par la banque nouvellement établie à Batavia, mais encore à la facilité que l'administration, séduite par l'appât des forts rabais obtenus aux enchères, finit par montrer dans le choix des adjudicataires, ces concessions se multiplièrent à tel point, que, peu d'années seulement après 1830, Java fournissait déjà à l'exportation une quantité énorme de diverses productions, au nombre desquelles je citerai l'indigo, dont la culture avait suivi le mouvement d'ascension de celle du sucre et du café.

Ce résultat était bien beau; cependant la moitié seulement du problème se trouvait résolue : en effet, il fallait ouvrir des débouchés convenables à cette masse de denrées coloniales qui chaque année venaient s'entasser sur les marchés de Batavia. On en trouva, et le but parut complétement atteint, quoique cette fois encore les anciennes traditions, c'est-à-dire, les prohibitions et le monopole, eussent prévalu sur les nouveaux principes d'économie commerciale. L'avenir seul prouvera jusqu'à quel point cette solution était la meilleure.

Afin de mettre les lecteurs plus à même d'en juger, je retracerai ici quelques-unes des anomalies qu'a subies le commerce maritime de Java depuis 1814.

Dès l'année 1819, le souverain de la Hollande, qui considérait Java comme une propriété de la couronne, et par conséquent portait un vif intérêt à sa prospérité, engagea les principaux capitalistes du royaume à former, sous le nom de Maats-Chappy, et dans le but d'exploiter le commerce des Indes néerlandaises, une compagnie à laquelle il accorda de grands priviléges, et dont le capital, de plus de cent millions, fut en partie fourni par lui.

A cette époque, de même qu'aujourd'hui, toutes les marchandises étrangères, principalement les étoffes de laine ou de coton, étaient frappées, à leur introduction dans les possessions des Pays-Bas en Asie, de droits équivalant à une prohibition. La nouvelle compagnie n'eut donc aucune concurrence sérieuse à redouter de ce côté; et comme elle était investie du double privilége de transporter, sur ses navires dans la colonie, tous les approvisionnements expédiés chaque année par le gouvernement aux divers services publics, et de rapporter en Europe cette masse de denrées coloniales provenant des taxes sur les terres et des propriétés de l'État, dont les magasins du fisc étaient toujours pleins, le monopole du commerce hollandais dans le grand archipel d'Asie tomba bientôt entre ses mains; et cela d'autant mieux que les autorités s'empressèrent, comme on pense bien,

de lever tous les obstacles que ses agents pouvaient rencontrer dans leurs opérations.

En Angleterre ou en France, un pareil état de choses eût paru intolérable; en Hollande, il n'excita presque aucune réclamation, tant il se trouva conforme, à cette époque, aux intérêts et à la manière de penser de la nation. Celle-ci voyait alors avec découragement sa marine marchande et son industrie manufacturière languir dans l'abandon; mais bientôt, grâce à la nouvelle institution, elles se ranimèrent comme par enchantement. D'une part, la Maats-Chappy ne put introduire aux colonies que des produits nationaux (alors la Belgique faisait partie du royaume); de l'autre, il lui fut défendu de se servir, pour les y transporter, de navires qui n'eussent pas été construits et armés dans les ports des Provinces-Unies. Des primes de tous genres prodiguées aux armateurs les encouragèrent à augmenter le nombre de leurs bâtiments: aussi Batavia reçut-elle bientôt de la métropole une foule de superbes trois-mâts, remarquables non moins par une bonne tenue que par l'élégance de leur construction, et qui, frétés avantageusement par la Compagnie pour faire plusieurs voyages, apportaient de riches cargaisons composées uniquement d'articles nationaux, et remportaient des denrées coloniales, lesquelles, rendues sur les marchés d'Amsterdam, de Rotterdam et de Middelbourg, allaient ensuite se répandre dans le nord de l'Europe, où elles trouvaient de nombreux consommateurs. Les manufacturiers ne furent pas moins généreusement

traités; ils obtinrent aisément des avances de capitaux, et bientôt leurs ateliers purent à peine suffire aux commandes pour Java. De sorte qu'en moins de dix années la Compagnie était parvenue à donner, tout en faisant bien ses propres affaires, une impulsion vraiment extraordinaire à tous les genres d'industrie.

Notre révolution de 1830, en faisant surgir un nouveau trône à Bruxelles, enleva au souverain des Pays-Bas la plus belle partie de son royaume, celle dont les manufactures fournissaient principalement aux besoins des populations javanaises.

Le moment était critique; et le gouvernement, privé du secours de l'industrie des Belges, devenus pour lui des rivaux, sinon des ennemis, aurait été contraint d'ouvrir les ports de ses colonies aux marchandises étrangères, et de renoncer pour les Provinces-Unies au monopole commercial qu'elles exerçaient sur le grand archipel d'Asie, si la Maats-Chappy ne fût venue encore à son aide. Elle redoubla d'efforts, s'imposa de nouveaux sacrifices en faveur de l'industrie nationale, laquelle, du reste, se montrant digne de cette protection, fit de si rapides progrès, que bientôt elle put subvenir largement, sous beaucoup de rapports, à la consommation des colonies, et y soutenir non moins aisément que par le passé la concurrence des manufacturiers anglais; quoique nos voisins fussent enfin parvenus, en invoquant les traités, à obtenir que leurs étoffes de laine ou de coton, importées à Java, ne payassent que la moitié des droits auxquels les articles hollandais du

même genre étaient soumis dans cette colonie. Il est vrai que la cour de la Haye trouva moyen de se soustraire aux conséquences fâcheuses de cette concession, en portant de 6 à 12 pour cent la taxe imposée, dans ses possessions en Asie, sur les provenances de la métropole. Toutefois, elle accorda à la Compagnie, comme dédommagement de ce nouveau fardeau, le privilége de vendre sur les marchés d'Europe, au compte de l'État, les denrées coloniales transportées par elle, à la charge par le trésor de reconnaître ce service par de forts droits de commission.

Ainsi donc cette crise politique, qui aurait pu faire tant de tort à Java en rendant indépendantes l'une de l'autre, et, on peut le dire, ennemies irréconciliables, deux petites nations que leur intérêt commun aurait dû retenir sous le même sceptre, arrêta si peu cette belle colonie dans son essor vers le haut degré de splendeur auquel elle est parvenue aujourd'hui, qu'en 1841 les revenus s'élevaient à la somme prodigieuse de 189,164,137 francs, de laquelle, si on défalque 131,596,127 francs montant du budget des dépenses, ensuite 20,740,720 francs destinés au payement de l'intérêt de sa dette tant en Europe qu'aux Indes britanniques, puis enfin 10,582,000 francs livrés chaque année à l'ancienne compagnie d'Amsterdam, comme dédommagement de ses pertes, il restera 26,285,290 francs, au moyen desquels le trésor public de la Haye satisfait annuellement une partie des créanciers de l'État.

Quelles bornes aura cette prospérité agricole toujours croissante? Il est bien difficile de le dire, puisque ni les terrains ni les bras ne manqueront. Des cantons aussi vastes que fertiles sont encore en friche; et les naturels, subissant chaque jour davantage l'heureuse influence du nouveau système, se livrent à l'envi à la culture des denrées coloniales. Les sujets eux-mêmes des sultans de Solo et de Djockarta, seuls princes de l'île qui aient conservé leurs États, descendent en foule des montagnes dans les plaines, pour y jouir des avantages que leurs compatriotes trouvent à présent sous le joug européen.

En effet, tous les rouages de cette immense administration fonctionnent avec une vigueur, un ensemble qu'on remarque bien rarement dans les établissements européens d'outre-mer. La plus exacte justice, une sorte de libéralisme même, président à tous les actes du gouvernement; et les droits de chacun, depuis le pauvre cultivateur javanais jusqu'au riche habitant du chef-lieu, sont également respectés. Partout se fait sentir une forte impulsion vers les améliorations. Des provinces naguère à peine cultivées se couvrent aujourd'hui de superbes usines, qui répandent l'aisance parmi les populations des campagnes. Celles-ci, éprouvant un bien-être inconnu pour elles jusqu'à présent, se créent des besoins favorables à la consommation des marchandises européennes; de sorte que les trafiquants des villes profitent de cette prospérité. Celles-ci voient constamment affluer dans leurs murs toutes les productions

des tropiques : le thé, dont la culture, introduite depuis quelques années, donne déjà des récoltes assez estimées sur les marchés des Pays-Bas; de la cochenille très-belle; de l'indigo comparable à celui du Bengale, depuis que le gouvernement en a largement encouragé la fabrication; des quantités innombrables de sucre; puis du café, dont il a été exporté, en 1842, cinquante milliers de kilogrammes. Le riz abonde également sur les marchés de Java; aussi les navires de tous les ports voisins de l'océan indien viennent-ils par centaines en embarquer des chargements, sans pouvoir épuiser les ressources de la colonie en ce genre. Enfin, cent autres articles plus précieux les uns que les autres sont fournis par le sol de cette île magnifique.

Comme on le pense bien, le gouvernement néerlandais, si prudent, si défiant même, prend toutes les précautions possibles pour se conserver la possession d'un semblable trésor. Les principales cités maritimes de la colonie, surtout le chef-lieu, sont protégées contre les tentatives de l'ennemi par de nombreux ouvrages de défense; et, dans la partie montagneuse de l'île, on vient de terminer, au prix de vingt millions de francs, une vaste forteresse qui offrirait, en cas de besoin, aux troupes de la colonie un refuge assuré, d'où elles pourraient commander toutes les positions militaires du pays, alors même que les assaillants seraient parvenus à s'en emparer. Sur mer, une forte station composée de navires bien armés, montés par de bons officiers, garantit la sûreté des

côtes de Java, ainsi que des autres établissements hollandais en Asie, et protége si efficacement le grand et le petit cabotage de ces derniers contre les pirates malais, que le pavillon des Pays-Bas ose seul, aujourd'hui encore, se montrer dans les parages des grandes îles de l'Est. Je puis donc dire, sans crainte de me tromper, que la possession de Java est maintenant assurée à la Hollande, autant qu'une semblable colonie, si digne d'exciter la convoitise des grandes puissances maritimes du monde, peut l'être, en ce temps de révolutions, à un État faible et peu capable de lutter sérieusement contre aucune de ces dernières, principalement contre sa jalouse et insatiable rivale, la maîtresse de l'Indostan.

Toutefois, on serait porté à croire que les Hollandais ne partagent pas cette manière de voir, tant ils montrent peu de ménagement pour l'Angleterre, dont ils ne craignent pas, comme nous l'avons dit plus haut, d'exciter l'animosité, non-seulement en paralysant son commerce dans toutes leurs possessions asiatiques par des droits de douane presque prohibitifs, mais encore en étendant de plus en plus, chaque année, leur domination sur le grand archipel d'Asie.

Déjà, par suite d'une guerre heureuse, le gouvernement de Batavia a rangé sous son joug plusieurs des plus belles provinces de Sumatra, cette belle île qui, avant peu d'années, deviendra une seconde Java. Il compte également au nombre de ses vassaux, sous le titre de princes protégés, les sultans de Lombock et de Baly. Le souverain de Timor ne se trouve pas dans

une situation moins dépendante; et Bornéo, principal théâtre aujourd'hui de sa lutte contre la fondatrice de Sincapour, subit à la fois le pouvoir de ses armes et l'influence de son commerce. Enfin, grâce à de nouveaux traités imposés au souverain de Macassar, il a si bien établi son ascendant sur la population de Célèbes, que les marchands bugis, qui s'en étaient éloignés durant les troubles, y reviennent en foule, et entretiennent des relations très-actives avec les ports de Java.

Si nous continuons l'énumération des divers points que les Pays-Bas possèdent dans le grand archipel d'Asie, nous aurons encore à citer les Moluques, si riches en épiceries; puis le groupe des Aroas, renommé par ses perles, sa poudre d'or et ses oiseaux de paradis; les îles de Gilolo, d'où l'administration de Batavia vient de bannir le pavillon de Solo, à la faveur duquel les traitants de Manille exploitaient le trafic de ce petit archipel, au détriment des négociants d'Amboine et de Banda. Enfin, plus à l'est encore, le fort Dubus, fondé sur la partie méridionale de la Nouvelle-Guinée, dans le but d'y attirer le trafic de ces nouveaux pays.

Tels sont les immenses résultats qu'a produits le nouveau système administratif introduit et mis à exécution dans Java par le général Van der Bosch. Grâce à ses soins, la Hollande possède aujourd'hui la plus belle colonie du monde : elle n'a à y redouter ni cet esprit d'indépendance qui trouble souvent la tranquillité de l'Inde britannique, ni

l'émancipation des esclaves, dont l'Espagne se préoccupe, avec juste raison, pour la sécurité de Cuba. Partout son pouvoir est solidement établi; et, chaque année, de nouvelles conquêtes viennent grossir le flot des richesses que cette partie de l'Orient verse constamment dans son sein; enfin, cet accroissement de revenus publics prend chaque année un tel développement, qu'il est impossible d'en fixer les limites probables, tant sont vastes et fertiles les provinces que renferme Java, tant leurs populations sont nombreuses, actives, industrieuses, façonnées au joug, et se montrent aujourd'hui désireuses d'augmenter leur bien-être par le travail. Puis, quelles immenses ressources financières le gouvernement des Indes néerlandaises ne trouvera-t-il pas dans la vente des terres qui lui appartiennent, lorsque, renonçant tout à fait à ses anciens principes de jalouse défiance à l'égard des Européens, il leur permettra de devenir, à prix d'argent, acquéreurs des possessions actuelles du fisc?

D'un autre côté, quel mouvement commercial et industriel dans la métropole en ce moment! Combien de bras et de navires employés à fournir Java des marchandises de toutes sortes, dont une population considérable, tant indigène qu'étrangère, consomme des quantités de plus en plus grandes, à mesure qu'elle fait des progrès vers la civilisation! Combien de carrières honorables et lucratives en même temps ouvertes à la jeunesse hollandaise, par le recrutement du nombreux personnel civil ou militaire indispen-

sable à l'administration et à la garde d'une semblable colonie! Or, je le demande, peut-on s'étonner après cela du soin jaloux, des précautions égoïstes (disons le mot) que prend le gouvernement des Pays-Bas, afin de se conserver la possession exclusive d'un pareil trésor, surtout à présent qu'il doit comprendre combien, sous cette splendeur si brillante, se cachent de principes de destruction qui lui sont inhérents, et qui très-probablement, à une époque plus ou moins rapprochée, suivant le cours plus ou moins rapide des événements dont l'Europe doit devenir le théâtre, paralyseront toutes les mesures que les maîtres de Batavia ont prises et prennent encore chaque jour pour résister aux tendances libérales du siècle en fait de commerce, et concentrer dans leurs mains toutes les richesses du grand archipel d'Asie?

Ainsi, par exemple, en considérant d'abord la question sous le point de vue politique, ne trouverons-nous pas qu'ils ont tort d'exciter de plus en plus, comme ils le font, l'animosité du puissant commerce de la souveraine de l'Inde et de Sincapour, en frappant de droits presque prohibitifs les produits des manufactures britanniques à leur entrée dans tous les ports de Bornéo et des îles de la Sonde? et cela au moment où l'attention des grandes nations maritimes d'Europe se tourne vers ces contrées nouvellement ouvertes à notre civilisation; au moment où la Chine abandonne le système d'isolement politique et commercial qu'elle suivait de temps immémorial à l'égard des Européens; au moment enfin où le gou-

vernement de Java achève la conquête de la riche Sumatra, en occupe les plus belles provinces, les couvre de troupes ainsi que de places fortes, dans le but de monopoliser le trafic de cette grande île dans ses mains, non moins que d'en fermer l'abord aux étrangers. En effet, la Hollande ne doit-elle pas craindre, si elle persévère dans cette voie, tout à fait contraire aux intérêts de la Grande-Bretagne, que le cabinet de Londres, poussé par les plaintes aussi violentes que fréquemment renouvelées du commerce anglais contre un semblable état de choses, ne se décide enfin à intervenir en sa faveur d'une façon énergique? Que serait-ce donc dans le cas où la paix de notre continent, si incertaine aujourd'hui, venait à être troublée, et qu'une guerre générale offrît à nos voisins une occasion, un prétexte seulement de s'emparer d'une colonie dont la restitution, en 1814, a toujours été pour eux depuis cette époque, et aujourd'hui plus que jamais, un sujet de regrets amers? Quelle résistance vraiment sérieuse la garnison de Java, toute nombreuse qu'elle est, quoique protégée par de formidables ouvrages de défense, pourrait-elle opposer aux milliers de soldats que le gouvernement du Bengale jetterait en un instant sur les rivages de la métropole des Indes néerlandaises? En vain elle appellerait à son aide la population indigène pour défendre le pays; celle-ci, gagnée d'avance par d'attrayantes promesses, séduite par le souvenir des bienfaits que l'occupation britannique répandit naguère à profusion sur elle, ou bien par cet amour

du changement, si fort chez les nations asiatiques, attendrait sans doute paisiblement le résultat du conflit entre les deux partis ennemis, si même elle ne se rangeait pas tout d'abord du côté des envahisseurs.

Maintenant, considérons cette même question sous le rapport commercial, et nous trouverons la maîtresse de Batavia menacée d'un embarras non pas hypothétique, non pas éloigné, mais présent, menaçant, et dont elle aura bien de la peine à conjurer les effets désastreux.

Je ne parlerai pas de l'influence fâcheuse qu'exerce sur son commerce avec les îles de la Sonde la mésintelligence, je dirai même la haine nationale qui sépare sa population de celle de la Belgique, où se consommait, avant 1830, une quantité considérable des productions de Java : cette considération perd beaucoup de son importance aujourd'hui, puisque les deux nations, paraissant oublier leur antipathie mutuelle, se rapprochent peu à peu l'une de l'autre, et cherchent à remettre leurs relations commerciales sur le même pied, à peu près, qu'elles étaient avant la révolution qui les a violemment séparées. Je ne parlerai pas davantage du déficit considérable que cause, dans les revenus publics, la faute commise par les administrateurs de la colonie lors de l'établissement du nouveau système de culture, celle de ne pas avoir prévu, en fixant le prix auquel les récoltes seraient livrées au fisc par les concessionnaires de terres, le cas, qui n'a pas tardé à se présenter, où cette denrée éprouverait une baisse très-forte sur les marchés eu-

ropéens, puisque cette faute est en partie réparée, grâce aux sacrifices faits par le gouvernement dans le double but d'améliorer la qualité du sucre de Java, en employant à sa fabrication les meilleurs procédés mécaniques récemment inventés, et de faire croître par conséquent la valeur de cet article, qui forme le plus grand produit des Indes néerlandaises. Je ne dirai également que peu de mots des difficultés dans lesquelles entraîneront bientôt le gouvernement des Pays-Bas les plaintes sans cesse croissantes du commerce national, devenu homme aujourd'hui, d'enfant qu'il était il y a vingt années, contre les priviléges à la faveur desquels la Maats-Chappy concentre dans ses mains presque toutes les affaires de Java. Ces réclamations sont trop justes, elles tendent trop peu à changer le nouvel ordre de choses adopté dans la colonie, pour qu'on n'y satisfasse pas avant longtemps; et cela d'autant mieux que la compagnie est généralement considérée par la métropole comme une institution surannée, qui, très-utile sans doute autrefois au pays, est contraire actuellement à sa prospérité, et doit être supprimée dans l'intérêt général.

Toutes ces difficultés, je le répète, ne sont que d'une importance secondaire, et pourront être aisément surmontées, si le gouvernement hollandais, qui a toujours montré autant de sagesse que de prudence, se décide à faire, dans l'intérêt de ses possessions en Asie, quelques concessions commerciales ou politiques aux exigences des grandes nations maritimes du monde. Mais, parmi ces difficultés, il en est une qui

peut arrêter à elle seule pour longtemps, sinon pour toujours, la prospérité actuelle de Java, et contre laquelle on a déjà cherché à lutter, sans avoir obtenu beaucoup de succès. Je veux parler de la peine qu'éprouve la Maats-Chappy dès à présent, et qui grandira sans doute de plus en plus, à vendre cette immense quantité de denrées coloniales qui, plusieurs fois par année, arrive des îles de la Sonde sur les marchés de la métropole. Tant que ces marchés ne reçurent de l'Orient qu'une certaine quantité de sucre ou de café, la Compagnie trouva aisément le moyen de l'écouler dans le nord de l'Europe, dont les habitants, à cette époque, n'ayant que fort peu de relations avec les contrées intertropicales, se trouvaient ainsi obligés de subir la loi des marchands hollandais, et de payer presque entièrement en numéraire des denrées contre lesquelles ils auraient eu beaucoup d'avantage à échanger les produits de leur sol ou de leur industrie. Un semblable état de choses était bien favorable au commerce néerlandais; mais il ne pouvait se maintenir longtemps. D'abord, les denrées coloniales, devenant de plus en plus communes chez nous, durent naturellement baisser de prix dans la haute et la basse Allemagne, ainsi que dans les États les plus septentrionaux de notre continent, où de son côté l'Angleterre cherchait également à placer les denrées analogues qu'elle tire de l'Indostan et de ses colonies de l'ouest. Ensuite les armateurs des villes hanséatiques, s'enhardissant peu à peu, fréquentèrent les ports méridionaux du nou-

veau monde, et y trouvèrent à échanger avec profit leurs cargaisons d'articles du Nord contre les productions des pays chauds.

Si dès lors la Hollande leur eût offert les mêmes chances dans ses colonies, peut-être fût-elle parvenue à annuler en partie cette concurrence, si dangereuse pour son commerce. Mais nous avons vu qu'elle ne le pouvait pas, à moins de renoncer complétement aux avantages que ses négociants et ses manufacturiers retiraient de l'espèce d'isolement où elle tenait ses possessions en Asie. Le mal ne pouvait donc que s'accroître; et, en effet, chaque année, à mesure que Java étend ses cultures, la métropole éprouve plus de peine à en placer lucrativement les produits, et voit aujourd'hui, sans pouvoir l'empêcher, plusieurs contrées d'Amérique, et principalement le Brésil, prospérer à ses dépens, inonder le nord de l'Europe de leurs sucres et de leurs cafés, au moyen des navires de la Baltique, que des traités de commerce, favorables pour toutes les parties, attirent en foule dans les ports du nouveau monde.

Si j'ajoute à ces causes de ruine la révolution commerciale que l'Angleterre, en donnant l'exemple d'un certain libéralisme en fait de libre échange de produits entre les différentes nations de notre continent, cherche, avec succès, à propager en Europe, et principalement dans le Nord, peut-être les lecteurs penseront-ils, comme moi, que la possession de si belles colonies doit être, pour un État aussi secondaire que la Hollande, une cause de vives inquiétudes, tant au pré-

sent que pour l'avenir. Mais, d'un autre côté, y a-t-il dans le monde quelque chose de stable, politiquement parlant, au temps où nous vivons? Les républiques formées des lambeaux de la puissance espagnole, en Amérique, sortiront-elles jamais du gouffre de révolutions au fond duquel elles se débattent depuis si longtemps? Combien de temps encore le Brésil pourra-t-il résister aux exigences de nos philanthropes voisins, pour lesquels la prospérité actuelle de ce pays, et la résistance énergique de son gouvernement à leurs efforts touchant l'émancipation des esclaves, sont un double sujet de mécontentement? Enfin, cette Grande-Bretagne elle-même conservera-t-elle longtemps encore sous le joug les innombrables populations de l'Indostan, sur le travail desquelles elle compte sans doute pour fournir l'Europe entière de la principale denrée coloniale, le sucre, quand elle aura consommé, par l'abolition complète de l'esclavage, la ruine de toutes nos colonies de l'ouest?

Sous ce rapport du moins la superbe Java est à l'abri de ses coups; son riche territoire est exploité, non par des bras enchaînés, mais par une population homogène, nombreuse, active, industrieuse, en progrès rapide vers le bien-être et la civilisation. En sorte que je dirai, sans crainte d'être taxé d'exagération, que cette possession hollandaise doit être considérée comme la plus belle de toutes les colonies européennes, non-seulement à cause des avantages immenses qu'elle procure à sa métropole, mais plus encore parce qu'elle possède un brillant avenir sous

beaucoup de rapports, tandis que presque tous les établissements européens d'outre-mer semblent menacés, soit d'une ruine prochaine par suite de la liberté donnée aux noirs travailleurs, soit d'une séparation violente d'avec leur métropole, pour cause d'émancipation.

Lors de mon passage à Java sur *la Favorite*, j'avais vu poindre en 1831 cette nouvelle ère de prospérité pour les Indes néerlandaises; j'ai même cherché à peindre, dans la relation de ce premier de mes voyages de circumnavigation, l'état de transition dans lequel se trouvait cette colonie, qui cherchait dès lors à se débarrasser des langes grossières de sa longue enfance, et commençait à marcher vers ses hautes destinées.

Malheureusement à cette époque, contraint de rester à Surabaya, port situé à l'extrémité de l'île opposée à celle où s'élève Batavia, je ne pus, malgré mon vif désir de voir cette capitale, aller la visiter. Cette fois j'étais plus heureux; j'avais sous les yeux cette belle cité que les Hollandais enrichirent des dépouilles enlevées aux comptoirs portugais en Orient; qui servit d'entrepôt, pendant près de deux siècles, au commerce de l'Indo-Chine ainsi qu'à celui du grand archipel d'Asie, et qui se trouve encore aujourd'hui, après tant de révolutions et malgré la concurrence de Sincapour, la reine des possessions européennes dans cette partie du globe.

Quoique j'eusse lu les magnifiques descriptions que les voyageurs ont faites de cette belle cité, de ses vastes

monuments, du luxe que ses habitants déploient dans leurs splendides demeures; quoique l'on m'eût souvent parlé, aux Indes, de la noble hospitalité dont ils font preuve à l'égard des étrangers qui débarquent sur ces rivages; je ne m'en attendais pas moins à trouver répandue, sur les choses comme sur les hommes, cette teinte de sérieux, de calme, de froideur même, sous laquelle se cachent les qualités si solides, si essentielles du caractère batave, et qui frappe tout d'abord, en Hollande, l'esprit et les yeux de l'observateur.

Je fus, je l'avoue, bien agréablement trompé dans mon attente; car, au lieu d'une cité à l'aspect triste, monotone, aux maisons dépourvues d'ornements, et construites toutes sur un même modèle, fort peu attrayant d'ordinaire pour les chercheurs d'émotions, j'eus sous les yeux la plus jolie, la plus gracieuse ville que j'eusse encore vue sous le soleil des tropiques.

Batavia, il est vrai, a subi de bien grandes transformations depuis le commencement de ce siècle : les hauts fonctionnaires du gouvernement et les riches Européens ont abandonné les quartiers situés aux bords de la mer, où, chaque année, des fièvres causées par les émanations des marécages voisins les décimaient cruellement, pour aller s'établir sur le plateau assez élevé qui domine la ville basse. Là ils se sont fait construire, sur un plan régulier, une foule de charmantes habitations dont l'ensemble forme la capitale moderne, sous le nom de Nouveau-Batavia;

et cela avec d'autant plus de raison que l'ancienne ville, où sont restés uniquement les bureaux des employés de l'État et les magasins des négociants, n'est plus occupée la nuit que par des Chinois marchands ou artisans, et par les basses classes de la population indigène.

Qu'on se figure un large canal serpentant à travers de belles plaines que borne au loin, vers l'intérieur de l'île, une chaîne de hautes montagnes, et sur lequel circulent, entre deux pelouses de gazon garnies d'arbres, une foule d'embarcations chargées de mille productions diverses apportées des cantons environnants. A droite et à gauche de ce canal, qui forme, avec deux belles routes latérales, ce qu'on peut appeler la grande rue de la ville, s'étend de chaque côté, interrompue seulement par des bosquets et des jardins, une longue rangée d'habitations délicieuses, ou, pour mieux dire, de palais en miniature, tant sont élégantes et gracieuses leurs façades généralement construites dans le style dorique ou corinthien, avec ses colonnades aériennes, ses portiques si légers, ornés de sculptures, et ses frontons surmontés de statues, dont la blancheur ressortait, d'une manière charmante, sur le vert feuillage des grands arbres qui les dominent de leurs rameaux!

Les autres rues courent parallèlement au canal, ou bien viennent le joindre en angle droit, et offrent à peu près le même coup d'œil que celles dont je viens de parler. Les monuments publics m'ont semblé peu nombreux, il est vrai; mais la plupart méritent une

mention honorable, soit qu'ils aient été élevés aux frais des habitants, qui se montrent, à ce qu'il paraît, très-généreux sous ce rapport, comme le prouve suffisamment la beauté de l'hôtel où se réunit la société littéraire, ainsi que plusieurs jolies églises consacrées à divers cultes ; soit que ces monuments appartiennent à l'État, quoique celui-ci, arrêté sans doute dans ses bonnes intentions par les exigences financières de la métropole, se montre, si j'en crois les plaintes que j'ai entendu émettre contre lui, plus que parcimonieux dans tout ce qui a rapport à l'édification ou même à la réparation des édifices d'utilité générale.

Cependant ces plaintes me parurent exagérées, lorsque j'eus occasion, plus tard, de visiter le palais du gouverneur, qui occupe le côté d'une vaste place sur laquelle figurent également un beau temple protestant et quelques élégantes maisons bourgeoises. Quoique ce palais soit rarement occupé, il m'a paru convenable à sa destination, d'une assez noble apparence, et bien entretenu; les appartements ne sont peut-être pas distribués et meublés avec autant de goût ou de luxe que bon nombre d'habitations particulières voisines, mais on peut les dire confortablement disposés. Lorsque je les parcourus dans mes visites de cérémonie, on parla beaucoup devant moi, par amour-propre national sans doute, de la résidence de Buttenzorg, où la première autorité passe la majeure partie de l'année, et dont j'avais, du reste, entendu vanter à Calcutta les vastes dépen-

dances, les superbes jardins, et surtout l'admirable exposition. Cette habitation magnifique est située à cinquante milles environ de Batavia, au pied des montagnes, sur un plateau assez élevé pour qu'on y trouve le climat des contrées méridionales d'Europe, à la faveur duquel croissent à l'envi toutes les productions des tropiques et celles des zones tempérées. Je me serais trouvé heureux de voir cette résidence princière; mais les circonstances ne me permirent pas de satisfaire mon désir.

Celui que je témoignai de visiter les casernes des troupes blanches, dont les vastes constructions s'étendent dans le voisinage du palais, fut complétement exaucé, grâce à l'aimable obligeance de plusieurs officiers généraux ou supérieurs, chez lesquels je rencontrai ces bonnes manières, cette urbanité, qui font reconnaître, parmi les militaires comme parmi les *civiliens* ou les bourgeois, les hommes distingués. Je parcourus, sous leur conduite, ces casernes dans toutes les parties; j'eus lieu d'admirer la propreté qui y règne et leur parfaite distribution. Tous les individus appartenant à la garnison, depuis le simple soldat jusqu'au général commandant, sont logés dans le même enclos; précaution non moins favorable à la discipline qu'à l'ordre public. Au milieu de la large cour carrée qu'entourent de longs bâtiments symétriquement bâtis, je remarquai un édifice de forme gracieuse, et j'appris, non sans étonnement, que c'était la cantine; nom que l'on donne généralement, dans nos villes de guerre, aux sales bouges où, la

plupart du temps, les jeunes soldats vont prendre des leçons de débauche et d'ivrognerie : mais ici ce nom s'appliquait à un lieu sain, aéré, où, réunis sous la surveillance douce et paternelle de plusieurs de leurs officiers, dans plusieurs grandes salles convenablement arrangées à cet effet, les habitués trouvaient, dans des distractions décentes, aussi favorables à la santé qu'au développement des facultés morales, un délassement agréable qui leur faisait oublier les fatigues du service militaire.

Pourquoi un si bon exemple, que plusieurs fabricants ont déjà imité chez nous en faveur de leurs nombreux ouvriers, ne serait-il pas suivi dans nos casernes? Sans doute, et je le constate ici avec empressement, les écoles d'enseignement mutuel ont été très-multipliées dans les régiments, et beaucoup de soldats ont appris ainsi à lire ou à écrire; mais ce n'est pas assez : il faudrait propager chez eux, comme parmi leurs officiers, pour lesquels la vie de café a un attrait si dangereux, l'habitude des occupations honnêtes, le goût des bons livres, de l'étude; enfin de toutes choses qui élèvent les hommes à leurs propres yeux, et leur inspirent l'estime d'eux-mêmes. Ils n'en seraient pas moins de bons militaires; et plus tard, rentrés dans la vie privée, ils se montreraient des citoyens intelligents, sobres et laborieux.

Sous tous les autres rapports, les troupes hollandaises employées à Java sont également bien traitées. La discipline n'a rien de trop sévère, et les états-ma-

jors m'ont semblé parfaitement composés. Pourtant, malgré tous les soins dont on les environne, elles sont cruellement décimées par le climat; aussi le gouvernement de la métropole, qui ne peut les recruter qu'au prix d'énormes sacrifices, surtout depuis que la Belgique a secoué le joug, a-t-il pris le parti de former plusieurs bataillons avec des nègres engagés à la côte d'Afrique. J'en vis un assez grand nombre dans la caserne dont j'ai parlé plus haut, mêlés aux Européens; car ils sont traités de la même manière que ces derniers. Je fus frappé de leur air martial, de leur bonne tenue : les officiers qui m'accompagnaient m'assurèrent qu'ils avaient récemment encore, dans la dernière guerre de Sumatra, déployé beaucoup de courage et d'intelligence; et qu'on les considérait dans l'armée comme des auxiliaires d'autant plus précieux, qu'ils inspiraient une terreur inconcevable aux indigènes du grand archipel d'Asie. Toutefois ils méritent, à ce qu'il paraît, le reproche qui leur est généralement fait, d'être orgueilleux et d'une excessive susceptibilité.

C'est ainsi que les maîtres de Java sont parvenus à remplacer en partie, et d'une manière avantageuse sous le point de vue militaire et financier, les nombreuses victimes que l'intempérance et le climat font annuellement parmi les 14,000 soldats blancs de diverses armes qui composent les garnisons des Indes néerlandaises, et dont à peu près 6,000 sont employés, dit-on, sur les bords de Sumatra, à conquérir de nouvelles provinces ou à contenir celles qui sont subjuguées.

Les vastes cours, le beau champ de manœuvre, et même les alentours de ces belles casernes, dans lesquelles un corps de troupes assez considérable peut loger à l'aise, sont plantés de grands arbres qui répandent au loin l'ombre autour d'eux : partout le sol est nivelé, de telle façon que les eaux pluviales n'y séjournent pas durant l'hivernage, et que les brises de la saison sèche ne peuvent soulever aucun tourbillon de poussière ; deux inconvénients ordinaires dans ces contrées, et qui auraient bientôt rendu la nouvelle Batavia presque inhabitable, si les habitants eux-mêmes ne prenaient soin de s'en garantir avec cet empressement, cet esprit de propreté, inhérents pour ainsi dire au caractère hollandais.

En effet, je n'avais pas encore vu, dans mes longues pérégrinations tropicales, d'habitations plus proprement ni plus coquettement arrangées, à l'intérieur comme à l'extérieur, que la plupart des maisons bourgeoises de la nouvelle Batavia. Les appartements charment les yeux dès la première vue, par la manière confortable dont ils sont distribués, et par l'élégance de l'ameublement. De larges ouvertures, disposées de la manière a plus favorable pour la circulation de l'air, y entretiennent une agréable température, même durant les heures les plus chaudes de la journée ; et si les hôtes fortunés de ces charmantes demeures se mettent aux croisées, ils n'aperçoivent de tous côtés que des masses de feuillage ou des parterres de fleurs. Toutefois, le spectacle change peu à peu, à mesure que le soleil descend vers l'horizon. Ces rues, où peu d'heures au-

paravant une atmosphère brûlante tenait les Européens renfermés chez eux, se remplissent d'équipages chargés de dames qui vont, sur les bords du canal, respirer la fraîcheur du soir. Là, chaque promeneur habitué retrouve ses connaissances, peut commencer avec elles des conversations qui se terminent le plus souvent, quelques heures plus tard, à quelque dîner d'apparat ou à quelque grande soirée, seul genre de réunion, il faut le dire, que connaisse le beau monde du chef-lieu de Java, où, de même que dans les grandes cités britanniques des Indes orientales, les charmes de cette société intime, si appréciés chez nous par les étrangers, sont presque complétement inconnus.

Cependant le jour a fait place à l'obscurité; les promeneurs sont rentrés chez eux : alors la ville présente aux yeux des nouveaux débarqués le plus brillant, le plus singulier des spectacles. Les galeries extérieures, les portiques de toutes les maisons resplendissent de mille lumières, que des globes de cristal défendent contre les atteintes de la brise de nuit. Sur la voie publique, une foule de légères calèches, traînées par quatre rapides coursiers et entourées de domestiques munis de torches flamboyantes, circulent de tous côtés, portant de nombreux invités chez leurs amphitryons, qui les attendent à dîner. Ces innombrables feux mouvants, qui répandaient une clarté incertaine sur les objets d'alentour, les gerbes de lumières jaillissant des maisons, les milliers de mouches étincelantes dont les arbres étaient pour ainsi dire illuminés, un ciel pur et parsemé d'étoiles.

enfin la foule de piétons se pressant sur la voie publique, tout offrait un spectacle vraiment magique, dont le souvenir est encore aujourd'hui rempli de charmes pour moi. Toutefois, comme tout ce qui est brillant, ce spectacle enchanteur durait peu de temps; car, à moins d'un bal ou d'un raout, soit chez une des premières autorités, soit chez quelque notable habitant, avant dix heures toutes ces illuminations s'étaient peu à peu évanouies, tous les visiteurs avaient repris le chemin de leurs foyers, et la belle cité se trouvait livrée pour le reste de la nuit à l'obscurité et au repos.

L'ancienne Batavia ne peut sans doute, sous aucun rapport, soutenir la comparaison avec sa brillante et gracieuse rivale; et pourtant elle n'en excitait pas moins toute ma curiosité : aussi acceptai-je avec empressement, dès le lendemain de mon arrivée, l'offre que me fit mon complaisant hôte de l'accompagner à la ville basse, où, comme ses collègues négociants, il avait son bureau et ses magasins. Nous étions en route pour notre nouvelle destination le matin, avant que le soleil fût élevé au-dessus de l'horizon; et en moins de trente minutes la voiture ayant parcouru rapidement une route magnifique et parfaitement entretenue, nous déposait à la porte d'une vaste maison, qu'au style imposant de la façade ornée de riches sculptures, à la beauté des escaliers, enfin aux larges dimensions des principaux appartements, il était aisé de reconnaître pour un hôtel déchu de son ancienne splendeur, et devenu un entrepôt de marchandises.

Ces tristes métamorphoses se rencontrent à chaque pas dans la vieille ville, où presque partout je voyais les petites maisons des Chinois et les chaumières des indigènes construites sur les ruines de superbes édifices, qui probablement faisaient encore l'orgueil de leurs riches et puissants propriétaires à la fin du siècle dernier. La plupart de ces spacieuses et massives habitations avaient été démolies durant la dernière occupation de Java par les Anglais, qui essayèrent, mais en vain, d'assainir la ville, et principalement les quartiers riverains de la mer, en comblant la multitude de canaux que les fondateurs de Batavia, pour se retracer probablement un souvenir de leur aquatique patrie, avaient creusés dans les principales rues, et qui étaient devenus, faute d'entretien, des foyers de miasmes pestilentiels pour les étrangers. En sorte que de cette fameuse cité, dont le nom était autrefois en Asie le synonyme de richesse et de grandeur, je ne trouvai plus que des amas de décombres, ou bien des maisons soit abandonnées, soit occupées par d'indignes locataires, et dont l'aspect m'inspirait un sentiment de tristesse et de dégoût.

Telle était celle que mon bon, mon aimable cicerone, M. Borel, désigna à mon attention d'une façon particulière, comme ayant servi de demeure au célèbre Cook, lorsque, dans un de ses voyages, il relâcha au chef-lieu des Indes néerlandaises. Je visitai, sous l'influence de sentiments faciles à comprendre, la chambre où avait couché ce navigateur, si digne de servir de modèle à tous les chefs d'expédition char-

gés, comme je l'étais alors, d'accomplir un voyage d'exploration. Bientôt j'allais, suivant les traces de ce célèbre marin, parcourir de nouveau, mais cette fois sur une grande frégate portant cinq cents hommes d'équipage, les nombreux archipels hérissés d'écueils où bien souvent mon illustre devancier faillit perdre ses navires, et du milieu desquels il ne les tira que par des prodiges de persévérance et d'industrie. Un pareil sort nous était réservé! Mais heureusement que la Providence, toujours sage, tient ses desseins cachés aux pauvres humains; car autrement cette Polynésie, vers laquelle se tournaient sans cesse nos regards impatients, aurait considérablement perdu de ses charmes pour nous.

Batavia, toute déchue qu'elle est de la splendeur dont elle brillait au siècle dernier, avant que son heureuse et jeune rivale vînt lui enlever ses honneurs et sa population, n'en renferme pas moins, en qualité de principal entrepôt du commerce de Java, une foule de magasins où viennent s'entasser, de même qu'autrefois, les productions de l'Europe et de l'Asie. C'est dans ces magasins, appartenant pour la plupart à des négociants européens, hommes recommandables à tous égards, et dont je recevais le plus bienveillant accueil, que j'ai passé souvent de longues heures durant mes promenades du matin, puisant ainsi, dans des conversations intéressantes et instructives, une foule de renseignements précieux, que l'expérience profonde de M. Lagnier me mettait ensuite à même de compléter.

J'eus occasion de voir réunies, chez une de mes nouvelles connaissances spécialement occupée du trafic des îles de l'est et du Japon, toutes les productions que ces contrées fournissent en échange des marchandises que leur portent les Hollandais : les perles, les diamants, les pierres précieuses, l'or, le fer de Bornéo; les épiceries des Moluques; les toiles bleues, les drogues médicinales, les rotins, les nids d'oiseaux, le trépang, les peaux de bœufs, les bois d'ébénisterie, le sandal de Baly, de Lomboc ou de Timor; le café si estimé de l'aride Célèbes; enfin les cent articles précieux que produit la fertile Sumatra. Ces divers articles du grand archipel d'Asie avaient été apportés par des pros bugis que j'apercevais à peu de distance, amarrés le long du rivage. Ces pros ne différaient en rien sous le rapport des formes ou de l'armement, ni sous celui des hommes qui les montaient, du même genre d'embarcations que j'avais observées dans le port de Sincapour quelques mois auparavant. Peut-être étaient-ils identiques; car souvent, pour accomplir avec plus de sécurité, aux établissements hollandais de Bornéo, de Célèbes ou autres, leurs incessantes opérations de contrebande, ces rusés trafiquants se rendent directement de ces mêmes établissements, avec des cargaisons de denrées indigènes, au comptoir anglais, où ils se procurent à bas prix des marchandises britanniques, en échange d'une partie de leur chargement; puis ils arrivent à Batavia comme s'ils n'avaient relâché nulle part, complètent leur pacotille, et reviennent au point de dé-

part avec des papiers suffisamment en règle pour tromper les autorités hollandaises, et frauder les droits énormes que celles-ci font payer aux provenances étrangères.

L'administration connaît parfaitement ce manége; mais, au lieu de prendre, pour le déjouer, des dispositions énergiques qui peut-être éloigneraient pour toujours ces trafiquants nomades du pays, elle s'efforce de les attirer dans le port de Java, en leur offrant mille avantages. Nous avons vu plus haut qu'elle a diminué en leur faveur les droits d'exportation sur les étoffes de laine et de coton d'origine hollandaise, conservées dans les entrepôts des douanes, où ils peuvent choisir ce qui leur convient. Enfin, elle a poussé la bienveillance en faveur des armateurs indigènes jusqu'à vouloir créer une sorte de bazar franc de droits, où eux seuls auraient eu la faculté de puiser pour composer les cargaisons de leurs bateaux. Mais ce projet, quoique appuyé fortement par les premières places maritimes de la colonie, n'a pas obtenu l'assentiment de la métropole, qui a craint qu'une semblable innovation ne nuisit au commerce national. De sorte que les caboteurs malais continuent à se diriger de plus en plus vers les comptoirs britanniques, où ils trouvent à la fois ce qui est si précieux pour eux, et leur est refusé encore aujourd'hui dans les établissements néerlandais, la franchise des droits, une grande indépendance, et des marchandises européennes à bon marché. Toutefois, ils viennent encore en nombre considérable à Java, d'où ils exportent une forte quan-

tité de toiles de coton écrues, apportées de Hollande par les navires de la Maats-Chappy, et auxquelles les indigènes de ces contrées donnent, malgré la différence de prix, la préférence généralement sur celles que fabriquent nos voisins, à cause de la bonne qualité et de la solidité du tissu.

Il est d'autant plus étonnant que le gouvernement de Batavia ne se soit pas décidé jusqu'ici à se servir des mêmes armes qu'emploient les autorités du comptoir anglais, afin d'arrêter la concurrence toujours croissante faite par les marchands de cette redoutable rivale à ses administrés, que les pros marchands indigènes ont de bien fortes raisons pour préférer les comptoirs européens des îles de la Sonde à ceux des détroits de Malacca ou du Gouverneur.

En effet, pour atteindre ces détroits, ils sont obligés d'accomplir, surtout quand ils viennent des terres de l'est, de longs voyages à travers des parages infestés de pirates et remplis d'écueils, au milieu desquels se perdent un grand nombre d'entre eux, qui bien certainement auraient échappé à de pareils malheurs en bornant leur traversée aux ports de Célèbes, de Bornéo, de Baly, enfin de Java, sur lesquels flotte le pavillon des Pays-Bas, et où ils se seraient rendus de préférence, s'ils avaient espéré y trouver, pour la vente ou l'achat de leurs cargaisons, les mêmes avantages qu'à Sincapour.

On a voulu, dit-on, créer dernièrement des ports francs sur les îles dont je viens de parler, et notamment à Macassar; mais cette mesure opportune n'a

été qu'à demi exécutée, et il ne pouvait guère en être autrement; car si les droits protecteurs du commerce national eussent été complétement supprimés, les Anglais se seraient empressés de profiter, au grand détriment de celui-ci, de la concession accordée; si, au contraire, et comme cela existe, ces mêmes droits sont maintenus, les nouveaux ports francs auront probablement le même sort que celui de Rhio, ouvert, depuis dix années environ et d'après le même principe, sur les rivages de Bantam, aux trafiquants étrangers, dans le but de rivaliser avec Sincapour, et qui jusqu'à présent n'a fait aucun progrès. C'est ainsi que, pour soutenir le système d'isolement qu'il a adopté à l'égard des autres nations, le gouvernement hollandais est contraint de lutter sans relâche contre des embarras incessants, lesquels, du reste, il faut le dire à l'honneur de sa persistance en politique, n'ont pas été encore capables de le faire dévier, d'une façon sensible, des principes qu'il a adoptés touchant l'administration de ses possessions en Asie. Ainsi, par exemple, nous le voyons non moins jaloux aujourd'hui qu'autrefois de conserver intact entre ses mains le monopole du commerce du Japon, malgré le peu de profit qu'il y trouve, et quoique, par suite de leur nouvelle position vis-à-vis de la Chine, nos voisins cherchent, avec leur activité, leur persévérance ordinaires, à renverser les barrières que la prudente défiance du souverain de Jesso et de Niphon a élevées, depuis plus de cent cinquante années, entre ses sujets et les Européens.

Ces conséquences, si importantes pour l'avenir des régions voisines du céleste empire, qu'ont eues déjà et auront bien davantage encore les traités qui ont mis fin aux débats de l'empereur avec la Grande-Bretagne, donnent nécessairement, à tout ce qui touche au Japon, une nouvelle importance. Aussi ai-je l'intention de traiter ce sujet un peu longuement, lorsque, plus tard, j'aurai occasion de parler des possessions russes voisines de ce pays. Quant à présent, je me contenterai de donner ici quelques-uns des nombreux renseignements que j'ai obtenus des négociants de Batavia dans mes fréquentes visites à leurs magasins, où j'échangeai sans regret, en pensant à ma famille et à mes amis, une somme assez forte contre des curiosités arrivées récemment de Nangasaki.

Comment aurais-je pu résister à la tentation que me faisait éprouver la vue de tous ces gracieux riens étalés sous mes yeux : ces paniers de rotin aux mille formes gracieuses, et qu'on croirait tressés par les mains des fées; ces costumes de mandarins, si dignes, par leur richesse et par leur bizarrerie, de figurer dans nos grands bals costumés de Paris; ces boîtes de grandeur si variées, auxquelles le vernis de laque à magnifiques reflets métalliques, dont elles sont revêtues extérieurement, donne un grand prix même aux yeux des Chinois, qui en ornent leurs appartements?

Ces divers produits de l'industrie japonaise coûtaient fort cher; et je n'en fus nullement étonné

quand je songeai aux dangers que courent, durant une assez longue navigation à travers des parages presque inconnus, les marins qui vont les chercher, et surtout par quelles avanies les mandarins japonais font acheter à ces derniers la permission de traiter avec les marchands du pays.

Aux profits que procure le débit de ces diverses curiosités, et qui sont de peu d'importance, à ce que m'assuraient les vendeurs, il faut ajouter les bénéfices que ceux-ci retirent de la vente des cargaisons de cuivre qui proviennent également du Japon, et dont ils se défont lucrativement, à ce qu'il paraît, quoique les négociants de Batavia ne m'aient pas semblé attacher beaucoup d'importance à cette branche du commerce de la colonie. Quelques ballots d'étoffes de laine ou de coton, du fer et de l'acier ouvrés ou non ouvrés, un assortiment assez borné d'objets de luxe d'Europe, composent seulement les chargements expédiés pour Nangasaki; et, chaque année, ces relations avec les autorités locales deviennent de plus en plus difficiles, de plus en plus désagréables, humiliantes même, pour les marchands hollandais, tant les chrétiens inspirent de défiance aux autorités japonaises; lesquelles paraissent avoir toujours présentes à leurs souvenirs, quoiqu'il se soit écoulé un siècle depuis ces horribles événements, les guerres civiles, les réactions sanglantes que le fanatisme des missionnaires portugais excita à plusieurs reprises dans leur pays. Cependant cette défiance, toute fondée qu'elle est, il faut en convenir, ne va pas jusqu'à leur faire repousser nos con-

naissances dans les sciences et l'industrie. Loin de là; et même on doit penser qu'ils s'y intéressent, si l'on en juge par l'empressement que montre le souverain à se procurer les ouvrages anglais ou français qui traitent de ces divers sujets; et, chose digne de remarque, son choix tombe toujours sur les plus nouveaux et en même temps les plus estimés dans notre monde savant.

Combien n'est-il pas à déplorer qu'une contrée aussi peuplée, et dont les industrieux habitants avaient accueilli avec tant de bienveillance les premiers Européens qui s'établirent parmi eux, ait été soustraite à l'influence de notre civilisation et de notre commerce par la turbulence des ministres d'une religion douce, charitable, qui prêche aux hommes la paix, la concorde, et l'amour du prochain! Nous touchons, il faut l'avouer, au moment où ces fautes seront réparées. Mais aussi n'est-il pas à craindre que, pressée chaque jour davantage par le besoin impérieux de débouchés pour ses manufactures, l'Angleterre n'ait recours à la violence afin de former des relations avec le Japon, et ne justifie ainsi, n'augmente même le sentiment de défiance, bien fondé malheureusement, que ces insulaires montrent à l'égard des chrétiens? Faisons des vœux pour que nos voisins, confiants dans la force même des choses et dans l'influence irrésistible de notre civilisation sur les Chinois et les naturels des grands archipels d'Asie, attendent sans trop d'impatience que les portes du Japon s'ouvrent d'elles-mêmes pour eux, et ne renouvellent pas, au

nom de l'humanité, dans ce pays, les affreux malheurs dont les moines portugais l'accablèrent autrefois au nom de la religion.

D'un autre côté, les Anglais, quel que soit le moyen employé par eux pour atteindre leur but, n'auront-ils pas à lutter contre la jalousie et le mauvais vouloir des Hollandais, que leur intérêt portera naturellement à s'opposer par tous les moyens possibles à l'introduction de leurs rivaux dans une contrée d'où ils sont parvenus à les tenir éloignés jusqu'à présent, en excitant contre eux la défiance d'un gouvernement que le souvenir du passé rend extrêmement ombrageux? Cette hypothèse semble plus que probable, quand on voit l'animosité qui existe entre les négociants des deux nations aux Indes, dans les pays malais, et surtout à Batavia, cette métropole des îles de la Sonde; là où se fait sentir naturellement, plus que partout ailleurs, le joug d'airain, imposé par la maîtresse de Java dans ses possessions en Asie, à tout le commerce étranger.

Je comprenais, je partageais même, pour le compte de nos armateurs, cette animosité, alors que j'entendais les propriétaires des magasins que je visitai, bien moins en chaland qu'en observateur, se plaindre amèrement du système de douanes auquel ils étaient soumis, et qui rend presque impossible toute espèce de concurrence, même pour les Anglais, avec le commerce national et la Maats-Chappy, protégés qu'ils sont l'un et l'autre par des droits d'importation, plus ou moins excessifs, imposés sur les provenances étran-

gères, au grand désespoir des négociants de Sincapour ou des grandes cités maritimes de l'Indostan, pour qui un pareil état de choses est un sujet continuel d'exaspération.

Nos compatriotes établis à Batavia n'avaient guère moins de raison d'être mécontents; leurs affaires allaient généralement mal. Je trouvai les magasins encombrés de marchandises françaises, dont la vente s'opérait avec une ruineuse lenteur, causée par les prix élevés auxquels les exigences de la douane forçaient les vendeurs de les coter. Les vins, les liqueurs et les comestibles, exposés à l'influence délétère d'un climat dévorant, souffraient surtout beaucoup de cette fâcheuse anomalie dans la consommation. Le même sort atteignait les articles de Paris; et j'en vis des quantités considérables qui, faute d'acquéreurs en temps opportun, c'est-à-dire, au moment de leur arrivée d'Europe, portaient déjà les traces des ravages des insectes et de l'humidité. Ces montres, ces pendules, ces bijoux variés, ces soieries, ces tissus de coton imprimés, ces fleurs artificielles, ces mille articles de parfumerie, enfin ces papiers peints, ces gravures dont les cadres dédorés et souillés de poussière témoignaient d'un long abandon, avaient perdu la plus grande partie de leur valeur; laquelle, du reste, n'avait jamais pu être considérable, car la plupart des articles que je viens d'énumérer étaient les rebuts de notre capitale, comme, du reste, nos armateurs les choisissent ordinairement, au grand détriment du commerce français dans toutes les contrées du monde.

Ici pourtant ils me parurent moins coupables qu'ailleurs, puisqu'ils ne pouvaient espérer de se défaire de leurs cargaisons qu'en les livrant à très-bas prix, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut.

Comme on le voit, le commerce français à Java est bien peu de chose; aussi quelques navires suffisent pour l'alimenter, et encore ne déposent-ils à la colonie hollandaise qu'une partie de leurs chargements, en se rendant d'Europe à Canton ou à Manille, principal but du voyage. D'autres viennent de Bourbon prendre des chargements de riz destinés pour cette île, et emploient ainsi, d'une manière profitable pour leurs armateurs, le temps qu'ils auraient autrement perdu sur les rades de notre colonie, en attendant la récolte du sucre, dont ils doivent emporter une partie en Europe. Autrefois, plusieurs parmi ces derniers, profitant de la diminution des droits d'entrée dont jouissaient alors chez nous les denrées apportées directement du grand archipel d'Asie, exploitaient ce genre d'opération; mais ils l'ont abandonné depuis que les justes réclamations des marchands français établis aux Indes, et plus encore peut-être la manière dont les négociants de nos places maritimes ont abusé de ce privilége, ont contraint le gouvernement à les supprimer complétement. Nouvelle preuve de la vérité de ce principe d'économie politique qui, longtemps repoussé, trouve chaque jour chez nous maintenant de nouveaux partisans, qu'en laissant au commerce maritime la plus grande somme de liberté dans ses opérations, en lui assurant partout protection et sécu-

rité au moyen de fortes stations; de plus, en faisant avec toutes les nations maritimes du globe des traités de commerce basés sur des avantages mutuels; enfin, en diminuant par de légères modifications dans les tarifs des douanes les frais de navigation, notre gouvernement aura rempli toutes ses obligations envers les armateurs, surtout s'il se montre tout à fait avare de ces prétendus encouragements, de ces primes hasardées qui, le plus souvent, n'ont d'autres résultats que d'encourager l'avidité et la mauvaise foi.

Toutes les matinées que je passais à la ville basse n'étaient pas employées uniquement à visiter les bureaux et les magasins de mes connaissances, ou bien à parcourir les quartiers et les édifices publics que le temps avait épargnés : parfois aussi j'allais me promener, quand les nuages voilaient suffisamment les rayons brûlants du soleil, sur les bords de la petite rivière, à la faveur de laquelle les bâtiments de faible tonnage et les caboteurs remontent jusque devant la ville pour y débarquer, ou prendre leurs cargaisons. Là seulement existent des quais; partout ailleurs les rivages de la baie sont couverts de marécages, d'où s'échappent durant la saison des chaleurs, malgré les immenses travaux accomplis, pour les assainir, par les divers gouvernements européens qui se sont succédé à Java, les miasmes si dangereux pour les étrangers. Leur influence est si redoutable, que même aujourd'hui on voit souvent les junques chinoises ou les pros malais entièrement privés de leurs nombreux équipages : aussi telle est la terreur que ces fièvres terri-

bles inspirent aux indigènes du grand archipel d'Asie, qu'on peut lui attribuer, non moins peut-être qu'aux lois fiscales en vigueur dans la colonie, l'éloignement que les Bugis montrent pour Batavia.

J'éprouvais moi-même cette répugnance pour le chef-lieu des Indes néerlandaises, quand je passais, en me rendant de terre à bord de la frégate, entre les terres basses et vaseuses qui forment l'embouchure de la petite rivière dont je viens de parler, et au milieu de laquelle les canots rencontrent souvent, quand les vents du large soufflent avec violence, une barre parfois assez mauvaise, qui, refoulant en dedans les immondices apportées à la mer par le courant, les y réunit en vastes amas que la chaleur de l'atmosphère a bientôt fait tomber en putréfaction. Ce foyer de miasmes pestilentiels fait sentir sa funeste influence non-seulement aux habitants de la ville et aux équipages des nombreux bâtiments mouillés près du rivage, mais encore aux ouvriers européens employés sur l'île située au milieu de la rade, où, depuis quelques années, on a établi l'arsenal de la marine, afin d'en soustraire autant que possible le personnel aux maladies terribles qui le décimaient dans la vieille ville, où il se trouvait placé auparavant.

Aujourd'hui, grâce à cette sage mesure, ainsi qu'à la double précaution, prise généralement, de rappeler tous les marins de bonne heure le soir à leurs bords respectifs, et de faire armer par des Malais les embarcations employées au batelage avec la côte, le nombre des victimes du climat a notablement dimi-

nué dans les hôpitaux; aussi me conformai-je avec empressement à ces coutumes, et j'eus mille raisons de me féliciter de les avoir adoptées, dans l'intérêt des hommes confiés à mes soins.

Pour mon propre compte, j'avais soin de quitter les bords de la mer avant le coucher du soleil : je revenais le soir, sous le toit hospitalier de M. Lagnier, respirer un air pur et jouir d'une société agréable; en sorte que ma santé et mon instruction gagnaient également à ce genre de vie.

Cependant un long repos ne pouvait convenir à mes goûts, et encore moins à l'accomplissement de la longue mission que j'avais à remplir. Notre séjour à Java devait donc être court; aussi, à peine quelques jours seulement étaient-ils écoulés depuis notre arrivée dans cette relâche, que déjà nous faisions les derniers préparatifs du départ; et pourtant je n'avais encore fait, malgré le vif désir que j'en éprouvais, aucune excursion hors de la ville, ni pu vérifier par conséquent la justesse de beaucoup de renseignements que j'avais recueillis jusqu'alors. Ce fut donc sans beaucoup de façons que j'acceptai la gracieuse proposition que me fit mon hôte, d'aller visiter une de ses propriétés rurales, située à quelques kilomètres de Batavia. Dès le lendemain, au point du jour, nous cheminions, M. Lagnier, son gendre et moi, dans une bonne calèche traînée par quatre chevaux indigènes, sur la belle route qui conduit du chef-lieu à Buttenzorg, résidence ordinaire du gouverneur.

Quand nous quittâmes la maison, le soleil se levait

à peine, le temps était beau, une douce fraicheur régnait encore dans l'atmosphère, et déjà sur notre passage s'éveillait le mouvement de la population. A mesure que nous avancions vers la campagne, ces belles habitations dont j'ai parlé plus haut cédaient peu à peu la place à de coquettes petites maisons occupées par des négociants, par des employés du gouvernement, ou bien enfin par de riches marchands chinois; les unes construites de briques, les autres de bois, mais toutes gracieuses, proprettes, et entourées de petits treillis à travers lesquels j'apercevais des pelouses garnies de fleurs. Ces fraiches demeures firent bientôt place elles-mêmes à des cases de paille, qui, d'abord massées au bord du chemin, devinrent de plus en plus rares à mesure que nous continuions notre course rapide, et finirent par ne plus paraître qu'au loin, disséminées au milieu des champs de riz. Quoiqu'il fût encore de très-bonne heure, la route était déjà couverte d'une multitude de charrettes traînées par des buffles qui suivaient les bas côtés du chemin, le milieu étant interdit à cette espèce d'animaux de trait, dont les pieds auraient en peu de temps rendu la surface du terrain impraticable pour les voitures suspendues.

Ces charrettes étaient grossièrement construites, et n'avançaient que bien lentement; et pourtant telles sont la solidité de leur construction, la patience, l'intelligence de leurs conducteurs javanais, que, malgré les poids énormes dont on les charge ordinairement, elles franchissent sans accident de longues

distances à travers des montagnes escarpées, des plaines marécageuses, où les voies de communication sont à peine tracées. Leur marche est bien tardive sans doute, mais elles arrivent toujours; et le bon marché, ainsi que la sûreté de ce mode de transport, les font préférer, par les marchands des villes maritimes, aux navires caboteurs, principalement sur la côte de l'ouest, là où les vents sont ordinairement forts et les havres d'un abord facile très-rares, malgré les grands travaux que le gouvernement a fait exécuter pour obvier à ce grave inconvénient.

Auprès de nous passaient une foule de piétons chinois ou indigènes, portant, suspendues aux extrémités de longs bâtons élastiques placés en travers sur les épaules, de larges corbeilles dans lesquelles des fruits et des légumes de cent espèces différentes se trouvaient entassés, avec cette attrayante symétrie que les marchands de Canton savent si bien employer pour séduire les acheteurs.

Rien de plus gracieux, en effet, que cet assemblage des productions tropicales mêlées à celles de nos climats tempérés, dont les hautes terres voisines de Buttenzorg fournissent d'abondantes récoltes. Je reconnaissais, à leurs brillantes couleurs, les fruits délicieux que j'avais si souvent goûtés sur les rivages de la presqu'île malaise, les bananes, les letchis, les mangoustans, les oranges, les durians, auprès desquels étaient étalés de beaux raisins, des pêches, des poires, des pommes dignes de figurer dans les vergers d'Italie, auxquels,

me dit-on, les arbres qui les portaient avaient été enlevés.

Un pareil coup d'œil me donnait une haute idée des ressources qu'en fait de jardinage les environs de la capitale de Java offrent aux gourmets : cette idée s'accrut encore quand nous passâmes auprès d'un de ces marchés établis de distance en distance sur les bords de la route, et où, à certains jours de la semaine, les cultivateurs des environs ainsi que les marchands de la ville viennent, les uns apporter leurs denrées, et les autres acheter des provisions pour les vendre au détail. Là, outre la multitude de végétaux culinaires, indigènes ou exotiques, dont la beauté et la variété m'étonnaient, je vis toutes sortes de volailles, que mes compagnons, auxquels, comme on pense bien, je n'épargnais pas les questions, m'assurèrent être aussi délicates que peu chères. Les dindes, les oies, les canards, les chapons, et surtout les poules, que je voyais suspendues par centaines à de longs bambous, passaient successivement, du sol où ils étaient étalés, sur des chariots garnis de forts attelages, dont les propriétaires, brocanteurs chinois pour la plupart, et montés sur de bons chevaux ou dans de jolis cabriolets, semblaient très-pressés de retourner à la ville avec leurs achats du matin.

Quant aux quadrupèdes qui, chez nous, viennent mourir aux abattoirs, je n'en aperçus aucun : j'appris, non sans étonnement, que les bœufs et les moutons ne prospéraient nullement dans les pâturages, et que ceux qu'on destine à la consommation des habitants

riches, qui même ne s'en procurent que difficilement à Batavia, sont renfermés et nourris dans des espèces d'écuries, d'où ces pauvres animaux ne sortent que pour être tués.

La foule, le mouvement étaient très-animés sur ces marchés; pourtant le plus grand ordre y régnait; pas de cris, pas de tumulte, tant est bien faite la police dans tous les lieux publics des villes de la colonie, et principalement au chef-lieu, où l'on n'entend presque jamais parler de vols avec effraction, malgré la manière fort peu solide dont les habitations sont généralement closes la nuit.

Pendant que je faisais mes observations, et récoltais les renseignements que je cherche à classer ici de la façon la moins ennuyeuse possible pour les lecteurs qui voudront bien m'accompagner dans mes pérégrinations, nous avancions rapidement, et peu à peu la route devenait de moins en moins vivante. Parfois cependant nous rencontrions de jolies calèches, dans lesquelles des familles entières, profitant de la belle matinée, se rendaient de la campagne à la ville avec toute la vitesse des quatre coursiers qui les traînaient, et qu'excitait, non moins du geste que de la voix, un cocher armé de son long fouet de rhinocéros. Les pauvres chevaux de Java, et surtout ceux des plaines, car les cantons montagneux n'en fournissent que de lourds et de peu estimés, ne jouissent pas d'un sort heureux sous le joug des Européens, malgré leur vitesse, leur feu et leurs formes gracieuses. Généralement les maîtres, qui, en raison

du bas prix de ces quadrupèdes, peuvent en changer souvent, les exténuent bientôt en faisant courir les attelages avec une excessive rapidité, bien plus peut-être par amour-propre que par nécessité : ce qui est d'autant plus mal que ces pauvres chevaux sont moins grands, moins vigoureux que ceux d'Europe, travaillent presque toujours sous un soleil brûlant, et se montrent incapables de fournir de longues traites, quoiqu'on ait toujours soin, même pour les voitures légères, de les atteler quatre à la fois, et de ne leur faire parcourir, sur les grands chemins que des espaces de deux lieues environ. Du moins, les maisons de poste, que le gouvernement entretient sur les principales voies de la colonie pour son service ou celui des riches habitants, moyennant une certaine redevance, sont placées à cette faible distance les unes des autres; et cependant les attelages n'y parviennent que tout à fait essoufflés.

Ces nobles animaux sont-ils plus humainement traités par les indigènes? Je ne puis le dire : je sais seulement qu'ils ne sont employés par ces derniers que pour la selle; mais je serais porté à croire que, d'un côté comme de l'autre, ils ont une cruelle destinée à subir. Les grandes îles de la Sonde, Sumatra, Baly, Lombok, et même Timor, en fournissent une grande quantité, mais beaucoup moins estimés que ceux de Java, qui jouissent, dans toute cette partie de l'Asie, d'une haute réputation, lorsque toutefois, chose assez singulière, ils ne sont ni châtains ni noirs; tandis que ceux dont la robe est de couleur baie ou grise

obtiennent la préférence auprès des amateurs. Pourquoi? Je n'ai pu avoir d'explications bien claires à cet égard. Peut-être que les teintes foncées absorbant plus que les autres les rayons du soleil, ceux de ces quadrupèdes dont la robe est noire ou brune souffrent davantage de la chaleur dans ces contrées équatoriales, et sont plus promptement fatigués.

Les coursiers qui nous traînaient se trouvaient dans les conditions voulues par la mode : ils n'en arrivèrent pas moins cependant épuisés, haletants, couverts d'écume, à l'endroit où nous attendait un relais envoyé dès le jour précédent. Il est vrai que, depuis quelque temps, nous avions abandonné la grande route de Buttenzorg pour en prendre une de traverse, laquelle, quoique circulant au milieu de cantons populeux et bien cultivés, se trouvait en assez mauvais état, et me sembla abandonnée complétement aux soins de la nature, ou, pour mieux dire, du soleil, seul chargé, à ce qu'il paraît, par l'administration du soin d'assécher les cloaques que les voyageurs rencontrent à chaque pas quand il a plu, et qui souvent les empêchent d'arriver à leur destination. Heureusement que dans beaucoup d'endroits, et surtout là où les bois bordent le chemin, la terre se couvre d'un gazon épais, vivace, qui consolide le sol et résiste à l'excessive humidité de la mauvaise saison; car, autrement, la plupart des chemins de la colonie, qui ne sont pas considérés comme grandes voies de communication (et le nombre de celles-ci est très-borné),

resteraient impraticables pour les voitures durant la majeure partie de l'année.

La route qui devait nous conduire à notre destination ne jouissait pourtant pas de cet avantage naturel: les arbres qui l'abritaient autrefois ayant disparu pour faire place à des plantations, elle se trouvait, par conséquent, exposée à toute l'ardeur d'un climat brûlant; aussi sa surface, desséchée par le beau temps qui avait régné les jours précédents, livrait-elle à la brise des torrents de poussière fort incommodes pour nous et surtout pour nos pauvres chevaux, sur lesquels en outre le soleil, déjà très-haut, dardait ses rayons dévorants. Je me serais donc senti fort disposé à trouver le voyage, tout curieux qu'il était, un peu long, si le changement d'attelage ne m'eût laissé un moment de répit, que j'employai à examiner le délicieux paysage qui se déroulait autour de nous.

Cent espèces de cultures couvraient de leurs teintes variées la terre jusque dans le lointain. Dans les fonds, le riz, jeune encore, couvrait le sol inondé d'une teinte émeraude. Sur le penchant des collines se balançaient déjà au souffle de la brise les épis du riz de montagne, servant comme de bordure à de vastes champs de pistaches, auxquelles leur vigoureuse végétation permet de braver les vents et la sécheresse au sommet des ondulations du terrain. Cette charmante perspective était, pour ainsi dire, animée par de nombreux bouquets de grands arbres, à l'ombre desquels, suivant l'usage du pays, les paysans avaient construit de jolies petites cases, que leurs lé-

gères murailles de rotins et de bambous entrelacés permettent d'élever aisément sur des pieux, à l'abri de l'humidité du sol.

Comme généralement ces cases, dont toutes les dépendances se composent d'un abri pour les buffles, et d'un petit grenier à riz bâti suivant le même mode de construction malaise que la maison principale, sont généralement éloignées les unes des autres, j'aurais cru, ne les apercevant qu'avec peine au milieu du feuillage sous lequel elles sont comme blotties, que la contrée était déserte, si je n'avais eu sous les yeux, disséminées çà et là dans la plaine, plusieurs charmantes maisons de plaisance, entre autres celle auprès des barrières de laquelle se trouvait l'écurie de nos chevaux de relais. Le principal corps de logis, à la construction duquel tous les styles européens et asiatiques me parurent avoir contribué pour le rendre confortable, servait de centre à plusieurs belles avenues de girofliers en plein rapport, et séparées entre elles par de magnifiques pelouses émaillées de fleurs. Partout où mes yeux pouvaient atteindre, je voyais l'utile embelli par le luxe. Les communs, les bâtiments d'exploitation, et jusqu'au petit marché bien abrité contre le soleil ou la pluie, où, moyennant une légère indemnité, les fermiers du voisinage venaient exposer leurs produits en vente, tout annonçait la présence d'un maître opulent, et réunissant toutes les qualités essentielles d'un bon propriétaire. Ajouterai-je qu'à tout cela il joignait encore la modestie, parce que, sur la principale porte de sa pro-

priété, il y avait écrit en grosses lettres : *Mediocritas?* Je laisserai cette question sans être résolue. Mon philosophe se trouvait alors en ville; je ne pus faire connaissance avec lui; ce dont je fus d'autant plus contrarié, que sans doute j'aurais rencontré, dans cet amant de la médiocrité à la façon de Sénèque et autres anciens sages, une bonne et aimable connaissance à joindre à toutes celles du même genre que j'ai faites à Batavia.

Malgré la comparaison que je fus à même de faire, quelques instants après l'avoir quittée, entre cette belle habitation et la modeste demeure de mon hôte, je n'en trouvai pas moins cette dernière vraiment charmante, tant en raison de la manière soignée dont elle était arrangée à l'intérieur, qu'à cause de sa délicieuse exposition. De ses légères galeries extérieures, d'où l'on jouit en tout temps, à l'abri des intempéries des saisons, de cette fraîcheur si précieuse sous un pareil climat, la vue découvre d'un côté une vaste plaine, doucement accidentée, et de l'autre un joli ravin tapissé de gazon, au fond duquel j'apercevais, à travers le feuillage des arbres fruitiers, une petite rivière dont le cours, après avoir rempli plusieurs viviers, allait répandre la fertilité au milieu des champs de riz appartenant à la propriété.

Quoique fatigué d'un trajet assez long, accompli en grande partie sous la chaleur de midi, car, avant qu'il fût terminé, le soleil se rapprochait déjà de l'horizon, j'aurais été avec plaisir parcourir les belles campagnes qui se déroulaient autour de moi. Mais

pendant la collation, autour de laquelle nous nous rangeâmes avec empressement en mettant pied à terre. Le ciel, si clair le matin, s'était subitement couvert de gros nuages, et la pluie avait commencé. Il fallut donc me résigner à rester sous les galeries, où, en attendant un moment d'embelli qui nous permît de sortir un peu de la maison, je me retirai dans un coin, pour mettre en ordre les notes recueillies depuis le matin.

Enfin, un peu avant le crépuscule, nous pûmes jouir, mon hôte et moi, d'un moment de liberté : j'en profitai pour visiter les dépendances de l'habitation, dont, en véritable propriétaire, M. Lagnier voulut me faire les honneurs. Rien n'y manquait; partout régnait l'ordre, la propreté; je trouvais même un certain air de France, si je puis m'exprimer ainsi; au point que, sans la physionomie indienne des bâtiments, j'aurais pu, moyennant quelques frais d'imagination, me croire sur les bords de la Loire ou en Normandie. Mais cette nuance si séduisante pour un pauvre exilé s'effaça complétement quand nous fûmes arrivés au petit hameau formé par les cases des paysans, et groupées, suivant l'usage, sous de grands arbres. Elles étaient généralement propres, bien arrangées; et je ne puis mieux les comparer qu'à de jolis paniers d'osier posés sur des pieux, et recouverts d'un léger toit de paille à larges bords. Quelques échelons d'un escalier, dont plusieurs troncs de bambous et des cordes de rotin faisaient tous les frais, conduisaient à deux chambres qui, dans leur

rustique simplicité, ne manquaient pas du précieux agrément d'être parfaitement appropriées aux exigences d'un climat aussi chaud. A quelques pas seulement de chacun de ces fragiles édifices, était l'appentis, où sont abrités les instruments aratoires et les deux buffles, inséparables compagnons du cultivateur javanais; puis, un peu plus loin encore, s'élevait au sommet d'un poteau, hors de la portée des insectes, le petit magasin où est renfermé, après le partage de la récolte entre le maître et le fermier, la provision de riz de la famille.

Comme l'approche de la nuit avait ramené tous les paysans au logis, je fus à même de les étudier en négligé, pour ainsi dire; et j'avoue que ni père, ni mère, ni enfants, ne me semblèrent intéressants au premier abord; d'autant moins que j'avais entendu les Européens se plaindre généralement de leur indolence et de leur aversion pour le travail. Ce reproche, tout mérité qu'il est, n'était pourtant pas à mes yeux une bien forte cause de réprobation à l'égard de ces pauvres gens; car j'ai toujours pensé, en visitant les indigènes des contrées tropicales, auxquels la nature fournit généreusement la nourriture et l'entretien, que le *far niente* doit être pour eux une bien douce chose; et, plus sages peut-être que nous autres Européens, qui croyons être obligés d'acheter, au prix de mille fatigues, de mille soucis, un repos dont souvent nous ne jouissons pas, ils profitent du présent, sans s'inquiéter de l'avenir. Mais, pour moi, le vilain côté de leur portrait, c'était la

dureté de cœur, l'égoïsme dont ils font preuve les uns envers les autres, et qui est poussé si loin, qu'ils laisseraient mourir un de leurs semblables de misère ou de maladie sur le chemin, sans songer seulement à le secourir, et qu'ils ne donnent presque aucun soin à leurs enfants. A peine ces petits êtres peuvent-ils marcher, que déjà ils sont accablés de travail; aussi les maladies en emportent-elles un nombre si grand chaque année, que, malgré tous les efforts des autorités locales pour arrêter une pareille mortalité, la population native de la colonie ne s'accroît que bien lentement.

Cependant les femmes, si maltraitées par l'autre sexe dans les diverses contrées voisines, exercent, à ce qu'il paraît, à Java, une certaine influence au sein de la communauté. Elles travaillent beaucoup, il est vrai; cultivent la terre comme les hommes; mais ceux-ci, du moins, ne restent pas oisifs : fatigues et profits, tout est commun entre eux. Cet ascendant, bien rare chez les peuples incivilisés, du sexe le plus faible sur le plus fort, n'est pas basé sur les charmes extérieurs, loin de là : non pas que dans les rangs élevés, où les femmes mènent une existence oisive et recluse, on ne puisse en rencontrer quelques-unes d'assez jolies; mais la plupart de celles qui appartiennent aux classes inférieures, soit des villes, soit des campagnes, n'offrent que peu ou point de grâces physiques. Les jeunes filles même que j'avais sous les yeux ne possédaient aucune espèce d'attraits. Sur leur figure brûlée par le hâle, et qu'une bouche ruisselante du jus sanguinolent du bétel déparait complétement, je cherchais en vain

quelques vestiges de beauté; elles étaient presque toutes laides, petites, mal faites, et salement fagotées. Les hommes ne me parurent guère plus favorisés de la nature sous ces divers rapports : ils ne possédaient aucun des attributs de la vigueur ou de la beauté physiques; leur air misérable n'avait rien d'intéressant. Tels m'ont semblé les naturels des provinces maritimes de Java, quoiqu'ils soient bien certainement de la même origine que les Malais établis sur le littoral des autres terres du grand archipel d'Asie, tandis que les habitants et en même temps aborigènes, probablement, des contrées centrales, possèdent des qualités physiques et morales que leurs voisins des côtes ne montrent pas. Les femmes jouissent d'une juste réputation de grâces, d'esprit et de beauté; les hommes sont grands, forts, intelligents, et même de mœurs douces; quand toutefois, comme dans la guerre d'Icono-Goro, le fanatisme religieux, soutenu de l'influence toute-puissante des chefs sur eux, ne les pousse pas à la guerre et au carnage; car alors on les trouve non moins féroces, non moins sanguinaires que les tigres de leurs forêts.

Le nouveau système de culture, en éveillant chez ceux-ci comme chez leurs compatriotes du plat pays, par des profits assurés, l'amour de la propriété, et par conséquent le goût du travail, a déjà modifié d'une façon notable, dit-on, les habitudes et le caractère de ces insulaires, parmi lesquels jusqu'ici la misère, et par suite une juste aversion pour le joug européen, avaient empêché notre civilisation de faire de rapides

progrès. Maintenant ils se livrent avec empressement à plusieurs genres de cultures exotiques, pour lesquels ils avaient montré un très-grand éloignement jusqu'ici, et ils y réussissent fort bien ; mais c'est principalement dans la manière dont ils travaillent les champs de riz qu'on peut juger combien ils sont actifs et intelligents au besoin. Aussi les terres consacrées à ce genre de céréales sont-elles encore aujourd'hui celles qui s'afferment au plus haut prix.

Un pareil sujet d'observations était pour moi, grâce aux lumières et à la conversation de mon excellent hôte, auquel une longue résidence dans la colonie l'avait rendu parfaitement familier, une source précieuse de renseignements : cependant je fus contraint de bientôt l'abandonner, pour rentrer promptement au logis, car tout annonçait un orage prochain. Des nuages épais, que les derniers reflets du soleil couchant teignaient sur les bords d'une couleur cuivrée, roulés d'abord au sommet des hautes terres, commençaient à descendre sur les plateaux inférieurs en lançant des éclairs éblouissants, auxquels succédait le bruit sourd et imposant du tonnerre, répercuté par les échos des montagnes. Les oiseaux couraient en foule chercher un abri sous le feuillage des arbres, contre le mauvais temps qui les menaçait. Nous fîmes comme eux, et nous atteignîmes notre toit à l'instant où la pluie commençait à tomber avec cette violence inconnue en Europe, et qui, en moins d'une heure, transforma les moindres ruisseaux en torrents impétueux, et couvrit les lieux bas de larges flaques d'eau.

Dans de semblables circonstances, dîner était la meilleure chose à faire; aussi nous mîmes-nous à table, après avoir toutefois admiré pendant quelques instants le sombre et magnifique spectacle qu'offrait l'orage, alors dans toute sa force; puis chacun alla oublier, dans une chambre très-confortable et sur un lit excellent, les fatigues de la journée.

Au jour, j'étais debout; le ciel avait repris sa sérénité ordinaire; la terre, altérée par la sécheresse précédente, avait absorbé déjà l'eau tombée la veille; et je trouvai très-praticable le joli sentier qui conduisait, en serpentant à travers les arbres et les rochers, du plateau sur lequel était l'habitation, aux bords escarpés de la petite rivière dont j'ai parlé plus haut. Après avoir joui pendant quelque temps de la fraîcheur et du pittoresque de cette charmante solitude, et n'osant m'aventurer, après l'avalasse dernière, au milieu des champs de riz qui se déroulaient devant moi, je me dirigeai, en compagnie de M. Borel, qui me rejoignit alors, vers une jolie maisonnette entourée de petites plantations de café et de cannes à sucre soigneusement entretenues, où demeurait le Chinois chargé de faire valoir la propriété de M. Lagnier. Celui-ci s'était conformé ainsi à l'usage adopté généralement dans la colonie par les riches Européens, qui non-seulement confient de vastes exploitations agricoles à des émigrants du céleste empire, mais plus encore en emploient beaucoup comme cultivateurs. Aussi le nombre de ces derniers a-t-il été sans cesse en croissant, malgré les efforts tentés jusqu'à

ces dernières années, par un gouvernement ombrageux, pour les empêcher de se multiplier; malgré l'énorme taxe de capitation qu'ils payent au fisc; et, j'ajouterai, malgré les vexations incessantes dont ils sont encore l'objet aujourd'hui; quoique, par leur intelligence, leur activité et leur amour du travail, ils rendent les plus grands services dans toutes les branches d'industrie. A eux seuls est confiée la direction de la plupart des plus beaux biens territoriaux, et de presque toutes les belles usines nouvellement établies; ils figurent d'une façon notable dans le haut et le bas commerce; enfin, ils sont devenus des gens indispensables pour les riches étrangers, aux dépens desquels ils s'enrichissent généralement comme banquiers, négociants, marchands, courtiers de commerce, fermiers, artisans, domestiques, enfin comme simples portefaix. Aucune fonction, aucun travail ne leur répugne, dès qu'il est lucratif; et ils déploient, dans tous les genres d'industrie auxquels ils se livrent, une ténacité et un amour du lucre que rien ne peut lasser.

Du reste, ces émigrants se montrent doux, tranquilles dans leurs relations privées, très-soumis aux lois, et fidèles aux coutumes et aux usages de leur pays, duquel ils ne se considèrent que comme momentanément éloignés, quoique, la plupart du temps, leurs cendres restent sur cette terre étrangère.

Comme il existe entre eux et les basses classes de la population une sorte de rivalité causée, au sein des villes, par la supériorité qu'ils possèdent sur leurs concurrents dans les arts mécaniques, et qui, dans

les campagnes, tire sa source de l'espèce d'autorité qu'ils exercent sur les paysans au nom des propriétaires du sol, leur race est généralement un objet de jalouse animadversion pour les naturels de presque tous les rangs. De son côté, le gouvernement les accuse, non sans de bonnes raisons peut-être, du crime impardonnable à ses yeux, si on en juge par les précautions nombreuses qu'il prend pour empêcher ce délit, d'accaparer et d'exporter en contrebande les métaux précieux de la colonie. Enfin, si j'ajoute qu'on les considère comme dignes, sous tous les rapports, d'être appelés les juifs du grand archipel d'Asie, il sera facile de comprendre pourquoi ils sont frappés partout, en Indo-Chine comme dans les contrées malaises, d'une sorte de réprobation morale, et, à cause de cela sans doute, souvent rançonnés non moins par les autorités européennes que par les chefs du pays.

Du reste, de même que le font chez nous les descendants d'Abraham et de Jacob, ils n'opposent aux avanies et aux vexations qu'une patience inépuisable, une force d'inertie, et certains arguments qui finissent toujours par lasser ou endormir la haine de leurs persécuteurs.

Toutefois, celle de ces pauvres victimes dont je visitai la demeure me parut supporter très-philosophiquement son sort; mon fermier chinois était gros, gras, bien portant, et tout en lui, jusqu'à son air fin et rusé, me rappelait mes anciennes connaissances de Canton.

Il justifiait, par la façon très-lucide dont il répon-

dait, par l'entremise de M. Borel, à mes questions sur l'agriculture, la réputation d'intelligence que lui avait faite son maître auprès de moi. Je lui dus quelques renseignements précieux sur la manière dont les cafiers sont cultivés; puis comment on en prépare les graines avant de les livrer au commerce. J'appris ainsi que plus le terrain où sont plantés ces arbustes est, jusqu'à un certain point, élevé sur le penchant des vallées abritées des vents forts, plus leur fruit est abondant et même estimé; surtout quand on l'a fait sécher à l'ombre sur des claies disposées au milieu de vastes cases dont les toits, faits de paille, peuvent s'ouvrir ou se fermer avec facilité, suivant que le temps est beau ou pluvieux; et, pour rendre la dessiccation plus prompte encore, on brûle plusieurs fois, sous ces claies, des fagots de bois sec, dont la fumée, en séchant le pulpe qui recouvre les grains de café, permet d'en débarrasser aisément ces derniers, en les frottant les uns contre les autres dans une peau de buffle, d'où ils sortent parfaitement propres, légèrement crispés, avec une couleur vert de mer, et exhalant ce parfum qui fait leur réputation; surtout si on les a conservés deux ou trois années avant de les livrer à l'exportation, dans lequel cas ils se vendent beaucoup plus cher; tandis que si le café a été séché uniquement au soleil, les grains restent blanchâtres, larges, légers, et ne possèdent que peu de saveur.

Pendant longtemps les cafés des provinces de Pakalongan et de Chéribon ont joui d'une supériorité incontestable sur celui des autres parties de Java; mais

aujourd'hui ce genre de culture a fait de tels progrès, que ces différences ont à peu près disparu, et que lorsque l'usage de renfermer cette denrée expédiée en Europe dans des barils, afin de la garantir contre l'influence délétère de l'humidité, sera généralement adopté, le café de Java ne le cédera, aux yeux des amateurs, qu'à celui d'Arabie. Il n'est pas indigène pourtant, à ce qu'il paraît, dans cette partie du grand archipel d'Asie; il y fut importé vers le milieu du siècle dernier, ou du moins ce ne fut guère qu'à cette époque que les plantations de cafiers prirent une certaine importance, au grand chagrin des cultivateurs indigènes, pour lesquels cette culture devint une cause des plus dures vexations. Mais c'est surtout à partir de 1808 que cette dernière atteignit, par les soins du gouverneur général Dandels, un haut degré de prospérité, et que l'on commença à faire des plantations pour le compte de l'État; entre autres celles que je trouvai si florissantes en 1831, et dont j'ai parlé dans la relation du voyage de *la Favorite*. De sorte qu'aujourd'hui l'exportation toujours croissante de leurs produits est devenue, de même que celle du sucre, une source inépuisable de richesses pour les maîtres de Batavia.

Les essais dont j'avais été également témoin en 1831, pour naturaliser les vers à soie de Chine dans cette colonie, n'ont pas été aussi heureux, malgré tous les efforts tentés pour obtenir de meilleurs résultats. La première récolte a toujours donné de belles espérances; mais à la seconde, m'a-t-on assuré, les cocons

deviennent maigres, et le produit se réduit à rien. En vain des femmes habituées au détail des magnaneries ont été amenées à grands frais de Lyon sur les lieux; en vain de nombreuses expériences ont été renouvelées dans toutes les parties de l'île, là où l'exposition et la température semblaient convenir à l'éducation des vers à soie; on n'a pas obtenu de meilleurs résultats, et forcément cette branche d'industrie a dû être à peu près abandonnée.

J'obtins aussi de mon Chinois quelques renseignements sur les essais tentés récemment, à l'effet d'introduire la culture du thé dans la province voisine de Batavia. Ils avaient si bien réussi, qu'en 1830 on avait expédié en Hollande un assez grand nombre de caisses de cette denrée, et que depuis cette époque les envois ont été sans cesse en augmentant. Mais par malheur la qualité ne s'est pas améliorée dans le même rapport; elle est restée très-inférieure, et ce thé ne peut soutenir en aucune manière la concurrence avec celui de Canton. Ainsi donc les tentatives faites pour arracher au céleste empire le monopole de cette production, sont restées encore une fois sans succès.

Cependant la matinée s'écoulait rapidement, et l'heure du déjeuner était arrivée. Nous rentrâmes donc à la maison, afin de prendre part à un très-confortable repas; mais à peine était-il terminé, que déjà nous cheminions à cheval dans la campagne, à travers les rizières et les plantations de mon hôte, auquel je faisais payer sans peine, en détails intéressants pour mon

instruction, le plaisir qu'il trouvait naturellement à montrer ses propriétés.

Elles me semblèrent très-étendues; et pourtant, à ce que m'assura M. Lagnier, elles ne pouvaient être comparées sous ce rapport à celles des environs, dont quelques-unes, il est vrai, comptaient plusieurs lieues de superficie, mais manquaient de la quantité de bras nécessaire pour être mises convenablement en valeur. Aussi, à l'exception de quelques champs de pistaches servant à la fabrication de l'huile, ou bien à la nourriture des animaux, n'y a-t-il de réellement cultivé dans ces cantons que les terrains dont la facile irrigation permet d'y faire venir du riz. Ceux-ci produisent constamment, tandis que les autres, bientôt épuisés, restent au repos pendant plusieurs années, ou bien sont mis en pâturages pour les bestiaux, lesquels sans doute, à cause du voisinage de la ville et de l'absence complète des bêtes féroces dans ces cantons, forment avec le riz le principal revenu des fermiers de cette partie de la colonie; en sorte que tous les efforts des propriétaires ne tendent qu'à utiliser, de la manière la plus avantageuse pour l'irrigation des terres, les nombreux ruisseaux qui sillonnent la plaine. Aussi font-ils, dans ce but, les plus grandes dépenses, ainsi que je fus à même de le constater en voyant les vastes travaux entrepris, et point encore achevés, pour faire monter, au moyen d'un long canal, l'eau qui coulait au fond du ravin limitrophe, jusqu'au niveau d'un plateau assez élevé, sur lequel nous trouvâmes les paysans, hommes, femmes

et enfants, déjà occupés à préparer le sol, en attendant la venue prochaine des ondes bienfaisantes qui devaient transformer des terrains arides en superbes rizières.

Si ces pauvres gens ne déployaient pas une extrême activité, en récompense ils montraient une grande habitude de ce genre de travail. Sous leurs mains s'élevaient rapidement les petites digues qui devaient plus tard empêcher de se perdre l'eau destinée d'abord à détremper suffisamment la terre pour qu'elle pût recevoir les semis; ensuite à couvrir ceux-ci durant le temps nécessaire à leur développement complet. De toutes parts je voyais de petites écluses, dont le système était si artistement organisé, que, grâce à elles, un simple ruisseau devait féconder cette vaste étendue de terrain, à la surface duquel d'énormes buffles, serviteurs très-obéissants des marmots juchés sur leurs larges flancs, traçaient déjà péniblement de longs sillons, tandis que les femmes, marchant à leur suite, débarrassaient soigneusement le sol des nombreuses plantes parasites, qui autrement auraient étouffé les jeunes brins de riz avant qu'ils eussent acquis assez de force pour résister à ces dangereuses ennemies. J'avais entendu déplorer trop souvent, par les propriétaires de terres à Java, la pauvreté et le petit nombre des cultivateurs indigènes, pour ne pas témoigner à mon cicerone l'étonnement que j'éprouvais en voyant réunis sur un seul point tant de laboureurs et d'animaux de trait. J'appris alors que, mettant en pratique, sans s'en douter probablement, les principes d'association

que la nouvelle école d'économie politique prêche, et avec raison, dans tous les rangs de notre société européenne, et principalement chez nous, ces bonnes gens ont la coutume de se réunir à leurs voisins pour accomplir, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, les grands travaux d'agriculture; puis quand, par un effort commun, la moisson est terminée, ces mêmes voisins emportent un cinquième de la récolte pour prix de leur coopération, après toutefois que les droits du maître de la terre ont été assurés.

Ces droits varient pour le riz entre un et deux cinquièmes de la récolte, suivant la fertilité de la terre, ou, pour mieux dire, le plus ou moins de facilité que présente son irrigation. Ils doivent être payés en nature, et de plus déposés aux frais du fermier dans les greniers du propriétaire; en sorte que celui-ci n'est contraint, pour ainsi dire, à aucune espèce de déboursés, et n'a pas d'autre embarras que celui de vendre ses denrées aux marchands, qui, la plupart du temps, s'empressent de venir les acheter sur les lieux mêmes; surtout lorsque, comme cela avait lieu lors de mon séjour à Java, le riz se trouve à un haut prix sur les marchés de la colonie.

Ainsi donc toutes les charges de ce genre de culture pèsent uniquement sur les cultivateurs; et quand M. Lagnier m'énumérait tous les fléaux auxquels ils étaient exposés avant d'avoir mis leur moisson en sûreté, j'avais peine à comprendre que ces pauvres gens eussent de quoi nourrir leurs femmes et leurs enfants. Tantôt les oiseaux dévorent le grain avant

qu'il soit mûr; tantôt les cochons sauvages ou les chiens marrons viennent ravager les champs de pistaches et détruire la récolte dans une seule nuit; quand toutefois les grandes pluies ou une sécheresse prolongée ne leur ont pas, dès longtemps d'avance, soustrait cette proie. Cependant, tel est le penchant que montrent les insulaires pour la culture du riz, à cause probablement des profits qu'elle leur rapporte, que, malgré cette foule d'inconvénients, ils la préfèrent à tous les travaux agricoles du même genre, surtout aux environs de Batavia, où la plaine est sillonnée par une multitude de petites rivières descendant des hautes montagnes qui s'élevaient comme un vaste rideau dans le lointain.

De quelque côté que je tournasse les yeux, je ne voyais que de vastes rizières se déroulant à perte de vue; et çà et là, au sommet des ondulations les plus marquées de cet immense tapis vert, paraissaient, comme des oasis, de belles habitations entourées de grands arbres au feuillage touffu.

Le séjour de ces magnifiques demeures doit être bien agréable sous un climat aussi chaud; et pourtant leurs heureux propriétaires n'abandonnent que bien rarement la ville pour venir les habiter, même durant quelques jours. Il est vrai que, soit à cause du mauvais état des chemins quand il a plu, et des fortes distances à parcourir pour voisiner, tant les propriétés sont étendues; ou bien parce que les rivalités ou les jalousies, qui souvent divisent les familles de la haute société du chef-lieu, exercent également aux champs

leur funeste influence, ces colons ne se visitent que bien rarement, pour ne pas dire jamais, à la campagne, quoique la saison des bals et des festins les rassemble souvent dans les salons de Batavia.

Nous passâmes durant notre promenade, qui se prolongea jusqu'au dîner, auprès de plusieurs de ces habitations : toutes étaient veuves de leurs maîtres; en sorte que, trompé ainsi dans mon espoir de faire parmi ces derniers quelques bonnes connaissances, dont j'aurais pu mettre à contribution, dans l'intérêt de ma curiosité, les talents ou l'expérience touchant les affaires du pays, j'acceptai sans regret la proposition que me fit mon hôte, que ses affaires rappelaient au bord de la mer, d'y retourner le lendemain matin, avant que les pluies vinssent gâter les voies de communication.

Une autre raison encore me faisait hâter mon retour à la ville : j'avais reçu une invitation à dîner de M. de Nhauys, conseiller aux Indes; homme aussi distingué par son esprit que par ses manières, et qui, ayant rempli pendant trente années, de la manière la plus honorable, des fonctions importantes dans l'administration de Java, n'avait pas faiblement contribué, par son influence, à faire entrer la colonie dans la nouvelle voie qu'elle parcourait si heureusement. Puis deux jours après je devais assister, avec l'état-major de *l'Artémise*, à un bal que le gouverneur général donnait à ses administrés.

Je n'avais garde de manquer deux aussi belles occasions de recueillir encore des renseignements dans

la conversation des gens instruits que je me promettais de rencontrer à ces réunions, où devait se trouver l'élite de la société du chef-lieu.

Mon attente ne fut pas trompée, car je pus causer chez M. de Nhauys avec plusieurs fonctionnaires publics de haut rang, dont les noms figurent, d'une manière non moins recommandable que brillante, dans l'histoire de leur pays, depuis la fin du siècle précédéent. Les souvenirs qu'ils évoquaient se trouvaient trop intimement liés à ceux de notre révolution de 93, pour qu'il ne fût pas question de la France, ainsi que des relations qui avaient existé et existaient encore entre les deux pays; et je vis, non sans une sorte de plaisir, que les Hollandais, malgré les malheurs dont la domination de Napoléon les avait rendus victimes dans leur nationalité ou dans leur commerce maritime, n'en appréciaient pas moins à une haute valeur les services que les Français avaient rendus dans le monde à la cause des peuples et de la liberté.

Le repas, qu'animait ainsi une conversation aussi instructive pour moi que spirituelle et agréable, me fit trouver le temps trop court. Et pourquoi ne confesserais-je pas, avec une franchise dont je n'ai nullement honte, que la relation du voyage de *la Favorite*, traduite en hollandais, et mêlée, indigne qu'elle est, avec de bons livres sur la table du salon, contribua peut-être pour une bonne part aux heureuses dispositions d'esprit dans lesquelles je me trouvais? Cependant j'ajouterai que mon amour-propre d'auteur, quelque flatté qu'il fût d'un semblable honneur, ne put effacer

entièrement de mon esprit l'inquiétude dans laquelle devait le jeter naturellement l'expérience du passé, sur la manière dont mes pauvres œuvres, dictées tout simplement par la vérité et la justice, avaient été accueillies dans la capitale des Indes néerlandaises. (Note 5.)

L'opinion favorable que m'avaient inspirée, de la haute société, la plupart des employés civils ou militaires avec lesquels je me trouvais en relation, tendait pourtant à rendre moins vives mes craintes à ce sujet ; et elles s'évanouirent presque entièrement, quand au dîner de la première autorité, et au bal qui le suivit, je fus à même de juger combien en effet l'état-major de la garnison, et le personnel des rangs élevés des diverses administrations de la colonie, étaient remarquables sous le double rapport du choix des personnes qui les composaient, et de l'urbanité dont ces dernières faisaient preuve tant entre elles qu'envers les étrangers.

Cette supériorité est due, sans nul doute, à l'empressement que montrent la plupart des bonnes familles de la métropole à obtenir du gouvernement des emplois pour leurs enfants aux Indes néerlandaises, que les Hollandais considèrent comme un véritable Eldorado, où les jeunes gens de toutes les classes de la société vont chercher les moyens d'existence qu'ils ne trouvent que très-difficilement chez eux. Le nombre des fonctionnaires publics doit donc être, et se trouve en effet, très-considérable à Java ; aussi sont-ils bien faiblement rétribués, surtout dans les grades infé-

rieurs. Beaucoup s'en plaignent amèrement, et prétendent que le montant de leurs appointements est en raison inverse de l'activité et du travail qu'on exige d'eux. Toutefois on ne les en voit pas moins, grands ou petits, à l'expiration des congés qu'ils ont passés en Europe, venir avec empressement reprendre le joug que, peut-être, ils maudissaient quelques mois auparavant.

Un aussi nombreux personnel est une charge d'autant plus lourde pour le trésor, que d'une part la cour de la Haye, imitant en cela le gouvernement britannique dans sa conduite envers l'Indostan, considère Java comme une mine de places lucratives, au moyen desquelles elle peut largement avantager ses amis et se faire des partisans; et que de l'autre elle exploite la colonie en propriétaire embarrassé dans ses finances, c'est-à-dire qu'elle la pressure sans merci.

J'ai expliqué plus haut comment Batavia, par la parcimonie de la métropole, qui s'est réservé le droit de contrôler, voire même de refuser toutes les dépenses d'utilité publique, voit, malgré sa prospérité, les travaux réclamés par l'intérêt général abandonnés, faute de fonds pour les entreprendre, ou bien pour les achever. J'ajouterai ici que la Hollande soutirant par toutes sortes de moyens fiscaux la presque totalité des métaux précieux, soit en lingots, soit en numéraire, que le trafic indigène introduit à Java, les transactions commerciales ou autres ne se font qu'en papier-monnaie; ce qui cause une espèce de gêne dont on se ressent dans toutes les classes de la société.

Du reste, je dois convenir qu'il n'en paraissait rien au sein de la brillante société que je trouvai, en sortant de dîner, réunie dans les salons du gouverneur général, où cette multitude d'uniformes, plus brillants les uns que les autres, produisait, à la clarté de mille lumières, un effet vraiment magique. Les dames elles-mêmes étaient magnifiquement parées; bien peu me parurent remarquables par leur beauté: je dirai même que la plupart d'entre elles, du moins les Européennes, portaient sur leurs figures pâles et amaigries les traces funestes d'un climat aussi humide que brûlant, sous l'influence duquel les êtres animés comme les choses insensibles s'altèrent promptement.

Est-ce au flegme et à la réserve du caractère hollandais, ou à la difficulté que les étrangers trouvent généralement à s'exprimer avec facilité en langue batave, ou bien enfin aux jalousies, aux rivalités qui divisent au chef-lieu de Java, comme partout ailleurs, les familles entre elles, qu'il faut attribuer la cérémonie, la froideur même reprochées non sans raison à la société de Batavia? C'est une question dont je laisserai la solution à d'autres voyageurs plus instruits que moi sur ce sujet: je me contenterai de dire que cette société m'a semblé renfermer beaucoup de gens des deux sexes distingués par leur esprit, leurs grâces, leur bon ton: et que les danseurs de *l'Artémise*, encouragés par les témoignages de bienveillance qu'ils rencontraient chez toutes les personnes présentes au bal, parvinrent bientôt, sans beaucoup d'efforts, à faire partager leur gaieté, leur entraînement au

plaisir, à toute la jeunesse dont ils étaient entourés. Aussi la soirée se prolongea-t-elle beaucoup plus tard que ce n'est l'usage à Batavia, où, soit par mesure d'hygiène, soit par ennui, les gens comme il faut rentrent ordinairement de bonne heure chez eux.

Cette bienveillance, ce désir de nous être agréable, je les rencontrai partout, dans les diverses administrations comme chez les particuliers. Aussi, malgré le peu de durée de la relâche, et quoique les besoins de la frégate fussent considérables, elle se trouva munie, en peu de temps et sans grands frais, de tout ce qui lui était nécessaire pour reprendre la mer; et cela, grâce aux soins de notre consul ainsi qu'à l'obligeance des chefs de la colonie, mais surtout de l'amiral commandant la station des Indes néerlandaises.

L'arsenal maritime m'avait fourni en abondance de l'excellente eau, chose rare dans ces contrées. Je profitai de l'arrivée si opportune du navire de Bourbon, dont il a été question plus haut, pour approvisionner la frégate de plusieurs centaines de barriques de vin; enfin nous trouvâmes, tant dans les magasins particuliers que dans ceux du gouvernement, et à un prix assez modéré, la plupart des articles de rechange dont le navire manquait absolument.

D'un autre côté, grâce à la précaution que j'avais prise de mouiller *l'Artémise* en tête de rade, c'est-à-dire assez loin du rivage pour ne pas craindre les effluves des marécages riverains de la mer, nos hommes jouissaient d'une parfaite santé; tandis que le personnel de la division hollandaise, dont les navires étaient

ancrés plus près de terre, subissant la fâcheuse influence de la saison malsaine dans laquelle nous nous trouvions, comptait beaucoup de malades. Aussi ne pouvais-je me flatter d'être ainsi favorisé longtemps encore, d'autant plus que je savais par expérience que les épidémies de fièvre ou de dyssenterie, fléaux des marins dans ces contrées, ne se déclarent souvent à bord des bâtiments que plusieurs semaines après le départ. Ensuite approchait l'époque où la mousson d'ouest, soufflant avec violence, rend la navigation du détroit de la Sonde très-difficile durant trois mois. Je hâtai donc l'appareillage; et le 13 décembre au matin, quoique la nuit précédente eût été très-orageuse et que le temps fût encore bien sombre, nous n'en mîmes pas moins sous voiles, et abandonnâmes Batavia.

Là ne cessèrent pas les bons procédés dont j'avais été comblé pendant la relâche par le commandant de la station hollandaise, l'amiral Lucas, auprès duquel le souvenir du temps où il avait servi dans nos rangs avant 1814 nous assura une franche et cordiale réception. Il poussa même l'obligeance jusqu'à me donner son aide de camp comme pratique pour conduire la frégate en dehors des écueils dont la rade est entourée, et une de ses goëlettes pour m'accompagner.

Aussi bien guidée, *l'Artémise* mouilla le soir, quoique les brises eussent été faibles et variables, à la pointe nord-est de l'île; et le lendemain, un peu avant le coucher du soleil, nos nouveaux compagnons de

voyage nous firent leurs adieux; adieux qui, de notre côté, furent accompagnés de regrets assez vifs, tant l'aimable caractère et les manières distinguées de l'aide de camp et du capitaine de la goëlette avaient capté l'affection de tout le monde à bord.

La frégate se trouvait alors au milieu du canal étroit formé par une petite île hérissée de récifs et la côte de Java, le long de laquelle, en cet endroit, la mer a une très-grande profondeur. Nous distinguions parfaitement la jolie petite ville d'Anger, où la plupart des navires allant en Chine par le détroit de la Sonde touchent pour se procurer des rafraîchissements, et souvent aussi pour y déposer des lettres que leurs nombreux passagers écrivent à des personnes chères laissées en Europe. Ajoutons, à l'honneur de l'hospitalité batave, que ces lettres sont toujours expédiées fidèlement pour leur destination.

Quand le bâtiment approche du mouillage, une foule de bateaux chargés de provisions et de curiosités du pays viennent le long du bord; et les trafiquants chinois qu'ils portent, exploitant, avec une adresse dont il est difficile de se faire une idée, l'attrait de la nouveauté toujours si puissant sur les voyageurs, manquent rarement de vendre leurs marchandises au poids de l'or, et, qui plus est, de laisser les chalands enchantés des belles choses qu'ils ont achetées.

Nous ne fûmes pas exposés, heureusement pour nos finances, à leur séduction. La mauvaise apparence du temps et l'approche de la nuit les empêchèrent, sans doute, d'accoster la frégate; du moins au-

ancrés plus près de … , et bientôt nous ne re- fluence de la s… … d'Anger qu'à la multi- nous trouvions … …dèrent les maisons. ne pouvais-je … …ir été durant douze heures le temps enco… …ssi forts que variables, à la merci rience qu… … qui régna constamment abandon- fléaux d… … celle-ci se trouva à la même place à souver… … la veille; mais alors la brise s'éleva, et après … … de gagner assez promptement le milieu mo… … Dans ce moment, la plus profonde solitude n… …tour de nous; pas un navire ne paraissait …; nous n'apercevions que quelques bateaux …che, auxquels leurs formes sveltes et une mar- …rapide permettent de braver sans risque le gros …, mais qui cependant ne s'éloignent jamais de la côte, tant est grande la frayeur qu'inspirent à leurs équipages les pirates malais dont les rivages de Su- matra sont infestés.

Quoique nous fussions à plusieurs milles de cette grande île, ses hautes terres semblaient, pour ainsi dire, suspendues au-dessus de nos têtes. Ce n'était plus, comme dans le détroit de Banca, des terres basses à moitié noyées, et recouvertes d'une verdure uniforme : ici, des montagnes abruptes, hérissées de pics cachés dans les nuages, projetaient jusqu'au bord de la mer de longues pointes coupées à pic, couvertes de bois épais, formant entre elles de sombres enfon- cements, dont une vapeur blanchâtre nous dérobait les profondeurs. Partout se montrait à nos yeux cette puissante végétation des tropiques, étalant sa sauvage

udeur jusqu'aux sommets des mornes les plus
5.

..n vain cherchions-nous, au moyen de nos lon-
ues-vues, à découvrir sur ces côtes, bordées de rochers et d'îlots sur lesquels les lames se brisaient avec fureur, quelques vestiges de la présence de l'homme, lorsque la frégate, louvoyant contre une brise devenue forte et contraire, venait virer de bord près de ce côté du canal; nous n'apercevions rien : pas une habitation sur le rivage, pas une embarcation à la mer, ni même un oiseau dans l'air, ne rompaient l'imposante uniformité de la scène aussi grandiose que sombre qui se déployait à nos regards. J'aurais même pu croire que cette partie de Sumatra, si voisine du chef-lieu des possessions néerlandaises, était complétement déserte, si je n'avais su que dans une de ces baies se trouvait le petit établissement hollandais de Raja-Bassa, où, quand les vents rendent la côte opposée dangereuse pour les navires, ceux-ci vont chercher un abri, ou bien relâchent quelquefois pour faire de l'eau et du bois; mais jamais ils n'y font un séjour prolongé; car telle est dans cette place la malignité d'une atmosphère très-chaude et toujours chargée d'humidité, que les Européens ne peuvent y vivre, et que les indigènes eux-mêmes la considèrent comme un lieu empesté.

Quel heureux contraste nous offrait l'autre bord, lorsque *l'Artémise*, doublant les unes après les autres les îles dont le milieu du détroit de la Sonde est parsemé, venait effleurer de sa proue rapide le rivage enchanté de Java!

Là tout est doux à l'œil, et révèle les merveilles d'une civilisation avancée : la teinte bleuâtre de la chaîne de montagnes qu'on aperçoit comme un vaste rideau dans le lointain, fait ressortir d'une façon délicieuse les mille teintes vertes des plantations, qui, après avoir tapissé de vastes plaines à la surface légèrement ondulée, ou des collines aux croupes arrondies, viennent encadrer, pour ainsi dire, une foule de petites baies de sable garnies de jolis villages, devant lesquels passent ou stationnent de nombreux bateaux de pêche et des caboteurs. Nous vîmes encore une fois le soleil couchant embellir de ses derniers rayons ces divers tableaux, avant que la frégate eût dépassé la belle île du Prince, qui est située à l'entrée du détroit, très-près de Java, et dont le territoire, quoique très-fertile, se trouve presque désert, faute d'une garnison capable de protéger les habitants contre les incessantes déprédations des forbans.

Le lendemain 16 décembre, dans la journée, *l'Artémise* se trouvait enfin à l'ouvert du détroit; elle y rencontra une brise favorable, et, gouvernant vers les terres australes, elle eut bientôt noyé sous l'horizon les plus hautes montagnes de Java et de Sumatra.

Enfermé pour ainsi dire, depuis plus de six mois, dans cette mer de Chine, si triste, si pleine d'écueils, si fertile en naufrages, je respirais à l'aise en voyant s'ouvrir devant moi une vaste étendue de mer que j'avais déjà parcourue. Souvent je tournais les yeux vers la terre de Diemen, vers Hobart-Town, terme de notre traversée : mais, l'esprit encore tout rempli des

nombreux souvenirs que je venais de recueillir dans les curieuses contrées dont je m'éloignais alors rapidement et sans doute pour toujours, j'employai avec empressement les loisirs d'une navigation paisible à mettre en ordre mes notes et mes pensées.

En effet, combien ne me fallait-il pas de loisir et de temps pour me former une juste opinion de l'état politique et commercial de ces pays malais, et principalement de ce grand archipel d'Asie, que la civilisation européenne envahit maintenant de toutes parts; là où les Hollandais soutiennent une lutte désespérée contre les Anglais, en attendant que les maîtres des Philippines viennent sérieusement revendiquer leurs droits à la possession de ces mêmes contrées, et les faire reconnaître par des rivaux habitués depuis longtemps à les fouler aux pieds!

Si le lecteur jette les yeux sur la carte de ces divers petits continents, il comprendra sur-le-champ comment ils sont partagés entre les trois nations que je viens de citer, et combien il est improbable que les choses restent longtemps encore dans l'état où elles sont aujourd'hui; tant est jaloux l'attachement de la cour de Madrid pour ses colonies, tant est vif le désir que montre l'Angleterre de devenir aussi puissante de ce côté de la mer de Chine qu'elle l'est dans les pays malais; enfin, tant est grande la crainte que doivent éprouver les maîtres de Java, de voir ceux de Sincapour mettre un terme à leur prospérité! Dans ce partage, l'Espagne n'est pas la moins bien favorisée des trois puissances que je viens de nommer. Ne l'ai-je

pas montrée régnant en souveraine sur une rangée d'îles plus belles les unes que les autres; dont la plupart sont occupées par une population attachée à ses maîtres par les forts liens d'une religion commune, par la douceur d'un gouvernement paternel, par la puissante influence d'une domination antique, et par celle de la civilisation?

Ainsi donc, malgré l'abaissement politique où l'ont réduite tant de révolutions, la maîtresse de Manille est encore puissante dans ces contrées lointaines, et assez forte, en invoquant les traités, pour empêcher ses deux rivales de s'établir sur les îles de l'archipel de Solo et même sur l'extrémité septentrionale de Bornéo, cette belle terre aujourd'hui l'objet de la convoitise insatiable de nos voisins. Ajoutons qu'elle possède, ainsi qu'on peut s'en assurer par un simple coup d'œil jeté sur les cartes de l'Asie orientale, les îles qui bordent vers l'est la mer de Chine du nord au sud, dans presque toute sa longueur; là où surtout, durant le fort de la mousson d'est, les navires qui visitent les ports du céleste empire viennent chercher des passages pour remonter vers le nord à l'abri du mauvais temps. De sorte qu'on peut dire, sans crainte d'être taxé d'exagération, qu'il ne manquera rien à l'Espagne, dans cette partie de l'Asie, pour y jouer un grand rôle, quand elle aura reconquis enfin le haut rang auquel elle a tant de droits de prétendre en Europe.

Sans doute que la Hollande est plus puissante, plus riche que celle-ci dans ces contrées lointaines, puisqu'elle tient sous son joug les Moluques, Célèbes, pres-

que tous les rivages de Bornéo, et la plupart de ces îles de la Sonde, dont l'imposant archipel, qui s'étend de l'ouest à l'est depuis Sumatra jusqu'à Timor, semble une barrière destinée, quand elle sera aux mains d'une forte puissance maritime, et que celle-ci le voudra, à fermer vers le sud l'abord de la mer de Chine aux navigateurs ennemis, comme les Anglais peuvent le faire dès à présent du côté du détroit de Malacca et de Sincapour. Mais les maîtres de Batavia ne jouissent de cette suprématie qu'à l'ombre des traités, à la faveur du droit des nations, bien faibles garanties pour une aussi petite puissance contre, d'une part, les réclamations difficiles à repousser que lui adressera la cour de Madrid quand sa marine militaire aura reconquis son ancien éclat; de l'autre, la jalouse, l'envahissante Grande-Bretagne, qui, non contente d'avoir rangé en moins de trente années, sous le joug de son pouvoir ou de son commerce, le Pégu, l'Ava, la presqu'île malaise, Siam, les vastes provinces maritimes du céleste empire, enfin la belle île de Formose, si voisine des Philippines et du Japon, cherche aujourd'hui, avec cette activité dévorante, cette persévérance infatigable qui lui est propre, à ouvrir complétement à ses marchands, malgré les efforts des Hollandais pour l'en empêcher, l'abord du grand archipel d'Asie, et principalement de Bornéo, cette mine de richesses, dont la possession assurerait à son commerce et à sa politique une influence sans bornes sur les nombreux groupes d'îles situés à l'est de Java, et sur ceux qui s'étendent au sud de Luçon.

Nos voisins sont-ils près d'atteindre ce but? Manille a raison de le craindre, et Batavia a tort de s'en inquiéter aussi peu, parce qu'elle tient sous sa dépendance tant de belles contrées. L'une se montre prudente; et l'autre, en agissant ainsi, court le risque de voir sa sécurité cruellement troublée avant longtemps.

Déjà les négociants de Sincapour, ainsi que je l'ai montré plus haut, ont pris pied à Bornéo-Proper, c'est-à-dire, juste entre les possessions hollandaises et celles de l'Espagne, dont la cour, de même que celle de la Haye, voit déjà, malgré ses incessantes réclamations, ces nouveaux voisins agir en propriétaires dans le pays d'alentour.

Pour qui a étudié la marche que l'Angleterre a suivie en Asie, il est aisé de prévoir l'issue de cette double lutte, à laquelle les populations indigènes ne prendront part que pour se ranger du côté du plus fort. L'attrait de la nouveauté et les séductions pour les chefs, la liberté du commerce pour les sujets, le bien-être pour tous, auront bientôt rallié à la cause britannique tous les vassaux actuels de la maîtresse de Java, et fait pénétrer de proche en proche, jusqu'au cœur de Bornéo, cette puissante influence au moyen de laquelle la Grande-Bretagne s'enrichit, et en même temps civilise, au profit de ses manufactures ainsi que de sa politique, les nations barbares du globe.

Telles sont les situations respectives, dans le grand archipel d'Asie, des trois puissances maritimes dont j'ai tant parlé plus haut. Il est aisé de conclure, d'après ce qui précède, que dans peu de temps ces situations

éprouveront de notables changements, et qu'il se prépare, au profit de l'Europe industrielle, une nouvelle ère pour les populations sauvages de ces vastes contrées Les Américains du Nord se disposent à profiter de cet état de choses, non pas en formant des établissements isolés au milieu de peuplades féroces que des rivaux jaloux ameuteraient promptement contre les nouveaux colons, mais en visitant ces mêmes peuplades, en se faisant connaître d'elles, et en leur inspirant le goût des marchandises de l'Union.

Il est encore au monde une puissance maritime, et même une puissance maritime de premier ordre, que je n'ai pas citée parmi celles qui se disputent en ce moment la possession ou le trafic des nombreuses îles du grand archipel d'Asie. Pourquoi l'aurais-je nommée, puisque le produit de ses fabriques, son pavillon même y sont à peu près inconnus, et qu'aujourd'hui toute tentative de sa part pour former des comptoirs dans ces contrées lointaines, dont Sincapour, Batavia et Manille se partagent non moins la surveillance politique que le monopole commercial, ne pourrait avoir que de mauvais résultats?

Que gagneraient en effet nos armateurs à porter leurs marchandises de luxe et leurs articles de Paris sur ces bords lointains, où des naturels encore barbares ne consomment guère que des quincailleries grossières, des métaux bruts ou ouvrés, et des toiles de coton généralement écrues; toutes choses que les Anglais, et principalement les Américains, livrent à des prix si bas, que toute concurrence est impossible pour nous?

Cet état de choses est sans doute fâcheux pour notre pays ; il est la conséquence de bien des malheurs, de bien des fautes, ainsi que d'un long abandon de nos intérêts commerciaux en Asie : mais je ne vois aucun moyen de le faire changer, du moins d'ici à longtemps. Cependant, je ne prétends pas que pour cela la France doive abandonner tout à fait cette belle proie aux autres nations maritimes du monde : non, sans doute ; mais ce n'est pas de ce côté de la mer de Chine qu'elle doit songer à jouer un rôle conforme à sa puissance : c'est sur les bords opposés, en Cochinchine, là où d'anciens souvenirs politiques, d'antiques relations de commerce, les beaux travaux apostoliques de ses courageux missionnaires, lui ont conservé jusqu'à ce jour les sympathies des populations.

La France se décidera-t-elle à profiter de ces favorables chances pour reprendre dans cette partie de l'Asie le rang qu'elle y occupait encore à la fin du siècle dernier ? Espérons-le, et faisons des vœux pour qu'un jour son gouvernement intervienne dans les affaires politiques du grand archipel d'Asie, et n'oublie pas alors, comme il a semblé le faire jusqu'à présent, que l'Espagne, en sa qualité d'alliée naturelle de la France, doit être protégée vigoureusement par nous contre les tentatives d'avides rivales qui, profitant de sa faiblesse actuelle, tenteraient de la dépouiller des Philippines, ce beau reste de sa splendeur au delà des mers.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

NOTES.

Note 1, page 22.

Depuis l'époque à laquelle j'écrivais ces lignes, les choses ont éprouvé quelques notables changements. Lors de la guerre de la Grande-Bretagne contre l'empire céleste, une station navale française assez nombreuse a été établie dans la mer de Chine, et plusieurs des navires qui la composaient ont paru successivement, et à des intervalles assez courts, sur les divers points de la presqu'île indienne et des pays malais.

C'est beaucoup plus sans doute qu'on n'avait fait jusqu'à ce jour, et pourtant ce n'est pas encore assez, puisque aucun traité commercial ou politique n'a été conclu avec les souverains indépendants dont les possessions avoisinent l'océan Indien et les détroits de Malacca, là où les navires de Bourbon font une sorte de cabotage bien faible sans doute, mais qui, encouragé, protégé, peut devenir un commerce important. Les relations de notre colonie avec Rangoun et les autres ports d'Ava ne se sont nullement accrues; et pourtant ces contrées offrent en abondance et à des prix modérés du riz excellent, et des bois de construction très-estimés, qu'à l'exemple de l'Angleterre la France pourrait employer avec succès dans ses arsenaux maritimes, si dépourvus aujourd'hui de cet élément précieux des constructions navales. Les produits de nos fabriques ou de notre sol auraient été échangés avec profit contre ces denrées; et nul doute que les relations des traitants français avec les Birmans auraient pris de l'accroissement; si elles

avaient été patronnées auprès des princes indigènes par les capitaines des bâtiments de notre station, investis pour cela de quelques pouvoirs diplomatiques, et agissant sous la direction de leur chef direct, d'accord lui-même avec le gouverneur de Bourbon. Mais malheureusement ni l'une ni l'autre de ces deux autorités n'ont jamais pu obtenir du gouvernement de la métropole la faculté de travailler un peu librement à une si utile tâche. Leurs rapports sur ce sujet, leurs demandes à cet égard ont été négligés ou sont restés sans réponse, ou bien, enfin, les solutions favorables arrivaient beaucoup trop tard pour amener de bons résultats. Quelle masse de renseignements non moins utiles qu'opportuns touchant notre politique ou notre commerce, tant aux Indes que dans tous les autres pays d'outre-mer, ont été fournis par les officiers de la marine militaire! Que sont-ils devenus? Quel parti en a-t-on tiré? Aucun! Et pourtant on y aurait trouvé bien certainement des remèdes au mal qui tue notre commerce maritime, auquel il ne faut, pour prospérer, que des débouchés qu'il serait peut-être plus aisé de lui procurer qu'on ne le pense généralement, et une protection active, éclairée, qu'on pourrait lui donner à peu de frais, soit dans l'ancien monde, soit dans le nouveau, au moyen de bons traités fondés sur une haute opinion de la loyauté, de la dignité, de la grandeur de la France, et en entretenant, sur tous les points du globe fréquentés ou pouvant être fréquentés par nos armateurs, de nombreuses stations.

On a fait, il est vrai, depuis vingt années, de bien dispendieux essais pour former sur divers points de Madagascar des établissements, que leur inutilité promptement reconnue et l'horrible insalubrité du climat ont bientôt condamnés à un complet abandon. L'expérience du passé aurait dû pourtant garantir nos gouvernants de semblables erreurs. Aujourd'hui, ces derniers paraissent songer sérieusement à fonder un établissement d'assez grande importance sur Mayotte, une des îles du petit archipel des Comores, situé à l'extrémité septentrionale du long détroit de Mozambique, et qu'un assez large canal sépare de Madagascar.

Quel parti veut-on tirer de cette nouvelle acquisition? A-t-on

l'intention d'y créer en même temps un port de relâche et de ravitaillement pour les navires fracassés par les terribles ouragans de l'océan Indien, et un entrepôt de marchandises ? ou bien d'y fonder un point militaire capable d'offrir à la fois, en temps de guerre, un abri et des ressources de tous genres à nos croiseurs ? De ces deux hypothèses, la première seule me semble admissible, et encore est-il douteux pour moi que le nouvel établissement justifie les espérances que sa formation a fait concevoir.

En effet, il est peu supposable que nos armateurs, dont les navires auront éprouvé de graves avaries sur les rivages de Bourbon, seul point qu'ils fréquentent aujourd'hui dans ces mers, aimeront mieux se rendre à Maurice, terre voisine où se trouvent tous les moyens de ravitaillement pour les bâtiments, que d'aller chercher, à travers des mers souvent orageuses, un lieu de relâche éloigné de plusieurs centaines de lieues de notre colonie, dans le seul but de jouir de l'avantage, peut-être douteux, de faire quelques économies sur les réparations.

Des raisons à peu près semblables rendent également le nouvel établissement inutile aux navires à vapeur employés à Bourbon, soit à la station navale, soit comme *packets* entre cette colonie et l'Inde ou Suez. En effet, s'ils ont éprouvé des avaries majeures dans leurs machines, il leur sera bien difficile, sinon impossible, de gagner le nouvel arsenal. Si c'est le besoin de combustible qui les contraint de visiter ce dernier, quelle quantité de charbon ne consommeront-ils pas non-seulement pour atteindre les magasins, mais encore pour revenir à leur poste, à Bourbon ! Et combien alors leur restera-t-il de combustible à bord pour remplir des missions ultérieures, Et à quel taux le prix de celui-ci, augmenté de la valeur du charbon consommé pendant les deux traversées d'aller et de retour, ne montera-t-il pas ? On peut donc assurer que le combustible pris à Maurice, ou bien les réparations accomplies dans cette colonie anglaise, coûteront bien moins cher aux armateurs ou bien au gouvernement que les pareilles opérations accomplies à Mayotte dans les circonstances dont on a parlé plus haut.

Comme point commercial, cet établissement offrira-t-il des avantages capables de dédommager la France des frais considérables que coûtera sa fondation ? Cela me semble douteux. On a parlé d'y établir un entrepôt de marchandises françaises : il n'y manquera pas de vendeurs, je veux bien le croire ; mais d'acheteurs, il ne s'en présentera que très-peu, et même peut-être pas du tout. On dit, il est vrai, qu'autrefois l'archipel des Comores, alors que les terribles sujets de Radama, souverain de Madagascar ne le ravageaient pas annuellement, comme ils le faisaient il y a peu de temps encore, que cet archipel, dis-je, était visité par de nombreux caboteurs arabes venus de Zanzibar, ou des autres ports d'Afrique appartenant aujourd'hui à l'iman de Mascate. Mais depuis le commencement du siècle ces relations commerciales ont été presque complétement interrompues par les révolutions continuelles et par les incessantes invasions des ennemis extérieurs, auxquelles ces pays ont été constamment en proie jusqu'au moment où les Français s'y sont établis. Or, il nous sera bien difficile de faire revivre ce trafic ; et, dans le cas où l'on y parviendrait, n'est-il pas beaucoup à craindre que les marchands des comptoirs britanniques voisins ne le détruisent, ou ne le fassent tomber entre leurs mains ?

Il ne reste donc plus que la dernière hypothèse, celle où le nouvel établissement serait considéré comme un point militaire où, en temps de guerre, nos croiseurs trouveraient à la fois un refuge assuré, et les moyens de se ravitailler. Si nous jetons les yeux sur une carte de l'océan Indien, nous verrons que Mayotte n'est située qu'à quelques centaines de lieues seulement du cap de Bonne-Espérance et de Maurice, où seraient réunies, dès le commencement des hostilités entre nous et nos voisins, des forces de terre et de mer considérables. Or, je le demande, quelle longue résistance notre comptoir, privé de tout secours extérieur, pourrait-il opposer aux milliers de soldats européens et aux nombreuses escadres qui bientôt viendraient assaillir ses remparts ? Comment sa garnison, placée si loin de la métropole et de toute possession française capable de lui donner du secours, décimée par les maladies causées par le climat et par la mauvaise qualité des vivres, si promptement

avariés dans une atmosphère chaude et humide, ne serait-elle pas beaucoup affaiblie au physique comme au moral, et rendue incapable de résister sérieusement à de nombreux ennemis qui, pourvus de tout ce qu'il faut pour faire la guerre, s'empareraient aisément d'un point militaire aussi isolé, quelque bien fortifié qu'il fût? Or celui-ci une fois entre leurs mains, notre situation politique dans ces contrées deviendrait encore plus précaire qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Mais, sans pousser au delà du probable les hypothèses que je viens de présenter successivement, je me contenterai de dire que, suivant toute apparence, notre établissement sur Mayotte subira le même sort que tous ceux du même genre ont subi dans les temps passés, et surtout depuis quarante années : il sera abandonné. On reconnaîtra qu'on s'est trompé; et ainsi se trouveront perdues, sans aucun dédommagement pour notre pays, des sommes énormes, et une foule de colons ou de soldats victimes de l'empressement coupable avec lequel, sous tous les régimes, on a adopté chez nous, sans presque aucun examen vraiment sérieux, tous les plans de colonisation présentés par des personnes de mérite peut-être, mais moins désireuses du bien public que de faire parler d'elles, ou de trouver un aliment à leur esprit aventureux. Je répéterai ici encore une fois ce que j'ai si souvent dit dans le cours des relations de mes deux voyages autour du monde, que ces petits établissements jetés çà et là par la France dans toutes les parties du globe n'offrent à celle-ci aucun avantage politique ni commercial, tout en nous coûtant fort cher: et comme, par une tendance qu'on ne saurait expliquer, on les a toujours fondés au milieu des possessions de nos voisins, ils excitent chez ces derniers une inquiétude, une jalousie très-peu favorables à nos relations d'outre-mer, et dont les mauvais résultats ne sont compensés par aucun avantage moral ni matériel.

N'aurait-il pas été bien plus sage, bien plus opportun d'employer ces millions (dépensés pour créer de prétendues colonies soit sur les bords de l'océan Indien, soit dans les îles de la Polynésie) à construire des vaisseaux de haut bord, ou des navires à vapeur de

guerre; à fournir nos arsenaux maritimes des approvisionnements dont ils sont complétement dépourvus aujourd'hui; enfin à mettre notre flotte en état de faire respecter la puissance et le pavillon de la France sur toutes les mers, en temps de guerre comme en temps de paix? Quand ces diverses conditions de puissance navale seront remplies, alors on pourra former des établissements au delà des mers; non pas de ces embryons de colonies nées d'un caprice et bientôt délaissées; mais de ces points commerciaux et militaires à la fois qu'entourent de nombreuses populations indigènes, pouvant consommer les produits de notre sol ou de notre industrie, et les payer avec des denrées auxquelles la France offre des débouchés avantageux.

La suite de la relation de ce voyage démontre suffisamment qu'il est encore des contrées où, si le gouvernement le veut, il pourra trouver un vaste débouché pour nos fabriques; mais pour cela il faut qu'il entretienne dans ces régions lointaines de fortes stations, dont les chefs et les capitaines étudient soigneusement les pays confiés à leur surveillance, y inspirent une haute idée de la puissance française, y fassent aimer notre caractère national, et préparent ainsi à l'avance les voies à notre commerce et à notre domination. Il faut de plus que ce même gouvernement ne consente jamais, par la crainte de mécontenter une nation rivale, à abdiquer la plus petite partie de son indépendance politique ou commerciale, surtout à l'égard de l'Angleterre, qui toujours s'opposera de tout son pouvoir, il faut s'y attendre, à ce que nous formions un établissement un peu considérable au delà des mers. Il faut enfin que la France se montre d'un côté grande, forte, jalouse de sa dignité avec les nations puissantes; de l'autre, généreuse, noble, bienveillante envers les États faibles, protectrice de leur nationalité et de leurs intérêts contre l'oppression. Tel est son rôle: si elle le remplit, son influence sur le monde entier est assurée.

Note 2, page 51.

Pulo-Pinang est le centre des missions que les nombreuses sectes

évangéliques d'Angleterre entretiennent dans les pays malais; elles y sont non moins puissamment établies que richement rétribuées; et pourtant, à l'époque où je visitai ces pays, elles se trouvaient pour ainsi dire éclipsées par la mission catholique française, quoique celle-ci ne fût composée que de quelques pauvres et humbles prêtres ne recevant de France que des secours pécuniaires à peine suffisants pour assurer leur existence: mais comme ils se montraient charitables, pleins de dévouement pour les malheureux, les consolant dans leurs misères et même les partageant avec eux, ils étaient parvenus à capter l'estime et l'affection des habitants de toutes les religions. De plus, ils avaient à leur tête, comme chef, un homme d'un haut mérite, M. Bouchot, possédant toutes les vertus évangéliques, et qui exerçait par son caractère doux et conciliant, par son désintéressement, par la pureté, la simplicité de ses mœurs, une grande influence sur la population européenne, et même sur les premières autorités; lesquelles, se montrant reconnaissantes des services importants rendus par nos missionnaires à leur administration en moralisant les classes inférieures, et par conséquent en les rendant plus tranquilles, les traitaient avec non moins de générosité que de bienveillance, et plus encore leur accordaient une protection efficace contre les tentatives sans cesse renouvelées par les ministres anglicans qui voulaient les expulser de la colonie, afin de se débarrasser ainsi de rivaux qu'ils sentaient ne pouvoir combattre avec succès.

Malgré une aussi dangereuse concurrence, M. Bouchot n'en avait pas moins fondé plusieurs écoles, où un grand nombre d'enfants des deux sexes, chinois ou malais, étaient entretenus gratuitement, et recevaient une éducation religieuse et industrielle à la fois, tandis que leurs pauvres parents, réunis dans plusieurs hameaux sous la direction des missionnaires, vivaient paisiblement du travail de leurs mains, et étaient généralement recherchés comme ouvriers par les habitants riches, à cause de leur activité et de leurs bons sentiments.

Quelles améliorations n'aurait donc pas accomplies dans ce genre le chef de nos missionnaires, s'il avait eu à sa disposition les

énormes émoluments et les larges aumônes que récoltaient les ministres anglicans ou presbytériens, puisque, exilé sur une terre étrangère, ne recevant de France que de bien faibles secours, réduit presque entièrement à ses ressources privées, il avait fait tant de bien, et était même parvenu, à force de soins, d'industrie, enfin d'abnégation de tout intérêt personnel, à fonder une sorte de séminaire, où ceux de ses élèves qui montraient des dispositions pour le sacerdoce recevaient gratuitement une éducation analogue aux saintes fonctions qu'ils étaient appelés à remplir un jour? J'ai visité ces divers établissements, et j'en ai admiré la tenue et en même temps la simplicité primitive. Le séminaire surtout a fixé mon attention : il est situé à petite distance de la ville, au bord de la mer, à l'ombre de grands arbres, dont le feuillage abrite également du soleil brûlant de l'équateur une jolie petite église et un assez grand nombre de cases qu'habitent des familles chrétiennes.

Toutes ces constructions sont en planches et en rotin, par conséquent bien modestes et bien fragiles; mais elles n'en sont pas moins bien appropriées à leur destination, ainsi que je fus à même de m'en convaincre quand je les parcourus sous la conduite des prêtres chargés de la direction du séminaire, et desquels je reçus l'accueil le plus empressé.

Ils me montrèrent un réfectoire suffisamment aéré, des cellules très-propres, de légères galeries bien commodes durant la saison pluvieuse; enfin, une petite chapelle qui fait partie des bâtiments, et complète l'ensemble de cet établissement religieux, lequel, du reste, avec sa délicieuse exposition, avec le beau potager voisin et sa basse-cour, qui m'a semblé non moins nombreuse que bien choisie, avec son jardin, dont à la marée haute le ressac vient souvent baigner les haies de hauts cocotiers ou d'autres arbres à fruit des tropiques, peut être considéré comme une charmante habitation.

Malheureusement cette demeure, par le fait même de sa situation auprès de la mer et de son éloignement de la ville, est exposée aux attaques des forbans malais ou des voleurs chinois qui fré-

quentent ces lieux écartés; aussi nos missionnaires ont-ils eu plusieurs fois à défendre leur retraite contre ces malfaiteurs : mais, grâce aux fusils dont ils sont pourvus, et à l'aide de leurs jeunes compagnons, ils ont toujours mis en fuite les agresseurs.

En effet, la petite garnison se compose de trois missionnaires et de seize séminaristes, quand elle est au complet; et ceux-ci ne me parurent guère plus disposés que leurs maîtres à subir le martyre par les mains de ces coureurs de nuit.

Ils étaient généralement, surtout les Chinois, d'une belle taille, bien faits; leur physionomie respirait l'intelligence, le contentement; et j'eus du plaisir à les voir réunis tous autour de moi, quand ils vinrent au moment de mon départ me faire leurs adieux, et que l'un d'eux me remercia de l'intérêt que je leur avais témoigné, dans un discours latin dont je compris assez aisément le sens, quoique depuis mes jeunes années j'eusse bien peu cultivé la langue de Quinte-Curce ou de Cicéron : aussi répondis-je tout bonnement en français, et un des maîtres voulut bien traduire ma réponse à mes jeunes auditeurs.

En outre de la propriété territoriale dont je viens de parler, la mission en possède encore d'autres du même genre qui, exploitées avec non moins d'intelligence que de soins, fournissent les revenus au moyen desquels M. Bouchot peut entretenir les établissements de charité qu'il a fondés.

C'est lui qui également, après avoir converti au christianisme et rendu paisible, industrieuse, à la grande satisfaction des autorités britanniques, la population de la petite île de Baton-Krouan, située auprès de la grande terre, à quelques milles seulement au sud de Pulo-Pinang, et où jusqu'alors avaient été relégués les mauvais sujets chinois du chef-lieu; c'est lui, dis-je, qui est parvenu, toujours dans le but de multiplier ses ressources pour soulager les malheureux, à créer sur ce point des plantations d'arbres à épices, dont les récoltes donnaient déjà d'assez bons revenus.

Ainsi donc, grâce à son dévouement, à sa persévérance, un grand nombre d'individus considérés par les habitants des pays d'alentour comme des brigands, ont été transformés en bons cultivateurs,

et sont devenus si paisibles, que la garnison anglaise, qui pouvait à peine les contenir il y a quelques années, a été retirée dernièrement comme inutile, et que ces nouveaux chrétiens sont autant recherchés comme ouvriers ou laboureurs qu'ils étaient craints auparavant. Comment, en rendant de semblables services au gouvernement britannique et aux colons, en accomplissant chaque jour de nouvelles œuvres de charité en faveur des classes malheureuses, M. Bouchot n'aurait-il pas joui d'une haute considération et d'une sorte d'autorite morale dans l'établissement anglais? En effet, nulle part je n'ai vu nos missionnaires plus respectés, et la religion catholique plus dominante sur les autres sectes chrétiennes, qu'à Pulo-Pinang; mon amour-propre national en était flatté, surtout quand j'entendais les premiers fonctionnaires de la colonie faire devant moi, quoique protestants, l'éloge le plus complet de nos bons prêtres et de leur digne chef.

Note 3, page 184.

Parmi les divers extraits que j'ai sous les yeux, j'en choisis un qui, par son originalité et les details qu'il contient touchant le régime interieur des familles chinoises, m'a semblé mériter d'être mis sous les yeux des lecteurs.

Je le transcris donc ici, en faisant toutefois observer que, traduit d'une langue difficile et complétement différente de tous nos idiomes europeens, d'abord en anglais, puis en français, cet extrait n'aura pas toute la clarté et l'elégance de style que j'aurais désirées. Faute de pouvoir faire mieux, je le donne tel qu'il est.

D'abord on voit clairement, d'après l'ouvrage dont il est question ici, que dès leur naissance les femmes chinoises sont condamnées à vivre, à l'égard de l'autre sexe, dans une sorte d'abaissement moral, de dépendance complète qui ne finit qu'avec leur vie; elles ne jouissent jamais de leur libre arbitre, et à peine si on semble leur accorder assez de moyens pour apprécier la différence morale qui existe entre le bien et le mal.

Celles qui ont échappé à la destruction qui est le funeste par-

tage d'une si grande quantité de nouveau-nés de leur sexe, ne reçoivent, durant leur enfance, presque aucun des soins dont les garçons sont entourés : devenues jeunes filles, elles sont vendues comme esclaves; mariées, elles ont mille devoirs pénibles à remplir, et doivent obéissance non-seulement à leur mari, mais encore aux parents de celui-ci; veuves, elles ne font que changer de maîtres, car alors elles se trouvent entièrement dans la dépendance de leur fils aîné, bienheureuses encore d'avoir des enfants mâles, car autrement ces malheureuses tombent, quand la vieillesse est arrivée, dans le plus cruel abandon.

L'énumération des divers degrés de mérite ou de blâme dont le législateur a frappé, comme récompense ou punition, les procédés bons ou mauvais des maris envers leurs compagnes, montrera jusqu'à quel point les femmes chinoises sont traitées sévèrement, et fera faire, j'en suis convaincu, de singuliers rapprochements aux personnes qui auront la patience de lire jusqu'au bout l'espèce de code pénal que je transcris ici.

Après avoir minutieusement assigné aux époux la manière dont ils doivent se conduire envers leurs femmes pour conserver une autorité incontestée dans l'intérieur de leur maison, le moraliste chinois entre dans certains détails dont j'extrais les suivants, en faisant la remarque que l'auteur, se posant en maître qui régente ses écoliers, donne aux maris de bons ou mauvais points, suivant qu'ils ont bien ou mal rempli leurs devoirs.

Ainsi il accorde :

1 point de satisfaction au mari	qui est parvenu à faire rester ses femmes une grande partie du jour dans leur appartement.
1 *id.* *id.* *id.*	qui leur a montré à conserver toujours un air doux et bienveillant, et a contenu pendant dix jours leur penchant naturel au mal.
1 *id.* *id.* *id.* (pour un mois)	qui les a empêchées, soit de manquer de respect à leurs parents, soit de se quereller entre elles,

				soit enfin de se livrer à des criailleries.
1	*id.* pour chaque jour	*id.*	*id.*	qui a obtenu d'elles de se montrer soigneuses et propres dans la préparation des aliments.
1	*id.* (pour chaque jour)	*id.*	*id.*	qui les fait s'occuper des travaux d'intérieur, de la fabrication de la toile, de la couture, etc.
1	*id.* pour chaque jour.	*id.*	*id.*	qui les empêche de se débarrasser de l'ouvrage, en le donnant à faire à leurs compagnes.
1	*id.* (pour chaque fois).	*id.*	*id.*	qui les empêche de courir aux fenêtres pour voir ce qui se passe dans la rue.
20	*id.*	*id.*	*id.*	qui leur montre à être bonnes et humaines pour les esclaves.
50	*id.*	*id.*	*id.*	qui leur enseigne à respecter leur beau-père et leur belle-mère.
50	*id.*	*id.*	*id.*	qui les fait vivre en bonne intelligence entre elles.
50	*id.*	*id.*	*id.*	qui obtient des concubines qu'elles ne soient pas jalouses les unes des autres.
100	*id.*	*id.*	*id.*	qui les rend bonnes et vertueuses.

Maintenant passons à la nomenclature des divers degrés de blâme que, suivant le même auteur, méritent les maris qui, dans telle ou telle circonstance, se montrent faibles ou négligents dans l'exercice de leurs fonctions comme chefs de famille.

Ainsi, il impose :

1	point de blâme (pour chaque jour)	au mari		qui ne tient pas ses femmes enfermées dans les appartements.
1	*id.* pour chaque jour	*id.*	*id.*	qui souffre qu'elles soient trop tard au lit, se montrant paresseuses ou nonchalantes.

1 *id.* *id.* *id.* (pour chaque jour)	qui souffre qu'une femme batte l'enfant d'une autre.
1 *id.* *id.* *id.* (pour chaqne jour)	qui les laisse faire la cuisine malproprement.
1 *id.* *id.* *id.* (pour chaque fois)	qui tolère qu'elles suivent les mauvais exemples des concubines.
2 *id.* *id.* *id.* (pour chaque jour)	qui ne réprime pas leur aversion pour le travail, et les dispositions qu'elles montrent à charger les autres de leur ouvrage.
5 *id.* *id.* *id.* (pour chaque jour)	qui souffre leurs criailleries.
5 *id.* *id.* *id.* (pour chaque fois)	qui ne les empêche pas d'opprimer et même de battre les femmes ou les concubines.
10 *id.* *id.* *id.* (pour chaque fois)	qui leur accorde la permission de fréquenter les temples sous prétexte de religion, ou bien de courir les spectacles.
10 *id.* *id.* *id.* (pour chaque fois)	qui ne les empêche pas de maltraiter les esclaves, et de se montrer exigeantes envers celles-ci.
50 *id.* *id.* *id.*	qui emploie à l'égard des femmes des punitions inhumaines, telles que les battre, leur arracher les cheveux ou brûler leurs chairs.
100 *id.* *id.* *id.*	qui souffre qu'elles négligent leurs devoirs envers leurs beaux-pères et belles-mères.
100 *id.* *id.* *id.* (pour chaque fois.)	qui les laisse se quereller entre elles.
100 *id.* *id.* *id.* (pour chaque fois)	qui montre de la partialité dans sa conduite et dans ses affections envers ses femmes.
100 *id.* *id.* *id.*	qui dépouille une de ses femmes de ses bi-

	joux, quoiqu'il soit riche et l'ait épousée pauvre.
[illegible] id. id. pour chaque fois	qui se laisse gouverner par une femme, et se soumet à sa volonté ou à ses caprices.

Ici finissent les citations, et je les termine avec d'autant moins de regret, que je crains d'avoir abusé de l'attention des lecteurs, tout en désirant les intéresser. En effet, cette traduction doit leur paraître avec raison bien imparfaite, et très-peu susceptible de rendre le texte de l'original : toutefois, comme ils y trouveront quelques renseignements curieux sur les mœurs privées des Chinois, j'espère que ma note trouvera grâce devant eux.

Note 4, page 217.

Parmi les ouvrages périodiques qui ont traité un peu longuement des affaires de Chine, je citerai de préférence la *Revue des deux-Mondes*, qui, en 1842, offrit à ses lecteurs une série d'articles écrits avec non moins de clarté et d'élégance que de concision et de vérité, par M. Adolphe Barrot, consul général de France à Marseille, que ses fonctions avaient conduit plusieurs fois à Canton vers cette époque intéressante.

Je n'ai pas encore lu un ouvrage qui donnât une plus juste idée de la question de Chine, et qui la développât mieux sous le double rapport du présent et de l'avenir. Aussi j'engagerai les personnes qui trouveront beaucoup trop restreint, comme j'ai lieu de le craindre, le cadre dans lequel j'ai dû faire entrer tant d'observations et le récit de tant d'événements importants, de vouloir bien aller puiser de plus grands renseignements à la source que je viens d'indiquer.

Note 5, page 434.

Les lecteurs de la relation du voyage de *la Favorite* auront apprécié, j'ose l'espérer, combien l'auteur a mis de soin à éviter tout

ce qui dans un récit aussi long, et où il a dû parler de tant de choses et d'individus, pouvait paraître une personnalité, et froisser, à ce titre, l'amour-propre de qui que ce soit.

J'ai donné l'éloge quand je l'ai cru mérité, et j'ai gardé le silence lorsque je n'avais rien de favorable à dire. Je n'ai cédé, en suivant cette ligne de conduite, toute difficile qu'elle est, à aucune espèce de considération. Mais quand, au contraire, j'ai eu à traiter des questions soit sociales, soit politiques, soit commerciales, je me suis exprimé avec toute la franchise, avec toute l'indépendance d'opinion que l'historien qui se respecte doit observer dans ses écrits.

Je n'ai autant travaillé que dans le but d'instruire mes concitoyens, en partageant avec eux les profits intellectuels de mes longs voyages. Aussi rien ne m'a arrêté dans l'accomplissement de cette tâche difficile, compromettante même pour le fonctionnaire écrivant sous la censure du gouvernement. Guidé par mon amour pour mon pays, par mon désir de le voir puissant, prospère, respecté partout au delà des mers, j'ai continué à suivre la même voie, malgré les dégoûts dont j'ai été abreuvé, malgré les mille reproches qui m'ont été adressés d'avoir traité sévèrement les Anglais toutes les fois qu'il a été question de notre puissance au delà des mers.

J'ai toujours cherché, autant que je l'ai pu, à éclairer la route devant moi, au moyen du flambeau de la vérité, de la philosophie et de la véritable philanthropie. Si je me suis trompé, j'ai droit à l'indulgence, car les erreurs ont été commises par moi sans le savoir, et sans aucune espèce de mauvaise intention. Ajouterai-je que les sujets que j'ai eus à traiter étaient si nombreux, si importants, et se trouvaient tellement liés à la plupart des grandes questions qui occupent aujourd'hui les économistes et les hommes d'État, que mes opinions peuvent trouver des contradicteurs, sans, pour cela, devoir être condamnés complétement?

Non, ce n'est pas de ce côté que me sont venues les réclamations; souvent même mon amour-propre d'auteur aurait pu être flatté de la manière dont mes observations ont été généralement accueillies en France, et surtout dans les pays étrangers. Mais combien de

fois n'ai-je pas éprouvé les atteintes perfides des vanités blessées par mon silence, ou par les éloges que je donnais au vrai mérite partout où je le rencontrais! Combien de fois n'ai-je pas été assailli par les plaintes de gens qui, cachant de mauvaises passions sous le voile de l'intérêt général, reprochaient à mes pauvres œuvres des erreurs qui, aux yeux des personnes sans prévention, n'avaient presque aucune valeur!

Pour ne pas m'attirer leurs reproches, il aurait fallu que je fisse d'eux ou de leurs amis, ainsi que des opérations militaires ou administratives auxquelles ils avaient concouru comme chefs ou comme agents subalternes, un éloge pompeux, au lieu de me taire sur les hommes et de porter un jugement impartial sur les faits, c'est-à-dire, de manquer, pour leur plaire, à tous mes devoirs d'écrivain.

Je le répète encore, toute espèce de critique ou de blâme sur les personnes a été toujours complétement étrangère à ma pensée dans l'une comme dans l'autre des relations de mes deux voyages autour du monde; et je suis heureux de pouvoir dire que si l'indépendance de mes opinions m'a causé des dégoûts, voire même des persécutions, j'en ai été grandement dédommagé par l'assentiment dont beaucoup de lecteurs ont bien voulu encourager mes efforts; et j'espère que plus l'époque où mes voyages ont été écrits s'éloignera vers le passé, moins les mauvaises passions ameutées contre moi trouveront d'écho, et plus s'accroîtra le nombre des personnes qui croiront devoir aller puiser dans mes ouvrages, comme à une source pure, des renseignements sur l'état physique, social et commercial, dans lequel se trouvaient la plupart des contrées du globe lorsque *la Favorite* et *l'Artémise* les visitaient, c'est-à-dire, pendant l'intéressante période d'années qui sépare 1830 de 1840.

TABLE

DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES PLANCHES

DU QUATRIÈME VOLUME.



